

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com



Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

181
181 (18)

Cet ouvrage a été expliqué littéralement par M. Schnauser,
professeur d'allemand à Marseille.
La traduction française est de M. Ad. Regnier.

VOTTEROZ, Adm.-Direct. des Imprimeries réunies, A. 2, rue Mignon, à Paris.

LES
AUTEURS ALLEMANDS

EXPLIQUÉS D'APRÈS UNE MÉTHODE NOUVELLE

PAR DEUX TRADUCTIONS FRANÇAISES

L'UNE LITTÉRALE ET JUXTALINÉAIRE PRÉSENTANT LE MOT À MOT FRANÇAIS
EN REGARD DES MOTS ALLEMANDS CORRESPONDANTS
L'AUTRE CORRECTE ET PRÉCÉDÉE DU TEXTE ALLEMAND

avec des arguments et des notes

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PROFESSEURS

ET DE SAVANTS

SCHILLER

LA FIANCÉE DE MESSINE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1883

AVIS

RELATIF A LA TRADUCTION JUXTALINEAIRE

On a réuni par des traits les mots français qui traduisent un seul mot allemand.

On a imprimé en *italique* les mots qu'il était nécessaire d'ajouter pour rendre intelligible la traduction littérale, et qui n'ont pas leur équivalent dans l'allemand.

Enfin, les mots placés entre parenthèses doivent être considérés comme une seconde explication, plus intelligible que la version littérale.

Die Braut von Messina

LA FIANCÉE DE MESSINE

Personen.

Donna Isabella, Fürstin von Messina.

Don Manuel / ihre Söhne.
Don Cesar /

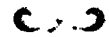
Beatrice, ihre Tochter.

Diego.

Boten.

Chor besteht aus dem Gefolge der Brüder.

Die Aeltesten von Messina reden nicht.



PERSONNAGES.

DONNA ISABELLA , princesse de Messine.

DON MANUEL, { ses fils.
DON CÉSAR, }

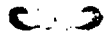
BÉATRIX , sa fille.

DIÉGO.

Des MESSAGERS.

Le CHŒUR est formé de la suite des *deux* frères.

LES ANCIENS (SÉNATEURS) DE MESSINE ne parlent pas
(personnages muets).



Die Brant von Messina

Die Scene ist eine geräumige Säulenhalle, auf beiden Seiten sind Eingänge, eine große Klügelthüre in der Tiefe führt zu einer Kapelle.

Donna Isabella in tiefer Trauer, die Aeltesten von Messina stehen um sie her.

Isabella.

Der Noth gehorchend, nicht dem eignen Trieb,
Tret' ich, ihr greisen Häupter dieser Stadt,
Heraus zu euch aus den verschwiegenen
Gemächern meines Frauensaals, das Antlitz
Vor euren Männerblicken zu entschleiern.
Denn es geziemt der Wittve, die den Gatten
Verloren, ihres Lebens Licht und Ruhm,
Die schwarz geflorte Nachtgestalt dem Aug'

La scène est une vaste salle avec des colonnes; des deux côtés, il y a une entrée; au fond, une grande porte à deux battants conduit à une chapelle.

DONNA ISABELLA (en grand deuil); LES ANCIENS DE MESSINE
(sont debout autour d'elle).

ISABELLA. Obéissant à la nécessité, non à ma propre impulsion, je parais devant vous, chefs vénérables de cette ville; je viens des retraites silencieuses de mon gynécée, dévoiler mon visage à vos regards virils. C'est qu'il convient à la veuve qui a perdu, dans son époux, la lumière et la gloire de sa vie, de dérober aux

LA FIANCÉE DE MESSINE

Die Scene ist
eine geräumige Säulenhalle,
auf beiden Seiten sind
Eingänge,
in der Tiefe
eine große Alkovenstube
führt zu einer Kapelle.

Donna Isabella
in tiefer Trauer,
die Aeltesten von Messina
stehen um sie her.

Isabella.
Gehorchend der Noth,
nicht dem eignen Triebe,
ich trete heraus zu euch,
ihr greisen Häupter
dieser Stadt,
aus den
verschwiegenen Gemüthern
meines Frauenzimmers,
zu entschleiern das Antlitz
vor euren Männerblicken.

Denn es geziemt
der Wittve, die verlassenen Gatten,
Licht und Ruhm
ihres Lebens,
zu verbergen
in stillen Mauern
die Nachtgestalt
schwarz umflorte

La scène est
une spacieuse salle-de-colonnes,
sur (aux) deux côtés sont
des entrées,
dans le fond
une grande porte-à-deux-battants
conduit à une chapelle.

DONNA ISABELLA
en profond (grand) deuil,
LES ANCIENS DE MESSINE
sont-debout autour d'elle.

ISABELLE.
Obéissant à la nécessité,
et non à la (ma) propre impulsion,
je sors vers vous,
vous, les chefs aux-cheveux-gris,
de cette ville,
je sors des
appartements silencieux
de mon salon-de-dames
pour dévoiler le (mon) visage
devant vos regards-d'hommes.
Car il convient

à la veuve qui a perdu l'époux,
ayant été la lumière et la gloire
de sa vie,
de cacher
dans des murs silencieux
la (sa) forme-nocturne
enveloppée-d'un-crêpe noir

Der Welt in stillen Mauern zu verbergen;
 Doch unerbittlich, allgewaltig treibt
 Des Augenblicks Gebieterstimme mich
 In das entwohnte Licht der Welt hervor.

Nicht zweimal hat der Mond die Lichtgestalt
 Erneut, seit ich den fürstlichen Gemahl
 Zu seiner letzten Ruhestätte trug,
 Der mächtigwaltend dieser Stadt gebot,
 Mit starkem Arme gegen eine Welt
 Euch schützend, die euch feindlich rings umlagert,
 Er selber ist dahin, doch lebt sein Geist
 In einem tapfern Heldenpaare fort
 Osterreichs Söhne, dieses Landes Stolz.
 Ihr habt sie unter euch in freud'ger Kraft
 Aufwachsen sehen, doch mit ihnen wuchs
 Aus unbekannt verhängnißvollem Samen
 Auch ein unsel'ger Bruderhaß empor,
 Der Kindheit frohe Einigkeit zerreißend,
 Und reifte furchtbar mit dem Ernst der Jahre.
 Wie hab' ich ihrer Eintracht mich erfreut;

yeux du monde, dans une muette enceinte, sa triste présence, la sombre nuit dont son deuil l'enveloppe; mais, inexorable, toute-puissante, la voix du présent devoir me ramène impérieusement à la lumière d'un monde oublié.

La lune n'a pas encore renouvelé deux fois son disque lumineux, depuis que j'ai conduit à l'asile de son dernier repos mon auguste époux, qui commandait à cette ville en maître souverain, vous protégeant, de sa main puissante, contre un monde ennemi qui de toutes parts vous investit. Lui-même, il n'est plus; mais son esprit continue de vivre dans un couple vaillant de héros, dans deux fils glorieux, l'orgueil de ce pays. Vous les avez vus grandir au milieu de vous, dans leur force et leur ardeur; mais avec eux a grandi de même, née d'un germe fatal et mystérieux, une funeste haine fraternelle, qui, rompant la joyeuse concorde de l'enfance, a mûri, de plus en plus terrible, avec le progrès des ans. Jamais je n'ai joui de leur union. Tous deux également,

dem Auge der Welt;
 doch Gebieterstimme
 des Augenblicks
 treibt mich herer
 unerbittlich, allgewaltig
 an das entwohnte Licht
 der Welt.

Der Mond hat nicht erneut
 zweimal
 die Lichtgestalt,
 seit ich trug
 zu seiner letzten Ruhestätte
 den fürstlichen Gemahl,
 der gebot dieser Stadt
 mächtigwaltend,
 euch schützend mit starkem Arme
 gegen eine Welt,
 die rings euch
 umlagert feindlich,
 er selber ist dahin,
 doch sein Geist
 lebt fort
 in einem tapfern Heldenpaare
 glorreicher Zöhne,
 Stolz dieses Landes.
 Ihr habt sie sehen aufwachsen
 unter euch
 in freudiger Kraft,
 doch mit ihnen wuchs auch empor
 ein unheiliger Bruderhass
 aus Samen,
 unbekannt verhängnisvollem,
 zerreißend
 frohe Einigkeit der Kindheit,
 und reifte
 furchtbar
 mit dem Ernst der Jahre.
 Ich habe mich nie erfreut
 ihrer Eintracht;

à l'œil (aux yeux) du monde;
 mais *la* voix-impérieuse
 du moment
 me pousse en-avant
 inexorablement *et de-toute-force*
 à la lumière inaccoutumée
 du monde.

La lune n'a pas renouvelé
 deux-fois
 la (sa) forme-lumineuse,
 depuis-que je portais
 à son dernier lieu-de-repos
 le princier époux,
 qui commandait à cette ville
 en gouvernant-puissamment,
 vous protégeant avec *un* bras fort
 contre *tout* un monde,
 qui tout-autour vous
 assiège en-ennemi,
 lui-même est là-bas (mort),
 cependant son esprit
 continue-à-vivre
 dans un vaillant couple-de-héros
 de fils glorieux,
 qui sont l'orgueil de ce pays.
 Vous les avez vus grandir
 parmi vous
 dans une vigueur joyeuse,
 mais avec eux grandissait aussi
 une funeste haine-de-frère
fruit d'une semence
 mystérieusement fatale,
 rompant
 la joyeuse union de l'enfance,
 et mûrissait
 d'une-manière-effrayante
 avec le sérieux des années.
 Je n'ai jamais réjoui moi
 de leur concorde;

An diesen Brüsten nährt' ich Beide gleich,
 Gleich unter sie vertheil' ich Lieb' und Sorge,
 Und Beide weiß ich kindlich mir geneigt.
 In diesem einz'gen Triebe sind sie eins,
 In allem andern trennt sie blut'ger Streit.

Zwar, weil der Vater noch gefürchtet herrschte,
 Hielt er durch gleicher Strenge fürchtbare
 Gerechtigkeit die Hestigbrausenden im Zügel,
 Und unter eines Joches Eisenschwere
 Fog er vereinend ihren starren Sinn.
 Nicht waffentragend durften sie sich nah'n,
 Nicht in denselben Mauern übernachten;
 So hemmt' er zwar mit strengem Machtgebot
 Den rohen Ausbruch ihres wilben Triebs;
 Doch ungebessert in der tiefen Brust
 Ließ er den Haß — Der Starke achtet es
 Gering, die leise Quelle zu verstopfen,
 Weil er dem Strome mächtig wehren kann.

Was kommen mußte, kam. Als er die Augen

*je les ai nourris sur mon sein; j'ai partagé également entre eu
 mon amour et mes soins, et je sais que tous deux me chérissent
 avec une filiale tendresse. Ils sont d'accord par ce seul senti-
 ment: pour tout le reste, une sanglante discorde les divisa.*

Tant que régna, il est vrai, leur père redouté, il tint en bride
 leur bouillante ardeur par l'imposante justice d'une égale sévé-
 rité, et il courba, les unissant sous un même joug de fer, leur
 sens opiniâtre. Il ne leur était permis ni d'approcher armés l'un
 de l'autre, ni de passer la nuit dans les mêmes murs. De la sorte,
 il contint sans doute, par la puissante rigueur de ses ordres, la
 farouche explosion de leur instinct fougueux; mais il laissa la haine,
 non amendée, au fond de leur cœur.... L'homme fort dédaigne
 d'obstruer la source qui murmure, parce qu'il peut avec puissance
 s'opposer au torrent.

Ce qui devait arriver, arriva. Quand la mort lui eut fermé les

ich nährte Beide gleich
an diesen Brüsten,
ich vertheilte unter sie
gleich Liebe und Sorge,
und ich weiß Beide
mir geneigt
kindlich.

In diesem einzigen Triebe
sie sind eine,
in allem andern
klüftiger Streit trennt sie.

Nur weil der Vater
noch gefürchtet herrschte,
er hielt im Kitzel
die heftigbrausenden
durch furchtbare Gerechtigkeit
gleicher Strenge,
und er bog

vereinend ihren starren Sinn
unter Eisenschwere
eines Joches.

Sie durften nicht
sich nahen waffentragend,
nicht übernachten
in denselben Mauern;
so hemmte er
zwar
mit strengem Machtgebot
den rohen Ausbruch
ihres wilden Triebes;
doch er ließ ungebeffert
den Haß
in der tiefen Brust. —

Der Starke achtet es gering,
zu versippen
die leise Quelle,
weil er kann mächtig
wehren dem Strom.

Was kommen mußte, kam.

je nourrissais tous-deux égale-
à ces seins, (ment
je partageais entre eux
également l'amour et les soins,
et je sais que tous-deux
me sont enclins par une affection
en-enfant (filiale).

Dans cet unique penchant
ils sont un (d'accord),
dans (pour) tout le reste,
une querelle sanglante les sépare.

A-la-vérité, tandis-que le père
gouvernait encore redouté,
il tint en bride
les violemment-fougueux
par la terrible justice
d'une rigueur égale,
et il courba (maître

en unissant leur caractère opi-
sous le poids-de-fer
d'un seul joug.

Ils ne pouvaient ni
s'approcher portant-des-armes,
ni passer-la-nuit
dans les-mêmes murs;
c'est ainsi qu'il entravait
à-la-vérité,
avec un ordre puissant et sévère
l'explosion farouche
de leur penchant féroce;
mais il laissa non-corrigée
la haine (cœur...
dans le profond (fond de leur)

L'homme fort estime peu
d'obstruer
la source silencieuse,
parce-qu'il peut puissamment
arrêter le fleuve.

Ce-qui devait arriver, arriva.

Im Lobe schloß, und seine starke Hand
 Sie nicht mehr kündigt, bricht der alte Grell,
 Gleichwie des Feuers eingepreßte Gluth,
 Zur offenen Flamme sich entzündend los.
 Ich sag' euch, was ihr alle selbst bezeugt :
 Messina theilte sich, die Bruderscheide
 Löst' alle heil'gen Bande der Natur,
 Dem allgemeinen Streit die Lösung gebend,
 Schwert traf auf Schwert, zum Schlachtfeld ward die Stadt.
 Ja, diese Hallen selbst bespritzte Blut.

Des Staates Bande sahet ihr zerreißen,
 Doch mir zerriß im Innersten das Herz —
 Ihr fühltet nur das öffentliche Peiden,
 Und fragtet wenig nach der Mutter Schmerz.
 Ihr kamt zu mir und sprachet dies harte Wort :
 „Du siehst, daß deiner Söhne Bruderswist
 „Die Stadt empört in bürgerlichem Streit,
 „Die, von dem bösen Nachbar rings umgarnt,
 „Durch Eintracht nur dem Feinde widersteht.
 „— Du bist die Mutter! Wohl, so siehe zu,

yeux, et que sa main ne les maîtrisa plus, la vieille haine éclata, comme éclate en libre flamme l'ardeur d'un feu comprimé. Je vous dis là ce dont vous êtes tous les témoins : Messine se divisa, la lutte fraternelle rompit les liens sacrés de la nature et donna le signal à la discorde universelle ; le glaive frappa le glaive, la ville devint un champ de bataille ; oui, ces salles mêmes furent arrosées de sang.

Les liens de l'État, vous les avez vus brisés ; mais mon cœur aussi s'est brisé au dedans de moi... Vous n'avez senti que la souffrance publique, et vous vous êtes peu inquiétés de la douleur de la mère. Vous êtes venus à moi et vous avez dit cette dure parole : « Tu vois que la discorde fraternelle de tes fils allume la guerre civile dans cette cité, qui, entourée de toutes parts de voisins malveillans, ne résiste à l'ennemi que par la concorde... Tu es la mère ! Eh bien, vois comment tu peux apaiser la que-

Als er schloß die Augen
im Tode,
und seine starke Hand
sie nicht mehr händigt,
der alte Groll,
gleichwie eingepreßte Gluth
des Feuers, bricht los sich entzündend
zur offenen Flamme.
Ich sage euch, was
ihr alle selbst bezeugt :
Messina theilte sich,
die Brudersehde löste
alle heiligen Bande der Natur,
gebend die Lösung
dem allgemeinen Streite,
Schwert traf auf Schwert,
die Stadt ward zum
Schlachtfeld.
Ja, Blut bespritzte
selbst diese Hallen.

Ihr habet zerreißen
Bande des Staates, doch das Herz
zerriß mir im Innersten.
Ihr fühltet nur
das öffentliche Leiden,
und fragtet wenig
nach der Mutter Schmerz.
Ihr kamt zu mir
und spracht dies harte Wort :
„Du siehst, daß Bruderzwist
deiner Söhne
empört in bürgerlichem Streit
die Stadt, die, umgarnt
rings
von dem bösen Nachbar
widersteht dem Feinde
durch Eintracht nur.
— Du bist die Mutter!
Wehl, so siehe zu,

Lorsqu'il ferma les yeux
dans la mort,
et que sa main forte
ne les dompte (dompta) plus,
la vieille rancune,
de-même-que l'ardeur comprimée
du feu, éclate, s'allumant
en une flamme ouverte (libre).
je vous dis là ce dont [mes :
vous tous êtes-témoins vous-mê-
Messine se divisa,
la lutte-de-frère rompit
tous les liens sacrés de la nature,
donnant ainsi le mot-d'ordre
à la dissension générale, [ve,
Le glaive se rencontra sur le glai-
la ville devint un
champ-de-bataille.
Oui, le sang arrosa
même ces salles.

Vous vîtes se-rompre
les liens de l'Etat, mais le cœur
se déchira à (en) moi au plus-inté-
Vous sentîtes seulement [rieur.
la souffrance publique,
et vous demandâtes peu
après la douleur de la mère.
Vous vintes à moi
et vous dites cette dure parole :
« Tu vois que la querelle-de-
de tes fils [frère
soulève dans une guerre civile
la ville, qui, environnée
tout-autour
du (par le) méchant voisin,
résiste à l'ennemi
par la concorde seulement.
— Tu es la mère!
Eh bien, ainsi regarde

„Wie du der Söhne blut'gen Haber stillst.
 „Was kummert uns, die Friedlichen, der Zank
 „Der Herrscher? Sollen wir zu Grunde gehn,
 „Weil deine Söhne wüthend sich befehlen?
 „Wir wollen uns selbst rathen ohne sie,
 „Und einem andern Herrn uns übergeben,
 „Der unser Veste's will und schaffen kann!“

So spricht ihr rauben Männer, mitleidlos,
 Für euch nur sorgend und für eure Stadt,
 Und wälztet noch die öffentliche Noth
 Auf dieses Herz, das von der Mutter Angst
 Und Sorgen schwer genug belastet war.
 Ich unternahm das nicht zu Hoffende,
 Ich warf mit dem zerrissnen Mutterherzen
 Mich zwischen die Erazimten, Friede rufend —
 Unabgeschreckt, geschäftig, unermüdblich
 Beschickt' ich sie, den einen um den andern,
 Bis ich erhielt durch mütterliches Flehn,

relle sanglante de tes fils. Que nous importe, paisible que nous sommes, la lutte de nos maîtres? Veux-tu que nous périssions parce que tes fils se combattent avec fureur? Nous voulons pourvoir nous-mêmes, sans eux, à nos intérêts, et nous donner à un autre maître qui veuille notre bien et le puisse assurer. »

Voilà ce que vous avez dit, hommes durs et sans pitié, ne songeant qu'à vous et à votre ville, et vous avez encore jeté le poids du malheur public sur ce cœur qu'accablaient assez déjà les angoisses et les soucis maternels. J'ai entrepris une œuvre désespérée; je me suis jetée, avec mon cœur déchiré, mon cœur de mère, entre les deux furieux, implorant la paix... Sourde aux refus, active, infatigable, je leur ai envoyé, tour à tour à tous deux, message sur message, jusqu'à ce que j'obtins par mes ma-

wie du stülst
 blutigen Hader der Söhne.
 Was kummert uns,
 die Friedlichen,
 der Junk
 der Herrscher?
 Sollen wir zu Grunde gehen,
 weil keine Söhne
 sich befeiden wüthend?
 Wir selbst wollen
 uns raten ohne sie,
 und uns übergeben
 einem andern Herrn,
 der will und kann
 schaffen unser
 Bestes!"

So sprach ihr
 rauhen Männer, mitleidlos,
 nur fiegend für euch
 und für eure Stadt,
 und wälztet noch
 die öffentliche Noth
 auf dieses Herz,
 das belastet war
 schwer genug
 von Angst und Sorgen
 der Mutter.
 Ich unternahm
 das nicht zu hoffen,
 ich warf mich
 mit dem zerrissenen Mutterherzen
 zwischen die Ergrimnten,
 Friede rufend —
 Ich beschiede sie,
 den einen um den andern,
 unabgeschreckt,
 geschäftig, unermüdet,
 bis ich erhielt
 durch mütterliches Gehen,

comment tu calmes
 la querelle sanglante de tes fils.
 Que nous importe à nous,
 les citoyens paisibles,
 la querelle
 des (de nos) souverains?
 Devons nous périr,
 parce-que tes fils
 se font-la-guerre furieusement?
 Nous mêmes, nous voulons
 nous conseiller sans eux,
 et nous donner
 à un autre maître,
 qui veuille et puisse
 nous procurer notre
 meilleur bien!"

C'est ainsi que vous parliez
 hommes durs, sans-pitié,
 ayant-souci seulement pour vous
 et pour votre ville,
 et vous rouliez (rejetiez) encore
 la misère publique
 sur ce cœur,
 qui était déjà surchargé
 assez lourdement
 de l'angoisse et des soucis
 de la mère.
 J'entrepris (s'esperée);
 le non à espérer (une œuvre dé-
 je me jetais
 avec le cœur-do-mère déchiré
 entre les courroucés,
 appelant (implorant) la paix. —
 J'envoyais des messages à eux,
 tantôt à l'un tantôt à l'autre,
 non-découragée,
 activement et infatigablement,
 jusqu'à-ce-que j'obtins
 par messuppliations maternelles

Daß sie's zufrieden sind, in dieser Stadt
Messina, in dem väterlichen Schloß,
Unfeindlich sich von Angesicht zu sehn,
Was nie geschah, seitdem der Fürst verschieden.

Dies ist der Tag! Des Boten harr' ich stündlich,
Der mir die Kunde bringt von ihrem Anzug.

— Seid denn bereit, die Herrscher zu empfangen
Mit Ehrfurcht, wie's dem Unterthanen ziemt.
Nur eure Pflicht zu leisten seid bedacht,
Für's andre laßt uns andere gewähren.
Verderblich diesem Land und ihnen selbst
Verderbenbringend war der Söhne Streit;
Versöhnt, vereinigt, sind sie mächtig g'nug,
Euch zu beschützen gegen eine Welt
Und Recht sich zu verschaffen gegen euch!

(Die Aeltesten entfernen sich schweigend, die Hand auf der Brust.
Sie winkt einem alten Diener, der zurückbleibt.)

Isabella. Diego.

Isabella.

Diego!

Diego.

Was gebietet meine Fürstin?

ternelles prières qu'ils consentissent à se voir face à face, sans inimitié, dans cette ville de Messine, dans le palais paternel : ce qui jamais n'eut lieu depuis la mort de leur père.

Voici le jour ! A chaque heure, j'attends le messager qui doit m'apporter la nouvelle de leur approche.... Soyez donc prêts à recevoir vos maîtres, avec respect, comme il convient à des sujets. Ne songez qu'à remplir votre devoir et laissez-nous pourvoir à tout le reste. La querelle de mes fils était funeste au pays et funeste à eux-mêmes. Réconciliés, unis, ils sont assez puissants pour vous protéger contre tout un monde, et pour se faire justice.... contre vous ! Les Anciens s'éloignent en silence, la main sur la poitrine. Isabella fait signe à un vieux Serviteur, qui reste sur la scène.

ISABELLA, DIEGO.

ISABELLA. Diego !

DIEGO. Qu'ordonne ma souveraine ?

daß sie es zufrieden sind,
 sich zu sehen von Angesicht
 unfeindlich
 in dieser Stadt Messina,
 in dem väterlichen Schloß,
 was nie geschah,
 seitdem der Fürst verschieden.
 Dies ist der Tag!
 Ich harre
 stündlich des Boten,
 der mir bringt
 die Kunde von ihrem Anzug.
 — Seid denn bereit,
 zu empfangen die Herrscher
 mit Ehrfurcht
 wie es ziemt dem Untertanen.
 Seid nur bedacht
 zu leisten eure Pflicht,
 für das andere
 laßt gewähren uns andere.
 Der Söhne Streit
 war verderblich diesem Lande
 und verderbenbringend ihnen selbst;
 verächtet, vereinzelt,
 sie sind mächtig genug,
 euch zu beschützen
 gegen eine Welt
 und sich zu verschaffen
 Recht gegen euch!

(Die Ältesten entfernen sich
 schweigend,
 die Hand auf der Brust.
 Er winkt einem alten Diener,
 der zurückbleibt.)

Isabella. Diego.

Isabella.

Diego!

Diego.

Was gebietet meine Fürstin?

qu'ils l'agréassent (consentissent)
 à se voir de face
 sans-inimitié,
 dans cette ville de Messine,
 dans le palais paternel,
 ce-qui jamais n'eut-lieu,
 depuis-que le prince est décédé.
 C'est le jour!

J'attends-avec-impatience (gar
 d'heure-en-heure du (le) messa-
 qui m'apporte
 la nouvelle de leur approche.

— Soyez donc prêts,
 à recevoir les (vos) maîtres
 avec respect,
 comme cela convient aux sujets.
 Songez seulement
 à remplir votre devoir,
 pour la chose autre (le reste)
 laissez faire nous autres.
 La querelle de mes fils
 était funeste à ce pays
 et apportant-ruine à eux-mêmes;
 une fois réconciliés, unis,
 ils sont (seront) assez puissants-
 de (pour) vous protéger
 contre tout un monde,
 et de (pour) se procurer
 le droit contre vous.

(Les Anciens s'éloignent
 silencieusement,
 la main sur la poitrine.
 Elle fait-signer à un vieux serviteur
 qui reste sur la scène.)

ISABELLA. DIEGO.

ISABELLA.

Diego!

DIEGO.

Qu'on donne ma souveraine

Isabella.

Bewährter Diener! Redlich Herz! Tritt näher!
 Mein Leiden hast du, meinen Schmerz getheilt,
 So theil' auch jetzt das Glück der Glücklichen.
 Verpfändet hab' ich deiner treuen Brust
 Mein schmerzlich süßes heiliges Geheimniß.
 Der Augenblick ist da, wo es an's Licht
 Des Tages soll hervergezogen werden.
 Zu lange schon erstickt' ich der Natur
 Gewalt'ge Regung, weil noch über mich
 Ein fremder Wille herrisch waltete.
 Jetzt darf sich ihre Stimme frei erheben,
 Noch heute soll dies Herz befriedigt sein,
 Und dieses Haus, das lang verödet war,
 Versammle alles, was mir theuer ist.
 So lenke denn die altersschweren Tritte
 Nach jenem wohlbekannten Kloster hin,
 Das einen theuren Schatz mir aufbewahrt.
 Du warst es, treue Seele, der ihn mir
 Vorhin geflüchtet hat auf bessere Tage,
 Den traur'gen Dienst der Traurigen erzeigend.

ISABELLA. Serviteur éprouvé! cœur loyal! approche. Tu as partagé ma souffrance, ma douleur, partage donc aussi le bonheur de l'heureuse mère. J'ai confié à ton sein fidèle mon secret triste et doux, dépôt sacré. Le moment est venu où il doit paraître à la lumière du jour. Trop longtemps déjà j'ai étouffé la voix puissante de la nature, parce qu'une volonté étrangère régnait encore en souveraine sur moi. Maintenant cette voix peut s'élever librement; je veux qu'aujourd'hui même mon cœur soit satisfait, et que cette maison, qui fut longtemps déserte, rassemble tout ce qui m'est cher.

Dirige donc tes pas appesantis par l'âge vers ce cloître bien connu qui me garde un si cher trésor. C'est toi, âme fidèle, qui me le cachas dans ce lieu pour des jours meilleurs, et rendis à la triste mère ce triste service. Aujourd'hui, que ce soit encore

Isabella.

Tritt näher!

Bewährter Diener! Redlich Herz!

Du hast getheilt mein Leiden,

so theile auch jetzt

meinen Schmerz,

das Glück der Glücklichen.

Ich habe verstanden

deiner treuen Brust

mein heiliges Geheimniß,

schmerzlich süßes.

Der Augenblick ist da,

wo es soll hervorgerufen werden

an das Licht des Tages.

Ich ersuchte schon

zu lange

der Natur

gewaltige Regung,

weil ein fremder Wille

waltete noch über mich

herrlich.

Jetzt ihre Stimme

darf sich frei erheben,

heute noch

dies Herz soll befriedigt sein,

und dieses Haus,

das lang verödet war,

versammle alle,

was mir theuer ist.

So lenke denn hin

die alterdsweren Tritte

nach jenem wohlbetannten Oefener,

das mir aufbewahrt

einen theuren Schatz.

Du warst es, treue Seele,

der ihn mir dorthin geschädet hat

an bessere Tage,

erzeigend den traurigen Dienst

der Traurigen.

FIANCÉE DE MESSINE.

ISABELLA.

Approche!

Serviteur éprouvé! Cœur loyal!

Tu as partagé ma souffrance,

partage donc aussi maintenant

ma douleur

le bonheur de l'heureuse mère.

J'ai confié

à ton cœur fidèle

mon secret sacré,

tristement doux.

Le moment est là (venu),

où il doit être tiré-dehors

à la lumière du jour.

J'étouffais déjà

depuis trop longtemps

de la nature

le mouvement puissant

parce-que une volonté étrangère

régnait encore sur moi

en-maître.

A-présent sa voix

peut s'élever librement;

aujourd'hui encore

ce (mon) cœur doit être satisfait,

et que cette maison,

qui fut longtemps déserte,

rassemble tout

ce-qui m'est cher.

Ainsi dirige donc

les (tes) pas abourdis-par-l'âge

vers ce cloître-là bien-connu.

qui me conserve

un trésor précieux.

C'était toi, âme fidèle,

qui me l'as mis-en-sûreté là-bas

sur (pour) de meilleurs jours,

rendant ainsi le (un) triste service

à la triste mère.

Du bringe fröhlich jetzt der Glücklichen
Das theure Pfand zurück.

(Man hört in der Ferne blasen.)

O, eile, eile

Und laß die Freude deinen Schritt verfügen!

Ich höre kriegerischer Hörner Schall,

Der meiner Söhne Einzug mir verkündigt.

(Diago geht ab. Die Musik läßt sich noch von einer entgegengesetzten Seite immer näher und näher hören.)

Isabella.

Erregt ist ganz Messina — Horch! ein Strom

Beworrner Stimmen wälzt sich brausend her —

Sie sind's! Das Herz der Mutter, mächtig schlagend,

Empfindet ihrer Nähe Kraft und Zug.

Sie sind's! O meine Kinder, meine Kinder!

(Sie eilt hinaus.)

Chor tritt auf.

Er besteht aus zwei Halbschören, welche zu gleicher Zeit, von zwei entgegengesetzten Seiten, der eine aus der Tiefe, der andere aus dem Vordergrund eintreten, rund um die Bühne gehen, und sich alsdann auf derselben Seite, wo jeder eingetreten, in eine Reihe stellen. Den einen Halbschor bilden die Ältern, den andern die jungen Mitter; beide sind durch Farbe und Abzeichen verschieden. Wenn beide Chöre

toi qui joyeusement ramènes à la mère ravie ce précieux gage !
(On entend dans le lointain sonner les trompettes.) Oh ! hâte-toi, hâte-toi, et que la joie rajeunisse les pas ! J'entends le son des clairons guerriers qui m'annoncent l'arrivée de mes fils. (Diago sort. La musique se fait entendre aussi du côté opposé, et elle se rapproche de plus en plus.)

Tout Messina est en mouvement... Écoute ! un torrent de voix confuses roule vers nous à grand bruit.... Ce sont eux ! Mon cœur maternel bat avec force, il sent la puissance et l'attrait de leur approche. Ce sont eux ! O mes enfants, mes enfants ! (Elle s'élance dehors.)

LE CHŒUR entre. Il se compose de deux demi-chœurs, qui entrent en même temps, de deux côtés opposés, l'un par le fond, l'autre par l'avant-scène; ils font le tour du théâtre, puis se rangent, chacun du côté où il est entré. L'un est formé de chevaliers plus âgés, l'autre de plus jeunes; ils se distinguent par des couleurs et des insignes différents. Quand les deux

Jetzt bringe du zurück
fröhlich der Glücklichen
das theure Pfand.

(Man hört in der Ferne
blasen.)

O, eile, eile,
und laß die Freude
verjüngen deinen Schritt!

Ich höre Schall
kriegerischer Hörner,
der mir verkündigt
meiner Sohne Einzug.
(Diego geht ab.
Die Musik läßt sich hören
noch von einer entgegengesetzten Seite
immer näher und näher.)

Isabella.

Ganz Messina ist erregt — Horch!
ein Strom verworrener Stimmen
wälzt sich brausend her —
Sie sind es!

Das Herz der Mutter,
mächtig schlagend,
empfindet Kraft
und Zug ihrer Nähe.

Sie sind es!

O meine Kinder, meine Kinder!
(Sie eilt hinaus.)

Chor tritt auf.

Er besteht aus zwei Halbschören,
welche eintreten zu gleicher Zeit
von zwei entgegengesetzten Seiten,
der eine aus der Tiefe,
der andere aus dem Vordergrund,
rund um die Bühne gehen,
und sich alsdann wie eine Reihe stellen
auf derselben Seite,
wo jeder eingetreten.

Die Ältern Ritter
bilden den einen Halbschor,
die jungen den andern;
beide sind verschieden
durch Farbe und Abzeichen.

Maintenant rapporte toi-même
joyeusement à l'heureuse mère
le (ce) gage précieux.

(On entend dans le lointain
sonner les trompettes.)

Ah! hâte-toi, hâte-toi,
et laisse la joie
rajeunir ton pas.

J'entends le son
des cors guerriers
qui m'annonce
la venue de mes fils.

Diego part.

La musique se fait entendre
de-nouveau d'un côté opposé,
toujours plus-près et plus-près.

ISABELLA.

Tout Messina est agitée... Écoute!
un torrent de voix confuses
s'avance-vers nous bruyamment.
Ce sont eux!

Le cœur de la mère,
battant puissamment,
sent la force
et l'attrait de leur approche.

Ce sont eux!

O mes enfants, mes enfants!
(Elle sort rapidement.)

Le CHŒUR entre en scène.

Il se-compose de deux demi-chœurs,
qui entrent en même temps
de deux côtés opposés,
l'un du fond,
l'autre de l'avant-scène,
marchent tout-autour-de la scène,
et se mettent ensuite dans une ligne
sur le-même côté,
par où chacun est entré.

Les vieux chevaliers
forment l'un des demi-chœurs,
les jeunes l'autre;
tous-les-deux sont distincts
par des couleurs et des insignes.

einander gegenüber stehen, schweigt der Marsch, und die beiden Chöre führen icken.

Erster Chor. (Gaetan.)

Dich begrüß' ich in Ehrfurcht,
Prangende Halle,
Dich, meiner Herrscher
Königliche Wiege,
Säulengetragenes herrliches Dach.
Tief in der Scheide
Ruhe das Schwert,
Vor den Thoren gefesselt
Wiege des Streits schlangenhaarigtes Schensal.
Denn des gastlichen Hauses
Unverlegliche Schwelle
Hütet der Gid, der Erinyen Sohn,
Der furchtbarste unter den Göttern der Hölle!

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Zürnend ergrimmt mir das Herz im Busen,
Zu dem Kampf in die Aue geballt,
Denn ich sehe das Haupt der Medusen,
Meines Feindes verhasste Gestalt.
Raum gebiet' ich dem kochenden Blute.
Wönn' ich ihm die Ehre des Werts?
Oder gehorcht' ich dem zürnenden Muth?
Aber mich schreckt die Eumenide
Die Beschirmerin dieses Orts,
Und der waltende Gottesfriede.

chœurs sont placés, l'un vis-à-vis de l'autre, la musique se tait, et les deux corymbes parlent tour à tour.

PREMIER CHŒUR. (GAETAN.) Je te salue avec respect, salle splendide, royal berceau de mes maîtres, voûte majestueuse que soutiennent des colonnes! Que le glaive repose dans le fourreau profond, que la furie de la guerre, avec sa chevelure de serpents, demeure enchaînée devant les portes, car le seuil inviolable de la maison hospitalière est gardé par le serment, le fils d'Erinyes, le plus redoutable des dieux de l'enfer.

SECOND CHŒUR. (BOHEMOND.) Mon cœur irrité se révolte dans ma poitrine, mon poing se serre pour le combat, car je vois la tête de Méduse, le visage odieux de mon ennemi. J'ai peine à commander à mon sang qui bouillonne. L'honorerais-je de ma parole? ou obéirais-je à l'ardeur de mon courroux? Mais l'Euménide m'épouvante, gardienne de ce séjour, et le règne de la paix de Dieu.

Wenn beide Chöre
einander gegenüber stehen,
der Marsch schweigt,
und die beiden Oberführer reden.
Erster Chor. (Gajetan.)
In Ehrfurcht, ich begrüße dich,
prangende Halle,
dich, fürstliche Wiege
meiner Herrscher,
herrliches
säulengestütztes Dach.

Das Schwert ruhe
tief in der Scheide,
Schild des Streites
schlangenhaarig
liege gelehrt vor den Thoren.
Denn der Eid,
der Grimmigen Zehn,
der furchtbaren
unter den Göttern der Hölle,
hütet das gastliche Haus!
unverletzliche Schwelle.
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Das Herz zürnend
ergrimmt mir im Busen,
Die Haut ist gekollert
zu dem Kampf,
denn ich sehe
das Haupt der Medusen,
verhaßte Gestalt meines Feindes.
Raum gebiete ich
dem tosenden Blute.
Gönne ich ihm
die Ehre des Wortes?
oder gehorche ich
dem zürnenden Muth?
Aber die Eumenide schreckt mich,
die Beschirmerin
dieses Ortes,
und der waltende Gottesfriede.

Lorsque les-deux chœurs
font-face l'un-à-l'autre,
la marche (sanfare) se-tait,
et les deux coryphées parlent.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)
En (avec) respect je te salue,
salle pompeuse,
toi, princier berceau
de mes maîtres,
magnifique
toit-porté-par-des-colonnes.

Que le glaive repose
dans le fourreau profondément,
que l'épouvantail du combat
à-la-chevelure-de-serpents
gise enchainé devant les portes.
Car le serment,
fla des Erinnyes,
le plus-redoutable
parmi les dieux de l'enfer,
garde de la maison hospitalière
le seuil inviolable.

DEUXIÈME CHŒUR. (Bohémond.)
Le cœur s'irritant
se-courrouce à moi dans le sein,
le (mon) poing est serré
au (pour le) combat,
car je vois
la tête de Méduse,
le visage détesté de mon ennemi.
A-peine je commande
au (à mon) sang bouillonnant.
Faut-il que je lui accorde
l'honneur de la parole?
ou que j'obéisse
à l'(mon) âme furieuse?
Mais l'Euménide m'effraye,
elle la protectrice
de ce lieu, [nous.
et la paix-de-Dieu planant sur

Erster Chor. (Gaëtan.)

Weisere Fassung
 ziemet dem Alter,
 Ich, der Vernünftige, grüße zuerst.
 (Zu dem zweiten Chor.)

Sei mir willkommen,
 Der du mit mir
 Gleiche Gefühle
 Brüderlich theilend,
 Dieses Palastes
 Schützende Götter
 Fürchtend verehrt!
 Weil sich die Fürsten gütlich besprechen,
 Willen auch wir jetzt Worte des Friedens
 Harmlos wechseln mit ruhigem Mut,
 Denn auch das Wort ist, das heilende, gut.
 Aber treff' ich dich draußen im Freien,
 Da mag der blutige Kampf sich erneuen,
 Da erprobe das Eisen den Muth.

Der ganze Chor.

Aber treff' ich dich draußen im Freien,
 Da mag der blutige Kampf sich erneuen,
 Da erprobe das Eisen den Muth.

Erster Chor. (Perengar.)

Dich nicht hass' ich! Nicht du bist mein Feind!
 Eine Stadt hat ja uns geboren,

PREMIER CHŒUR. (GAËTAN.) Une plus sage retenue convient à l'âge; j'ai plus de raison, et je salue d'abord.

(Au second chœur.) Sois le bienvenu, toi qui partages mes sentiments fraternels et qui, comme moi, crains et vénères les dieux protecteurs de ce palais! Puisque nos princes s'entretiennent avec douceur, nous voulons maintenant, de sang-froid, échanger, nous aussi, d'innocentes paroles de paix; car elle est bonne aussi, la parole qui guérit l'âme. Mais si je te rencontre dehors, sous la libre voûte des cieux, que la lutte sanglante, j'y consens, se renouvelle, et que le fer éprouve le courage!

TOUT LE CHŒUR. Mais si je te rencontre dehors, sous la libre voûte des cieux, que la lutte sanglante, j'y consens, se renouvelle, et que le fer éprouve le courage!

PREMIER CHŒUR. (PÉRÉNGER.) Ce n'est pas toi que je hais! Ce n'est pas toi qui es mon ennemi! car une même ville nous a en-

Erster Chor. (Gaetan.)

Bessere Fassung
nimmet dem Alter,
ich, der Vernünftige,
grüße zuerst.

(Zu dem zweiten Chor.)

Sei mir willkommen,
der du verehrt fürchtend
schützende Götter
dieses Palastes,
theilend mit mir brüderlich
gleiche Gefühle!
Weiß die Fürsten
sich besprechen göttlich,
wollen wir auch
jetzt wechseln
Worte des Friedens
harmlos mit ruhigem Blut,
denn das Wort auch,
das heilende,
ist gut.

Aber treffe ich dich draußen
im Freien,
da der blutige Kampf
mag sich erneuen,
da das Eisen erprobe
den Muth.

Der ganze Chor.
Aber treffe ich dich draußen
im Freien,
da der blutige Kampf
mag sich erneuen,
da das Eisen erprobe
den Muth.

Erster Chor. (Berengar.)

Ich hasse dich nicht!
Du bist nicht mein Feind!
Eine Stadt ja
hat uns geboren,

PREMIER CHŒUR. (Gaetan.)

Une réserve plus-sage
convient à l'âge:
moi, étant le plus raisonnable,
je salue en-premier-lien.

(Au second chœur.)

Sois à moi le bienvenu,
toi qui vénères avec-crainte
les dieux protecteurs
de ce palais,
partageant avec moi en-frère
les mêmes sentiments!
Puisque les princes
se parlent avec-bonté,
nous voulons, nous aussi,
échanger maintenant
des paroles de paix
paisiblement, avec un sang calme,
car la parole aussi,
la parole apaisante,
est bonne.

Mais si je te rencontre dehors
dans (à) la campagne,
là le combat sanglant
peut (pourra) se renouveler,
là le fer pourra éprouver
le courage.

LE CHŒUR EXTIER.

Mais si je te rencontre dehors
dans (à) la campagne,
là le combat sanglant
peut (pourra) se renouveler,
là le fer pourra éprouver
le courage.

PREMIER CHŒUR. (Berengar.)

Je ne te hais pas!
Tu n'es pas mon ennemi!
Car une-même ville
nous a enfantés,

Jene sind ein fremdes Geschlecht.
 Aber wenn sich die Fürsten befehlen,
 Müssen die Diener sich morben und töten,
 Das ist die Ordnung, so will es das Recht.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Mögen sie's wissen,
 Warum sie sich blutig
 Hassend bekämpfen! Mich sieht es nicht an.
 Aber wir sechten ihre Schlachten;
 Der ist kein Tapftrer, kein Ehrenmann,
 Der den Gebieter läßt verachten.

Der ganze Chor.

Aber wir sechten ihre Schlachten;
 Der ist kein Tapftrer, kein Ehrenmann,
 Der den Gebieter läßt verachten.

Einer aus dem Chor. (Berengar.)

Hört, was ich bei mir selbst erwogen,
 Als ich müßig daher gezogen
 Durch des Kerns hochwallende Gassen,
 Meinen Gedanken überlassen.

Wir haben uns in des Kampfes Wuth
 Nicht besonnen und nicht beratben,
 Denn uns bethörte das brausende Blut.
 Sind sie nicht unser, diese Saaten?

tantés, et ils sont, eux, une race étrangère. Mais quand les princes se combattent, il faut que les serviteurs se tuent et s'immolent. Tel est l'ordre, tel est le droit.

SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) A eux de savoir pourquoi ils luttent et se haïssent d'une haine sanglante; il ne m'importe, à moi ! Mais nous combattons leurs combats. Celui-là n'est ni vaillant, ni homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef !

TOUT LE CHOEUR. Mais nous combattons leurs combats. Celui-là n'est ni vaillant, ni homme d'honneur, qui laisse mépriser son chef.

UN HOMME DU CHOEUR. (BERENGER.) Écoutez ce que j'ai pesé en moi-même, comme je suivais, inoccupé et tout entier à mes pensées, les sentiers que bordent les hautes moissons ondoiyantes.

Dans la fureur du combat, nous n'avons ni réfléchi, ni délibéré : notre sang bouillant nous aveuglait.

Ne sont-elles pas à nous, ces moissons ? Ces ormeaux, où la

jene sind ein fremdes Geschlecht.
Aber wenn die Fürsten
sich befeiden,
die Diener müssen
sich merden und tödten,
das ist die Ordnung,
so will es das Recht.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Mögen sie es wissen,
warum sie sich bekämpfen
hassend
blutig!

Es sieht mich nicht an.

Aber wir fechten
ihre Schlachten;
der ist kein Töchter,
kein Ehrenmann,
der läßt verachten den Gebieter.
Der ganze Chor.

Aber wir fechten
ihre Schlachten;
der ist kein Töchter,
kein Ehrenmann,
der läßt verachten den Gebieter.
Einer aus dem Chor.

(Berengar.)

Hört, was ich erwogen
bei mir selbst,
als ich müßig,
überlassen meinen Gedanken,
dahergezogen durch die Gassen
hochwallende des Kornes.

In des Kampfes Wuth
wir haben nicht besonnen
und uns nicht berathen,
denn das brausende Blut
uns bethörte.

Sind sie nicht unser,
diese Saaten?

ceux-là sont une race étrangère.

Mais lorsque les princes
se font-la-guerre,
les serviteurs doivent
s'assassiner et se tuer,
tel est l'ordre,
ainsi le veut le droit.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Ils peuvent le savoir,
pourquoi ils se font-la-guerre
se haïssant
d'une manière-sanglante!

Cela ne m'inquiète pas.

Mais nous combattons
leurs combats;
celui-là n'est point-un brave,
point-un homme-d'honneur,
qui laisse mépriser le (son) chef.

LE CHŒUR ENTIER.

Mais nous combattons
leurs combats;
celui-là n'est point-un brave,
point-un homme-d'honneur,
qui laisse mépriser le (son) chef.
UN HOMME DU CHŒUR.

(Béranger.)

Écoutez, ce-que j'ai considéré
chez (en) moi-même,
lorsque j'allais oisivement,
livré à mes réflexions,
en me-dirigeant par les sentiers
ondoyant-bien-haut du blé.

Dans la fureur du combat
nous n'avons pas réfléchi
et nous n'avons pas consulté nous,
car le sang bouillonnant
nous trompait.

Ne sont-elles pas à nous,
ces semences-ci (moissons) ?

Diese Ulmen, mit Neben umspinnen,
Sind sie nicht Kinder unsrer Sonnen?
Könnten wir nicht in frohem Genuß
Harmlos vergnügliche Tage spinnen,
Lustig das leichte Leben gewinnen?
Warum ziehn wir mit rasendem Beginnen
Unser Schwert für das fremde Geschlecht?
Es hat an diesem Boden kein Recht.
Auf dem Meerschiff ist es gekommen
Von der Sonne röthlichem Untergang;
Gastlich haben wir's aufgenommen,
(Unsre Väter — die Zeit ist lang)
Und jetzt sehen wir uns alle als Knechte,
Untertban diesem fremden Geschlechte!

Ein zweiter. (Manfred.)

Wohl! Wir bewohnen ein glückliches Land,
Das die himmelumwandelnde Sonne
Ansicht mit immer freundlicher Helle,
Und wir können es fröhlich genießen;
Aber es läßt sich nicht sperren und schließen,
Und des Meers rings umgebende Welle,
Sie verräth uns dem kühnen Corsaren,
Der die Küste verwegen durchkreuzt.

vigne s'entrelace, ne sont-ils pas les enfants de notre soleil ? Ne pourrions-nous, dans une douce jouissance, filer des jours innocents et joyeux, gagner gaiement une vie facile ? Pourquoi, d'une ardeur emportée, tirons-nous le glaive pour une race étrangère ? Elle n'a aucun droit sur ce sol. Elle est venue, sur un navire apporté par les flots, des bords empourprés du couchant ; nous l'avons reçue en hôtes (je veux dire nos pères... ce temps est loin de nous), et maintenant nous nous voyons soumis comme des esclaves à cette race étrangère.

UN SECOND HOMME DU CHŒUR. (MANFRED.) Oui ! nous habitons une heureuse contrée que le soleil, dans sa course céleste, éclaire de rayons toujours bienfaisants, et nous pourrions en jouir gaiement ; mais elle ne peut se clore ni se murer, et les flots de la mer qui de toutes parts l'entourent nous livrent au hardi corsaire qui croise

Diese Wälder,
 umspannen mit Reben,
 sind sie nicht
 Kinder unsrer Sonnen?
 Könnten wir nicht
 harpulos
 stinnen vergnügliche Tage
 in frohem Genuß,
 gewissnen lustig
 das leichte Leben? Warum
 mit rasendem Beginnen
 ziehn wir unser Schwert
 für das fremde Geschlecht?
 Es hat kein Recht an diesem Boden.
 Es ist gekommen
 auf dem Meerschiff
 von dem röthlichem Untergang
 der Sonne;
 wir haben es aufgenommen gastlich,
 (unir: Väter —
 die Zeit ist lang)
 und jetzt sehen wir uns alle
 als Knechte *[[schlechte!]]*
 unterthan diesem fremden Ge-
 Ein Zweiter. (Manfred.)
 Wohl!
 Wir bewohnen ein glückliches Land,
 das die Sonne
 himmelumwandelnde ansieht
 mit immer freundlicher Helle,
 und wir können
 es genießen stöhlich;
 aber es läßt sich nicht
 sperren und schließen,
 und des Meeres Welle
 rings umgebende,
 sie verräth uns dem kühnen Corsaren,
 der vertwegen
 durchkreuzt die Küste:

Ces ormeaux,
 enlacés avec des vignes,
 ne sont ils pas
 enfants de notre soleil?
 Ne pourrions-nous pas
 sans-chagrin
 filer des jours de-plaisir
 dans une jouissance heureuse,
 et gagner gaiement
 la (une) vie facile? Pourquoi,
 avec un enthousiasme furieux,
 tirons-nous notre glaive
 pour la race étrangère?
 Elle n'a aucun droit à ce sol.
 Elle est venue
 sur le vaisseau-de-mer
 du côté du couchant rougeâtre
 du soleil; *[[ité,*
 nous l'avons reçue avec-hospita-
 (c'est-à-dire nos pères...
 le (ce) temps est long (loin)
 et maintenant nous nous voyons
 comme des esclaves *[[tous*
 soumis à cette race étrangère!
 EN SECOND. (Manfred.)
 Bien (il est vrai)!
 Nous habitons un heureux pays,
 que le soleil *[[garde*
 cheminant-autour-du-ciel re-
 avec un éclat toujours riant
 et nous pouvons (pourrions)
 le (en) jouir gaiement;
 mais il ne se laisse pas
 ni le clore et (ni) le fermer,
 et la vague de la mer
 l'environnant autour,
 elle nous livre au hardi corsaire,
 qui audacieusement
 croise-à-travers la côte.

Einen Segen haben wir zu bewahren,
 Der das Schwert nur des Fremdlings reizt.
 Sklaven sind wir in den eigenen Sizen,
 Das Land kann seine Kinder nicht schützen.
 Nicht, wo die goldene Ceres lacht
 Und der friedliche Pan, der Aurenbehüter,
 Wo das Eisen wächst in der Berge Schacht,
 Da entspringen der Erde Gebieter.

Erster Chor. (Gajtan.)

Ungleich vertheilt sind des Lebens Güter
 Unter der Menschen stüch'gem Geschlecht;
 Aber die Natur, sie ist ewig gerecht.
 Uns verlieh sie das Mark und die Fülle,
 Die sich immer erneuent erschafft,
 Jene ward der gewaltige Wille
 Und die unzerbrechliche Kraft.
 Mit der furchtbaren Stärke gerüstet,
 Führen sie aus, was dem Herzen gelüftet,
 Füllen die Erde mit mächtigem Schall;
 Aber hinter den großen Höhen
 Felgt auch der tiefe, der donnernde Fall.

audacieusement sur nos côtes. Nous avons à garder des trésors d'abondance qui ne font qu'attirer l'épée de l'étranger. Nous sommes esclaves dans nos propres demeures, le pays ne peut protéger ses enfants. Ce n'est pas aux lieux où rit la blonde Cérés et Pan, le dieu paisible qui garde les guerets, c'est où croît le fer dans les flancs des montagnes, que naissent les dominateurs de la terre.

PREMIER CHOEUR. (GALTAN.) Les biens de la vie sont inégalement partagés entre la race éphémère des humains; mais la nature est éternellement juste. A nous, elle a donné la sève et l'abondance, qui sans cesse se crée et se renouvelle; à eux est échue la volonté puissante et l'indomptable vigueur. Armés de la force terrible, ils accomplissent ce qui plaît à leur cœur et remplissent la terre d'un bruit formidable, mais derrière les hauts sommets est le précipice, la chute profonde retentissante.

Wir haben zu bewahren
einen Segen,
der nur reist
das Schwert des Fremdling's.
Wir sind Sklaven
in den eigenen Zügen,
das Land kann nicht schützen
seine Kinder.

Nicht, wo die goldene Ceres laßt
und der fruchtbare Pan,
der Auenbehüter,
wo wächst das Eisen
in der Berge Schacht,
da entspringen
Gebieten der Erde.

Erster Chör. (Gaëtan.)

Güter des Lebens
sind ungleich verteilt
unter flüchtigem Geschlecht
der Menschen;
aber die Natur,
sie ist ewig gerecht.
Uns verlieh sie
das Meer und die Pflanz,
die sich schaffet
immer erneuend,
jenen ward
der gewaltige Wille
und die unerbittliche Strafe.
Gerüstet mit
der juchenden Stärke,
führen sie aus,
was gelüftet dem Hyänen,
füllen die Erde
mit mächtigem Schall;
aber hinter
den großen Höhen
liegt auch der tiefe,
der donnernde Fall.

Nous avons à garder
une bénédiction
qui attire seulement,
le glaive de l'étranger.
Nous sommes esclaves
dans nos propres demeures,
le pays ne peut protéger
ses enfants.

Ce n'est pas où rit la dorée Cérès
et le paisible Pan,
le gardien-des-champs,
mais où croît le fer
dans le sein des montagnes,
c'est là que naissent
les dominateurs de la terre.

PREMIER CHŒUR. (Gaëtan.)

Les biens de la vie
sont inégalement répartis
entre la race passagère
des hommes;
mais la nature,
elle est éternellement juste.
A nous elle a accordé
la sève et l'abondance,
qui se crée sans-cesse
en se renouvelant toujours,
à ceux-là devint l'est échu,
la volonté puissante
et la force indomptable.
Armés avec (de)
l'énergie redoutable,
ils exécutent, cœur,
ce-qui prend-envie au (à leur)
ils remplissent la terre
avec (d') un bruit terrible;
mais derrière
les grandes hauteurs
sont aussi la profonde,
la tonnante chute.

Darum lob' ich mir, niedrig zu stehen,
 Mich verbergend in meiner Schwäche.
 Jene gewaltigen Wetterbäche
 Aus des Hagels unendlichen Schlossen,
 Aus den Wolkenbrüchen zusammen geflossen,
 Kommen finster gerauscht und geschossen,
 Reißen die Brücken und reißen die Dämme
 Donnernd mit fort im Wogengeschwemme.
 Nichts ist, das die Gewaltigen hemme.
 Doch nur der Augenblick hat sie geboren,
 Ihres Laufes furchtbare Spur
 Weht verrinnend im Sande verloren,
 Die Zerstörung verkündigt sie nur.
 — Die fremden Eroberer kommen und gehen;
 Wir gehorchen, aber wir bleiben stehen.

Die hintere Thüre öffnet sich; Donna Isabella erscheint zwischen
 ihren Söhnen Don Manuel und Don Cesar.

Beide Chöre. (Gaëtan.)

Preis ihr und Ehre,
 Die uns dort aufgeht,
 Eine glänzende Sonne!
 Knieend verehr' ich dein herrliches Haupt.

Erster Chor. (Berengar.)

Schön ist des Mondes

Aussi je m'applaudis de séjourner en bas, caché dans ma faiblesse. Ces violents torrents d'orage que forment les grains infinis de la grêle et les cataractes des nuées, viennent et bondissent avec un sourd fracas, emportent les ponts dans leur cours, emportent les digues, noyées dans leurs flots tonnants : rien ne peut arrêter leur violence. Mais ils sont la création du moment : la trace redoutable de leur cours va se perdre et disparaître dans le sable : la destruction seule la révèle.... Les conquérants étrangers viennent et s'en vont; nous obéissons, mais nous demeurons.

La porte du fond s'ouvre. DONNA ISABELLA paraît entre ses deux fils,
 DON MANUEL et DON CÉSAR.

LES DEUX CHŒURS. Honneur et gloire à ce brillant soleil qui se lève à nos yeux ! Je vénère à genoux ton front auguste.

PREMIER CHŒUR. (GAËTAN.) Belle est la clarté plus douce de

Darum lobe ich mir
 zu stehen niedrig,
 mich verbergend in meiner Schwäche.
 Jene gewaltigen Wetterböhe
 zusammen gestossen
 aus unendlichen Schossen
 des Hagels,
 aus den Wellenbrüchen,
 kommen geschossen
 und finst'ig gerauscht,
 reissen mit fort bennernt
 die Brücken
 im Wogengeschwemme
 und reissen die Dämme,
 nichts ist, das hemme
 die Gewaltigen.
 Doch nur der Augenblick
 hat sie geberet,
 ihres Laufes furchtbare Spur
 geht verloren verrinnen im Sande,
 die Zerstörung nur
 verkündigt sie.
 — Die fremden Eroberer
 kommen und gehen;
 wir gehorchen,
 aber wir bleiben stehen.
 Die hintere Thüre öffnet sich;
 Donna Isabella
 erscheint zwischen ihren Söhnen,
 Don Manuel und Don Cesar.
 Beide Höre. (Gajetan.)
 Preis und Ehre ihr,
 die uns aufgeht dort,
 eine glänzende Sonne!
 Ich verehere knieend
 Dein herrliches Haupt.
 Erster Chor. (Berengar.)
 Des Mondes mildere Klarheit
 ist schön

C'est-pourquoi je me loue
 d'être-placé bas,
 me cachant dans ma faiblesse.
 Les impétueux torrents-d'orage
 qui ont grossi-dans-leur-cour
 des grains infinis
 de la grêle,
 et des averses,
 viennent en-bondissant
 et en-mugissant sourdement,
 et entraînent avec eux tonnant
 les ponts
 dans les flots-impétueux
 et emportent avec eux les digues
 rien n'est, qui arrête
 les puissants.
 Cependant le moment seul
 les a fait-naitre,
 la trace redoutable de leur cours
 se-perd s'écoulant dans le sable,
 la destruction seulement
 la fait-connaître.
 — Les conquérants étrangers
 viennent et s'en-vont;
 nous obéissons,
 mais nous restons-debout.
 La porte de derrière s'ouvre;
 DONNA ISABELLA
 paraît entre ses deux fils,
 DON MANUEL et DON CÉSAR.
 LES-DEUX CHŒURS. (Gaétan.)
 Gloire et honneur à elle,
 qui se-lève à nous là-bas,
 comme un soleil brillant!
 J'adore en m'agenouillant
 ta tête majestueuse.
 PREMIER CHŒUR (Béranger.)
 La clarté plus-douce de la lune
 est belle

Mildere Klarheit
 Unter der Sterne blühendem Glanz,
 Schön ist der Mutter
 Liebliche Hoheit
 Zwischen der Söhne feuriger Kraft;
 Nicht auf der Erden
 Ist ihr Bild und ihr Gleichniß zu sehn.
 Hoch auf des Lebens
 Gipfel gestellt,
 Schließt sie blühend den Kreis des Schönen,
 Mit der Mutter und ihren Söhnen
 Krönt sich die herrlich vollendete Welt.
 Selber die Kirche, die göttliche, stellt nicht
 Schöneres dar auf dem himmlischen Thron;
 Höheres bildet
 Selber die Kunst nicht, die göttlich geberne,
 Als die Mutter mit ihrem Sohn.

Zweiter Chör. (Rehemunt.)

Freudig steht sie aus ihrem Schooße
 Einen blühenden Baum sich erheben,
 Der sich ewig sprossend erneut.
 Denn sie hat ein Geschlecht geboren,
 Welches wandeln wird mit der Sonne
 Und den Namen geben der rollenden Zeit.

(Röger.)

Völker verrauschen,
 Namen verklingen,

la lune, parmi l'éclat scintillant des étoiles ! Belle aussi est l'aimable majesté de la mère auprès de l'ardente vigueur de ses fils ! La terre ne nous offre ni son image ni rien de comparable.

Placée au suprême sommet de la vie, en elle se résume et s'achève toute beauté : la mère et les fils forment la couronne sublime d'un monde accompli.

L'Eglise même, la divine Eglise, ne place rien de plus beau sur le trône céleste ; l'art lui-même, l'art né de Dieu, ne crée rien de plus grand que la mère avec son fils.

SECOND CHŒUR. (REBENGER.) Elle voit avec bonheur s'élever de son sein un arbre florissant, qui à jamais se renouvelle par ses rejetons. Car elle a enfanté une race qui accompagnera le soleil dans sa révolution et donnera son nom au cours infini du temps.

unter
der Sterne flügendem Glanz,
der Mutter liebliche Hoheit
ist schön
zwischen der Söhne feuriger Kraft;
Ihr Bild
und ihr Gleichniß
ist nicht zu sehen
auf der Erden.

Gott ist hoch
auf des Lebens Gipfel,
sie schließt blühend
den Kreis des Schönen,
die Welt
herrlich vollendete
freut sich
mit der Mutter und ihren Söhnen.

Selber die Maie, die göttliche,
stellt nicht Schöneres dar
auf dem himmlischen Thron;
selber die stummt,
die göttlich geborne,
bildet nicht Höheres,
als die Mutter
mit ihrem Sohn.

Zweiter Ober. (Bohemund.)
Sie sieht freudig
sich erheben aus ihrem Schooße
einen blühenden Baum,
der sich erneut
spießend ewig.
Denn sie hat geboren ein Geschlecht,
welches wird wandeln
mit der Sonne
und geben den Namen
der rollenden Zeit.

(Roger.)
Völker vertauschen,
Namen vertilgen,

parmi
l'éclatéincelant des étoiles,
l'aimable grandeur de la mère
est belle
entre la vigueur ardente des fils;
son image
et son semblable
n'est pas à ne peut se voir
sur la terre.

Placée haute
sur le sommet de la vie,
elle complète en florissant
le cercle de tableau du beau,
le monde
magnifiquement accompli
se couronne
de la mère et de ses fils.

Même l'Eglise, la divine,
n'offre pas (rien) de plus beau
sur le trône céleste;
ni même l'art,
l'art divinement né,
ne forme rien de plus sublime,
que la mère
avec son fils.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)
Elle voit avec-joie
s'élever de son sein
un arbre florissant,
qui se renouvelle
en bourgeonnant éternellement.

Car elle a enfanté une race,
qui cheminera
avec le soleil
et qui donnera le (son) nom
au temps faisant-son-cours.

(ROGER.)
Les peuples disparaissent,
les noms s'éteignent,

Änhre Vergessenheit
 Breitet die dunkelnachtenden Schwingen
 Ueber ganzen Geschlechtern aus.

Aber der Äuriten
 Einsame Häupter
 Glänzen erhell't,
 Und Aurora berührt sie
 Mit den ewigen Strahlen
 Als die ragenden Gipfel der Welt.

Isabella (mit ihren Söhnen hervortretend).

Blick' nieder, hebe Königin des Himmels,
 Und halte deine Hand auf dieses Herz,
 Daß es der Uebermuth nicht schwellend hebe;
 Denn leicht vergäße sich der Mutter Freude,
 Wenn sie sich spiegelt in der Söhne Glanz,
 Zum erstenmal, seitdem ich sie geberen,
 Umfaß' ich meines Glückes Fülle ganz.
 Denn bis auf diesen Tag mußt' ich gewaltjam
 Des Herzens fröhliche Ergießung theilen;
 Verachten ganz mußt' ich den einen Sohn,
 Wenn ich der Nähe mich des andern freute.
 O, meine Mutterliebe ist nur eine,
 Und meine Söhne waren ewig zwei!

Quand le bruit des peuples s'éteint, le murmure des noms ;
 Le sombre oubli étend ses ailes plus noires que la nuit sur des
 générations entières.

Mais les fronts solitaires des princes brillent, éclairés toujours,
 Et l'aurore les touche de ses éternels rayons, comme les sommets
 qui dominent le monde.

ISABELLA (s'avancant avec ses fils). Abaisse ici tes regards, reine
 auguste du ciel, et tiens ta main sur ce cœur, pour qu'il ne
 s'élève pas, enflé d'orgueil. Car, dans sa joie, une mère peut
 aisément s'oublier, quand elle se mire dans l'éclat de ses enfants.
 Pour la première fois, depuis que je les ai enfantés, j'embrasse
 toute la plénitude de mon bonheur. Car, jusqu'à ce jour, j'ai dû
 me contredire, et faire deux parts des douces effusions de mon
 cœur; il me fallait oublier entièrement l'un de mes fils, quand
 je jouissais de la présence de l'autre. Oh! mon amour maternel
 est unique, et toujours mes fils étaient deux! Dites, puis-je,

finstre Vergessenheit
breitet aus die Schwingen
dunkelnachtenden
über ganzen Geschlechtern.

Aber einsame Häupter
der Fürsten
glänzen erhebt,
und Aurora berührt sie
mit den ewigen Strahlen
als die ragenden Gipfel
der Welt.

Isabella
(hervertretend mit ihren Töchtern).
Blicke nieder,
hebe Königin des Himmels,
und halte deine Hand auf dieses Herz,
daß der Uebermuth
es nicht hebe
schwellend;
denn die Freude der Mutter
vergäße sich leicht,
wenn sie sich wiegelt
in der Töchter Glanz,
zum erstenmal,
seitdem ich sie geboren,
ich umfasse ganz
meines Glückes Hülle.
Denn bis auf diesen Tag
ich mußte theilen gewaltfam
fröhliche Ergießung des Herzens;
ich mußte
vergeßen ganz
den einen Sohn,
wenn ich mich freute
der Nähe des andern.
O, meine Mutterliebe
ist nur eine,
und meine Töchter
waren ewig zwei!

L'oubli obscur
étend les (ses) ailes
sombres-comme-la-nuit
sur des races entières.

Mais les têtes isolées
des princes
brillent avec-éclat,
et l'Aurore les touche
avec les (de ses) rayons éternels
comme les hauts sommets
du monde.

ISABELLA
(s'avancant avec ses fils).
Porte-tes-regards ici-bas,
sublime reine du ciel,
et tiens la main sur ce cœur,
afin-que la présomption
ne l'élève pas
en l'enfant;
car la joie de la mère
s'oublierait facilement,
lorsqu'elle se mire
dans l'éclat des (de ses) fils,
pour-la première-fois,
depuis-que je les ai enfantés,
j'embrasse entièrement
la plénitude de mon bonheur.
Car jusqu'à ce jour
j'ai-dû partager avec-contrainte
l'épanchement joyeux du cœur;
je devais (il me fallait)
oublier entièrement
l'un de mes fils,
quand je me réjouissais
du voisinage de l'autre.
Oh ! mon amour-de-mère
n'est qu'un (est unique),
et mes fils
étaient toujours deux !

— Sagt, darf ich ohne Zittern mich der süßen
Gewalt des trunkenen Herzens überlassen?

(Zu Don Manuel.)

Wenn ich die Hand des Bruders freundlich drücke,
Stoß' ich den Stachel nicht in deine Brust?

(Zu Don César.)

Wenn ich das Herz an seinem Anblick weide,
Ist's nicht ein Raub an dir? — O, ich muß zittern,
Daß meine Liebe selbst, die ich euch zeige,
Nur eures Hasses Flammen best'ger schüre.

(Nachdem sie beide tragend angesehen.)

Was darf ich mir von euch versprechen? Redet!
Mit welchem Herzen kamet ihr hieher?
Ist's noch der alte unverföhnte Haß,
Den ihr mit herbringt in des Vaters Haus,
Und wartet draußen vor des Schlosses Thoren
Der Krieg, auf Augenblicke nur gebändigt
Und knirschend in das eberne Gebiß,
Um allsebalb, wenn ihr den Rücken mir
Gekehrt, mit neuer Wuth sich zu entfesseln?

sans trembler, puis-je m'abandonner au doux empire de mon
cœur enivré? (A don Manuel.) Quand je presse tendrement la main
de ton frère, ne te semble-t-il plus que j'enfonce un trait dans
ton sein? (A don César.) Quand je repais mon cœur de sa vue,
n'est-ce plus un larcin que je te fais?... Oh! je tremble malgré
moi que cet amour même que je vous témoigne ne fasse qu'at-
tiser encore les flammes de votre haine. (Après les avoir regardés
l'un et l'autre en les interrogeant des yeux.) Que puis-je me promettre
de vous? Parlez! Dans quels sentiments êtes-vous venus ici?
Est-ce encore votre vieille haine irréconciliable que vous appor-
tez dans la maison de votre père, et la guerre attend-elle tou-
jours là dehors, aux portes du palais, la guerre, enchaînée pour
un instant à peine, et grinçant les dents sur son frein d'airain,
pour se déchaîner bientôt avec une nouvelle fureur, dès que vous
n'aurez quittée?

— Sagt, darf ich mich überlassen
ohne Zittern
der süßen Gewalt
des trunkenen Herzens?
(An Don Manuel.)

Wenn ich drücke freundlich
die Hand des Bruders,
steche ich nicht den Stachel
in deine Brust?
(An Don César.)

Wenn ich weide das Herz
an seinem Anblick,
ist es nicht ein Raub an dir?
O, ich muß zittern,
daß meine Liebe selbst,
die ich euch zeige,
nur schüre
heißer
eurer Haßes Klammen.

(Nachdem sie angesehen beide
fragend.)

Was darf ich mir versprechen
von euch? Redet!
Mit welchem Herzen
komet ihr hieher?
Ist es noch der alte
unversöhnte Haß,
den ihr mit herbringt
in des Vaters Haus,
und wartet der Krieg
draußen
vor des Schlosses Thoren,
gebündigt auf Augenblicke
nur
und knirschend in das eiserne Gebiß,
um sich zu entsehlen alsobald
mit neuer Wuth,
wenn ihr mir gesehet
den Rücken?

— Dites, puis je m'abandonner
sans tremblement (crainte)
à la douce force
du (de mon) cœur enivré?
(A don Manuel.)

Si je serre avec-tendresse
la main du cher frère,
n'enfoncé-je pas l'aiguillon
dans la poitrine?
(A don César.)

Si je repais le (mon) cœur
à (de) son regard, à toi?..
n'est-ce pas un larcin *que je fais*
Oh! je dois trembler,
que mon amour même,
que je vous témoigne,
attise seulement
avec-plus-de-violence
les flammes de votre haine.
(Après-qu'elle a regardé tous les-deux
les interrogeant du regard.)

Que puis-je me promettre
de vous? Parlez!
Avec quel-cœur
êtes-vous-venus ici?
Est-ce encore la vieille
haine irréconciliable,
que vous apportez-ici avec vous
d'ins la maison du (de votre) père,
et *est-ce que* la guerre attend
dehors
devant les portes du palais,
domptée pour *quelques* instants
seulement
et mordant sur le frein d'airain,
pour se déchaîner *aussitôt*
avec une nouvelle *fureur*,
lorsque vous m'aurez tourné
le dos?

Chor. (Bohemund.)

Krieg oder Frieden! Noch liegen die Lorbe
Dunkel verhüllt in der Zukunft Schooße!
Doch es wird sich noch, eh wir uns trennen, entscheiden:
Wir sind bereit und gerüstet zu Beiden.

Isabella (im ganzen Kreis herumschauend).

Und welcher furchtbar kriegerische Anblick!
Was sollen diese hier? Ist's eine Schlacht,
Die sich in diesen Sälen zubereitet?
Weshalb die fremde Schaar, wenn eine Mutter
Das Herz aufschließen will vor ihren Kindern?
Bis in den Schooß der Mutter fürchtet ihr
Der Arglist Schlingen, tückischen Verrath,
Daß ihr den Rücken euch besorglich deckt?
— O diese wilden Banden, die euch folgen,
Die raschen Diener eures Horns — sie sind
Nicht eure Freunde! Glaubt nimmermehr,
Daß sie euch wohlgesinnt zum Besten rathen!
Wie könnten sie's von Herzen mit euch meinen,

LE CHOEUR. (BOHÉMOND.) La guerre ou la paix ! Les chances du sort sont encore cachées dans les ténèbres au sein de l'avenir ! Mais, avant que nous nous séparions, ce sera chose décidée, et nous sommes prêts et disposés pour l'une comme pour l'autre.

ISABELLA (promenant ses regards sur tout le cercle). Et quel aspect terrible et guerrier ! Pourquoi ces hommes ici ? Est-ce un combat qui s'apprête dans ces salles ? A quoi bon cette troupe étrangère, lorsqu'une mère veut ouvrir son cœur devant ses enfants ? Jusque dans le sein d'une mère, craignez-vous donc les pièges de la ruse et la trahison perfide, que vous vous entourez si timidement de défenseurs ?... Oh ! ces bandes farouches qui vous suivent, ces prompts ministres de votre colère... ils ne sont point vos amis ! Ne croyez pas qu'ils aient en vue votre bien et vous donnent de bons conseils ! Comment pourraient-ils, de cœur, s'accorder avec vous, avec des étrangers, des envahisseurs, avec la

Chor. (Bohémund.)
Krieg oder Frieden!
Die Loose liegen noch
verhüllt dunkel
in der Zukunft Schooße!
Doch es wird sich entscheiden noch,
ob wir uns trennen:
wir sind bereit
und gerüstet zu Felßen.

Isabella

(herumschauend
im ganzen Kreise).

Und welcher Anblick
furchtbar kriegerische!
Was sollen diese hier?
Ist es eine Schlacht,
die sich zubereitet in diesen Sälen?
Wozu die fremde Schaar,
wenn eine Mutter
will aufschließen das Herz
vor ihren Kindern?
Ihr fürchtet Schlingen der Arglist,
tückischen Verrath,
bis in den Schoß der Mutter,
daß ihr euch deckt den Rücken
besorglich?

— O diese wilden Banden,
die euch folgen,
die raschen Diener
eures Zorns —
sie sind nicht eure Freunde!
Glaubet nimmermehr,
daß sie euch raten
zum Besten
wohlgesinnt!
Wie könnten sie
es meinen
von Herzen mit euch,
den Fremdlingen,

Le cœur. (Bohémund.)
La guerre ou la paix!
Les chances du sort gisent encore
enveloppées sombrement
dans le sein de l'avenir ! Jeore.
Toutefois cela se décidera en-
avant-que nous nous séparions :
nous sommes prêts
et armés à (pour) les-deux choses.

ISABELLA

(regardant-autour d'elle
dans tout le cercle).

Et quel aspect
terriblement guerrier !
Que veulent ceux-là ici ?
Est-ce une bataille
qui se prépare dans ces salles ?
A quoi bon la foule étrangère,
quand une mère
veut ouvrir le (son) cœur
devant ses enfants ? [tiffce,
Vous craignez les pièges de l'ar-
la trahison perfide,
jusque dans le sein de la mère,
que vous vous couvrez le dos
si craintivement ?

— Oh ! ces farouches bandes,
qui vous suivent,
les (ces) serviteurs prompts
de votre colère...
ils ne sont pas vos amis !
Ne croyez jamais,
qu'ils vous conseillent
au (pour le) mieux
avec-bonne-intention !
Comment pourraient-ils
avoir-des-intentions [vous,
du cœur (amicales) avec (pour)
les étrangers,

Den Fremdlingen, dem eingedrungenen Stamm,
 Der aus dem eignen Erbe sie vertrieben,
 Sich über sie der Herrschaft angemäht?
 Glaubt mir! Es liebt ein jeder, frei sich selbst
 Zu leben nach dem eignen Gesetz;
 Die fremde Herrschaft wird mit Reid ertragen.
 Von eurer Macht allein und ihrer Furcht
 Erhaltet ihr den gern versagten Dienst.
 Lernet dies Geschlecht, das herzlos falsche, kennen!
 Die Schadenfreude ist's, wodurch sie sich
 An eurem Glück, an eurer Größe rächen.
 Der Herrscher Fall, der hohen Häupter Sturz;
 Ist ihrer Lieder Stoff und ihr Gespräch,
 Was sich vom Sohn zum Enkel forterzählt,
 Womit sie sich die Winternächte kürzen.
 — O meine Söhne! Feindlich ist die Welt
 Und falsch gesinnt! Es liebt ein jeder nur
 Sich selbst; unsicher, los und wandelbar
 Sind alle Bande, die das leichte Glück
 Geflochten — Laune löst, was Laune knüpfte —

race qui les a chassés de leur propre héritage et s'est arrogé sur eux la domination? Croyez-moi! Chacun aime à vivre libre, à sa guise, selon ses propres lois, et l'on supporte avec une haine envieuse l'empire de l'étranger. Ce n'est qu'à votre puissance et à leur crainte que vous devez leur obéissance, qu'ils vous refuseraient volontiers. Apprenez à connaître cette race fausse et sans cœur! La joie maligne que votre mal leur donne les venge de votre prospérité et de votre grandeur. La chute de leurs maîtres, la ruine des dominateurs, est le sujet de leurs chants et de leurs entretiens; c'est là ce que le fils transmet au petit-fils, ce qui pour eux abrège les longues nuits d'hiver... O mes fils! Le monde est plein de haine et de fausseté! Chacun n'aime que soi. Ils sont incertains, et lâches, et mobiles, tous les liens formés par le fragile bonheur... Le caprice dénoue ce que le

dem eingedrungenen Stamm,
 der sie vertrieben
 aus dem eignen Erbe,
 sich angemäht
 der Herrschaft über sie?
 Glaubt mir!
 Ein jeder liebt, zu leben frei
 sich selbst
 nach dem eignen Geiz;
 die fremde Herrschaft
 wird ertragen mit Reiz.
 Von eurer Macht allein
 und ihrer Furcht
 ihr erhaltet den Dienst
 gern versagt.
 Lernet kennen dies Weichleth,
 das herabes fällt!
 es ist die Schadenfreude,
 wodurch sie sich rächen
 an eurem Glück,
 an eurer Größe.
 Der Herrscher Fall,
 der hohen Häupter Sturz
 ist Stoff ihrer Lieder
 und ihr Gespräch,
 was sich fort erzählt
 dem Sohn zum Enkel,
 womit sie sich kürzen
 die Winternächte.
 — O meine Söhne!
 Die Welt ist gesinnt
 feindlich und falsch!
 Ein jeder liebt nur sich selbst;
 alle Bande,
 die das leichtste Glück geflochten,
 sind unsicher,
 los und wandelbar —
 Laune löst,
 was Laune knüpfte —

la (une) race intrusive,
 qui les a chassés
 du (de) leur propre héritage,
 et qui s'est arrogé
 la domination sur eux?
 Croyez-moi!
 Chacun aime, à vivre librement
 à soi-même (à sa guise)
 d'après la (sa) propre loi;
 la domination étrangère
 est supportée avec jalousie.
 De (grâce à) votre puissance seule
 et à leur crainte
 vous obtenez d'eux le service
 qu'ils refuseraient volontiers.
 Apprenez à connaître cette race,
 la race fausse et sans-cœur!
 c'est la joie-maligne,
 par-laquelle ils se vengent
 à (de) votre bonheur,
 à (de) votre grandeur.
 La chute des souverains,
 la ruine des têtes élevées
 est la matière de leurs chants
 et de leur conversation,
 ce-qui se transmet-pour-être-ra-
 du fils au petit-fils, [conté
 avec-quoi ils s'abrégent
 les nuits-d'hiver.
 — O mes fils!
 Le monde est intentionné
 d'une manière ennemie et fausse!
 Chacun aime seulement soi-mê-
 tous les liens [me;
 que le fragile bonheur a tressés,
 sont mal-assurés,
 flottants et variables....
 le caprice délie,
 ce-que le caprice a-noué...

Nur die Natur ist redlich! Sie allein
 Liegt an dem ew'gen Ankergrunde fest,
 Wenn alles andre auf den sturmbewegten Wellen
 Des Lebens unruhig treibt — die Neigung gibt
 Den Freund, es gibt der Vortheil den Gefährten;
 Wohl dem, dem die Geburt den Bruder gab!
 Ihn kann das Glück nicht geben! Unerkaffen
 Ist ihm der Freund, und gegen eine Welt
 Voll Kriegs und Truges steht er zweifach da!

(Chor. (Gaetan.)

Ja, es ist etwas Großes, ich muß es verehren.
 Um einer Herrscherin fürstlichen Sinn,
 Ueber der Menschen Thun und Verkehren
 Blickt sie mit ruhiger Klarheit hin.
 Uns aber treibt das verworrene Streben
 Blind und sinnlos durch's wüste Leben.

Isabella (zu Don César).

Du, der das Schwert auf seinen Bruder zieht,
 Sieh dich umher in dieser ganzen Schaar,

caprice a noué... La nature seule est sincère! Seule elle demeure
 à l'ancre, seule attachée au sol inébranlable, tandis que tout le
 reste flotte au hasard sur les vagues orageuses de la vie... Le
 penchant vous donne un ami, l'intérêt un compagnon: heureux
 celui à qui la naissance a donné un frère!... La fortune ne peut
 le donner... Il a un ami que la nature même attacha à son être;
 grâce à elle, ils sont là deux, contre un monde plein de guerres
 et de perfidies.

LE CHOEUR. (GAETAN.) Oui, c'est une auguste chose (comment
 ne pas la vénérer?) que la royale pensée d'une souveraine! Elle
 considère avec une calme clairvoyance la conduite et les actions
 des hommes: mais nous, une impulsion confuse nous pousse,
 étourdis et aveugles, à travers le tumulte de la vie.

ISABELLA (à don César). Toi qui tires le glaive contre ton frère,
 regarde autour de toi, dans toute cette troupe, où est une plus

nur die Natur ist redlich!
 Sie allein liegt fest
 an dem ewigen Anfergrunde,
 wenn alles andre
 treibt umher
 auf den Wellen des Lebens
 Sturmbewegten
 die Reizung gibt den Freund,
 der Vortheil gibt
 den Gefährten;
 wohl dem,
 dem die Geburt
 gab den Bruder!
 Das Glück
 kann ihn nicht geben!
 Der Freund ist ihm anerkennen,
 und er steht da zweifach
 gegen eine Welt
 voll Kriegs und Trug!
 Hor. (Gajetan.)
 Ja, es ist etwas Großes,
 ich muß es verehren,
 um den fürstlichen Sinn
 einer Herrscherin,
 sie blickt hin
 mit ruhiger Klarheit
 über Thun
 und Verkehren
 der Menschen.
 Aber das verwirrte Streben
 treibt uns blind
 und sinnlos
 durch das wüste Leben.
 ISABELLA
 (zu Don César.)
 Du, der zückt das Schwert
 auf seinen Bruder,
 sieh dich umher
 in dieser ganzen Schaar,

la nature seule est honnête!
 Elle seule demeure solidement
 au (sur le) fond-d'ancre éternel,
 quand tout autre chose
 flotte sans-repos
 sur les vagues de la vie
 agités-par-la-tempête...
 L'inclination vous donne l'ami,
 l'intérêt vous donne
 le (un) compagnon;
 bien (heureux) celui
 à qui la naissance
 donna le (un) frère!
 La fortune
 ne peut pas le donner! [ture,
 L'ami lui est donné-par-la-na-
 et il est là (pour lui) au-double
 contre un monde
 plein de guerre et de perfidie!
 Le CŒUR. (Gajetan.)
 Oui, c'est quelque-chose de grand,
 je dois le vénérer,
 pour (que) la pensée royale
 d'une souveraine,
 elle jette-un-coup-d'œil
 avec une calme clairvoyance
 sur les actions
 et les relations
 des hommes.
 Mais les (des) forces confuses
 nous poussent aveuglément
 et étourdissement
 à-travers la vie tumultueuse.
 ISABELLA
 (à don César.)
 Toi, qui tires l'épée
 sur son (contre ton) frère,
 regarde autour-de toi
 dans toute cette troupe,

Wo ist ein edler Bild als beines Bruders?

(An Don Manuel.)

Wer unter diesen, die du Freunde nennst,
Darf deinem Bruder sich zur Seite stellen?
Ein jeder ist ein Muster seines Alters,
Und keiner gleicht, und keiner weicht dem andern.
Wagt es, auch in das Angesicht zu sehn!
O Raserei der Eifersucht, des Neides!
Ihn würdest du aus Tausenden heraus
Zum Freunde dir gewählt, ihn an dein Herz
Geschlossen haben als den Einzigen;
Und jetzt, da ihn die heilige Natur
Dir gab, dir in der Wiege schon ihn schenkte,
Trittst du, ein Aerebler an dem eignen Blut,
Mit steter Willkür ihr Geschenk mit Füßen,
Dich wegzumwerfen an den schlechtern Mann,
Dich an den Feind und Fremdling anzuschließen!

Don Manuel.

Höre mich, Mutter!

Don Cesar.

Mutter, höre mich!

noble figure que celle de ton frère ? (A don Manuel.) Qui, entre tous ces hommes que tu appelles tes amis, oserait se placer auprès de ton frère ? Chacun des deux est le modèle de son âge : ils ne ressemblent ni ne le cèdent l'un à l'autre. Osez vous regarder en face ! O fureur de la jalousie, de l'envie ! Tu l'aurais choisi entre mille pour l'aimer, tu l'aurais pressé sur ton cœur comme ton unique ami, et maintenant que la sainte nature te l'a donné, te l'a offert dès le berceau, tu foules aux pieds son présent par un superbe caprice, et attentes à ton propre sang, pour te prodiguer à qui vaut moins, pour l'attacher à l'ennemi, à l'étranger !

DON MANUEL. Écoute-moi, ma mère !

DON CÉSAR. Ma mère, écoute-moi !

wo ist ein edler Bild
als meines Bruders?
(Au Don Manuel.)
Wer unter diesen,
die du nennst Freunde,
darf sich stellen
zur Seite deinem Bruder?
Ein jeder ist ein Muster
seines Alters,
Und keiner gleicht,
und keiner weicht dem andern.
Wagt es, euch zu sehen
in das Angesicht!
O Raerei der Eifersucht,
des Neides! Iben,
Du würdest ihn heraus gewählt ha-
aus Tausenden dir zum Freunde,
ihn geküßten
an dein Herz
als den Einzigen;
und jetzt,
da die heilige Natur
ihn dir gab,
dir ihn schenkte
in der Wiege schon,
ein Greter
an dem eignen Blut,
du trittst mit Füßen
ihre Geschenke,
mit stolzer Willkür,
dich wegzumwerfen
an den schlechtesten Mann,
dich anzuschließen
an den Feind
und Fremdling!
Don Manuel.
Höre mich, Mutter!
Don Cesar.
Mutter, höre mich!

où est une plus-noble figure
que celle de ton frère?
(A don Manuel.)
Qui, parmi ceux
que tu appelles *les amis*,
peut (oserait) se placer
à côté de ton frère?
Chacun est un modèle
de son âge,
et aucun ne ressemble,
et aucun ne le cède à l'autre.
Osez-le de vous regarder
l'un dans le visage de l'autre!
Oh ! fureur de la jalousie,
de l'envie!
Tu l'aurais choisi
entre mille pour ami à toi,
tu l'aurais serré
à (sur) ton cœur
comme l'unique *ami*;
et maintenant,
comme (que) la sainte nature
te le donna (l'a donné),
qu'elle te l'a-offert-en-présent
déjà dans (dès) le berceau,
devenant un criminel
au (à ton) propre sang,
tu foules aux pieds
son présent,
avec un caprice orgueilleux,
pour te jeter (prodiguer)
à l'(aux) hommes plus-méchants,
pour l'attacher
à l'(aux) ennemis
et à l'(aux) étrangers!
DON MANUEL.
Écoute-moi, ma mère!
DON CÉSAR.
Ma mère, écoute-moi!

Isabella.

Nicht Worte sind's, die diesen traur'gen Streit
 Erledigen — Hier ist das Mein und Dein,
 Die Rache von der Schuld nicht mehr zu sondern.
 — Wer möchte noch das alte Bett finden
 Des Schwefelstroms, der glühend sich ergoß?
 Des unterird'schen Feuers schreckliche
 Geburt ist alles, eine Lavarinde
 Liegt aufgeschichtet über dem Gefunden,
 Und jeder Antritt wandelt auf Zerstörung.

Nur dieses Eine leg' ich euch an's Herz:
 Das Böse, das der Mann, der mündige,
 Dem Manne zufügt, das, ich will es glauben,
 Vergibt sich und veröhnt sich schwer. Der Mann
 Will seinen Haß, und seine Zeit verändert
 Den Rathschluß, den er wohl besonnen faßt.
 Doch eures Haders Ursprung steigt hinauf
 In unverständ'ger Kindheit frühe Zeit,
 Sein Alter ist's, was ihn entwaffnen sollte.
 Fraget zurück, was euch zuerst entzweite;
 Ihr wißt es nicht, ja, fändet ihr's auch aus,

ISABELLA. Ce ne sont point des paroles qui peuvent terminer cette triste querelle.... Il n'est plus possible ici de distinguer le mien et le tien, l'offense de la vengeance.... Qui pourrait encore retrouver l'antique et premier lit du torrent de soufre qui s'est débordé en flammes? Tout ensemble est le terrible produit du feu souterrain: une couche de lave a couvert d'une épaisse écorce le sain et bon sol, et nulle part le pied ne foule que les ravages.... Je ne veux suggérer à vos cœurs que cette seule pensée: le mal que l'homme, dans la plénitude de sa raison, fait à un autre homme, se pardonne et s'expie à grand'peine, je veux le croire. L'homme s'obstine dans sa haine, et le temps ne peut changer la résolution qu'il arrête après mûr examen. Mais l'origine de votre querelle remonte aux premiers temps de l'enfance sans raison; son âge même devrait vous désarmer. Demandez à vos souvenirs ce qui d'abord vous a divisés: vous ne le savez pas, et, quand vous le découvririez, vous auriez honte

Isabella.

Es sind nicht Worte,
die erledigen
Diesen traurigen Streit —
Hier das Mein und Dein,
die Rache
ist nicht mehr zu sondern
von der Schuld.

— Wer möchte noch finden
Das alte Bett des Schwefelruchs...
der sich ergieß glühend?

Alles in
schreckliche Geburt
des unterirdischen Heuers,
eine Lavarinde liegt aufgeschichtet
über dem Gesunden,
und jeder Fußtritt wandelt
auf Zerstörung.

— Ich lege euch an das Herz
nur dieses Eine:

Das Böse,
das der mündige Mann
zufügt dem Manne,
daß, ich will es glauben,
vergibt sich
und versöhnt sich schwer.
Der Mann will seinen Haß,
und seine Zeit
verändert den Rathschluß
den er faßt wohl besonnen.
Doch eures Haders Ursprung
steigt hinauf in frühe Zeit
unverständiger Kindheit,
es ist sein Alter,
was sollte ihn entwaschen.
Traget zurück,
was euch entzweite zuerst;
Ihr wißt es nicht,
ja, fändet ihr es auch aus,

ISABELLA.

Ce ne sont point des paroles,
qui vident
cette triste querelle...
Ici, le mien et le tien
la vengeance
n'est plus à distinguer
de l'offense.

Qui pourrait encore retrouver
l'ancien lit du fleuve-de-soufre,
qui se déborda enflammé?

Tout cela est le fruit
de l'enfantement terrible
du feu souterrain,
une écorce-de-lave git entassée
sur ce-qui-est-sain (le bon sol),
et chaque pas-de-pied marche
sur la destruction. [cœur

.... Je vous mets (suggère) au
seulement cette unique pensée:

Le mal,
que l'homme majeur
fait à l' (un autre) homme,
ceci, je veux le croire,
se pardonne
et s'expie difficilement.
L'homme veut assouvir sa haine,
et nul temps
ne change l'arrêt
qu'il prend très-délibérément.
Mais l'origine de votre querelle
remonte dans le temps précoce
de l'enfance inintelligente,
c'est son âge (sa durée),
qui devrait la désarmer.
Redemandez (souvenez-vous)
ce-qui vous divisa d'abord;
vous ne le savez pas,
oui, si même vous le découvriez,

Ihr würdet euch des kind'schen Haders schämen.
 Und dennoch ist's der erste Kinderstreit,
 Der, fortgezeugt in unglücksel'ger Kette,
 Die neu'ste Unbill dieses Tags geboren.
 Denn alle schweren Thaten, die bis jetzt geschah'n,
 Sind nur des Argwohns und der Rache Kinder.
 — Und jene Knabenscheide wolltet ihr
 Noch jetzt fortkämpfen, da ihr Männer seid?

(Beider Hände ruhen.)

O, meine Söhne! Kommt, entschließet euch,
 Die Rechnung gegenseitig zu vertilgen,
 Denn gleich auf beiden Seiten ist das Unrecht.
 Seid edel, und großherzig schenkt einander
 Die unabtragbar ungeheure Schuld.
 Der Siege göttlichster ist das Vergeben!
 In eures Vaters Gruft werft ihn hinab,
 Den alten Haß der frühen Kinderzeit!
 Der schönen Liebe sei das neue Leben,

de cette puérile discorde. Et pourtant c'est cette première lutte d'enfants qui, propagée par un enchaînement funeste, a tout produit, jusqu'aux plus récentes offenses du jour présent; car tous les actes les plus graves commis jusqu'à ce jour ne sont que les fruits du soupçon et de la vengeance... Et cette guerre d'enfants, vous en voudriez continuer les combats, maintenant que vous êtes hommes? (Leur prenant la main à tous deux.) O mes fils! venez, débitez-vous à effacer réciproquement le compte du passé; car le tort est égal des deux côtés. Soyez généreux et remettez-vous l'un à l'autre la dette immense que vous ne sauriez acquitter. Le plus divin des triomphes, c'est le pardon. Jetez-la dans le tombeau de votre père, cette vieille haine de la première enfance. Que votre vie nouvelle soit consacrée au noble amour,

ihr würdet euch schämen
 des kindischen Habers.
 Und dennoch
 es ist der erste Kinderstreit,
 der, fortgezeugt
 in unglückseliger Kette,
 gebären die neuen Unbill
 dieses Tages.
 Denn alle schweren Thaten,
 die bis jetzt geschahen,
 sind nur Kinder
 des Argwohn
 und der Rache.
 — Und ihr wolltet
 jetzt noch
 da ihr seid Männer,
 fort kämpfen
 jene Knabenfehde?
 (Hassend beider Hände.)
 O, meine Söhne!
 Kommt,
 entschlißet euch zu vertilgen
 gegenseitig
 die Rechnung,
 denn das Unrecht ist gleich
 auf beiden Seiten.
 Seid edel,
 und kennt einander
 großherzig
 die unattragbar ungeheure Leute.
 Das Vergeben
 ist der Siege göttlicher!
 Werft ihn hinab
 in eures Vaters Gruft
 den alten Haß
 der frühen Kinderzeit!
 Das neue Leben
 sei geweiht
 der schönen Liebe,

FIANCEE DE MESSINE.

vous auriez-honte
 de la (cette) puérile discorde.
 Et pourtant
 c'est la première lutte-d'enfants,
 qui, transmis-par-la-naissance
 dans un enchaînement funeste,
 a-produit la récente iniquité
 de ce jour.
 Car tous les faits graves,
 qui jusqu'à-présent arrivèrent,
 sont seulement les enfants (fruits)
 de la défiance
 et de la vengeance.
 Et vous voudriez
 maintenant encore
 que vous êtes des hommes,
 continuer-à-combattre
 ce combat-d'enfants
 (Prenant les mains des-deux)
 O mes fils!
 Venez,
 décidez vous à anéantir
 réciproquement
 le compte du passé,
 car le tort est égal
 sur (des) deux côtés.
 Soyez généreux,
 et remettez-vous l'un-a-l'autre
 magnanimement
 la faute irréparable et immense.
 Pardonner
 est la plus divine des victoires
 Jetez la en-bas
 dans la tombe de votre père
 la vieille haine
 du premier temps-d'enfance!
 Que la (votre) nouvelle vie
 soit consacrée
 au noble amour,

4

Der Eintracht, der Versöhnung sei's geweiht.

(Sie tritt einen Schritt zwischen beiden zurück, als wolle sie ihnen Raum geben, sich einander zu nähern. Beide blicken zur Erde ohne einander anzusehen.)

Chor. (Gaietan.)

Höret der Mutter vermahnende Rede,
Wahrlich, sie spricht ein gewichtiges Wort!
Laßt es genug sein und endet die Fehde,
Oder gefällt's euch, so setet sie fort.
Was euch genehm ist, das ist mir gerecht,
Ihr seid die Herrscher und ich bin der Knecht.

Isabella

(nachdem sie einige Zeit innegehalten und vergebens eine Aeußerung der Brüder erwartet, mit unterdrücktem Schmerz).

Jetzt weiß ich nichts mehr. Ausgeleert hab' ich
Der Worte Röcher und erschöpft der Bitten Kraft.
Im Grabe ruht, der euch gewaltsam bändigte,
Und machtlos steht die Mutter zwischen euch.
— Vollendet! Ihr habt freie Macht! Gehorcht

à la concorde, à la réconciliation. (Elle se recule d'un pas, comme pour leur laisser entre eux la place de s'approcher l'un de l'autre. Ils fixent tous deux les yeux sur le sol sans se regarder.)

LE CHOEUR. (GAËTAN.) Écoutez le discours d'une mère qui vous exhorte : elle dit, en vérité, de graves paroles. À votre gré, cessez et terminez la querelle, ou, si vous le voulez, continuez-la. Ce que vous préférez est pour moi la justice : vous êtes les maîtres et je suis le serviteur.

ISABELLA (après avoir gardé quelque temps le silence et attendu vainement une manifestation des deux frères, repart avec une douleur étouffée).

Maintenant je ne sais plus rien. J'ai vidé mon carquois, épuisé mes conseils, la force des prières. Il dort dans la tombe, celui dont la puissance vous domptait, et votre mère est là, impuissante, entre vous... Achevez ! vous avez plein pouvoir. Obéissez

es sei
der Eintracht, der Versöhnung.
(Sie tritt zurück einen Schritt
zwischen beiden,
als wolle sie
ihnen arken Raum,
sich zu nähern einander.
Beide blicken zur Erde
ohne anzusehen einander.)

Chor. (Gaietan.)
Hört die vernehmende Rede
der Mutter,
wahrlich, sie spricht
ein gewichtiges Wort!
Läßt es sein genug
und endet die Rede,
oder gefällt es euch,
so setzt sie fort.
Was euch ist gemüth,
das ist gerecht mir,
ihr seid die Herrscher
und ich bin der Knecht.
Isabella
(nachdem sie innegehalten
eine Zeit
und erwartet vergebens
eine Aeußerung der Brüder,
mit unterdrücktem Schmerz).
Jetzt weiß ich nichts mehr.
Ich habe ausgeleert
der Worte Kecher
und erschöpft der Bitten Kraft.
Der euch bändigte
gewaltjam,
ruht im Grabe,
und die Mutter
steht zwischen euch
machlos.
— Vollendet!
Ihr habt freie Macht!
Gehorcht

qu'elle soit consacrée
à la concorde, à la réconciliation.
(Elle recule d'un pas
entre ses deux fils,
comme si elle voulait
leur donner de l'espace
pour s'approcher l'un-de-l'autre.
Tous-deux regardent par terre
sans se regarder l'un-l'autre.)

Le chœur. (Gaietan.)
Écoutez le discours exhortant
de la mère,
en-vérité, elle dit
une parole importante!
Laissez cela être assez (cessez)
et terminez la querelle,
ou plait-il s'il plait, à vous,
alors continuez-la.
Ce-qui vous est agréable,
cela est convenable à moi aussi,
vous êtes les maîtres
et moi je suis le serviteur.

ISABELLA
(après-qu'elle s'est arrêtée
quelque temps
et qu'elle attend vainement
une manifestation des deux frères,
dit avec une douleur étouffée).
Maintenant je ne sais plus rien.
J'ai vidé
le carquois des paroles
et épuisé la force des prières.
Celui qui vous domptait
avec-puissance,
repose dans la tombe,
et la (votre) mère
se-trouve entre vous
sans-autorité.
... Achevez!
Vous en avez le libre pouvoir!
Obéissez

Dem Dämon, der euch sinnlos wüthend treibt,
 Ehrt nicht des Hausgottes heiligen Altar,
 Laßt diese Halle selbst, die euch geboren,
 Den Schauplatz werden eures Wechselmerks.
 Vor eurer Mutter Aug' zerstöret euch
 Mit euren eignen, nicht durch fremde Hände.
 Leib gegen Leib, wie das thebanische Paar,
 Rückt auf einander an, und, wüthvoll ringend,
 Umfänget euch mit eherner Umarmung.
 Leben um Leben tauschend siege Jeder,
 Den Dolk einbehrend in des Andern Brust,
 Daß selbst der Tod nicht eure Zwietracht heile.
 Die Flamme selbst, des Feuers rotbe Säule,
 Die sich von eurem Scheiterhaufen hebt,
 Sich zweigespalten von einander theile,
 Ein schauernd Wild, wie ihr gestorben und gelebt.

(Sie geht ab. Die Bräuer bleiben noch in der vorigen Entfernung
 von einander stehen.)

au malfaisant génie qui vous pousse, aveugles et furieux : ne respectez pas le saint autel du dieu domestique : faites de ce palais même qui vous donna le jour le théâtre de vos mutuels attentats. Sous les yeux de votre mère, exterminiez-vous de vos propres mains, non par la main d'autrui. Corps à corps, comme le couple thébain, attaquez-vous l'un l'autre, et, luttant avec fureur, enlancez-vous d'une étreinte d'airain. Prenant vie pour vie, que chacun de vous triomphe, enfonçant le poignard dans le sein de l'autre, et, pour que la mort même n'apaise point votre discorde, que la flamme aussi, la rouge colonne de feu qui s'élèvera de votre bûcher, se divise et s'écarte, emblème affreux de votre mort et de votre vie. Elle sort. Les frères demeurent encore, comme avant, éloignés l'un de l'autre

dem Dämon,
 der euch treibt
 wüthend sinnlos,
 ehrt nicht
 heiligen Altar
 des Hausgottes,
 laßt werden
 diese Halle selbst,
 die euch gebären,
 den Schauplatz
 eures Wechselmerks.
 Per eurer Mutter Auge
 gerühret euch
 mit euren eignen Händen,
 nicht durch fremde.
 Nicht auf einander an,
 Leib gegen Leib,
 wie das thebanische Paar,
 und, ringend wuthvoll,
 umfangeet euch
 mit eherner Umarmung.
 Jeder siege
 tauschend Leben um Leben,
 einbohrend den Dolch
 in des Andern Brust,
 daß selbst der Tod
 nicht heile eure Zwietracht
 die Flamme selbst,
 des Feuers rothe Säule,
 die sich hebt
 von eurem Scheiterhaufen
 sich theile von einander
 zweigespalten,
 ein schauernd Bild,
 wie ihr gestorben
 und gelebt.

(Sie geht ab.
 Die Brüder bleiben noch stehen
 von einander in der Entfernung
 vorigen.)

au démon,
 qui vous pousse
 en rugissant aveuglement,
 ne respectez pas
 le sanctuaire sacré
 du dieu-domestique,
 laissez devenir (faites de)
 cette salle même,
 qui vous a donné-le-jour,
 le théâtre
 de votre meurtre-réciproque.
 Devant l'œil de votre mère
 détruisez-vous
 avec (de) vos propres mains,
 non par des mains étrangères.
 Avancez-vous l'un-contre-l'autre,
 corps contre (à) corps,
 comme le couple thébain,
 et, luttant pleins-de-furie,
 enlacez vous
 avec (d') une étreinte d'airain.
 Que chacun vainque
 échangeant vie pour vie,
 enfonçant le poignard
 dans la poitrine de l'autre,
 et, pour-que la mort même
 ne guérisse pas votre discorde
 que la flamme aussi,
 la colonne rouge du feu,
 qui s'élèvera
 de votre bûcher,
 se sépare l'une-de-l'autre
 fendue-en-deux,
 offrant un horrible emblème,
 comment vous êtes morts
 et comment vous avez vécu.

(Elle part.
 Les frères restent encore debout
 séparés dans (de) la distance
 de-tout-à-l'heure).

Beide Brüder. Beide Chöre.

Ghor. (Gaetan.)

Es sind nur Worte, die sie gesprochen,
Aber sie haben den fröhlichen Muth
In der selbigen Brust mir gebrochen!
Ich nicht vergess das verwandte Blut.
Nein zum Himmel erheb' ich die Hände:
Ihr seid Brüder! Bedenket das Ende!

Don Cesar (lehne Don Manuel anzuheben).

Du bist der ältere Bruder, rede du!
Dem Erstgebornen weich' ich ohne Schande.

Don Manuel (in derselben Stellung).

Sag' etwas Gutes, und ich folge gern
Dem edeln Beispiel, das der jüngere gibt.

Don Cesar.

Nicht, weil ich für den Schuldigeren mich
Erkenne oder schwächer gar mich fühle --

Don Manuel.

Nicht Kleinmuths zeigt Don Cesar, wer ihn kennt,
Fühlt' er sich schwächer, würd' er stolzer reden.

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Ce ne sont que des paroles qu'elle a dites, mais elles ont brisé dans mon sein dur comme le roc toute allégresse et toute ardeur. Ce n'est pas moi qui ai versé le sang fraternel, je lève au ciel des mains pures. Vous êtes frères! Considérez la fin!

DON CESAR (sans regarder don Manuel). Tu es le frère aîné, parle! Je céderai sans honte au premier-né.

DON MANUEL (dans la même attitude). Dis quelque bonne parole, et je suivrai volontiers le noble exemple que me donnera mon frère plus jeune.

DON CÉSAR. Ce n'est pas que je me reconnaisse plus coupable ou que je me sente même plus faible...

DON MANUEL. Qui connaît don César ne l'accusera pas de manquer de courage: s'il se sentait plus faible, son langage serait plus fier.

Beide Brüder.
 Beide Chöre.
 Cher. (Gajetan.)
 Es sind nur Worte,
 die sie gesprochen
 aber sie haben mir gebrochen
 den herrlichen Muth
 in der feliſten Brust!
 Ich nicht
 vergeß das verwandte Blut.
 Ich erhebe zum Himmel
 die Hände rein:
 Ihr seid Brüder!
 Bedenket das Ende!
 Don Cesar
 (ohne anzusehen Don Manuel.)
 Du bist der ältere Bruder,
 rede du!
 Ich weiche ohne Schande
 dem Gritgebern.
 Don Manuel
 (in derselben Stellung).
 Sage etwas Gutes,
 und ich folge gern
 dem edeln Beispiel,
 das gibt
 der jüngere.
 Don Cesar.
 Nicht, weil
 ich mich erkenne
 für den Schuldigeren
 oder mich fühle
 gar schwächer --
 Don Manuel.
 Wer kennt Don Cesar,
 zehrt ihn nicht Kleinmuths,
 fühlte er sich
 schwächer,
 er würde reden steter.

Les DEUX FRÈRES.
Les DEUX CHŒURS.
Le CHŒUR. (Gajetan.)
Ce sont seulement des paroles,
qu'elle a dites,
mais elles m'ont brisé
le courage joyeux
dans le (mon) sein de-rocher!
Ce n'est pas moi
qui ai-versé le sang parent.
Je lève au ciel
les (des) mains pures:
Vous êtes frères!
Considérez la fin!
 DON CESAR
 (sans regarder don Manuel).
 Tu es le frère aîné,
 parle!
 Je cède sans honte
 au premier-né.
 DON MANUEL
 (dans la même attitude).
 Dis quelque-chose de bon,
 et je suis volontiers
 le noble exemple,
 que *me* donnera
 le (mon) frere plus jeune.
 DON CESAR.
Ce n'est pas que
je me reconnais-se
pour le plus coupable
ou que je me sois
même plus faible....
 DON MANUEL.
 Qui connaît don Cesar,
 ne l'accuse pas de pusillanimité,
 se sentait-il (s'il se sentait)
 plus faible,
 il parlerait plus fièrement.

Don Cesar.

Denkst du von deinem Bruder nicht geringer?

Don Manuel.

Du bist zu stolz zur Demuth, ich zur Lüge.

Don Cesar.

Verachtung nicht erträgt mein edles Herz.
Doch in des Kampfes heftigster Erbitterung
Gedachtest du mit Würde deines Bruders.

Don Manuel.

Du willst nicht meinen Tod, ich habe Proben.
Ein Mönch erbot sich dir, mich mörderisch
Au morben; du bestraftest den Verräther.

Don Cesar tritt etwas näher.

Hätt' ich dich früher so gerecht erkannt,
Es wäre Vieles ungeschehn geblieben.

Don Manuel.

Und hätt' ich dir ein so verschullich Herz
Gewußt, viel Mühe spart' ich dann der Mutter.

Don Cesar.

Du wurdest mir viel stolzer abgebildet.

Don Manuel.

Es ist der Fluch der Hohen, daß die Niedern
Sich ihres offenen Thors bemächtigen.

DON CÉSAR. L'opinion que tu as de ton frère est-elle aussi haute ?

DON MANUEL. Tu es trop fier pour t'abaisser et moi pour mentir.

DON CÉSAR. Mon noble cœur ne supporte pas le mépris. Mais, dans le plus vil acharnement du combat, tu parlais dignement, je le sais, de ton frère.

DON MANUEL. Tu ne veux point ma mort; j'en ai des preuves. Un moine s'offrit à toi pour me tuer traîtreusement : tu punis le traître.

DON CÉSAR (s'approche un peu). Si je t'avais plus tôt connu si juste, bien des choses ne seraient point arrivées.

DON MANUEL. Et si j'avais su que ton cœur était si ouvert à la réconciliation, j'aurais épargné bien des peines à ma mère.

DON CÉSAR. On t'avait dépeint à moi bien plus orgueilleux.

DON MANUEL. C'est la malédiction des grands que les inférieurs s'emparent de leur oreille trop ouverte.

Don Cesar.

Denkst du nicht geringer
vor deinem Bruder?

Don Manuel.

Du bist zu stolz zur Demuth,
ich zur Pöge.

Don Cesar.

Mein edles Herz
erträgt nicht Verachtung.
Doch in der bestigsten
Erbitterung des Kampfes
du gedachtest mit Würde
deines Bruders.

Don Manuel.

Du willst nicht meinen Tod,
ich habe Proben.

Ein Mönch erbet sich dir,
mich zu ermerden mörderisch;
du bestrafst den Verräther.

Don Cesar

(tritt etwas näher).

Hätte ich dich erkannt früher
so gerecht,
vieleß
wäre geliebt ungeeignet.

Don Manuel.

Und hätte ich dir gewußt
ein so verfühlich Herz,
ich frarte dann
viel Mühe der Mutter.

Don Cesar.

Du wurdest mir abgebildet
viel stolzer.

Don Manuel.

Es ist der Fluch
der Hohen,
daß die Niedern
sich bemächtigen
ihres offenen Thors.

DON CÉSAR.

Ne penses-tu pas moins *bien*
de ton frère ?

DON MANUEL.

Tu es trop fier pour l'humiliation,
moi pour le mensonge.

DON CÉSAR.

Mon noble cœur
ne supporte pas le mépris.
Cependant dans la plus fougueuse
exaspération du combat
tu pensais avec dignité
de ton frère.

DON MANUEL.

Tu ne veux pas ma mort,
j'en ai *des* preuves.

Un moine s'offrit à toi,
de (pour) me tuer traitreusement ;
tu punissais le traître.

DON CÉSAR

(s'avance un-peu plus-près).

Si je t'avais connu plus tôt
si juste,
beaucoup de choses
seraient restées non-avenues.

DON MANUEL.

Et si j'avais connu en toi
un cœur si réconciliant,
j'eusse-épargné alors
bien des peines à la (ma) mère.

DON CÉSAR.

Tu fus dépeint à moi
beaucoup plus orgueilleux.

DON MANUEL.

C'est la malédiction
des haut-placés,
que les inférieurs
s'emparent
de leur oreille ouverte.

Don Cesar lebhaft.

So ist's. Die Diener tragen alle Schuld.

Don Manuel.

Die unser Herz in bitterm Haß entfremdet.

Don Cesar.

Die böse Worte hin und wieder trugen.

Don Manuel.

Mit falscher Deutung jede That vergiftet.

Don Cesar.

Die Wunde nährten, die sie heilen sollten.

Don Manuel.

Die Flammen schürten, die sie löschen konnten.

Don Cesar.

Wir waren die Verführten, die Betrogenen!

Don Manuel.

Das blinde Werkzeug fremder Leidenschaft!

Don Cesar.

Ist's wahr, daß alles Andre treulos ist —

Don Manuel.

Und falsch! Die Mutter sagt's; du darfst es glauben!

Don Cesar.

So will ich diese Bruderhand ergreifen —

(Er reicht ihm die Hand hin.)

Don Manuel (ergreift sie lebhaft).

Die mir die nächste ist auf dieser Welt.

DON CESAR (vivement). C'est cela. Ce sont nos serviteurs qui ont tous les torts...

DON MANUEL. Qui ont aliéné nos cœurs par une haine amère...

DON CESAR. Qui portaient et rapportaient de méchants propos...

DON MANUEL. Envenimaient tous nos actes par de fausses interprétations...

DON CESAR. Entretenaient la plaie qu'ils auraient dû guérir...

DON MANUEL. Allumaient la flamme qu'ils pouvaient éteindre.

DON CESAR. C'est nous qui étions égarés et trompés!

DON MANUEL. L'aveugle instrument de la passion d'autrui!

DON CESAR. Est-il vrai que tout le reste est perfide?...

DON MANUEL. Et faux! Ma mère le dit, tu peux le croire!

DON CESAR. Alors je veux prendre cette main fraternelle... (Il lui tend la main.)

DON MANUEL (qu'il saisit vivement). Je n'en ai pas de plus proche

Don Cesar (lebbast).

So ist es.

Die Diener tragen
alle Schuld.

Don Manuel.

Die entfremdet unser Herz
in bitterm Haß.

Don Cesar.

Die bin und wieder trugen
böse Worte.

Don Manuel.

Verästel jede That
mit falscher Deutung.

Don Cesar.

Nährten die Wunde,
die sie sollten heilen.

Don Manuel.

Stürzten die Flammen,
die sie konnten löschen.

Don Cesar.

Wir waren die Verführten,
die Petrognen!

Don Manuel.

Das blinde Werkzeug
fremder Leidenschaft!

Don Cesar.

Ist es wahr,
daß alles Andre ist treulos —

Don Manuel.

Und falsch!

Die Mutter sagt es;
du darfst es glauben!

Don Cesar.

So will ich ergreifen
diese Bruderhand —

(Er reicht ihm hin die Hand.)

Don Manuel (ergreift sie lebhaft).

Die mir ist die nächste
auf dieser Welt.

DON CESAR (vivement).

C'est ainsi.

Cesont les serviteurs qui portent
tout le tort.

DON MANUEL.

Qui ont aliéné notre cœur
dans par une haine amère.

DON CESAR.

Qui portaient et rapportaient
de méchantes paroles.

DON MANUEL.

Qui ont envenimé chaque fait
avec par une fausse interpréta-

DON CESAR.

tion.
Qui nourrissaient la plaie,
qu'ils dussent (eussent dû) guérir.

DON MANUEL.

Allumaient les flammes,
qu'ils pouvaient éteindre.

DON CESAR.

Nous étions les égarés,
et les trompés!

DON MANUEL.

L'aveugle instrument
de la passion d'autrui!

DON CESAR.

Est il vrai,
que tout le reste est perfide....

DON MANUEL.

Et faux!

La (ma) mère le dit;
tu peux le croire!

DON CESAR.

En-ce-cas je veux saisir
cette main-de-frère...

(Il lui tend la main.)

DON MANUEL (la saisit vivement).

Qui m'est la plus proche
sur (en) ce monde.

(Beide stehen Hand in Hand und betrachten einander eine Zeit lang
schweigend.)

Don Cesar.

Ich seh' dich an, und überrascht, erstaunt
Find' ich in dir der Mutter theure Züge.

Don Manuel.

Und eine Aehnlichkeit entdeckt sich mir
In dir, die mich noch wunderbarer rühret.

Don Cesar.

Wist du es wirklich, der dem jüngern Bruder
So hold begegnet und so gütig spricht?

Don Manuel.

Ist dieser freundlich sanftgesinnte Jüngling
Der übelwollend mir gehäss'ge Bruder?

(Wiederum Stillschweigen; jeder steht in den Anblick des andern
verloren.)

Don Cesar.

Du nahnst die Pferde von arab'scher Rucht
In Anspruch aus dem Nachlaß unsers Vaters.
Den Mittern, die du schicktest, schlug ich's ab.

Don Manuel.

Sie sind dir lieb, ich denke nicht mehr dran.

dans tout cet univers. (Ils se tiennent par la main et se regardent
quelque temps en silence.)

DON CÉSAR. Je te regarde, et, surpris, étonné, je retrouve en
toi les traits chéris de ma mère.

DON MANUEL. Et je découvre en toi une ressemblance qui
m'émeut et m'étonne plus encore.

DON CÉSAR. Est-ce bien toi qui a pour ton jeune frère un si
aimable accueil, de si bonnes paroles?

DON MANUEL. Ce jeune homme au cœur d'ami, aux sentiments
tendres, est-ce là ce frère haineux et malveillant? (Nouveau silence.
Ils s'oublient à se contempler l'un l'autre.)

DON CÉSAR. Tu prétendais à ces chevaux de race arabe, de
l'héritage de notre père, je les ai refusés aux chevaliers que tu
m'as envoyés.

DON MANUEL. Ils t'agréent, je n'y pense plus.

(Beide heben
Hand in Hand
und betrachten einander
eine Zeit lang
schweigend.)

Don Cesar.

Ich sehe dich an,
und überrascht, erstaunt
ich finde in dir
der Mutter theure Züge.

Don Manuel.

Und entdeckt sich mir in dir
eine Aehnlichkeit,
die mich rührt
noch wunderbarer.

Don Cesar.

Bist du es wirklich,
der begegnet so held
dem jüngern Bruder
und spricht
so gütig?

Don Manuel.

Ist dieser Jüngling
freundlich sanftgesinn'te
der übelwollend Bruder
mir gehässig?

(Wiederum Stillschweigen;
jeder sieht
weiteren in den Anblick des andern.)

Don Cesar.

Du nimmst in Anspruch
die Pferde

von arabischer Zucht
aus dem Nachlaß
unser Vaters.

Ich schlug es ab
den Rittern, die du schicktest.

Don Manuel.

Sie sind dir lieb,
ich denke nicht mehr dran.

(Lous-deux se-tiennent
main en la main
et se contemplent l'un-l'autre
pendant un certain-temps
silencieusement.)

DON CÉSAR.

Je te regarde,
et, surpris, étonné
je retrouve en toi
les traits chéris de la (ma) mère.

DON MANUEL.

Et il se découvre à moi en toi
une ressemblance,
qui me touche
encore plus merveilleusement.

DON CESAR.

Est-ce toi réellement,
qui accueilles si gracieusement
au (ton) frère plus-jeune
et qui lui parles
si affectueusement ?

DON MANUEL.

Est-ce que ce jeune-homme
amical et d'un-tendre-sentiment
est bien le (ce) frère malveillant
et odieux à (pour) moi ?

(Derechef silence;
chacun d'eux se-tient (est)
perdu dans le regard de l'autre.)

DON CESAR.

Tu prétendais
les (à ces) chevaux
de race arabe
provenant de la succession
de notre père.

Cela je l'ai-refusé
aux chevaliers que tu m'envoyas.

DON MANUEL.

Ils te sont chers,
je ne pense plus à cela.

Den Cesar.

Nein, nimm die Rosse, nimm den Wagen auch
Des Vaters, nimm sie, ich beschwöre dich!

Den Manuel.

Ich will es thun, wenn du das Schloß am Meere
Beziehen willst, um das wir heilig sitzen.

Den Cesar.

Ich nehm' es nicht, doch bin ich's wohl zufrieden.
Daß wir's gemeinsam brüderlich bewohnen.

Den Manuel.

Sei's! Warum ausideltende Eigenthum
Reißen, da die Herzen einig sind?

Den Cesar.

Warum noch länger abgesondert leben,
Da wir vereinigt, Jeder reicher werden?

Den Manuel.

Wir sind nicht mehr getrennt, wir sind vereinigt.

(Er ist in seine Arme.)

Erster Chor (zum zweiten). (Gaetan.)

Was stehen wir hier noch feindlich geschieden,
Da die Aürten sich liebend umfassen?
Ihrem Beispiel folg' ich und biete dir Frieden,
Wellen wir einander denn ewig hassen?

DON CESAR. Non, prends les chevaux; prends aussi le char de
notre père; prends-les, je t'en conjure!

DON MANUEL. J'y consens, si tu veux prendre possession du
château au bord de la mer, que nous nous sommes vivement
disputé.

DON CESAR. Je ne le prendrai pas, mais je veux bien que nous
l'habitons fraternellement ensemble.

DON MANUEL. Qu'il en soit ainsi! Pourquoi posséder à part les
biens, quand les cœurs sont unis?

DON CESAR. Pourquoi vivre plus longtemps séparés, quand, par
notre union, nous serons chacun plus riches?

DON MANUEL. Nous ne sommes plus divisés; nous sommes
réunis. (Il se jette dans les bras de don Cesar.)

LE PREMIER CHOEUR (au second). (GAETAN) Pourquoi nous tenir
encore éloignés comme des ennemis, quand nos princes s'em-
brassent avec amour? Je suis leur exemple et je t'offre la paix.
Voulous-nous donc nous haïr éternellement? S'ils sont frères par

Don César.

Nein, nimm die Kasse,
nimm auch den Wagen des Vaters,
nimm sie, ich beschwöre dich!

Don Manuel.

Ich will es thun,
wenn du mich begiebst
das Schloss am Meere,
um das wir streiten
heilig.

Don César.

Ich nehme es nicht,
doch ich bin es wohl zufrieden,
daß wir es bekommen
gemeinsam brüderlich.

Don Manuel.

Es sei so!
Warum besitzen Eigenthum
ausschließend,
da die Herzen sind einzig?

Don César.

Warum noch leben
länger abgetrennt,
da vereint,
wir werden Jeder reicher?

Don Manuel.

Wir sind nicht mehr getrennt,
wir sind vereint.
(Er tritt in seine Arme.)

Erster Chor (zum zweiten).

(César.)

Was stehen wir hier noch
geschieden feindlich,
da die Fürsten
sich umfassen liebend?
Ich folge ihrem Beispiel
und biete dir Frieden,
wollen wir denn haßen
einander ewig?

DON CÉSAR.

Non, prends les chevaux,
prends aussi le char du père,
prend-les, je t'en conjure !

DON MANUEL.

Je veux le faire,
si tu veux aller-occuper
le château à (près de) la mer,
pour lequel nous nous-disputons
violamment.

DON CÉSAR.

Je ne le prends pas,
mais je suis (serai) bien content,
que (si) nous l'habitons
ensemble fraternellement.

DON MANUEL.

Qu'il en soit ainsi !
Pourquoi posséder *une* propriété
exclusivement,
quand les cœurs sont unis ?

DON CÉSAR.

Pourquoi vivre encore
plus-longtemps séparément,
puisque, *étant réunis*, — (ehes ?)
nous devenons chacun plus ri-

DON MANUEL.

Nous ne sommes plus séparés,
nous sommes réunis.

(Il s'élançait dans ses bras.)

PREMIER CHOEUR (au second).

(César.)

Que demeurons-nous encore ici
séparés en-ennemi,
pendant-que les (nos) princes
s'embrassent tendrement ?
Je suis leur exemple
et je t'offre la paix,
voulons nous donc *nous* haïr
l'un-l'autre éternellement ?

Sind sie Brüder durch Altes Bande,
Sind wir Bürger und Söhne von einem Lande.

(Beide Chöre umarmen sich.)

Ein Pöte tritt auf.

Zweiter Chor (zu Don Cesar). (Böhemond.)

Den Späher, den du ausgesendet, Herr,
Erblick' ich wiederkehrend. Freue dich,
Don Cesar! Gute Botenschaft harret dein,
Denn fröhlich strahlt der Blick des Kommenden.

Pöte.

Heil mir und Heil der fluchbefreiten Stadt!
Des schönsten Anblicks wird mein Auge froh.
Die Söhne meines Herrn, die Ärksten seh' ich
In friedlichem Gespräche, Hand in Hand,
Die ich in heißer Kampfeswuth verlassen.

Don Cesar.

Du nimmst die Liebe aus des Hasses Klammen
Wie einen neu verjüngten Phönix steigen.

Pöte.

Ein zweites leg' ich zu dem ersten Glück!
Mein Botenstab ergrünt von frischen Zweigen!

les liens du sang, nous sommes les citoyens et les enfants d'une même terre. (Les deux Chœurs s'embrassent.)

UN MESSENGER (entre).

LE SECOND CHOEUR (à don Cesar). (BOHEMOND). Je vois, seigneur, revenir l'explorateur que tu avais envoyé. Réjouis-toi, don Cesar! Un heureux message t'attend, car la joie brille dans les regards de celui qui vient.

LE MESSENGER. O jour heureux pour moi! heureux pour la ville, enfin délivrée de sa malédiction! Mes yeux jouissent du plus beau spectacle. Je vois les fils de mon maître, nos princes, la main dans la main, converser paisiblement, eux que j'avais laissés en proie à la fureur du combat.

DON CESAR. Tu vois l'amour, comme un phénix rajeuni, sortir des flammes de la haine.

LE MESSENGER. Au premier bonheur, j'en ajoute un second! Mon bâton de messager reverdit, poussant des branches nouvelles.

Sind sie Brüder
 durch Bande Blutes,
 sind wir
 Bürger und Söhne
 von einem Lande.
 (Beide Chöre umarmen sich.)
 Ein Pöte tritt auf.
 Zweiter Chor (zu Don Cesar.
 (Bohemund.) Herr,
 ich erblicke wiederkehrend
 den Späher, den du ausgesendet.
 Freue dich, Don Cesar!
 Gute Botschaft harret dein,
 denn der Blick des Kommenden
 strahlt fröhlich.
 Pöte.
 Heil mir
 und Heil der Stadt
 fluchbefreiten!
 Mein Auge wird froh
 des schönsten Anblicks.
 Ich sehe die Söhne meines Herrn,
 die Fürsten
 in friedlichem Gespräche,
 Hand in Hand,
 die ich verlassen
 in heißer Kampferwuth.
 Don Cesar.
 Du siehst die Liebe
 steigen aus den Flammen
 des Hasses
 wie einen Phönix
 neu verjüngten.
 Pöte.
 Zum ersten Glüd
 lege ich ein zweites!
 Mein Botenstab
 ergrünt
 von frischen Zweigen.

FIANCÉE DE MESSINE.

S'ils sont frères
 par les liens du sang,
 nous sommes
 les citoyens et les fils
 d'un même pays.
 (Les deux chœurs s'embrassent.)
 UN MESSENGER entre.
 Le SECOND CHOEUR (à don César).
 (Bohémond.) Seigneur,
 je vois revenant (revenir)
 le messager, que tu as envoyé.
 Réjouis-toi, don César!
 Une bonne nouvelle t'attend,
 car le regard de celui-qui-vient
 rayonne joyeusement.
 Le MESSENGER.
 Jour de bonheur à (pour) moi
 et de bonheur à (pour) la ville
 délivrée-de-ses-malédiction!
 Mon œil devient charmé (jouit)
 du plus beau spectacle.
 Je vois les fils de mon maître,
 les (nos) princes
 dans une conversation paisible,
 la main dans la main,
 eux que j'avais quittés
 dans l'ardente fureur-du-combat.
 DON CÉSAR.
 Tu vois l'amour
 monter des flammes
 de la haine
 comme un phénix
 récemment rajeuni.
 Le MESSENGER.
 Au premier bonheur
 j'en mets (ajoute) un second!
 Mon bâton-de-messager
 commence-à-reverdier
 poussant de fraîches branches.

5

Don Cesar (ihn bei Seite führend).
Lass hören, was du bringst.

Bote.

Ein einz'ger Tag
Will alles, was erfreulich ist, versammeln.
Auch die Verlorene, nach der wir suchten,
Sie ist gefunden, Herr, sie ist nicht weit.

Don Cesar.

Sie ist gefunden! O, wo ist sie? Sprich!

Bote.

Hier in Messina, Herr, verbirgt sie sich.

Don Manuel (zu dem ersten Halbchor gewandt).
Von heber Rötbe Gluth seh' ich die Wangen
Des Bruders glänzen, und sein Auge blüht.
Ich weiß nicht, was es ist; doch ist's die Farbe
Der Freude, und mitfreuend theil' ich sie.

Don Cesar (zu dem Boten).

Komm, führe mich! — Leb' wohl, Don Manuel.
Im Arm der Mutter finden wir uns wieder;
Nest fordert mich ein dringend Werk von hier.

(Er will gehen.)

Don Manuel.

Verschieb' es nicht. Das Glück begleite dich.

DON CÉSAR (à l'écart). Dis-moi ce que tu viens m'ap-
prendre.

LE MESSENGER. Un seul jour rassemble toutes les joies. Celle
qui était perdue, celle que nous cherchions, elle est trouvée aussi.
Seigneur, elle n'est pas loin!

DON CÉSAR. Elle est trouvée! Oh! où est-elle? Parle.

LE MESSENGER. C'est ici, dans Messine, qu'elle se cache.

DON MANUEL (tourné vers le premier demi-Chœur). Je vois briller
d'une ardente rougeur les joues de mon frère, et son œil étin-
celle. Je ne sais ce que c'est, mais c'est la couleur de la joie, et
heureux avec lui, je la partage.

DON CÉSAR (au messager). Viens, conduis-moi!... Adieu, don
Manuel! nous nous retrouverons dans les bras de notre mère;
maintenant une pressante affaire m'appelle hors d'ici. (Il veut
sortir.)

DON MANUEL. Ne la diffère pas. Que le bonheur t'accompagne!

DON CÉSAR
(Ihn führend bei Seite).
Lass hören,
was du bringst.
Votc.
Ein einziger Tag will versammeln,
alles was erfreulich ist.
Auch die Verlorne,
nach der wir suchten,
sie ist gefunden,
Heut, sie ist nicht weit!
Don CÉSAR.
Sie ist gefunden!
O, wo ist sie? Sprich!
Votc.
Sie verbirgt sich hier, Herr,
in Messina.
Don Manuel (wendet
zu dem einen Valscher).
Ich sehe die Wangen
des Bruders
glänzen von Muth
hoher Rêche,
und sein Auge blüht.
Ich weiß nicht, was es ist;
doch ist es die Farbe der Freude,
und nun denn
theile ich sie.
Don CÉSAR (zu dem Voten).
Komm, führe mich! —
Lebe wohl, Don Manuel!
wir finden uns wieder
im Arm der Mutter;
jetzt ein dringend Werk
fordert mich von hier.
(Er will gehen.)
Don Manuel.
Verschiebe es nicht.
Das Glück begleite dich.

DON CÉSAR
(le conduisant à l'écart).
Laisse entendre (dis-moi),
ce-que tu apportes.
Le MESSAGER.
Un seul jour veut rassembler,
tout ce-qui est réjouissant,
Car aussi la jeune fille perdue
après laquelle nous cherchions,
elle est trouvée.
seigneur, elle n'est pas loin!
DON CÉSAR.
Elle est trouvée!
Oh! où est-elle? Parle!
Le MESSAGER.
Elle se cache ici, seigneur,
dans Messine.
DON MANUEL (tourné
vers le premier demi-chœur).
Je vois les joues
du (de mon) frère
briller de l'ardeur
d'une haute (vive) rougeur,
et son oeil étincelle.
Je ne sais, ce-que c'est;
mais c'est la couleur de la joie,
et me réjouissant-avec lui
je la partage.
DON CÉSAR (au messager).
Viens, conduis-moi!...
Vis bien (adieu), don Manuel!
nous nous retrouverons
dans le (les) bras de la mère;
maintenant une affaire pressante
m'appelle hors d'ici.
(Il veut sortir.)
DON MANUEL.
Ne la diffère pas.
Que le bonheur l'accompagne

Don Cesar (besinnt sich und kommt zurück).

Don Manuel! Mehr, als ich sagen kann,
Freut mich dein Anblick — ja, mir ahnet schon,
Wir werden uns wie Herzensfreunde lieben,
Der langgebundene Trieb wird freud'ger nur
Und mächt'ger streben in der neuen Sonne.
Nachholen werd' ich das verlorne Leben.

Don Manuel.

Die Blüthe deutet auf die schöne Frucht.

Don Cesar.

Es ist nicht recht, ich fühl's und table mich,
Daß ich mich jetzt aus deinen Armen reiße.
Denk' nicht, ich fühle weniger, als du,
Weil ich die festlich schöne Stunde rasch verschaeite.

Don Manuel (mit sichtbarer Zerstreuung).

Gehorche du dem Augenblick! Der Liebe
Gehört von heute an das ganze Leben.

Don Cesar.

Entdeckt' ich dir, was mich von hinnen ruft

Don Manuel.

Laß mir dein Herz! Dir bleibe dein Geheimniß.

Don Cesar.

Auch kein Geheimniß trenn' uns ferner mehr,

DON CÉSAR (se ravise et revient). Don Manuel! Plus que je ne puis dire, ton aspect me réjouit... Oui, déjà je le pressens, nous nous aimerons comme deux amis de cœur. Germe longtemps comprimé, notre amour fleurira plus vif, plus ardent, à la chaleur d'un soleil nouveau. Je réparerai la vie perdue.

DON MANUEL. La fleur promet de beaux fruits.

DON CÉSAR. Il n'est pas bien, je le sens et je me le reproche, de m'arracher maintenant de tes bras. Ne pense pas que je sente moins vivement que toi, si j'abrège brusquement cette heure douce et solennelle.

DON MANUEL (avec une distraction visible). Obéis à la loi du moment. Dès ce jour, toute notre vie appartient à l'amour.

DON CÉSAR. Si je te découvrais ce qui m'appelle hors d'ici...

DON MANUEL. Laisse-moi ton cœur! Garde ton secret.

DON CÉSAR. Qu'il n'y ait pas non plus désormais de secret entre

Don Cesar

(kennt sich und kommt zurück). [sich

Don Manuel! Dein Anblick freut
mehr, als ich kann sagen —ja, mir ahnet schon,
wir werden uns lieben
wie Herzensfreunde,
der langgebundene Trieb
wird streben
nur freudiger
und mächtiger
in der neuen Sonne. [Leben.

Ich werde nachholen das verlorne

Don Manuel.

Die Blüthe deutet
auf die schöne Frucht.

Don Cesar.

Es ist nicht recht,
ich fühle es und table mich,
dass ich mich reihe jetzt
aus deinen Armen.Denke nicht,
ich fühle weniger, als du,
weil ich verichneide rauch
die feulich schöne Stunde.

Don Manuel

(mit sichtbarer Zerstreuung).

Gehörche du dem Augenblick!

Von heute an das ganze Leben
gehört der Liebe.

Don Cesar.

Entbedte ich dir,
was mich ruht von hinnen —

Don Manuel.

Lass mir dein Herz!

Dein Geheimniß bleibe dir.

Don Cesar.

Auch kein Geheimniß
trenne uns mehr ferner,

DON CÉSAR

(réfléchit et revient).

Don Manuel! Ta vue me ré'ouit
plus, que je ne puis dire...oui, déjà j'ai-un-pressement
nous nous aimerons
comme des amis-de-cœur,
le penchant longtemps-comprimé
ne croitraque plus joyusement
et plus puissamment

dans le nouveau soleil.

Je réparerai la vie perdue.

DON MANUEL.

La fleur annonce
le (un) beau fruit.

DON CÉSAR.

Ce n'est pas juste,
je le sens et je me le reproche,
que je m'arrache maintenant
de tes bras.Ne pense pas
que je sente moins que toi,
si je tranche brusquement
la (cette) belle heure solennelle.

DON MANUEL

(avec une distraction visible).

Obéis au moment! [vie

Dès aujourd'hui toute la (notre)
appartient à l'amour.

DON CÉSAR.

Si je te découvrais
ce-qui m'appelle hors d'ici...

DON MANUEL.

Laisse-moi ton cœur!

Que ton secret reste à toi.

DON CÉSAR.

Aussi nul secret
ne nous sépare plus désormais,

Wald soll die letzte dunkle Falte schwinden!

(Zu dem Eher gewendet.)

Euch künd' ich's an, damit ihr's alle wisset!

Der Streit ist abgeschlossen zwischen mir

Und dem geliebten Bruder! Den erklär' ich

Für meinen Lebfeind und Beleidiger

Und werd' ihn hassen, wie der Hölle Fiorten,

Der den erlöschten Funken unsers Streits

Ausbläut zu neuen Flammen — Hesse keiner

Mir zu gefallen oder Dank zu eraten,

Der von dem Prudent Pöses mir berichtet,

Mit falscher Dienstbegier den bittern Pfeil

Des raschen Werts geschäftig weiter sendet.

— Nicht Wurzeln auf der Spitze schlägt das Wort,

Das unbedacht dem schnellen Horn entleben!

Und, von dem Ehr des Argwohns aufgefangen,

Kriecht es wie Schlingkraut endlos treibend fort

Und hängt aus Herz sich an mit tausend Reizen :

nous : je veux que bientôt ce sombre et dernier pli s'efface. (Se tournant vers le chœur.) Je vous le déclare, pour que tous vous le sachiez ! La guerre est finie entre mon frère bien-aimé et moi. Je tiendrai pour ennemi, pour auteur d'une mortelle offense, et je haïrai, à l'égal des portes de l'enfer, celui qui rallumera, pour en faire jaillir de nouvelles flammes, l'étincelle éteinte de notre querelle... Qu'on n'espère pas me plaire ou recueillir ma reconnaissance, en me disant du mal de mon frère, en relevant pour la lancer plus loin, avec l'empressement d'une perfide obligeance, la flèche empoisonnée de la parole rapide... Elle ne prend point racine sur les lèvres, la parole étourdie qui échappe à la promptitude colérique ; mais, recueillie par l'oreille du soupçon, elle se glisse, comme la plante rampante, poussant ses jets à l'infini, et s'attache au cœur qu'elle entoure de ses mille rameaux. Et ainsi les bons,

bald die letzte bunte Falte
 jetzt schwinden!
 (Gewendet zu dem Chor.)
 Ich künde es euch an,
 damit ihr alle es wißt!
 Der Streit ist abgeschlossen
 zwischen mir
 und dem geliebten Bruder!
 Ich erkläre für meinen Feind
 und Beleidiger
 und werde ihn haßen,
 wie der Hölle Pferten,
 den der aufbläst
 den erstickten Aunfen
 unsere Streits
 zu neuen
 Flammen —
 Keiner helfe mir zu gefallen
 oder zu ernten Dank,
 der mir berücktet
 Böses von dem Bruder,
 weiter sendet
 geschäftig
 mit talider
 Dienstbezier
 den bittern Pfeil
 des raschen Werts.
 — Das Wort, das entfliehen
 unbeachtet
 dem schalligen Korn
 schlägt nicht Wurzeln
 auf der Virpe!
 Doch, aufgefangen
 von dem Ohr des Argwohn's,
 es kriecht fort
 treibend endlos
 wie ein Schlingkraut
 und hängt sich an das Herz
 mit tausend Reizen :

bientôt le (ce) dernier pli obscur
 doit disparaître !
 (S'étant tourné vers le chœur.)
 Je vous l'annonce,
 afin-que tous vous le sachiez !
 La guerre est terminée
 entre moi
 et le (mon) frère bien-aimé
 Je déclare mon ennemi-mortel
 et mon offenseur
 et je le haïrai,
 comme les portes de l'enfer,
 celui qui soufflerait
 sur l'étincelle éteinte
 de notre discorde,
 pour en tirer de nouvelles
 flammes...
 Qu'aucun n'espère me plaire
 ou recueillir une récompense,
 qui me rapporte
 du mal du (de mon) frère,
 qui envoie plus loin
 avec-empressement
 et avec une perfide
 passion-de-servir
 la flèche amère
 de la parole rapide.
 ... La parole qui a échappé
 imprudemment
 à la prompte colère
 ne prend pas racine
 sur la lèvres !
 Cependant, recueillie
 de (par) l'oreille du soupçon,
 elle ne-cesse-de ramper
 en s'avancant sans-fin
 comme une plante-grimpante
 et s'attache au cœur
 avec (par) mille ruses :

So trennen endlich in Verworrenheit
Unheilbar sich die Guten und die Besten!

(Er umarmt den Bruder noch einmal und geht ab, von dem zweiten
Chor begleitet.)

Don Manuel und der erste Chor.

Chor. (Gaetan.)

Verwundrungsvoll, o Herr, betracht' ich dich,
Und fast muß ich dich heute ganz verkennen.
Mit langer Rede kaum erwieberst du
Des Bruders Liebesworte, der gutmeinend
Mit offenem Herzen dir entgegen kommt.
Versunken in dich selber stehst du da,
Gleich einem Träumenden, als wäre nur
Dein Leib zugegen, und die Seele fern.
Wer so dich sähe, möchte leicht der Kälte
Dich zeihn und stolz unfreundlichen Gemüths;
Ich aber will dich drum nicht fühllos schelten,
Denn heiter blickst du, wie ein Glücklicher,
Um dich, und Lächeln spielt um deine Wangen.

Don Manuel.

Was soll ich sagen? was erwidern? Mag

les meilleurs finissent par s'engager dans des dissensions confuses et sans remède. (Il embrasse encore une fois son frère et sort accompagné du second chœur.)

DON MANUEL ET LE PREMIER CHŒUR.

LE CHŒUR. (GAETAN). Seigneur, je te regarde, frappé d'étonnement, et j'ai peine aujourd'hui à te reconnaître. Tu réponds, par d'avares paroles, à grand-peine, au langage ami de ton frère qui vient au-devant de toi, le cœur ouvert et bienveillant. Tu restes là, perdu dans tes pensées, semblable à un homme qui rêve, comme si ton corps seul était ici, et ton âme bien loin. Qui te verrait ainsi, pourrait aisément l'accuser de froideur, d'indifférence orgueilleuse. Mais moi, je ne veux pas pour cela te taxer d'insensibilité, car tu portes autour de toi le regard serein de l'homme heureux, et le sourire se joue sur tes lèvres.

DON MANUEL. Que puis-je dire? que répondre? Mon frère, je

LA FIANCÉE DE MESSINE.

So die Guten und die Besten
trennen sich endlich unheilbar
in Verwirrenheit!
(Er umarmt den Bruder
noch einmal und geht ab,
beleitet von dem zweiten Chor.)
Don Manuel
und der erste Chor.
(Chor. (Gaétan.)
Ich betrachte dich, o Herr,
verwunderungsvoll,
und heute muß ich
dich erkennen fast ganz.
Du erwidertest kaum
mit laconischer Rede
die Liebesworte
des Bruders,
der gutmeinend
kommt dir entgegen
mit offnem Herzen.
Du stehst da versunken
in dich selber,
gleich einem Träumenden,
als dein Leib nur
wäre zugegen, und die Seele fern.
Wer dich so sähe,
möchte leicht
dich zeihn der Kälte
und Gemüths
stolz unfreundlichen;
rar ich will drum nicht
dich schelten süßes,
denn du blickst um dich helter,
wie ein Glücklicher,
und lächeln spielt
um deine Wangen.
Don Manuel.
Was soll ich sagen?
was erwidern?

Ainsi les bons et les meilleurs
se divisent à-la-fin sans-remède
dans l'égarement!
(Il embrasse le (son) frère
encore une-fois et s'en-va,
accompagné du second chœur.)
DON MANUEL
et le PREMIER CHŒUR
Le CHŒUR. (Gaétan.)
Je te contemple, ô seigneur,
plein-de-surprise,
et aujourd'hui je suis-obligé
de te méconnaître presque entiè-
Tu réponds à-peine [rement.
avec (par) un discours laconique
les (aux) paroles-amies
du (de ton) frère,
qui plein-de-bienveillance
vient au-devant-de toi
avec le cœur ouvert.
Tu restes là plongé
dans toi même
semblable à un rêveur,
comme si ton corps seulement
était présent, et l'âme loin.
Qui te verrait ainsi,
pourrait facilement
l'accuser de froideur
et de caractère
fier et désagréable;
mais je ne veux pas pour-cela
te traiter d'insensible, [ment,
car tu regardes autour de toi gai-
comme un homme heureux
et le sourire se joue
autour de tes joues.
DON MANUEL.
Que dois-je dire?
que répondre?

Der Bruder Worte finden! Ihn ergreift
 Ein überraschend neu Gefühl; er stiebt
 Den alten Haß aus seinem Busen schwinden,
 Und wundernd fühlt er sein verwandelt Herz.
 Ich — habe keinen Haß mehr mitgebracht,
 Kaum weiß ich noch, warum wir blutig stritten.
 Denn über allen ird'schen Dingen hoch
 Schwebt mir auf Kreudenfittigen die Seele,
 Und in dem Glanzesmeer, das mich umfängt,
 Sind alle Welken mir und finstre Hallen
 Des Lebens ausgeglättet und verschwunden.
 — Ich sehe diese Hallen, diese Säle,
 Und denke mir das freudige Erschrecken
 Der überraschten, hoch erstaunten Braut,
 Wenn ich als Fürstin sie und Herrscherin
 Durch dieses Hauses Pforten führen werde.
 — Noch liebt sie nur den Liebenden! Dem Arcobello,
 Dem Namenlosen hat sie sich gegeben.
 Nicht ahnet sie, daß es Don Manuel,

le conçois, trouve des paroles. Un sentiment tout nouveau le saisit, le surprend : il sent la vieille haine s'évanouir de son sein, et jout avec admiration du changement de son cœur. Mais... je n'ai pas apporté de haine en ces lieux, à peine sais-je encore pourquoi nous engageons cette lutte sanglante. Car, sur les ailes de la joie, mon âme plane au-dessus de toutes les choses de la terre ; et dans l'océan de lumière qui m'environne, tous les nuages de la vie se sont évanouis, tout sombre ph s'est effacé... Je contemple ces portiques, ces salles, et je me figure le joyeux saisissement de ma fiancée surprise, stupéfaite, quand je la conduirai, comme princesse et souveraine, par les portes de ce palais. Jusqu'à, celui qu'elle aime n'est à ses yeux que son amant. C'est à un étranger, à un homme sans nom, qu'elle s'est donnée. Elle

Der Bruder mag finden
 Worte!
 Ein neu Gefühl
 überraschende
 ergreift ihn;
 er sieht den alten Haß
 schwinden aus seinem Busen,
 und er fühlt wundernd
 sein verwandelt Herz.
 Ich — habe mehr mitgetradt
 keinen Haß,
 ich weiß kaum noch,
 warum wir stritten
 blutig.
 Denn die Seele ist weht mir
 auf Kreuzenflügeln
 hoch über
 allen irdischen Dingen,
 und in dem Glanzmeer,
 das mich umfängt,
 alle Wesen
 und finstere Hallen des Lebens
 sind mir ausgeglänzt
 und verschwunden.
 — Ich sehe diese Hallen,
 diese Säle,
 und denke mir
 das freudige Erschrecken
 der überraschten Frau.
 hoch erklaunten,
 wenn ich sie führen werde
 als Fürstin und Herrscherin
 durch dieses Hauses Pforten.
 — Noch liebt sie nur
 den Liebenden!
 Sie hat sich gegeben dem Fremden,
 dem Namenlosen.
 Sie ahnet nicht,
 daß es ist Don Manuel,

Le (mon) frère peut trouver
 des paroles!
 Un sentiment nouveau
 et surprenant
 le saisit;
 il voit la vieille haine
 disparaître de son sein,
 et il sent en s'en étonnant
 son cœur transformé.
 Moi... je n'ai plus apporté
 nulle haine,
 je sais à-peine encore,
 pourquoi nous combattions
 d'une manière-sanglante.
 Car l'âme plane à moi
 sur des ailes-de-joie
 élevée au-dessus
 de toutes choses terrestres,
 et dans la mer-de-lumière,
 qui m'environne,
 tous les nuages
 et tous les sombres plis de la vie
 sont effacés à (pour) moi
 et se sont évanouis.
 ... Je contemple ces portiques,
 ces salles,
 et je me figure
 le joyeux saisissement
 de la (ma) fiancée surprise,
 et fort étonnée,
 lorsque je la conduirai
 comme princesse et souveraine
 par les portes de cette maison.
 ... Encore elle n'aime que
 l'(son) amant
 Elle s'est donnée à l'étranger,
 à l'homme sans-nom.
 Elle ne soupçonne pas,
 que c'est don Manuel,

Messina's Fürst ist, der die goldne Vinde
 Ihr um die schöne Stirne flechten wird.
 Wie süß ist's, das Geliebte zu beglücken
 Mit ungehoffter Größe, Glanz und Schein!
 Fängst spart' ich mir dies höchste der Entzücken,
 Wohl bleibt es stets sein höchster Schmutz allein;
 Doch auch die Hebe darf das Schöne schmücken,
 Der goldne Reif erhebt den Edelstein.

Chor. (Gaetan.)

Ich höre dich, o Herr, vom langen Schweigen
 Zum erstenmal den stummen Mund entriegeln.
 Mit Späheraugen folgt' ich dir schon längst,
 Ein seltsam wunderbar Geheimniß ahnend;
 Doch nicht erkühnt ich mich, was du vor mir
 In tiefes Dunkel hüllst, dir abzufragen.
 Dich reizt nicht mehr der Jagden muntre Lust,
 Der Rosse Wettlauf und des Halls Sieg.
 Aus der Gefährten Aug' verschwindest du,
 So eist die Sonne sinkt zum Himmelorande,

ne soupçonne pas que c'est don Manuel, le prince de Messine, qui couronnera son beau front du diadème d'or. Qu'il est doux de rendre heureux ce qu'on aime, par la gloire et l'éclat d'une grandeur inespérée! Depuis longtemps je me ménageais ce ravissement suprême. Sans doute, sa beauté sera toujours sa plus grande parure, mais la majesté ne peut-elle parer encore la beauté? Le cercle d'or rehausse l'éclat du diamant.

LE CHŒUR. (GAÉTAN.) Pour la première fois, seigneur, j'entends ta bouche, jusqu'ici muette, rompre le sceau d'un long silence. Depuis longtemps, je te survais d'un regard curieux, soupçonnant un rare et merveilleux secret; mais je n'ai osé te demander ce que tu me cachais ainsi dans une profonde obscurité. Les joies ardentes de la chasse n'ont plus d'attrait pour toi, ni les coursiers se disputant le prix dans le cirque, ni les victoires du faucon. Tu disparaissais aux yeux de tes compagnons, toutes les fois que le

Führt Messinas, [Binde
 der ihr Flechten wird die goldne
 um die schöne Stirne.
 Wie süß ist es,
 zu beglücken das Geliebte
 mit ungeheffter Größe,
 Glanz und Schein!
 Längst ich spar'te mir
 das höchste
 der Entzücken,
 es bleibt wohl jetzt
 sein höchster Schmuck
 allein;
 doch die Hehelt auch
 darf schmücken das Edle,
 der goldne Reif
 erhebt den Edelstein.
 Chor. (Gäetan.)
 Zum erstenmal
 ich höre dich, o Herr,
 entriegeln vom langen Schweigen
 den stummen Mund.
 Ich folgte dir
 schon längst
 mit Späheraugen,
 ahnend ein Geheimniß
 seltsam wunderbar;
 doch ich erkühnte mich nicht,
 dir abzufragen,
 was du hüllst vor mir
 in tiefes Dunkel.
 der Jagden muntre Lust,
 der Rosse Wettlauf
 und des Falken Sieg
 reizt dich nicht mehr.
 Du verschwindest
 aus der Gefährten Auge,
 so oft die Sonne
 sinkt zum Himmelsrande,

le prince de Messine,
 qui lui tressera le bandeau d'or
 autour du (de son) beau front.
 Combien il est doux
 de rendre-heureux l'objet aimé
 avec(par)une grandeur inespérée
 par l'éclat et la splendeur!
 Depuis longtemps je me privais
 du plus-haut (beau)
 des ravissements,
 il restera bien toujours
 sa plus ravissante parure
 à elle seule;
 cependant la majesté aussi
 peut orner le beau (la beauté),
 comme le cercle d'or
 rehausse la pierre-précieuse.
 Le CHŒUR. (Gætan.)
 Pour la première-fois
 je t'entends, ô seigneur,
 desceller d'un long silence
 la (ta) bouche muette.
 Je te suivais
 déjà (depuis) longtemps
 avec des yeux-d'espion,
 pressentant un secret
 rare et merveilleux;
 mais je ne m'enhardissais pas
 de te demander,
 ce-que tu enveloppes devant moi
 dans une profonde obscurité.
 Le plaisir ardent des chasses,
 la course des chevaux
 et la victoire du faucon
 ne te charment plus.
 Tu disparaissais
 de l'œil des compagnons,
 aussi souvent que le soleil
 penche vers-le bord-du-ciel,

Und Keiner unsers Chors, die wir dich sonst
In jeder Kriegs- und Jagdgesahr begleiten,
Mag deines stillen Biads Gefährte sein.
Warum verschleierst du bis diesen Tag
Dein Liebesglück mit dieser neid'schen Hülle?
Was zwingt den Mächtigen, daß er verhehle?
Denn Furcht ist fern von deiner großen Seele.

Don Manuel.

Geflügelt ist das Glück und schwer zu binden,
Nur in verschleiener Lade wird's bewahrt.
Das Schweigen ist zum Hüter ihm gesetzt,
Und rasch entfliehet es, wenn Gleichwägigkeit
Bereitig wagt, die Decke zu erheben.
Doch jetzt, dem Ziel so nahe, darf ich wohl
Das lange Schweigen brechen, und ich will's.
Denn mit der nächsten Morgenröthe Strahl
Ist sie die Meine, und des Dämons Neid
Wird keine Macht mehr haben über mich.
Nicht mehr veritehlet werd' ich zu ihr schleichen,
Nicht rauben mehr der Liebe goldene Frucht,

soleil descend à l'horizon, et, de tout ce chœur, de nous tous qui
toujours te suivons dans tous les dangers de la guerre et de la
chasse, nul ne peut accompagner tes pas dans le sentier solitaire.
Pourquoi, jusqu'à ce jour, enveloppes-tu de ce voile jaloux ton
heureux amour? Qui peut contraindre le puissant à dissimuler?
car la crainte est loin de la grande âme.

DON MANUEL. Le bonheur est ailé et difficile à enchaîner, il ne
se garde que sous les verrous. Le silence lui a été donné pour
garant, et il s'envole rapidement, si l'indiscrétion, avant le
temps, se hasarde à entr'ouvrir la porte. Mais maintenant que je
suis si près du but, je puis bien rompre le long silence et je le
veux faire. Tu aux prochains rayons du matin elle sera à moi,
et la jalousie du destin funeste n'aura plus sur moi nul pouvoir.
Je ne me glisserai plus furtivement auprès d'elle, je n'aurai plus
à dérober les fruits d'or de l'amour, à saisir la joie au vol. Le

und keiner umers Chors,
 die mir sonst dich begleiten
 in jeder Striege
 und Jaggetabr,
 mag sein der Gefährte
 deines stillen Stades.
 Warum bis diesen Tag
 verschleierteu
 dein Liebesglück
 mit dieser neidischen Hülle?
 Was zwingt den Mächtigen,
 daß er verhehle?
 denn fürcht
 ist fern von deiner großen Seele.
 Den Manuel,
 Das Glück ist geflügelt
 und schwer zu binden,
 es wird bewahrt nur
 in verbleibener Lade.
 Das Schweigen in ihm gesetzt
 zum Hüter,
 und es entfliehet rasch,
 wenn Gleichwägigkeit
 magt vorzeitig,
 zu erheben die Tede.
 Doch jetzt, so nahe dem Ziel,
 ich darf wohl
 brechen das lange Stillschweigen,
 und ich will es.
 Denn mit Strahl
 der nächsten Morgensterne,
 sie ist die Meine,
 und des Dämons Reib
 wird haben keine Macht mehr
 über mich.
 Ich werde nicht mehr zu ihr schleichen
 verstellen,
 nicht mehr rauben
 der Liebe goldne Frucht,

et pas-un de notre chœur,
 nous qui d'ailleurs te suivons
 dans chaque *danger-de-guerre*
 et *danger-de-chasse*
 ne peut être le (ton) compagnon
 de (dans) ton sentier secret;
 Pourquoi jusqu'à ce jour
 voiles-tu
 ton bonheur-d'amour
 avec ce voile de-jalousie?
 (Qui forcerait le puissant,
 qu'il dissimule?
 car la crainte
 est loin de ta grande âme;
 DON MANUEL.
 Le bonheur est ailé
 et difficile à lier,
 il est gardé seulement
 dans une boîte close.
 Le silence lui est imposé
 pour gardien,
 et il s'envole rapidement,
 si le bavardage
 ose prématurément,
 soulever le couvercle.
 Mais maintenant, si près du but,
 je puis bien
 rompre le long silence,
 et je le veux.
 Car avec (dès) le rayon
 du prochain soleil-du-matin
 elle est (sera) la mienne (à moi),
 et la jalousie du démon
 n'aura plus aucun pouvoir
 sur moi.
 Je ne me glisserai plus chez elle
 à-la-dérober,
 je ne déroberai plus
 le fruit d'or & l'amour,

Nicht mehr die Freude haschen auf der Flucht,
 Das Morgen wird dem schönen Heute gleichen;
 Nicht Blitzen gleich, die schnell vorüber schießen
 Und plötzlich von der Nacht verschlungen sind,
 Mein Glück wird sein, gleichwie des Baches Fließen,
 Gleichwie der Sand des Stundenglases rinnt.

Chor. (Gaetan.)

So nenne sie uns, Herr, die dich im Stillen
 Beglückt, daß wir dein Loos bendend rühmen
 Und würdig ehren unsers Fürsten Braut.
 Sag' an, wo du sie fandest, wo verbirgst,
 In welches Orts verschwieg'ner Heimlichkeit?
 Denn wir durchziehen schwärmend weit und breit
 Die Insel auf der Jagd verschlungenen Pfaden;
 Doch keine Spur hat uns dein Glück verrathen,
 So daß ich bald mich überreden möchte,
 Es hülle sie ein Zaubernebel ein.

Don Manuel.

Den Zauber löf' ich auf, denn heute noch
 Soll, was verbergen war, die Sonne schauen.

lendemain ressemblera au beau jour de la veille; mon bonheur ne sera pas comme des éclairs qui passent d'un trait rapide et sont soudain dévorés par la nuit: il sera comme le cours du ruisseau, il coulera comme du verre qui mesure les heures coule le sable.

LE CHOEUR. (GAËTAN.) Nommes-nous donc, seigneur, celle à qui tu dois ce bonheur mystérieux, afin que nous vantions avec envie ton sort, et que nous honorions dignement la fiancée de notre prince. Dis-nous où tu l'as trouvée, où tu la caches, quel lieu lui offre ce secret asile. Car, dans nos courses vagabondes, nous parcourons l'île en tout sens, par les mille sentiers de la chasse, mais nul vestige ne nous a trahi ton bonheur, et je suis tenté, peu s'en faut, de me persuader qu'elle est enveloppée d'un nuage magique.

DON MANUEL. Je romprai le charme, car je veux qu'aujourd'hui même le soleil contemple ce qui fut caché. Écoutez donc et ap-

nicht mehr haben die Freude
 auf der Nacht,
 das Morgen wird gleichen
 dem schönen Heute;
 mein Glück wird sein gleich,
 nicht fliehen.
 Die verflücht' ich schon
 und sind verflungen plötzlich
 von der Nacht,
 gleichwie des Rauchs Hüllen,
 gleichwie der Sand
 des Zunderlagers rinnt.
 (Herv. (Gaétan.)
 So nenne sie uns, Herv.
 die dich beglückt
 im Stillen,
 daß wir rühmen dein Glück
 beneidend
 und ehren würdig
 unsers Fürsten Braut.
 Sage an, wo du sie fandest,
 wo verbirgst.
 In verborgener Heimlichkeit
 welches Ort?
 Denn wir durchziehen die Insel
 schwärmend
 weit und breit
 auf verschlungenen Pfaden
 der Jagd;
 doch keine Spur
 hat uns verrathen dein Glück,
 so daß bald
 ich müßte mich überreden,
 ein Hauberkel hülle sie ein.
 Den Manuel.
 Ich lese auf den Hauber,
 denn heute noch
 die Sonne soll schauen,
 was war verbergen.

FIANCEE DE MESSINE.

*je ne saisis plus la joie
 à la hâte,
 le jour de demain ressemblera
 au beau jour d'aujourd'hui;
 mon bonheur sera égal,
 non à des éclairs,
 qui passent rapidement
 et sont dévorés soudainement
 par la nuit,
 mais égal au courant du ruisseau,
 égal au sable
 du sablier qui coule.*
 (Le chœur. (Gaétan.)
 Alors nomme-la-nous, seigneur,
 celle qui te rend-heureux
 dans le silence,
 afin-que nous vantions ton sort
 en l'enviant
 et que nous honorions dignement
 la fiancée de notre prince.
 Dis-nous, où tu l'as-trouvée,
 où tu la caches,
 dans la silencieuse retraite
 de quel lieu?
 Car nous parcourons l'île
 en faisant-des-excursions
 au-long et au-large
 sur les sentiers enlacés
 de la chasse;
 cependant aucune trace
 ne nous a trahi ton bonheur,
 en-sorte que bientôt
 je voudrais me persuader,
 qu'un nuage-magique l'enve-
 loppe.
 Je dissiperai le charme,
 car aujourd'hui même
 le soleil doit contempler,
 ce-qui était caché.

6

Vernehm'et denn und hört, wie mir geschah.
 Fünf Monde sind's, es herrschte noch im Lande
 Des Vaters Macht und beugete gewaltsam
 Der Jugend starren Nacken in das Joch —
 Nichts kannt' ich als der Waffen wilde Freuden
 Und als des Waidwerks kriegerische Lust.
 — Wir hatten schon den ganzen Tag gesagt
 Entlang des Waldgebirges — da geschah's,
 Daß die Verfolgung einer weißen Hindin
 Mich weit hinweg aus eurem Haufen riß.
 Das scheue Thier floh durch des Thales Krümmen,
 Durch Busch und Kluft und bahnlenes Gestrüpp,
 Auf Wurfs Weite sah ich's stets vor mir,
 Doch konnt' ich's nicht erreichen noch erzielen,
 Bis es zuletzt an eines Gartens Pforte mir
 Verschwand. Schnell von dem Roß herab mich werfend
 Dring' ich ihm nach, schon mit dem Speere zielend,
 Da sah ich wundernd das erschrockne Thier
 In einer Klenne Füßen liegen,

prenez ce qui m'est arrivé. Il y a cinq mois, la puissance de mon
 père dominait encore dans cette contrée et courbait violemment
 sous le joug la tête opiniâtre de la jeunesse... Je ne connaissais
 que les joies farouches des armes, et le plaisir guerrier de la
 chasse. . . Déjà nous avions chassé tout le jour au pied des monts
 boisés... quand la poursuite d'une biche blanche m'entraîna bien
 loin de votre troupe. La bête timide fuyait par les détours de la
 vallée, à travers les buissons, les ravins, les halliers non frayés;
 toujours je la voyais devant moi à la distance du trait, mais je
 ne pouvais ni l'atteindre, ni la tirer, jusqu'à ce qu'enfin elle
 disparut à mes yeux, à la porte d'un jardin. M'élançant soudain
 de cheval, je la suis avec ardeur: déjà je balance mon épée,
 quand je vois l'animal effrayé couché tout tremblant aux pieds

Vernehmet denn und hört,
 wie mir geschah.
 Es sind fünf Monate,
 die Macht des Paters
 herrschte noch im Lande
 und beugte gewaltiam
 in das Joch
 der Jugend starren Nacken —
 Ich kannte nicht
 als der Waffen wilde Arenden
 und als kriegerische Lust
 des Raubwerks.
 — Wir hatten schon gejagt
 den ganzen Tag
 entlang des Waldgebirges —
 da geschah es,
 daß die Verfolgung
 einer weißen Hindin
 mich hinweg riß
 weit aus eurem Hausen.
 Das scheue Thier floh
 durch Krümmen des Thales,
 durch Busch und Klust
 und bahnenlos Gestrüpp.
 Ich sah es stets vor mir
 auf des Wurfs Weite,
 doch ich konnte es nicht erreichen
 noch erzielen,
 bis zuletzt
 es mir ver schwand,
 an eines Gartens Pforte.
 Mich herab werfend schnell
 von dem Roß
 ich dränge ihm nach,
 schon zielend mit dem Speere,
 da wundernd
 ich sehe das erschrockne Thier
 liegen zu Füßen
 einer Nonne,

Apprenez donc et écoutez,
 comment *cela* m'arriva.
 Ce sont (il y a) cinq mois,
 que la puissance du (de mon) père
 dominait encore dans le pays
 et courbait violemment
 dans (sous) le joug
 le cou inflexible de la jeunesse..
 Je ne connaissais rien *autre*
 que les rudes joies des armes
 et que le plaisir guerrier
 de la chasse.
 ...Nous avions déjà chassé
 toute la journée [sées...
 le-long des montagnes-voi-
 lorsqu'il arriva,
 que la poursuite
 d'une biche blanche
 m'entraînait
 loin de votre troupe.
 L'animal timide fuyait
 par les sinuosités de la vallée,
 à-travers buissons et ravins
 et broussaille non-frayée,
 je le voyais toujours devant moi
 sur (à) la distance du trait,
 mais je ne pouvais l'atteindre,
 ni le viser,
 jusqu'à-ce-que enfin
 il me disparaissait
 à la porte d'un jardin.
 M'élançant-à-terre rapidement
 du (de mon) cheval
 je m'avance à lui,
 visant déjà avec le (mon) épieu.
 quand m'étonnant
 je vois l'animal effrayé
 couché aux pieds
 d'une religieuse,

Die es mit zarten Händen schmeichelnd fest.
 Bewegungslos starr' ich das Wunder an,
 Den Jagdspieß in der Hand, zum Wurf ansetzend —
 Sie aber blickt mit großen Augen stehend
 Mich an. So stehn wir schweigend gegen einander —
 Wie lange krüht, das kann ich nicht ermessen,
 Denn alles Maß der Zeiten war vergessen.
 Tief in die Seele drückt' sie mir den Blick,
 Und umgewandelt schnell ist mir das Herz.
 — Was ich nun sprach, was die Hölle sel'ge mir
 Erwiedert, möge Niemand mich befragen,
 Denn wie ein Traumbild liegt es hinter mir
 Aus früher Kindheit dämmerhell'en Tagen,
 An meiner Bräut' fühlt' ich die ihre schlagen,
 Als die Besinnungskraft mir wieder kam.
 Da hört' ich einer Glocke helles Läuten,
 Den Ruf zur Hera schien es zu bedeuten,
 Und schnell, wie Geister in die Luft verwehen,
 Entschwand sie mir und ward nicht mehr gesehen.

d'une religieuse qui, de sa douce main le flatte et le caresse.
 Immobile, stupéfait, je contemple cette merveille. L'épée à la
 main, le bras tendu pour le lancer, . . . mais elle me regarde de ses
 grands yeux, l'air suppliant. Nous demeurâmes ainsi muets, l'un
 en face de l'autre. . . Combien de temps? je ne puis l'apprécier,
 car j'avais oublié la mesure du temps. Elle m'enfonça son regard
 profondément dans l'âme, et soudain mon cœur fut transformé. . .
 Ce que je dis alors, ce que me répondit la ravissante apparition,
 ne me le demandez pas, car ce souvenir est bon de moi, comme
 un songe des premiers jours de l'enfance, du crépuscule de la
 vie. Quand je revins à moi, je sentis son cœur battre contre le
 mien. Alors j'entendis le son argentin d'une cloche, il semblait
 qu'il appelât à l'heure de la prière, et tout à coup, comme les
 esprits s'évanouissent dans les airs, elle disparut à mes yeux, et
 je ne la vis plus.

die es löst ichmeißelnd
 mit zarten Händen.
 Bewegungslos
 ich starre an das Wunder,
 den Taubirich in der Hand,
 ausbrelend zum Wuri. --
 Aber sie blickt mich an
 mit großen Augen
 stehend.
 Wir stehen so schweigend
 gegen einander --
 Wie Isaac drist.
 Das kam ich nicht ermeßen,
 denn alles Maß der Zeiten
 war verassen.
 Sie drückte mir den Blick
 tief in die Seele,
 und ichnell
 das Herz ist mir umgewandelt.
 -- Was ich nun sprach,
 was mir erwiedert
 die Heldielige,
 Niemand möge mich befragen,
 denn es liegt hinter mir
 wie ein Traumbild
 aus den dämmerhellen Tagen
 früher Kindheit,
 an meiner Brust
 ich fühlte ichlagen die ihre,
 als die Seinnungskraft
 mir wieder kam.
 Da hörte ich
 helles Läuten einer Glocke,
 es schien zu bedeuten
 den Ruf zur Hora,
 und sie entschwand mir schnell,
 wie Geister
 verwehen in die Luft,
 und ward nicht mehr gesehen.

qui le caresse *en le flattant*
 avec (de) ses mains délicates.
 Sans-mouvement
 je regarde-fixement la merveille,
 l'épieu dans la main,
 levant-le-bras pour le jet...
 Mais elle me regarde
 avec de grands yeux
 l'air suppliant.
 Nous demeurons ainsi muets
 l'un en-face de l'autre...
 Combien fut long le moment,
 cela je ne puis apprécier,
 car toute mesure des (du) temps
 était oubliée.
 Elle m'enfonçait le (son) regard
 profondément dans l'âme,
 et subitement
 le cœur m'est transformé.
 ... Ce-que je dis alors,
 ce que m'a répondu
 la ravissante *apparition*, (der,
 que nul ne veuille me le deman-
 car cela est derrière (loin de) moi
 comme une vision
 des jours clair-obscur
 de la première enfance,
 contre mon cœur
 je sentis battre le sien,
 quand la connaissance
 revint à moi.
 Alors j'entendis
 le son éclatant d'une cloche,
 il semblait annoncer
 l'appel à l'heure,
 et elle me disparut subitement,
 comme des esprits
 qui s'évanouissent dans l'air,
 et elle ne fut plus vue.

Chor. (Gajetan.)

Mit Furcht, o Herr, erfüllt mich dein Bericht.
 Raub hast du an dem Göttlichen begangen,
 Des Himmels Braut berührt mit sündigem Verlangen,
 Denn furchtbar heilig ist des Klosters Pflicht.

Don Manuel.

Jetzt hatt' ich eine Strafe nur zu wandeln,
 Das unsterblich Sehnen war gebunden,
 Dem Leben war sein Inhalt ausgefunden.
 Und wie der Pilger sich nach Osten wendet,
 Wo ihm die Sonne der Verheißung glänzt,
 So lehrte sich mein Hoffen und mein Sehnen
 Dem e i n e n hellen Himmelspunkte zu.
 Kein Tag entstieg dem Meer und sank hinunter,
 Der nicht zwei glücklich Liebende vereinte.
 Geflochten still war unsrer Herzen Bund,
 Nur der allsehnde Aether über uns
 War des verschwiegenen Glücks vertrauter Zeuge,
 Es brauchte weiter keines Menschen Dienst.
 Das waren goldne Stunden, sel'ge Tage !

LE CHŒUR. (GAETAN.) Ton récit, seigneur, me remplit de crainte.
 Tu as fait un larcin à Dieu, touché, avec un désir coupable, la
 fiancée du Ciel ; car le devoir du cloître est saint d'une sainteté
 terrible.

DON MANUEL. Je n'avais plus désormais qu'un chemin à suivre ;
 mes désirs inquiets, chancelants, étaient enchaînés ; l'objet de
 ma vie était trouvé. Et, comme le pèlerin se tourne vers l'Orient,
 où brille pour lui le soleil de la sainte promesse, ainsi mon esprit,
 mon ardeur, se dirigeaient vers un seul point lumineux du ciel.
 Pas un jour ne s'élevait du sein des flots et ne s'y replongeait,
 qui ne réunît deux amants heureux. L'alliance de nos cœurs
 s'était formée en silence. Seul, au-dessus de nos têtes, le Ciel,
 qui voit tout, était l'intime confident de mon bonheur ignoré ;
 nous n'avions besoin, du reste, du service de nul homme. C'étaient
 là des heures d'or, des jours bienheureux... Mon bonheur n'était

6 hor. (Gajetan.)

O Herr,
dein Bericht erfüllt mich mit Furcht.
Du hast begangen Raub
an dem Göttlichen,
berührt des Himmels Braut
mit sündigem Verlangen,
denn des Klosters Pflicht
ist fürchterlich heilig.
Du Manuel,
Ich hatte zu wandeln jetzt
eine Straße nur,
das unsterblich schwankende Sehnen
war gebunden,
sein Inhalt dem Leben
war ausgefunden.
Und wie der Pilger
sich wendet nach Osten,
wo ihm glänzt
die Sonne der Verheißung,
so mein Heffen
und mein Sehnen
kehrte sich zu
dem einen
heiligen Himmelspunkte.
Kein Tag entstieg dem Meer
und sank hinunter,
der nicht vereinte
zwei glücklich Liebende,
Unser Herzen Bund
war gestochen still,
über uns
der allsehende Aether nur
war vertrauter Zeuge
des verschwiegenen Glücks,
es brauchte weiter
keines Menschen Dienst.
Das waren goldne Stunden,
jellige Tage!

Le chœur. (Gaëtan.)

O seigneur,
ton récit me remplit de crainte.
Tu as commis un larcin
au divin (à Dieu),
tu as touché la fiancée du Ciel
avec un désir coupable,
car le devoir du cloître
est terriblement sacré.
DON MANUEL.
J'avais à suivre désormais
une route seulement,
le (mon) désir toujours flottant
était enchaîné,
son (l') objet à la (pour ma) vie
était trouvé.
Et comme le pèlerin
se tourne vers l'orient,
où brille pour lui
le soleil de la promesse, (rance)
de même mon espérer (espoir)
et mon désirer (mes desirs)
se dirigeaient vers
le (ce) seul
point-du-ciel lumineux.
Aucun jour ne s'éleva de la mer
et n'y redescendit,
qui ne réunit
deux amants heureux.
L'alliance de nos cœurs
s'était formée en-silence,
au-dessus-de nous
seul le ciel voyant-tout
était le témoin intime
du (de mon) secret bonheur,
il n'était-besoin davantage
du service de nul homme.
C'étaient des heures d'or,
des jours de-félicité!

— Nicht Raub am Himmel war mein Glück, denn noch
Durch kein Gelübde war das Herz gefesselt,
Das sich auf ewig mir zu eigen gab.

Chor. (Gaetan.)

So war das Kloster eine Anstalt nur
Der zarten Jugend, nicht des Lebens Grab?

Don Manuel.

Ein heilig Pfand ward sie dem Gotteshaus
Vertraut, das man zurück einst werde fordern.

Chor. (Gaetan.)

Doch welches Blutes rühmt sie sich zu sein?
Denn nur vom Edeln kann das Edle stammen.

Don Manuel.

Sich selber ein Geheimniß wuchs sie auf,
Nicht kennt sie ihr Geschlecht, noch Vaterland.

Chor. (Gaetan.)

Und leitet keine dunkle Spur zurück
Zu ihres Daseins unbekannten Quellen?

Don Manuel.

Daß sie von edelm Blut, geheckt der Mann,
Der einzige, der um ihre Herkunft weiß.

pas un larcin fait au Ciel, car nul vœu n'enchaînait encore ce
cœur qui se donnait à moi, comme mon bien, pour toujours.

LE CHOEUR. (GAETAN.) Ainsi le cloître n'était que l'asile de sa
tendre jeunesse, et non le tombeau de sa vie.

DON MANUEL. Elle était un dépôt sacré, confié à la maison de
Dieu, mais qu'on devait réclamer un jour.

LE CHOEUR. (GAETAN.) Mais à quel sang se glorifie-t-elle
d'appartenir? car un noble cœur ne peut avoir qu'une noble
origine.

DON MANUEL. Elle a grandi sans se connaître elle-même. Elle
ne sait ni sa race, ni sa patrie.

LE CHOEUR. (GAETAN.) Et nulle trace obscure ne peut-elle ramener
aux sources inconnues de son être?

DON MANUEL. Elle est d'un noble sang, ainsi le confesse le seul
homme qui soit instruit de son origine.

— Mein Glück
 war nicht Haut
 am Himmel,
 denn das Herz,
 das sich mir zu eigen gab
 auf Erden,
 war noch gefesselt
 durch sein Gelübde.
 Ober. (Gaétan.)
 So das Messer
 war eine Freitatt nur
 der zarten Jugend,
 nicht Grab des Lebens?
 Don Manuel.
 Sie ein halig Pfand
 ward vertrant
 dem Gotteshaus,
 das man werde zurückfordern einst.
 Ober. (Gaétan.)
 Doch welches Blutes
 rühmt sie sich zu sein?
 Denn das Edle
 kann stammen
 nur vom Edeln.
 Don Manuel.
 Sie wuchs auf
 sich selber ein Geheimniß,
 sie kennt nicht ihr Geschlecht,
 noch Vaterland.
 Ober. (Gaétan.)
 Und keine dunkle Spur
 leitet zurück
 zu den unbekannten Quellen
 ihr's Daseins?
 Don Manuel.
 Daß sie von edelm Blut,
 geistet der Mann,
 der einzige, der weiß
 um ihre Herkunft.

... Mon bonheur
 n'était pas un larcin
 fait au ciel,
 car le (son) cœur,
 qui se donnait à moi
 pour toujours,
 n'était encore enchaîné
 par aucun vœu.
 Le chœur. (Gaétan.)
 Ainsi le cloître
 était un lieu-d'asile seulement
 à la (pour sa) tendre jeunesse,
 et non le tombeau de la (sa) vie?
 DON MANUEL.
 Elle était un gage précieux
 qui fut confié
 à la maison-de-Dieu,
 mais qu'on réclamerait un-jour.
 Le chœur. (Gaétan.)
 Mais de quel sang
 se glorifie-t-elle d'être née?
 Car ce-qui-est-noble
 peut provenir
 seulement d'un noble sang
 DON MANUEL.
 Elle grandit
 étant à elle-même un secret,
 elle ne connaît ni sa famille,
 ni sa patrie.
 Le chœur. (Gaétan.)
 Et nulle trace obscure
 ne reconduit
 aux sources inconnues
 de son existence?
 DON MANUEL.
 Qu'elle est d'un sang noble,
 c'est ce qu'affirme l'homme,
 le seul, qui a-connaissance
 de son origine.

Chor. (Gajetan.)

Wer ist der Mann? Nichts halte mir zurück,
Denn wissend nur kann ich dir nützlich raten.

Don Manuel.

Ein alter Diener naht von Zeit zu Zeit,
Der einzige Bote zwischen Kind und Mutter.

Chor. (Gajetan.)

Von diesem Alten hast du nichts erforscht?
Reigerzig und geschwätzig ist das Alter.

Don Manuel.

Nie wagt ich's, einer Neugier nachzugeben,
Die mein verschwiegen's Glück gefährden konnte.

Chor. (Gajetan.)

Was aber war der Inhalt seiner Worte,
Wenn er die Jungfrau zu besuchen kam?

Don Manuel.

Auf eine Zeit, die alles lösen werde,
Hat er von Jahr zu Jahren sie getröstet.

Chor. (Gajetan.)

Und diese Zeit, die alles lösen soll,
Hat er sie näher deutend nicht bezeichnet?

Don Manuel.

Seit wenig Monden drohete der Kreis

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Quel est cet homme ? Ne me cache rien : car, si je ne sais tout, je ne puis te donner d'utiles conseils.

DON MANUEL. Un vieux serviteur se présente de temps en temps, seul messager entre la fille et la mère.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) De ce vieillard tu n'as rien appris ? La vieillesse a le cœur timide et se plat à parler.

DON MANUEL. Jamais je n'ai osé céder à une curiosité qui pouvait compromettre mon bonheur mystérieux.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Mais quel était le sens de ses discours, quand il venait visiter la jeune fille ?

DON MANUEL. Il la consolait, d'année en année, par l'attente d'un jour qui doit tout éclaircir.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Et ce temps qui doit tout éclaircir, ne l'a-t-il pas désigné par quelque indice plus précis ?

DON MANUEL. Depuis quelques mois, le vieillard la menaçait d'un prochain changement dans sa destinée.

Chor. (Gajetan).
 Wer ist der Mann?
 Halte mir zurück nichts,
 denn weißend nur
 kann ich
 dir raten nützlich.
 Don Manuel.
 Ein alter Diener
 kommt von Zeit zu Zeit,
 der einzige Boten
 zwischen Kind und Mutter.
 Chor. (Gajetan.)
 Hast du nichts erforcht
 von diesem Alten?
 Das Alter ist feigherzig
 und geschwätzig.
 Don Manuel.
 Ich wagte es nie,
 nachzugeben einer Neugier,
 die konnte gefährden
 mein verdrücktes Glück.
 Chor. (Gajetan.)
 Aber was war
 der Inhalt seiner Worte,
 wenn er kam zu besuchen
 die Jungfrau?
 Don Manuel.
 Er hat sie getröstet
 von Jahr zu Jahren
 auf eine Zeit,
 die alles lösen werde.
 Chor. (Gajetan.)
 Und diese Zeit,
 die alles lösen soll,
 hat er nicht bezeichnet
 sie näher deutend?
 Don Manuel.
 Seit wenig Monden
 der Greis drohete

Le CHŒUR. (Gaétan.)
 Qui est l' (cet) homme?
 Ne me retiens (cache) rien,
 car ce n'est qu'en le sachant
 que je puis
 le conseiller utilement.
 DON MANUEL.
 Un vieux serviteur
 vient de temps en temps,
 le seul messager
 entre l'enfant et la mère.
 Le CHŒUR. (Gaétan.)
 N'as-tu rien appris
 de ce vieillard?
 L'âge (la vieillesse) est timide
 et loquace.
 DON MANUEL.
 Je n'osais jamais
 céder à une curiosité,
 qui pût exposer-au-péril
 mon bonheur secret.
 Le CHŒUR. (Gaétan.)
 Mais quelle était
 la teneur de ses paroles,
 quand il venait pour visiter
 la jeune-fille?
 DON MANUEL.
 Il a cherché-à-consoler elle
 d'année en année
 par la promesse d'un temps,
 qui résoudrait tout.
 Le CHŒUR. (Gaétan.)
 Et ce temps,
 qui doit tout résoudre,
 ne l'a-t-il pas désigné
 en l'indiquant plus-près?
 DON MANUEL.
 Depuis peu de mois
 le vieillard la menaçait

Mit einer nahen Wendung ihres Schicksals.

Chor. (Gaetan.)

Er drehte, sagst du? Also fürchtest du
Ein Licht zu schörten, das dich nicht erfreut?

Don Manuel.

Ein jeder Wechsel schreckt den Glücklichen,
Wo kein Gewinn zu hoffen, dreht Verlust.

Chor. (Gaetan.)

Doch konnte die Entdeckung, die du fürchtest,
Auch deiner Liebe günst'ge Zeichen bringen.

Don Manuel.

Auch kürzen konnte sie mein Glück; drum wähl' ich
Das Sicherste, ihr schnell zuvor zu kommen.

Chor. (Gaetan.)

Wie das, o Herr? Mit Furcht erfüllst du mich,
Und eine rasche That muß ich besorgen.

Don Manuel.

Schon seit den letzten Monden ließ der Greis
Geheimnißvolle Winke sich entfallen,
Daß nicht mehr ferne sei der Tag, der sie
Den Ahrigen zurücke geben werde.
Seit gestern aber sprach er's deutlich aus,
Daß mit der nächsten Morgensonne Strahl -

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Il menaçait, dis-tu ? Tu crains donc d'être éclairé d'une lumière qui ne te réjouisse point ?

DON MANUEL. Tout changement effraye celui qui est heureux. Où il n'y a point de gain à espérer, on craint de perdre.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Mais cette découverte que tu redoutes peut aussi apporter à ton amour des signes favorables.

DON MANUEL. Et de même elle pouvait ruiner mon honneur. Voilà pourquoi j'ai pris le parti le plus sûr, celui de la prévenir.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Comment, seigneur ? Tu me remplis de crainte, et malgré moi je tremble que tu n'aies été trop prompt.

DON MANUEL. Déjà dans ces derniers mois le vieillard laissait entrevoir, par des signes mystérieux, que le jour n'était plus loin qui la rendrait aux siens. Mais depuis hier il s'est exprimé clairement, il a dit qu'aux premiers rayons de la matinée prochaine... or c'est le jour qui luit maintenant... son destin se

mit einer nahen Aenderung
ihres Schicksals.

Gher. (Gaetan.)

Er drohte, sagst du?

Wieso fürchtet du
zu sterben an Licht,
das dich nicht enttöt?

Don Manuel.

Ein jeder Mensch
schreift sein Schicksal;
we kein Omen zu hoffen,
droht Gefahr.

Gher. (Gaetan.)

Doch die Entscheidung,
die du fürchtest,
könnte auch bringen
günstige Zeichen deiner Liebe.
Don Manuel.

Sie konnte auch
kürzen mein Glück;
dum wählte ich
das Fieber,
ist zuerst zu temmen schnell.

Gher. (Gaetan.)

Wie das, o Gar?
Du erfüllst mich mit Jurdht,
und ich muß befürchten
eine rasche That.

Don Manuel.

Schon seit den letzten Wenden
der Kreis ließ sich entfallen
geheimnisvolle Winke,
daß der Tag sei nicht mehr ferne,
der sie werde zurücke gehen
den Ahrigen.

Aber seit gestern
er sprach es aus deutlich,
daß mit Strahl
der nächsten Morgenröthe —

d'un prochain changement
de (dans) sa destinée.

Le chœur. (Gaetan.)

Il menaçait, dis-tu?

Donc tu crains
de recevoir une lumière,
qui ne te réjouisse pas?

DON MANUEL.

Chaque changement
effraye l'heureux;
car où nul gain n'est à espérer,
la perte menace (est à craindre).

Le chœur. (Gaetan.)

Cependant la découverte,
que tu redoutes,
pouvait aussi apporter (amour,
des indices favorables à ton
DON MANUEL.

Elle pouvait aussi
détruire mon bonheur;
c'est pourquoi je choisis
le parti le plus sûr,
celui de la prévenir au plus vite.

Le chœur. (Gaetan.)

Comment cela, ô seigneur?
Tu me remplis de crainte,
et je dois appréhender
une action vive.

DON MANUEL.

Déjà depuis les derniers mois
le vieillard laissa échapper
des signes mystérieux, loin,
indiquant que le jour n'était plus
qui la rendrait
aux siens.

Mais depuis hier
il l'exprimait clairement,
disant qu'avec le rayon
du prochain soleil-du-matin, —

Dies aber ist der Tag, der heute leuchtet —
 Ihr Schicksal sich entscheidend werde lösen.
 Kein Augenblick war zu verlieren, schnell
 War mein Entschluß gefaßt und schnell vollstreckt.
 In dieser Nacht raubt' ich die Jungfrau weg
 Und brachte sie verborgen nach Messina.

(Chor. (Gaetan.)

Welch kühn verwegen-räuberische That!
 — Verzeih', o Herr, die freie Tadelrede!
 Doch Solches ist des weisern Alters Recht,
 Wenn sich die rasche Jugend kühn vergißt.

Don Manuel.

Unfern vom Kloster der Barmherzigen,
 In eines Gartens abgeschied'ner Stille,
 Der von der Neugier nicht betreten wird,
 Trennt' ich mich eben jetzt von ihr, hieher
 Zu der Versöhnung mit dem Bruder eilend.
 In banger Furcht ließ ich sie dort allein
 Zurück, die sich nichts weniger erwartet,
 Als in dem Glanz der Fürstin eingeholt
 Und auf erhabenem Fußgestell des Ruhms

déciderait. Il n'y avait pas un moment à perdre, ma résolution fut bientôt prise et bientôt exécutée. Cette nuit, j'ai enlevé la jeune fille et je l'ai conduite secrètement à Messine.

LE CHŒUR. (GAETAN.) Quelle audace! quel téméraire attentat!... Pardonne, seigneur, la libre sévérité de mon jugement; mais tel est le droit de la vieillesse plus sage, quand la prompte jeunesse s'oublie témérairement.

DON MANUEL. Non loin du couvent des sœurs de la Miséricorde, dans la paisible solitude d'un jardin, où la curiosité ne pénétrerait point, je viens à l'instant de me séparer d'elle, accourant ici pour me réconcilier avec mon frère. Je l'ai laissée seule en ce lieu, inquiète et craintive, et ne s'attendant guère qu'on la vienne chercher avec une pompe royale, et qu'on la place, aux yeux de tout Messine, sur le majestueux piédestal de la gloire. Car elle ne doit

ader dies ist der Tag,
 der leuchtet heute —
 ihr Schicksal sich werde lösen
 entscheidend.
 Mein Augenblick war zu verlieren,
 mein Entschluß war gefaßt schnell
 und schnell vollstreckt.
 In dieser Nacht
 raubte ich weg die Jungfrau
 und brachte sie verbergen
 nach Messina.
 (Chor. (Gajetan.)
 Welch Kühne That
 verwegen-räuberische!
 — Verzeihe, o Herr,
 die freie Tadelrede!
 Doch Solches ist
 des weissen Alters Recht;
 wenn die rasche Jugend
 sich vergißt kühn.
 Don Manuel.
 Unfern vom Kloster
 der Barmherzigen,
 in abgeschiedener Stelle
 eines Gartens,
 der nicht betreten wird
 von der Neugier,
 trennte ich mich von ihr
 eben jetzt,
 eilend hieher
 zu der Versöhnung mit dem Bruder.
 Ich ließ sie dort zurück allein
 in banger Furcht,
 die sich erwartet nichts weniger,
 als eingeholt zu werden
 in dem Glanz der Fürstin
 und ausgestellt
 auf erhabnem Fußgestell
 des Ruhms

or c'est le jour,
 qui luit aujourd'hui, —
 son sort se résoudrait
 définitivement.
 Pas-un moment était à perdre,
 ma résolution fut bientôt prise
 et bientôt exécutée.
 Dans cette nuit-ci
 j'ai enlevé la jeune-fille
 et je l'ai conduite secrètement
 à Messine.
 Le CHOEUR. (Gaétan.)
 Quel attentat téméraire,
 audacieux-à-la-manière-des-bri-
 ... Pardonne, ô seigneur, [grands!
 le libre discours-de-blâme!
 Mais pareille-chose est
 le droit de l'âge plus-sage,
 quand la prompte jeunesse
 s'oublie témérairement.
 DON MANUEL.
 Non-loin du couvent
 des sœurs-de-la-Miséricorde,
 dans le lieu isolé
 d'un jardin,
 qui n'est pas visité
 par la curiosité,
 je me séparais d'elle
 précisément maintenant,
 accourant ici [frère.
 à la réconciliation avec le (mon).
 Je l'y laissai seule
 dans une peur inquiète, [moins,
 elle qui ne s'attend à rien de
 qu'à être rejointe (ramenée)
 dans l'éclat de la souveraine
 et exposée
 sur un des piédestal élevé
 de la gloire

Vor ganz Messina ausgestellt zu werden.
 Denn anders nicht soll sie mich wiedersehn,
 Als in der Größe Schmuck und Staat und feillich
 Von eurem ritterlichen Gher umgeben.
 Nicht will ich, daß Den Mannels Verlobte
 Als eine Heimathlose, Allürige
 Der Mutter nahen soll, die ich ihr gebe!
 Als eine Fürstin fürstlich will ich sie
 Einführen in die Hofburg meiner Väter.

(Chor. Gaetan)

Gebiete, Herr! Wir harren deines Winks.

Den Manuel.

Ich habe mich aus ihrem Arm gerissen,
 Doch nur mit ihr werd' ich beschäftigt sein.
 Denn nach dem Pazar sollt ihr mich anseht
 Begleiten, wo die Mehren zum Verkauf
 Ausstellen, was das Morgenland erzeugt
 An edelm Stoff und feinem Kunstgebild.
 Erst wählet aus die zierlichen Sandalen,
 Der zartgeformten Füße Schuh und Pier;
 Dann zum Gewande wählt das Kunstgewebe
 Des Indiers, hellglänzend, wie der Schnee

me revoir que dans l'éclat et l'appareil de la grandeur, solennelle-
 ment entouré de votre chœur chevaleresque. Je ne veux pas que la
 fiancée de don Manuel approche comme une fugitive sans patrie de
 la mère que je lui donne. Je veux l'introduire royalement, en prin-
 cesse, dans le château de mes pères.

LE CHŒUR (GAETAN). Ordonne, seigneur! Nous attendons ton
 signal!

DON MANUEL. Je me suis arraché de ses bras, mais je ne serai
 occupé que d'elle. Car sur-le-champ vous m'accompagnerez au
 bazar où les Maures exposent en vente tout ce que l'Orient produit
 de nobles étoffes et de créations de l'art le plus exquis. Choisissez
 d'abord les sandales élégantes, parure et protection de ses pieds
 délicats; puis prenez, pour ses vêtements, ces merveilleux tissus
 de l'Inde qui brillent d'une blancheur pareille aux neiges de

vor ganz Messina.
Denn sie soll mich nicht wiedersehen
anders, als in Schmuck
und Staat der Größe
und festlich umgeben
von eurem ritterlichen Chœur.
Ich will nicht,
daß Don Manuels Vertokte
nahe sein der Mutter,
die ich ihr gebe,
als eine Gemathlose,
Glückliche!
Ich will sie einführen fürstlich
in die Festung
meiner Väter
als eine Fürstin.
(Chœur. GAETAN.)
Gebiete, Herr!
Wir haben keines Wints.
Don Manuel.
Ich habe mich gerissen
aus ihrem Arm,
doch ich werde sein beschäftigt
mit ihr nur.
Denn anget
ihr sollt mich begleiten
nach dem Pazar, wo die Mohren
ausstellen zum Verkauf,
was das Morgenland erzeugt
an edelm Zier
und feinem Kunstgebilde.
Wählet erst aus
die zierlichen Sandalen,
Schuh und Rier
der sartzgefernten Lärje;
dann zum Gewande
wählet das Kunstgewebe
des Indiers,
hellglänzende,

FIANCÉE DE MESSINE.

devant tout Messine.
Car elle ne doit pas me revoir
autrement, que dans l'appareil
et la pompe de la grandeur
et solennellement entouré
de votre chœur chevaleresque.
Je ne veux pas,
que la fiancée de don Manuel
s'approche de la mère,
que je lui donne,
comme une personne sans-patrie,
comme une fugitive! [ment
Je veux l'introduire princière-
dans le château-de-la-cour
de mes pères
comme une princesse.
Le chœur. (GAETAN.)
Ordonne, seigneur!
Nous attendons ton signal.
DON MANUEL.
J'ai arraché moi
de son (ses) bras,
mais je serai occupé
d'elle seulement.
Car maintenant
vous devez m'accompagner
au hazard, où les Maures
exposent en vente,
ce-que l'Orient produit
en (de) riches étoffes
et de fins objets-d'art-plastique.
Choisissez d'abord
les élégantes sandales,
protection et parure [formés;
des (de ses) pieds délicatement-
puis pour ses vêtements
choisissez le tissu-d'art
de l'Indien,
d'une-blancheur-éclatante,

7

Des Aetna, der der nächste ist dem Licht —
 Und leicht umfließ' es, wie der Morgenluft,
 Den zarten Pan der jugendlichen Glieder.
 Von Purpur sei, mit zarten Händen Goldes
 Durchwirft, der Gürtel, der die Lunica
 Unter dem zücht'gen Busen reizend knüpft.
 Dazu den Mantel wählt von glänzender
 Seide gewebt, in bleichem Purpur schimmernd,
 Ueber der Achsel heft' ihn eine goldne
 Kicade — Auch die Spangen nicht vergeßt,
 Die schönen Arme reizend zu umgürten,
 Auch nicht der Perlen und Korallen Schmud,
 Der Meeresgöttin wundersame Gaben.
 Um die Locken winde sich ein Diadem,
 Gefüget aus dem köstlichsten Gestein,
 Worin der feurig glühende Rubin
 Mit dem Smaragd die Farbenflüge kreuze.
 Oben im Haarschmuck sei der lange Schleier
 Befestigt, der die glänzende Gestalt
 Gleich einem hellen Lichtgewölk, umfließe,

L'Etna, les plus voisins de la lumière du ciel, et qu'ils se répandent, légers comme la vapeur du matin, autour de sa taille de jeune fille, de son corps gracieux. Qu'elle soit de pourpre, brochée délicatement de fils d'or, la ceinture qui nouera sa tunique avec grâce au-dessous de son sein pudique. En outre, choisissez le manteau, tissu d'une soie brillante, qui éclate sous une pâle teinture de pourpre, et qu'une cigale d'or l'attache sur l'épaule... N'oubliez pas non plus les bracelets, qui entoureront ses beaux bras de leurs cercles charmants; ni la parure des perles et du corail, dons merveilleux de la déesse des mers. Qu'autour des hanches de sa chevelure se torde un diadème, formé des pierres les plus précieuses, où le rubis aux jets de flamme croise avec l'émeraude ses éclairs colorés. Que tout en haut, dans sa coiffure, soit fixé le long voile, qui, pareil à un nuage lumineux, flotte autour de sa taille éblouis-

wie der Schnee des Ätna,	comme la neige de l'Étna,
der ist der nächste,	qui est la plus voisine
dem Licht	à (de) la lumière du soleil...
und es untrübe leicht,	et qu'ils entourent légèrement,
wie der Morgendunst,	comme la vapeur-du-matin,
den zarten Bau	la structure délicate
der jugenelichen Glieder.	des (de ses) membres juveniles.
Von Purpur sei,	Qu'elle soit de pourpre,
besetzt mit zarten Häuten (Gef-)	brochée de fils fins d'or,
der Churzel, der turtelt reizend	l'accolure, qui nouera avec grâce
die Tunica	la tunique
unter dem zudrigen Pulen.	au-dessous du chaste sein.
Wählt dazu den Mantel	Choisissez à (avec) cela le man-
gewebt von glänzender Seide,	tissu d'une soie brillante, beau
schimmernd in bleichem Purpur,	éclatant dans du pourpre pâle,
eine gelene Cicade	qu'une cigale d'or
hefte ihn über der Achsel —	l'agrafe sur l'épaule....
Vergeht auch nicht	N'oubliez pas non-plus
die Spangen,	les bracelets,
zu umfassen reizend	pour entourer gracieusement
die weichen Arme,	les (ses) beaux bras,
auch nicht der Perlen Schmuck	ni non-plus la parure des perles
und Korallen,	et des coraux,
wundername Gaben	dons merveilleux
der Meeressäugin.	de la déesse-de-la-mer.
Ein Diadem winde sich um	Qu'un diadème entoure
die Locken,	les boucles de sa chevelure,
gefügt	formé
aus dem feinsten Gestein,	des pierres les plus précieuses,
worin der Rubin	parmi-lesquelles le rubis
feurig glühende	lançant-des-traits de-feu
frenge die farbenklige	croise les (ses) éclairs-colorés
mit dem Emaragd.	avec l'émeraude.
Oben im Haarjuchmund	Qu'en-haut dans la (sa) coiffure
sei befestigt der lange Schleier,	soit fixé le long voile,
der umliche	qui flotte-autour-de
die glänzende Gestalt,	la (sa) taille éblouissante,
gleich einem hellen	pareil à un blanc
Lichtgewölle,	nuage-lumineux,

Und mit der Myrte jungfräulichem Kranze
Vollende krönend sich das schöne Ganze.

(Chor. Gaetan.)

So soll geschehen, Herr, wie du gebietest,
Denn fertig und vollendet findet sich
Dies alles auf dem Bazar ausgestellt.

Don Manuel.

Den schönsten Zelter führet dann hervor
Aus meinen Ställen; seine Farbe sei
Sichtweiß, gleichwie des Zennengottes Pferde,
Von Purpur sei die Decke und Geschirr
Und Riegel reich besetzt mit edeln Steinen,
Denn tragen soll er meine Königin.
Ihr selber haltet euch bereit, im Glanz
Des Ritterstaates, unterm freud'gen Schall
Der Hörner, eure Fürstin heimzuführen.
Dies Alles zu besorgen, geh' ich jetzt,
Zwei unter euch erwähl' ich zu Begleitern,
Ihr Andern wartet mein — Was ihr vernahmt,
Verabht's in eures Rufens tiefem Grunde,
Bis ich das Band gelöst von eurem Munde.

(Er geht ab, von zweien aus dem Chor begleitet.)

sante, et que la virginale guirlande de myrte achève et couronne ce bel ensemble.

LE CHOEUR (GAËTAN.) Il sera fait, seigneur, comme tu ordonnes, car tout ce que tu desires se trouve exposé au bazar, prêt et achevé.

DON MANUEL. Et alors amenez la plus belle haquenée de mes écuries; qu'elle soit blanche, d'un blanc lumineux, comme les chevaux du dieu du soleil; que la housse soit de pourpre, le harnais et la bride richement ornés de porcelaines, car elle doit porter ma reine. Vous-mêmes, tenez-vous prêts à conduire chez moi votre princesse, dans tout l'éclat de l'appareil chevaleresque, au son joyeux des fanfares. Je vais de ce pas m'occuper de tous ces apprêts; que deux d'entre vous m'accompagnent et que les autres m'attendent... Ce que vous venez d'entendre, gardez-le au fond de vos cœurs, jusqu'à ce que je rompe le lien de vos lèvres. (Il sort, accompagné de deux hommes du chœur.)

und das schöne Ganze vollende sich
frönend

mit jungfräulichem Kranz
der Myrte.

Gher. (Gaétan.)

Es soll geschehen, Herr,

wie du gebietest,

denn dies Alles findet sich

ausgestellt auf dem Bazar

fertig und vollendet.

Don Manuel. [Zu allen

Dann führt herber aus meinen

den schönsten Kister;

seine Farbe sei

lichtweiß,

gleichwie des Sonnengettes Pferde,

die Feste sei von Purpur

und Weissirt und Zügel

reich beieut

mit edeln Steinen,

denn er soll tragen meine Königin.

Ihr selber haltet euch bereit

beizuführen

eure Nichte, im Glanz

des Ritterstaates,

unterm freudigen Schall

der Hornen.

Ich gehe jetzt,

zu besorgen dies Alles,

ich erwähle mei unter euch

zu Begleitern,

Ihr Andern wartet mein —

Was ihr vernahmt,

berahrt es in Grunde

tiefern eures Busens,

bis ich geleet das Band

von eurem Munde.

(Er geht ab,

begleitet von zweien

aus dem Chor.)

et que le bel ensemble s'achève
en se couronnant

avec la couronne virginale
du myrte.

Le CHOEUR. (GAÉTAN.)

Cela doit se-faire, seigneur,

comme tu l'ordonnes,

car tout ceci se trouve

exposé sur le (au) bazar

prêt et achevé.

DON MANUEL.

Ensuite amenez de mes écuries

la plus belle haquenée;

que sa couleur soit

d'un blanc lumineux, [soleil,

comme les chevaux du dieu-du-

que la housse soit de pourpre

et que le harnais et la bride

soient richement ornés

de pierres précieuses,

car elle doit porter ma reine.

Vous mêmes tenez vous prêts

à conduire-chez-moi

votre princesse, dans l'éclat

de l'appareil-chevaleresque,

sous le (au) son joyeux

des fanfares.

Je m'en vais maintenant,

pour me charger de tout cela,

je choisis deux d'entre vous

pour compagnons,

vous autres, attendez moi...

Ce-que vous avez-entendu,

gardez le dans le fond

le plus profond de votre cœur,

jusqu'à-ce-que j'aie ôté le lien

de votre bouche.

(Il part,

accompagné de deux hommes

du chœur.)

Gher. (Gajetan.)

Sage, was werden wir jetzt beginnen,
Da die Kisten ruhen vom Streit,
Auszufüllen die Leere der Stunden,
Und die lange unendliche Zeit?
Etwas fürchten und heißen und sorgen
Muß der Mensch für den kommenden Morgen,
Daß er die Schwere des Daseins ertrage,
Und das ermüdende Gleichmaß der Tage,
Und mit erfrischendem Windeswehen
Kränkelnd bewege das stehende Leben.

Giner aus dem Gher. (Manfred.)

Schön ist der Friede! Ein lieblicher Knabe
Plegt er gelagert am ruhigen Bach,
Und die hüpfenden Vämmer grasen
Frisch um ihn auf dem sonnigten Rasen,
Süßes Lachen entlockt er der Älste,
Und das Echo des Berges wird nach,
Lied im Schimmer der Abendröthe
Wiegt ihn in Schlummer der marmelade Bach.
Aber der Krieg auch hat seine Ehre,
Der Beweger des Menschengeschicks;
Mir gefällt ein lebendiges Leben,

LE CHOEUR. (Gajetan.) Dis-moi, qu'allons-nous entreprendre, maintenant que nos princes ont cessé leur querelle, pour remplir le vide des heures et la longueur insigne du temps? Il faut que l'homme ait pour la mañana prochaine une crainte, un espoir, un souci, pour qu'il puisse supporter le poids de l'existence et l'écoeuvante monotonie des jours; il faut que, par un souffle rafraîchissant, il rale et renoue la surface stagnante de la vie.

LE HOMME DU CHOEUR. (Manfred.) Belle est la paix! Elle ressemble à un jeune enfant qui repose au bord d'un paisible ruisseau, et les agneaux bondissent joyeusement autour de lui, paissent le gazon qui éclaire le soleil. Il tire de sa flûte de doux sons, et l'écho de la montagne s'éveille, ou bien, aux rouges lueurs du couchant, le ruisseau qui murmure, le berce et l'endort. Mais le guerrier a aussi son charme et sa gloire, la guerre qui agite la destinée humaine. Moi, j'aime une vie animée; j'aime cet éternel mouvement

Eger. (Gajetan.)

Sage, was werden wir beginnen
jezt, da die Rürten
ruhen vom Streit,
anzufüllen die Leere der Stunden,
und die lange unendliche Zeit?
Der Mensch muß fürchten
und hoffen etwas
und sorgen
für den kommenden Morgen,
daß er ertrage
die Schwere des Daseins
und das ermüdende Gleichmaß
der Tage,
und bewege das stehende Leben
träumelnd
mit erquickendem Winde wehen
Einer aus dem Gese.
(Manfred.)

Der Dasein Brücken!
Um lieblicher Anabe
heit er schlauert
am ruhigen Bach,
und die burscheften Vämmer
grafen lachend um ihn
auf dem sonnigen Flaut,
er entleert der gläte
finken Läden,
und das Echo des Berges
wird wach,
oder im Schimmer
der Abendröthe
bei murrende Bach
wiegt sich in Schlummer.
Aber der Krieg auch,
der Beweger
des Menschengeschicks,
hat seine Gabe;
nur gelaut ein lebendiges Leben,

Le cœur. (Gaëtan.)

Dis, qu'entreprendrons nous
maintenant, que les(nos)princes
se délassent de la guerre,
pour remplir le vide des heures
et le long temps infini ?
L'homme doit craindre
et espérer quelque-chose
et se-soucier
pour le matin venant,
afin-qu'il supporte
le poids de l'existence
et la fatigante mesure-uniforme
des jours,
et qu'il agite la vie stagnante
en la ridant
avec un souffle rafraichissant.
Un homme du cœur.

(Manfred.)

La paix est belle !
Semblable à un aimable enfant
elle gît campée (étendue)
au bord d'un paisible ruisseau,
et les agneaux bondissants
paissent gaiement autour-de-lui
sur le gazon ensoleillé,
il tire de la (sa) flûte
des sons harmonieux,
et l'écho de la montagne
s'éveille,
ou bien dans (a) la lueur
du rouge-du-soir
le ruisseau qui-murmure
le berce dans le sommeil...
Mais la guerre aussi,
le moteur
de la destinée-humaine,
à son honneur;
à moi plaît une vie animée,

Mir ein ewiges Schwanen und Schwingen und Schweben
Auf der steigenden, fallenden Welle des Glücks.

Denn der Mensch verkümmert im Frieden,
Müßige Ruh ist das Grab des Muths.
Das Gesetz ist der Freund des Schwachen,
Alles will es nur eben machen,
Möchte gerne die Welt verflachen;
Aber der Krieg läßt die Kraft erscheinen,
Alles erhebt er zum Ungemeinen,
Selber dem Feigen erzeugt er den Muth.

Ein Zweiter. (Berengar.)

Stehen nicht Amors Tempel offen?
Wallet nicht zu dem Schönen die Welt?
Da ist das Fürchten! da ist das Hoffen!
König ist hier, wer den Augen gefällt!
Auch die Liebe bewegt das Leben,
Daß sich die graulichsten Farben erheben.
Reizend betrügt sie die glücklichen Jahre,
Die gefällige Tochter des Schaums!
In das Gemeine und Traurigwahre
Webt sie die Bilder des goldenen Traums.

Ein Dritter. (Gajetan.)

Bleibe die Blume dem blühenden Lenze,

qui vous fait balancer et flotter sur la vague de la fortune, haute et basse tour à tour.

Car l'homme languit dans la paix; un repos oisif est la tombe du courage. La loi est l'ennemi du fabule, elle ne tend qu'à tout niveler et aplanirait volontiers le monde; mais la guerre fait paraître la force, elle élève tout à une grandeur non commune, même au lâche elle donne du cœur.

UN SECOND. (BERENGAR.) Les temples de l'amour ne sont-ils pas ouverts? Le monde ne court-il pas adorer la beauté? La est la crainte! la l'espérance! La est roi qui plaît aux yeux. L'amour aussi agite la vie, il en rehausse les teintes grisâtres. L'aimable fille de l'écume trompe nos belles années par de charmantes illusions, et sur le triste et vulgaire tissu de la réalité elle brode les images des rêves d'or.

UN TROISIÈME. (GAJETAN.) Laissons la fleur au printemps floris-

mir ein ewiges Schwanken
und Schwingen
und Schweben
auf der Welle des Glücks
steigenden, fallenden.

Denn der Mensch
verkümmert im Frieden,
müßige Ruhe
ist das Grab des Muths. *(Schén.)*
Das Weib ist der Arcand des Schwa-
es will nur eben machen alles,
möchte gerne
verflachen die Welt;
aber der Krieg
läßt erscheinen die Kraft,
er erhebt alles zum Ungemeinen,
selber dem Weigen
er erweut den Muth.
Ein Zweiter. (Berengar.)
Stehen nicht eifen
die Tempel Amers?
Wallet nicht die Welt
zu dem Schönen?
Da ist das Dunkeln!
da ist das Heßen! Hier ist Mönig,
wer gefällt den Augen!
Auch die Liebe bewegt das Leben,
daß die graulichten Farben
sich erheben.
Sie, die gefällige Tochter
des Schaums
betriigt reizend
die glücklichen Jahre!
Sie weht in das Gemeine
und Traurigwahr
die Bilder des goldenen Traums.
Ein Dritter. (Gajetan.)
Die Blume bleibe
dem blühenden Lenze,

à moi un éternel mouvement
et un balancement
et un bercement-léger
sur la vague du bonheur
montant et descendant.

Car l'homme
déperit dans la paix,
l'oisive indolence
est le tombeau du courage.
la loi est l'ami du faible,
elle ne veut qu'unir tout,
elle voudrait volontiers
aplanir le monde;
mais la guerre
laisse paraître la force,
elle élève tout à l'extraordinaire,
même au lâche
elle fait-naître le courage.
UN SECOND. (Béranger.)
Ne sont-ils pas ouverts
les temples de l'Amour?
Le monde ne va-t-il pas
au-devant du beau?
Là est la crainte!
là est l'espoir! Ici est roi,
celui-qui plaît aux yeux!
L'amour aussi agite la vie,
de-sorte-que les teintes grisâtres
se rehaussent *par lui.*
Elle, l'aimable fille
de l'écume *des mers*
trompe *en charmant*
les heureuses années!
Elle brode dans (sur) le vulgaire
et le réel-triste *de la vie*
les images du rêve d'or.
UN TROISIEME. (Gajetan.)
Que la fleur reste
au printemps florissant,

Scheine das Schöne, und flechte sich Kränze,
 Wem die Vocken noch jugendlich grünen;
 Aber dem männlichen Alter ziemt's,
 Einem ernstern Gott zu dienen.

Erster. (Manfred.)

Der strengen Diana, der Freundin der Jagden,
 Lasset uns folgen ins wilde Gebölz,
 Wo die Wälder am dunkelsten nachten,
 Und den Springbock mürzen vom Fels.
 Denn die Jagd ist ein Gleichniß der Schlacht:
 Des ernsten Kriegsgottes lustige Braut --
 Man ist auf mit dem Morgenstrahl,
 Wenn die schmetternden Hörner laden
 Lustig hinaus in das dampfende Thal,
 Ueber Berge, über Klüfte,
 Die ermatteten Glieder zu baden
 In den erfrischenden Strömen der Lüfte!

Zweiter. (Perengar.)

Oder wollen wir uns der blauen
 Göttin, der ewig bewegten, vertrauen,
 Die uns mit freundlicher Spiegelbelle
 Ladet in ihren unendlichen Schooß?
 Bauen wir auf der tanzenden Welle
 Uns ein lustig schwimmendes Schloß?

sant! Que la beauté brille, et qu'il se tresse des guirlandes, celui que parent encore les blondes boucles de la jeunesse, mais à l'âge mûr il convient de servir une divinité plus grave.

LE PREMIER. (MANFRED.) Suivons l'austère Dieu, l'Amie de la chasse, dans la forêt sauvage, là où la nuit des bois est la plus épaisse, et pourchassons le bouquetin du haut du rocher. Car la chasse est une image des combats, la jeunesse fiancée du sévère dieu de la guerre... On est debout dès l'aurore, quand le jeu des frênes des trompes vous appelle dans la vallée au sol fumant, vous invite à franchir les monts, les ravins, à baigner vos membres fatigués dans des flots d'air rafraîchissant.

LE SECOND. (PERENGAR.) Ou voulez-vous vous confier à la déesse azurée qui jamais n'a de repos, et qui, nous offrant son riant miroir, nous attire dans son domaine sans bornes? Nous construi-

das Schwöne scheine,
 und wenn die Vesen
 noch grünen
 jugendlich,
 flüchte sich Stränge;
 aber es ziemt dem männlichen Alter,
 zu dienen einem ruhigeren Gott.
 Dritter. (Manfred.)
 Lasset uns folgen
 der strengen Diana,
 der Königin der Jagden,
 ins wilde Gebirg,
 wo die Hirsche nachten
 am dunkelsten, und hürzen
 den Zerknirschten vom Fels.
 Denn die Jagd
 ist ein Gleichniß der Schlachten,
 lustige Braut
 des ersten Kriegsgeistes. —
 Man ist auf
 mit dem Morgenroth,
 wenn die schmetternden Sphären
 laden lustig hinaus
 in das Thal
 dampfende,
 über Berge,
 über Klüfte,
 zu baden die ermatteten Glieder
 in den erfrischenden Strömen
 der Luft!
 Vierter. (Béranger.)
 Oder wollen wir uns vertrauen
 der blauen Gertin,
 der ewig bewegten,
 die uns ladet
 mit freundlicher Spiegelbelle
 in ihren unendlichen Schöß?
 Bauen wir uns
 auf der tanzenden Welle

*que le beau brille,
 et que celui à qui les boucles
 sont-blondes encore
 pendant sa jeunesse,
 se tresse des guirlandes;
 mais il convient à l'âge viril,
 de servir un dieu plus grave.*
Le PREMIER. (Manfred.)
 Laissez nous suivre
 la sévère Diane,
 l'amie des chasses,
 dans la forêt sauvage,
 où les bois s'obscurcissent [ter
 le plus profondément, et précipi-
 la gazelle *du haut du rocher.*
 Car la chasse
 est une image des combats,
 la joyeuse fiancée
 de l'austère dieu-de-la-guerre...
 On est levé [matinal,
 avec le premier rayon-du-soleil-
 lorsque les fanfares retentissantes
 invitent gaiement dehors (a sor-
 dans la vallée [tir)
 d'où-montent-des-vapeurs,
 à courir par-dessus des monts,
 par-dessus des précipices,
 à baigner les membres fatigués
 dans les courants rafraichissants
 des ailes!
Le SECOND. (Béranger.)
 Ou voulons nous nous confier
 à la déesse azurée, ment,
 à la déesse toujours en-mouve-
 qui nous invite (attire)
 avec un luisant-miroir flottant
 dans son sein sans-bornes ?
 Nous construisons nous
 sur la vague dansante

Wer das grüne, kristallene Feld
 Pflügt mit des Schiffes eilendem Riele,
 Der vermählt sich das Glück, dem gehört die Welt,
 Ohne die Saat erblüht ihm die Ernte!
 Denn das Meer ist der Raum der Hoffnung
 Und der Zufälle launisch Reich!
 Hier wird der Reiche schnell zum Armen,
 Und der Kermise dem Fürsten gleich.
 Wie der Wind mit Gedankenschnelle
 Läuft um die ganze Windesrose,
 Wechseln hier des Geschickes Loese,
 Dreht das Glück seine Kugel um,
 Auf den Wellen ist Alles Welle,
 Auf dem Meer ist kein Eigenthum.

Dritter. (Gajetan.)

Aber nicht bloß im Wellenreiche,
 Auf der wogenden Meeresfluth,
 Auch auf der Erde, so fest sie ruht
 Auf den ewigen, alten Säulen,
 Wanket das Glück und will nicht weilen.

rous-nous sur la vague flottante un château qui nage gaiement?
 Celui qui, de la proue rapide de son vaisseau, laboure la verte
 plaine, le cristal de l'onde, celui-là épouse la fortune, le monde
 lui appartient; pour lui, sans qu'il ait semé, la moisson fleurit.
 Car la mer est le théâtre de l'espérance, l'empire capricieux des
 hasards. Là le riche devient subitement pauvre, et le plus pauvre l'égal
 du prince. Comme le vent, avec la vitesse de la pensée, fait tout
 le tour du compas, ainsi changent ici les lots du destin, ainsi
 tourne la roue de la fortune. Sur les flots tout est flot mobile, sur
 la mer il n'est point de propriété.

LE TROISIEME. (GAJETAN.) Mais ce n'est pas seulement sur l'em-
 pire des vagues, sur le sein flottant des mers, c'est sur la terre
 aussi, quelque affermie qu'elle soit sur ses antiques et éternelles
 colonnes, que la fortune chancelle et ne veut point s'arrêter... Cette

ein lustig schwimmendes Schloß?	un château nageant gaiement?
Wer pflügt	Celui-qui laboure
mit eilendem Riele	avec la quille rapide
des Schiffes	du (de son) navire
das grüne, tritallene Feld,	la plaine verte, et de-cristal,
der vermählt sich das Glück,	celui-là s'unit le bonheur,
dem gehört die Welt,	à celui-là appartient le monde,
die Ernte erblüht ihm	la moisson fleurit à (pour) lui
ohne die Saat!	sans la (sème) semence!
Denn das Meer	Car la mer
ist der Raum	est l'espace (le champ)
der Hoffnung	de l'espérance
und launisch Reich	et l'empire capricieux
der Zufälle!	des accidents!
Hier der Reiche	Ici le riche
wird schnell zum Armen,	devient rapidement un pauvre
und der Ärmste	et le plus-pauvre
gleich dem Fürsten.	devient égal au prince.
Wie der Wind läuft	Comme le vent court
mit Gedankenidnelle	avec la rapidité-de-la-pensée
um die ganze Windeese,	autour-de toute la rose-des-
des Weichsel's Seeje	ainsi les sorts du destin [vents,
wechseln hier,	changent ici,
das Glück	ainsi le bonheur
dreht um seine Aegel,	retourne sa boule (roue),
auf den Wellen	sur les flots
Alles in Welle,	tout est flot,
auf dem Meer	sur la mer
ist kein Eigenthum.	il-n'y-a pas-de propriété.
Dritter. (Gajetan.)	Le troisieme. (Gaétan.)
Aber nicht kleb	Mais non seulement
im Wellenreiche,	dans l'empire-des-vagues,
auf der wogenden Meeresfluth,	sur les flots-de-la-mer agités,
auch auf der Erde,	sur la terre aussi,
so fest sie ruht	si solidement qu'elle repose
auf den ewigen,	sur les bases éternelles
alten Säulen,	et antiques colonnes,
das Glück wanket	le bonheur chancelle
und will nicht weilen.	et ne veut point demeurer.

— Sorge gibt mir dieser neue Frieden,
 Und nicht fröhlich mag ich ihm vertrauen;
 Auf der Lava, die der Berg geschieden,
 Möcht' ich nimmer meine Hütte bauen.
 Denn zu tief schon hat der Haß gefressen,
 Und zu schwere Thaten sind geschehn,
 Die sich nie vergeben und vergeßen;
 Noch hab' ich das Ende nicht gesehn,
 Und mich schrecken ahnungsvolle Träume!
 Nicht Wahrsagung reden soll mein Mund;
 Aber sehr mißfällt mir dies Geheime,
 Tiefer Ehe segentloser Bund,
 Diese lichtscheu krummen Liebespfade,
 Dieses Klosterraubs verwegne That;
 Dem das Gute liebt sich das Gerade,
 Böse Früchte trägt die böse Saat.

(Berengar.)

Auch ein Raub war's wie wir alle wissen,
 Der des alten Fürsten ehliches Gemahl

nouvelle paix me donne des soucis et je ne puis m'y fier avec joie. Sur la lave que le mont a vomie, jamais je ne voudrais bâtir ma cabane. Car la haine a déjà fait de trop profonds ravages; il s'est commis de trop graves attentats, qui jamais ne se pardonnent ni ne s'oublient. Je n'ai pas encore vu la fin, et les pressentiments de mes rêves m'épouvantent. Je ne veux pas que ma bouche rende des oracles, mais ce mystère me déplaît fort, ce lien d'hymen non consacré, ces tortueux sentiers d'au noir qui redoutent la lumière, cette témérité du rapt dans un cloître; car le bien suit la voie droite, et la mauvaise semence produit de mauvais fruits.

(BERENGAR.) Ce fut aussi un enlèvement, comme nous le savons tous, qui entraîna dans un lit criminel l'épouse de l'ancien prince,

— Dieser neue Friede
gibt mir Zerze,
und ich mag nicht fröhlich
Ihm vertrauen;
auf der Lava,
die der Berg geschlehen,
ich meiste nimmer
bauen meine Hütte.
Denn der Haß hat gefressen
schon zu tief,
und in schwere Thaten
sind gerathen,
die sich nie vergeben
und vergeßen;
ich habe noch nicht gesehen
das Ende,
und Träume
ahnungsreife
schrecken mich!
Mein Mund soll nicht
reden Wahsagung;
aber dies Geheime
mißfällt mir sehr,
jeglicher Bund
dieser Ehe,
dies trümmen Liebespaar.
Lichtlichen,
verwegene That
dieses Klebsterraubs;
denn das Gute
liebt sich das Gerade,
die böse Saat
trägt böse Früchte.
(Berengar.)
Es war auch ein Raub
wie wir wissen alle,
der gerissen
das ehliche Gemahl
des alten Fürsten

... Cette nouvelle paix
me donne du souci,
et je ne puis pas avec-joie
me-lier à elle;
sur la lave,
que le mont a rejetée,
je ne voudrais jamais-plus
bâtir ma cabane.
Car la haine a mordu
déjà trop profondément,
et des attentats trop graves
se sont commis,
qui ne se pardonnent jamais
et ne s'oublient;
je n'ai pas encore vu
la fin,
et des rêves
pleins-de-pressentiments
m'épouvantent!
Ma bouche ne doit pas
dire des prophéties;
mais ce secret mystère
me déplaît fort,
le lien sans-bénédiction
de ce mariage,
ces tortueux sentiers-d'amour
redoutant-la-lumière,
l'acte téméraire
de ce rapt-de (dans un)-couvent;
car le bien
aime le chemin droit,
et la mauvaise semence
porte de mauvais fruits.
(Bérenger.)
C'était aussi un enlèvement
comme nous le savons tous,
qui a entraîné
l'épouse conjugale
de l'ancien prince

In ein freckelnd Ehebett gerissen,
 Dem sie war des Vaters Wahl.
 Und der Abnherr schüttete im Zorne
 Gränenvoller Glücke schrecklichen Samen
 Auf das sündige Ehebett aus.
 Gräueltaten ohne Namen,
 Schwarze Verbrechen verbirgt dies Haus.

(Her. (Gajetan.)

Ja, es hat nicht gut begonnen,
 Glaubt mir, und es endet nicht gut;
 Denn gebüßt wird unter der Sonnen
 Jede That der verblendeten Wuth.
 So ist kein Zufall und blindes Voss,
 Daß die Brüder sich wüthend selbst zerstören;
 Denn verflucht ward der Mutter Schoß,
 Sie sollte den Haß und den Streit gebären.
 — Aber ich will es schweigend verhüllen,
 Denn die Rachegötter schafften im Stillen;
 Zeit ist's, die Unfälle zu beweinen,
 Wenn sie nahen und wirklich erscheinen.

(Der Her geht ab.)

Die Scene verwandelt sich in einen Garten, der die Aussicht auf das
 Meer eröffnet. Aus einem anliegenden Garten tritt

car le père d'abord l'avait choisie, et, dans sa colère, ce chef de
 la race répandit sur le compatib hymen la terrible semence d'af-
 freuses imaledictions. Cette maison cache des horreurs sans nom,
 de noirs forfaits.

LE CHOEUR. (GALTAN.) Oui, cela n'a pas bien commencé, et,
 croyez-moi, cela ne finira pas bien; car, sous le soleil, tous les
 méfaits de l'aveugle rage s'expiant tôt ou tard. Ce n'est point un
 hasard, ni l'effet d'un sort aveugle, si les deux frères s'acharnent
 à se détruire: le sein de leur mère a été maudit, elle devait
 enfanter la haine et la discorde... Mais je veux le cacher et me
 taire; car les dieux vengeurs travaillent en silence; il est temps
 de déplorer les désastres, quand ils approchent et réellement se
 montrent. Le chœur sort.

La scène se transforme en un jardin, d'où la vue s'étend sur la mer.
 D'un pavillon voisin sort Béatrice.

in ein frevelnd Ehebett,
denn sie war des Vaters Wahl.
Und der Abneht im Berne
schüttete aus i frecklichen Samen
graunrecher Schliche
auf das sündige Ehebett.

Dies Haus
verbirgt Gräuelthaten
ohne Namen,
schwarze Verbrechen.
(Chor. (Gaetan.)

Ja, es hat nicht gut begonnen,
und glaubt mir,
es endet nicht gut;
denn unter der Sonnen
jede That der verblendeten Wuth
wird abüßt.

Es ist kein Unfall
und blindes Loos,
daß die Brüder wüthend
sich zerstören selbst;
denn der Mutter Schoß
ward verflucht,
sie sollte gebären
den Haß und den Streit.

— Aber ich will
es verbüllen
schweigend,
denn die Rachegötter
schaffen im Stillen;
es ist Zeit,
zu beweinen die Unfälle,
wenn sie nahen
und wirklich erscheinen.

(Der Chor geht ab.)

Die Scene verwandelt sich
in einen Garten,
der eröffnet die Aussicht
auf das Meer.
Aus einem anliegenden Garten tritt

FIANCEE DE MESSINE.

dans un lit-conjugal criminel,
car elle fut le choix du père.
Et l'aïeul dans la (sa) colère
répandit la terrible semence
d'horribles malédictions
sur le coupable lit-conjugal.

Cette maison
cache des horreurs
sans nom,
de noirs crimes.

Le chœur. (Gaetan.)

Oui, cela n'a pas bien commencé,
et croyez moi,
cela ne finit (finira) pas bien;
car sous le soleil
tout acte de la rage aveuglée
est expié.

Ce n'est point-un hasard
et qui un sort aveugle,
que (s)ibles deux frères en-fureur
se détruisent eux-mêmes;
car le sein de la (leur) mère
était maudit,
elle devait enfanter
la haine et la discorde.

... Mais je veux
l'envelopper
silencieusement,
car les dieux-de-la-vengeance
travaillent en silence;
il est temps,
de déplorer les malheurs,
lorsqu'ils s'avancent
et réellement se-montrent.

(Le chœur part.)

La scène se change
en un jardin,
qui ouvre la perspective
sur la mer.
D'un jardin attenant sort

Beatrice

(geht unruhig auf und nieder, nach allen Seiten umherspähend. Plötzlich steht sie still und vorcht).

Er ist es nicht — Es war der Winde Spiel,
Die durch der Pinie Wipfel tausend streichen;
Schon neigt die Sonne sich zu ihrem Ziel,
Mit trägem Schritt seh' ich die Stunden schleichen,
Und mich ergreift ein schauerndes Gefühl,
Es schreckt mich selbst das wesenlose Schweigen...
Nichts zeigt sich mir, wie weit die Blicke tragen;
Er läßt mich hier in meiner Angst verzagen.

Und nahe hör' ich wie ein rauschend Wehr,
Die Stadt, die völkerrummelnde, ertosen;
Ich höre fern das ungeheure Meer
An seine Ufer dämpferbrandend stoßen.
Es stürmen alle Schrecken auf mich her,
Klein fühl' ich mich in diesem Furchtbargroßen,
Und fertsichleudert, wie das Blatt vom Baume,
Vertlier' ich mich im grenzenlosen Raume.

BEATRICE (elle va et vient avec inquiétude, regardant de tous côtés. Tout à coup, elle s'arrête et écoute. Ce n'est pas lui... C'était le bruit des vents dont le souffle se joue dans la cime du pin. Déjà le soleil s'abaisse vers l'horizon; je vois les heures qui se traînent d'un pas languissant, et un sentiment d'effroi me saisit. Ce silence même de la solitude m'épouvante. Rien ne se montre à moi, aussi loin que portent mes yeux. Il me laisse ici désespérer dans mon angoisse.

Et près d'ici j'entends, pareil à la cascade d'une digue, le bruit de la ville, où fourmille le peuple; au loin, j'entends la vaste mer, qui heurte ses rivages et s'y brise avec un sourd murmure. Toutes les terreurs viennent fondre sur moi; je me sens petite au milieu de cette grandeur effrayante, et, emportée comme la feuille de l'arbre, je me perds dans l'espace sans bornes.

Beatrice

(geht auf und nieder
unruhig,
umherspähend
nach allen Seiten.
Pflöglisch steht sie still
und horcht).

Er ist es nicht - -

Es war Spiel der Winde,
die streichen lauiend
durch der Pinie Wipfel;
schon die Sonne
neigt sich zu ihrem Ziel,
ich sehe die Stunden
schleichen
mit trägem Schritt,
und ein schauerndes Gefühl
ergreift mich,
selbst das weichenlose Schweben
schreckt mich....

Nichts zeigt sich mir,
wie weit die Blicke tragen;
er läßt mich hier
verzagen in meiner Angst.

Und ich höre nahe
wie ein Wehr
rauschend,
ertönen die Stadt,
die völkervimmernde;
ich höre fern das ungeheure Meer
dampferbrandend
stehen an seine Ufer.
Alle Schrecken
stürmen her auf mich,
in diesem Durchdargreifen
ich fühle mich klein,
und fertigeleubert,
wie das Blatt vom Baume,
ich verliere mich
im grenzenlosen Raume.

BÉATRICE

(laquelle va en-haut et en-bas
avec-inquiétude,
regardant-autour d'elle
dans-la-direction-de tous les côtés.
Tout-à-coup elle s'arrête
et écoute).

Ce n'est pas lui...

C'était le jeu des vents,
qui passent avec-bruit
à-travers la cime du pin;
déjà le soleil
s'incline vers son but,
je vois les heures
se traîner-avec-lenteur
avec (d') un pas languissant,
et un sentiment de-frayeur
s'empare-de moi,
même le silence, être sans-corps,
m'épouvante....

Rien ne se montre à moi,
aussi loin que portent les yeux;
il me laisse ici
désespérer dans mon angoisse.

Et j'entends près d'ici,
comme une digue
mugissante,
retentir la ville,
la ville fourmillant-de-peuple;
j'entends au loin l'immense mer
se-brisant-plus-sourdement
heurter contre ses rivages.
Toutes les (ces) terreurs
fondent sur moi,
dans cette grandeur effrayante
je me sens petite,
et lancée-au-loin, [l'arbre,
comme la feuille arrachée] de
je me perds
dans l'espace sans-bornes.

Warum verließ ich meine stille Zelle?
 Da lebst du ohne Sehnsucht, ohne Harm!
 Das Herz war ruhig, wie die Wiesenquelle,
 An Wünschen leer, doch nicht an Aenden arm.
 Ergriffen hab' ich dich des Lebens Welle,
 Mich faßt die Welt in ihren Kiesenarm;
 Zerrissen hab' ich alle frühern Bande,
 Vertrauend eines Schwures leichtem Pfande.
 Wo waren die Sinne?
 Was hab' ich gethan?
 Ergriff mich betörend
 Ein rasender Wahn?
 Den Schleier zerriß ich
 Jungfräulicher Rucht,
 Die Wirtin durchbrach ich der heiligen Zelle!
 Umstrichst mich blendend ein Zauber der Hölle?
 Dem Manne folgt' ich,
 Dem süßen Entführer, in sträflicher Flucht.
 O, komm mein Geliebter!
 Wo bleibst du und säumest? Befreie, befreie
 Die kämpfende Seele! Mich naget die Heule,
 Geißelt mich der Schmerz.
 Mit liebender Nähe versichre mein Herz.
 Und stell' ich mich dem Manne nicht ergeben,

Pourquoi ai-je quitté ma paisible cellule? Là, je vivais sans
 désirs inquiets, sans regrets! Mon cœur était tranquille comme
 la source de la prairie, vide de souhaits, mais non pauvre de joies.
 Maintenant, le flot de la vie m'a entraînée: le monde me saisis-
 sant dans ses bras de géant; j'ai rompu tous mes premiers liens, me
 liant au léger gage d'un serment.

Où était ma raison? Qu'ai-je fait? Est-ce une illusion, un délire
 qui m'a saisie, égarée?

J'ai déchiré le voile de la pudeur virginale; j'ai forcé les portes
 de ma sainte cellule. En charme infernal m'a-t-il donc enlacé
 pour m'aveugler? J'ai suivi, dans ma fuite coupable, un homme,
 un ravisseur audacieux.

Oh! viens, mon bien-aimé! Où restes-tu? Pourquoi tarder?
 Délivre, délivre mon âme de sa lutte! Le repentir me ronge, la
 douleur s'empare de moi. Par ta présence et ton amour, rassure
 mon cœur.

Et ne devais-je pas me remettre entre les mains de celui qui, seul

Warum verließ ich
meine stille Zelle?
Da lebte ich ohne Sehnsucht,
ohne Harm!
Das Herz war ruhig,
wie die Mienenquelle,
leer an Wünschen,
doch nicht arm an Freuden.
Jetzt des Lebens Welle
hat mich ergriffen,
die Welt faßt mich
in ihren Armenarm;
ich habe zerissen
alle früheren Bande,
vertraue keinem Pfande
eines Schwures.

Wo waren die Sinne?
Was habe ich gethan?
Ein rasender Wahn
ergriff mich betörend?

Ich zerriß den Schleier
jungeräuberischer Gudit,
ich durchbrach die Pforten
der heiligen Zelle!
Ein Räuber der Hölle
umstrich mich blendend?
In strahlender Nacht,
ich folgte dem Manne,
dem kühnen Entführer.

O, komm mein Geliebter!
Wo bleibst du
und kümmerst?
Befreie, befreie die kämpfende Seele!
Die Reue naget mich,
es faßt mich der Schmerz.
Versöhne mein Herz
mit liebender Nähe.

Und sollte ich nicht
mich ergeben dem Manne,

Pourquoi quittai je
ma silencieuse cellule?
Là je vivais sans désir,
sans chagrin!
Le (mon) cœur était calme,
comme la source-d'une-prairie,
vide en (de) désirs,
mais non pauvre en (de) joies.
Maintenant le flot de la vie
m'a entraîné,
le monde me saisit
dans son (ses) bras-de-géant;
j'ai rompu
tous les (mes) liens d'autrefois,
me-flant au gage volage
d'un serment. [son)?

où étaient les sens (ma rai-
Qu'ai je fait?

Est-ce une folle illusion
qui me saisissait en m'égayant?

Je déchirais le voile
de la pudeur virginale,
je franchissais les portes
de la (ma) sainte cellule!
Un charme de l'enfer [ment?
m'enlaçait-il-de-pièges aveuglé-
Dans une (ma) fuite coupable,
je suivis l'homme,
l'audacieux ravisseur.

Oh! viens mon bien-aimé!
Où restes tu
et pourquoi tardes-tu?
Délivre, délivre l'âme qui-lutte!
Le repentir me ronge,
la douleur me saisit.
Rassure mon cœur (sance)chérie.
avec un voisinage (par la pré-
Et ne devrais je pas
m'abandonner à l'homme,

Der in der Welt allein sich an mich schloß?
 Denn ausgesetzt ward ich ins fremde Leben,
 Und frühe schon hat mich ein strenges Loos
 (Ich darf den dunkeln Schleier nicht erheben)
 Gerissen von dem mütterlichen Schooß.
 Nur einmal sah ich sie, die mich geboren,
 Doch wie ein Traum ging mir das Bild verloren.
 Und so erwuchs ich still am stillen Orte,
 In Lebenogluth den Schatten beigeßelt,
 — Da stand er plötzlich an des Klosters Pforte,
 Schön, wie ein Gott, und männlich, wie ein Held.
 O, mein Empfinden nennen keine Worte!
 Fremd kam er mir aus einer fremden Welt,
 Und schnell, als wär' es ewig so gewesen,
 Schloß sich der Bund, den keine Menschen lösen.
 Vergib, du Herrliche, die mich geboren,
 Daß ich, vergeißend den verhängten Stunden,
 Mir eigenmächtig mein Geschick erkoren.

au monde, s'est attaché à moi? Car j'ai été jetée dans la vie comme
 une étrangère, et, de bonne heure, un destin rigoureux (je n'ose
 soulever ce sombre voile) m'a arrachée du sein maternel. Une seule
 fois j'ai vu celle qui m'a enfantée, mais son image s'est évanouie
 à mes yeux comme un songe.

Ainsi je croissais en silence dans un séjour silencieux, et me
 voyais, dans l'ardeur de la vie, associée à des ombres... Tout à coup,
 il parait à la porte du cloître, beau comme un dieu, viril comme
 un héros. Oh! il n'y a point de paroles pour dire ce que j'ai senti.
 Étranger à moi, il me venait d'un monde étranger; et à l'instant,
 comme s'il en eût été toujours ainsi, il s'est formé entre nous une
 alliance que jamais les hommes ne rompent.

Pardonne-moi, noble mère qui m'a donné le jour, si, prévenant
 l'heure marquée, j'ai, de mon plein pouvoir, choisi mon sort. Non,

der allein in der Welt
 sich schloß an mich?
 Denn ich ward ausgelegt
 ins fremde Leben,
 und frühe schon
 ein strenges Loos
 (ich darf nicht erheben
 den dunkeln Schleier)
 hat mich gerissen
 von dem mütterlichen Schooß.
 Ich sah sie nur einmal,
 die mich geboren,
 doch das Bild
 ging mir verloren
 wie ein Traum.

Und so erwuchs ich still
 am stillen Orte,
 in Lebensgluth
 beigesellt den Schatten,
 — plötzlich stand er da
 an des Meisters Pforte,
 schön, wie ein Gott,
 und männlich, wie ein Held.
 O, keine Worte
 nennen
 mein Empfinden!
 Fremd kam er mir
 aus einer fremden Welt,
 und schnell,
 als es gewesen wäre ewig so,
 der Bund schloß sich
 den keine Menschen lösen.

Vergib, du Herrliche,
 die mich geboren,
 daß, vergreisend
 den verhängten Stunden,
 ich mir erlösen
 eigenmächtig
 mein Geschick.

qui seul dans le monde
 s'attachait à moi ?
 Car j'étais placée
 dans l'étrange vie
 et de-bonne-heure déjà
 un destin rigoureux
 (je n'ose soulever
 le sombre voile)
 m'a arrachée
 du sein maternel.
 Je la vis seulement une-fois,
 celle qui m'a enfantée,
 mais l'(son) image
 se-perdit à moi
 comme un songe.

Et ainsi je croissais en-silence
 au (dans ce) séjour silencieux,
 dans l'ardeur-de-la-vie
 associée aux ombres,
 ... tout-à-coup il se tint là
 à la porte du cloître,
 beau, comme un dieu,
 et viril, comme un héros.
 Oh ! nulles paroles
 nomment (ne sauraient dire)
 mon émotion !
 Étranger il venait à moi
 d'un monde étranger,
 et à-l'instant, [ainsi,
 comme s'il en eût été toujours
 le (un) lien se forma
 que point d'hommes ne rompent.

Pardonne, toi noble mère,
 qui m'as enfantée,
 que (tu), devant
 les heures fatales,
 je me suis choisi
 de-ma-propre-autorité
 ma destinée.

Nicht frei erwählt' ich's, es hat mich gefunden;
 Eindringt der Gott auch zu verschloss'nen Thoren,
 Zu Persus' Thurm hat er den Weg gefunden,
 Dem Dämon ist sein Opfer unverloren.
 Wär' es an öde Klippen angebunden
 Und an des Atlas himmeltragende Säulen,
 So wird ein Flügelstreich es dort ereilen.

Nicht hinter mich begehrt' ich mehr zu schauen,
 In keine Heimath sehn' ich mich zurück;
 Der Liebe will ich liebend mich vertrauen,
 Gibt es ein schöneres als der Liebe Glück?
 Mit meinem Voss will ich mich gern bescheiden,
 Ich kenne nicht des Lebens andre Freuden.

Nicht kenn' ich sie und will sie nimmer kennen,
 Die sich die Stifter meiner Tage nennen!
 Wenn sie von dir mich, mein Geliebter, trennen.
 Ein ewig Räthsel bleiben will ich mir;
 Ich weiß genug, ich lebe dir!

(Aufmerkend.)

Horch, der lieben Stimme Schall!

je ne l'ai pas choisi librement! il m'est venu trouver. Le dieu pénètre aussi à travers les portes fermées; il a découvert un chemin pour entrer dans la tour de Persée; jamais le destin ne perd sa victime. Fût-elle attachée à un écueil désert, aux colonnes d'Atlas, qui portent le ciel, un coursier ailé saura bien l'y atteindre.

Je ne veux plus regarder derrière moi, je n'ai point de foyer à regretter; je veux, autant de toute mon âme, me confier à l'amour. Est-il un bonheur plus charmant que celui de l'amour? Je me contenterai bien volontiers de mon partage, je ne connais pas les autres joies de la vie.

Je ne les connais pas et ne veux jamais les connaître, ceux qui se nomment les auteurs de mes jours, s'ils doivent, mon bien-aimé, me séparer de toi. Je consens à rester pour moi-même une éternelle énigme; j'en sais assez, je vis pour toi! (devenant attentive.) Écoute! le son de sa voix chérie!... Non, c'était l'écho et la

Nicht frei
 erwählte ich es,
 es hat mich gefunden;
 der Gott eindringt auch
 zu verkleinern Thoren,
 er hat gefunden den Weg
 zu Perseus' Thurm,
 dem Tamen
 sein Opfer ist unverloren.
 Wäre es angebunden
 an öde Klippen
 und an des Atlas Säulen
 himmeltragende,
 so ein Klügelreß
 wird es dort creilen.

Ich begehre nicht mehr
 zu schauen hinter mich,
 ich sehne mich zurück
 in seine Heimath;
 liebend ich will mich vertrauen
 der Liebe,
 gibt es ein schöneres
 als der Liebe Glück?
 Gern will ich mich bescheiden
 mit meinem Loos,
 ich kenne nicht
 andere Freuden des Lebens.

Ich kenne sie nicht
 und will nimmer sie kennen,
 die sich nennen
 die Züfter meiner Tage!
 wenn sie mich trennen von dir,
 mein Geliebter.
 Ich will mir bleiben
 ein ewig Räthsel;
 ich weiß genug,
 ich liebe dir!
 (Aufmerks.) Hörst,
 der lieben Stimme Schall!

Ce n'est pas librement
 que je l'ai choisie,
 elle m'a trouvée;
 le dieu pénètre aussi
 à-travers des portes fermées,
 il a trouvé le chemin
 qui mène à la tour de Persée,
 au (pour le) démon
 sa victime n'est pas-perdue.
 Fût elle attachée
 à des écueils déserts
 et aux colonnes de l'Atlas
 portant-le-ciel,
 un coursier-ailé
 l'y atteindra.

Je ne demande plus
 à regarder derrière moi,
 je ne désire m'en-retourner
 dans aucun foyer;
 aimant je veux me confier
 à l'amour,
 y-a-t-il un bonheur plus-beau
 que le bonheur de l'amour?
 Volontiers je veux me contenter
 avec (de) mon sort,
 je ne connais pas
 les autres joies de la vie.

Je ne les connais pas
 et ne veux jamais les connaître,
 ceux qui se nomment
 les auteurs de mes jours!
 s'ils me séparent de toi,
 mon bien-aimé.
 Je veux rester à moi-même
 une éternelle énigme;
 j'en sais assez,
 je vis à (pour) toi!
 (Faisant-attention.) Écoute,
 le son de la (sa) voix chérie

— Nein, es war der Wiederhall
 Und des Meeres dumpfes Brausen,
 Das sich an den Ufern bricht,
 Der Geliebte ist es nicht!
 Weh mir! Weh mir! Wo er weilet!
 Mich umschlingt ein kaltes Grausen!
 Immer tiefer
 Sinkt die Sonne! Immer öder
 Wird die Erde! Immer schwerer
 Wird das Herz — Wo zögert er?
 (Sie geht unruhig umher.)

Aus des Gartens sichern Mauern
 Wag' ich meinen Schritt nicht mehr.
 Kalt ergriff mich das Entsetzen,
 Als ich in die nahe Kirche
 Wagte meinen Fuß zu setzen;
 Denn mich trieb's mit mächt'gem Drang
 Aus der Seele tiefsten Tiefen,
 Als sie zu der Hora riefen,
 Hinzutreten an heil'ger Stätte,
 Zu der Göttlichen zu flehn,
 Nimmer kennt' ich widerstehn.
 Wenn ein Lauscher mich erspähte?
 Voll von Feinden ist die Welt,
 Arglist hat auf allen Pfaden,
 Fremde Unschuld zu verrathen,
 Ihr betrüglich Netz gestellt.

bruit sourd de la mer qui se brise sur le rivage ; ce n'est pas le bien-aimé ! Malheur à moi ! malheur à moi ! Où reste-t-il ? Un frisson glacé me saisit. Le soleil s'abaisse de plus en plus ; la solitude devient toujours plus déserte, et mon cœur à chaque instant plus lourd... Où s'arrête-t-il ? (Elle va çà et là avec inquiétude.)

Je ne risquerai plus mes pas hors de la sûre enceinte du jardin. Une froide horreur s'est emparée de moi quand j'ai osé franchir le seuil de l'église prochaine. C'est qu'au plus profond de mon âme, lorsqu'on appelait pour l'heure de la prière, une force puissante me poussa à m'agenouiller dans le lieu saint, à invoquer la divine mère. Je n'ai pu résister... Si un espion me guettait ! Le monde est plein d'ennemis. La ruse, pour trahir la pieuse innocence, a tendu sur tous les sentiers ses filets trompeurs. Déjà je

— Nein, es war der Wiederhall
und dumpfes Rausen
des Meeres, das sich bricht
an den Ufern,
es ist nicht der Geliebte!
Weh mir! Weh mir!
Wo er weilet!
Ein kaltes Grausen
umschlingt mich!
Die Zenne sinkt
immer tiefer!
Die Eede
wird immer öder!
Das Herz
wird immer schwerer —
Wo zögert er?
(Sie geht umher unruhig.)

Ich wage nicht mehr meinen Schritt
aus den sichern Mauern
des Gartens.
Das Entsetzen ergriß mich kalt,
als ich wagte zu setzen meinen Fuß
in die nabe Kirche;
denn aus den tiefsten Tiefen
der Seele,
als sie riefen
zu der Herra,
es trieb mich
mit mächtigem Drang
hinknien
an heiliger Stätte,
zu stehen in der Götlichen,
ich konnte nimmer widerstehn.
Wenn ein Lauscher mich erpäht?
Die Welt ist voll von Feinden,
zu verrathen fremde Unschuld,
Arglist hat gestellt
auf allen Pfaden
ihr betrügl'ich Reg.

... Non, c'était l'écho
et le sourd bruissement
de la mer, qui se brise
aux (contre ses) bords,
ce n'est pas le bien-aimé!
Malheur à moi! Malheur à moi!
Où reste-t-il!
Un frisson glacé
m'enlace (me saisit)!
Le soleil s'abaisse
toujours plus profondément!
La solitude
devient toujours plus déserte!
Le (mon) cœur
devient toujours plus lourd....
Où s'attarde-t-il?
(Elle va-çà-et-là avec inquiétude.)

Je ne risquerai plus mon pas
hors des murs sûrs
du jardin.
La frayeur me saisit froidement,
quand j'osai mettre mon pied
dans l'église voisine;
car des plus intimes profondeurs
de l'(mon) âme,
lorsqu'ils appelaient
à l'heure de la prière,
cela me pressait
avec une puissante impulsion
de m'agenouiller
à un (dans le) lieu saint,
pour implorer la divine mère,
je ne pus plus résister.
Si un espion me guettait?
Le monde est plein d'ennemis,
pour trahir la pieuse innocence,
la ruse a tendu
sur tous les sentiers
son filet trompeur.

Grauens hab' ich's schon erfahren
 Als ich aus des Klosters Thut
 In die fremden Menschenhaaren
 Mich gewagt mit frevelm Muth.
 Dort, bei jenes Heines Heier,
 Da der Fürst begraben ward,
 Mein Erbüthen büßt' ich theuer,
 Nur ein Gott hat mich bewahrt —
 Da der Jüngling mir, der fremde,
 Nahte, mit dem Klammenaue,
 Und mit Blicken, die mich schreckten,
 Mir das Innerste durchzuckten,
 In das tiefste Herz mir schaute —
 Noch durchschauert lattes Grauen,
 Da ich's denke, mir die Brust!
 Nimmer, nimmer kann ich schauen
 In die Augen des Geliebten,
 Dieser stillen Schuld bewußt!

(Ausschreitend.)

Stimmen im Garten!
 Er ist's, der Geliebte!
 Er selber! Jetzt täuschte
 Kein Blendwerk mein Ohr.

J'ai éprouvé en frémissant, lorsque, échappée à la sainte garde du cloître, je me suis hasardée, avec une coupable audace, parmi une foule étrangère. Là se'était au jour solennel de la sépulture du prince, je payai cher ma témérité. Dieu seul m'a préservée... quand ce jeune homme, cet étranger aux yeux de femme s'approcha de moi, et, avec des regards qui m'effrayaient, qui, comme des éclairs, traversaient tout mon être, pénétra jusqu'au fond de mon cœur... Un frisson d'horreur, quand j'y pense, glace encore ma poitrine! Jamais, jamais, avec le remords de cette faute ignorée, je ne pourrai regarder dans les yeux de mon bien-aimé. (Elle écoute.)

Des voix dans le jardin! C'est lui, le bien-aimé! Lui-même!
 Cette fois, ce n'est pas une illusion qui trompe mon oreille. Le

Ich habe es schon erfahren
 graugend
 als mit frevelm Muth
 ich mich gewagt
 aus der Hüt des Meisters
 in die fremden
 Menichshaaren.
 Dort,
 bei der Heier
 jenes Heiðes
 da der Junge ward begraben,
 ich küßte theuer mein Erbkühen,
 ein Gott nur hat mich bewahrt —
 da der Jungling,
 der fremde,
 mir nahte,
 mit dem Flammenauge,
 und mit Blicken,
 die mich erschreckten,
 mir durchdrangen
 das Innerste,
 mir schaute
 in das tiefste
 Herz
 Kaltes Grauen
 durchschauert mir noch die Brust,
 da ich es dachte!
 Nimmer, nimmer
 kann ich schauen,
 in die Augen des Geliebten,
 bewußt
 vieler stillen Zuckb?
 (Aufferkend.)
 Stimmen im Garten!
 Er ist es,
 der Geliebte!
 Er selber!
 Jetzt kein Blendwerk
 täufchte mein Ohr.

Je l'ai déjà éprouvé
 en frémissant [dace
 lorsque avec une coupable au-
 je me suis hasardée
 hors-de la garde du cloître
 dans les étrangères
 foules-d'hommes.
 Là,
 chez (pendant) la célébration
 de cette cérémonie
 lorsque le prince fut enseveli,
 je payai cher ma hardiesse,
 un dieu seul m'a préservée...
 lorsque ce jeune-homme,
 l'étranger,
 s'approchait de moi,
 avec l'œil-en-flammes,
 et avec des regards,
 qui m'effrayaient,
 qui me faisaient-tressaillir
 dans le plus-intime de mon être,
 me regarda
 dans le plus profond
 de mon cœur...
 Un frissonnement froid
 me glace encore la poitrine,
 quand je le (j'y) pense!
 Jamais, jamais
 je ne puis (pourrai) regarder
 dans les yeux du bien-aimé,
 ayant-conscience
 de cette faute ignorée!
 (Écoute-attentivement.)
 Des voix dans le jardin!
 C'est lui,
 le bien-aimé!
 Lui même!
 Maintenant nulle illusion
 ne trompait mon oreille.

Es naht, es vermehrt sich!
In seine Arme!
An seine Brust!

(Sie eilt mit ausgebreiteten Armen nach der Tiefe des Gartens, Don Cesar tritt ihr entgegen.)

Don Cesar. Beatrice. Der Chor.

Beatrice (mit Schrecken zurückweichend).

Weh mir! Was seh' ich!

(In demselben Augenblick tritt auch der Chör ein.)

Don Cesar.

Helde Schönheit, fürchte nichts!

(Zu dem Chör.)

Der raube Anblick eurer Waffen schreckt
Die zarte Jungfrau — Weicht zurück und bleibt
In ehrerbiet'ger Ferne!

(Zu Beatrice.)

Fürchte nichts!

Die holde Scham, die Schönheit ist mir heilig.

(Der Chör hat sich zurückgezogen. Er tritt ihr näher und ergreift ihre Hand.)

Wo warst du? Welches Gottes Macht entrißte,
Verbarg dich diese lange Zeit? Tich hab' ich
Gesucht, nach dir gesehnet; wachend, träumend
Warst du des Herzens einziges Gefühl,
Seit ich bei jenem Leichensfest des Fürsten,

bruit approche, augmente! Dans ses bras sur son cœur! (Elle court, les bras ouverts, vers le fond du jardin. Don Cesar vient au-devant d'elle.)

DON CESAR, BEATRICE, LE CHOEUR.

BEATRICE (reculant avec effroi). Malheur à moi! Que vois-je! (Au même instant le chœur entre aussi.)

DON CESAR. Charmante beauté, ne crains rien! (Au chœur.) Le dur aspect de vos armes effraye la tendre enfant... Reculez et demeurez dans un respectueux éloignement! (A Beatrice.) Ne crains rien! l'innocente pudeur et la beauté me sont sacrées. (Le chœur s'est retiré. Don Cesar s'approche d'elle et prend sa main.) Où étais-tu? Quel est le dieu dont le pouvoir t'a dérobée et cachée si longtemps? Je t'ai cherchée, j'ai mis tout en œuvre pour te découvrir: dans mes veilles et dans mes rêves, tu étais l'unique sentiment de mon cœur, depuis qu'aux funérailles du prince je t'ai aperçue

Es naht,
es vermehrt sich!
In seine Arme!
An seine Brust!

(Sie eilt
mit ausgebreiteten Armen
nach der Lese des Gartens,
Don César tritt ihr entgegen.)

Don César. Beatrice.

Der Ober.

Beatrice (umstehend mit Schrecken).

Woh mir! Was sehe ich!

(In demselben Augenblick
der Ober tritt auch ein.)

Don César.

Helde Schönheit,

fürchte nichts! (Zu dem Ober.)

Der rauhe Anblick eurer Waffen

schreckt die zarte Jungfrau --

Weicht zurück und bleibst

in ehrerbietiger Ferne!

(Zu Beatrice.) Fürchte nichts!

Die helde Scham, die Schönheit
ist mir heilig.

Der Ober hat sich zurückgezogen.

(Er tritt ihr näher
und erreicht ihre Hand.)

Wo warst du?

Welches Gottes

Macht entrückte dich,

verkarg diese lange Zeit?

Ich habe dich gesucht,

geforschet nach dir;

wachend, träumend

du warst einziges Gefühl

des Herzens,

seit ich dich erblickte

zum erstenmal

bei jenem Reichenfest

des Fürsten,

Cela (le bruit) s'approche,

cela (il) s'accroît!

Dans ses bras!

A (sur) son cœur!

(Elle court

avec des bras étendus

vers le fond du jardin.

don César vient au-devant-d'elle.

DON CÉSAR. BEATRICE.

LE CHŒUR.

BEATRICE (reculant avec effroi).

Malheur à moi! Que vois je!

(Dans le-même moment

le chœur entre aussi.)

DON CÉSAR.

Charmanter beauté,

ne crains rien! (Au chœur.)

Le rude aspect de vos armes

effraye la tendre jeune-fille....

Reculez et demeurez ment!

dans un respectueux éloigne-

(A Beatrice.) Ne crains rien!

L'aimable pudeur et la beauté

m'est (me sont) sacrées.

(Le chœur s'est retiré.

Il s'approche d'elle

et prend sa main.)

Où étais-tu?

De quel Dieu

le pouvoir te déroba,

et te cachait ce long temps?

Je t'ai cherchée,

cherchée-avec-ardeur après toi;

que je fusse veillant, ou rêvant

tu étais le seul sentiment

du (de mon) cœur,

depuis-que je t'aperçus

pour la première-fois

chez toi cette solennité-funèbre

du prince,

Wie eines Engels Lichterscheinung, dich
 Zum erstenmal erblickte — Nicht verbergen
 Blicb dir die Macht, mit der du mich bezwangst.
 Der Blicke Feuer und der Lippe Stammeln,
 Die Hand, die in der deinen zitternd lag,
 Verrieth sie dir — ein süßneres Geständniß
 Verbet des Ortes ernste Majestät.
 — Der Messe Hochamt rief mich zum Gebet,
 Und, da ich von den Knien jezt erstanden,
 Die ersten Blicke schnell auf dich sich heften,
 Warst du aus meinen Augen weggerückt;
 Doch nachgezogen mit allmächt'gen Zauberbann'en
 Hatt' du mein Herz mit allen seinen Kräften.
 Seit diesem Tage such' ich rastlos dich
 In aller Kirchen und Paläste Pforten;
 In allen offenen und verbergnen Orten,
 Wo sich die schöne Unschuld zeigen kann,
 Hab' ich das Netz der Späher ausgebreitet;
 Doch meiner Mühe sah ich keine Frucht,
 Bis endlich heut, von einem Gott geleitet,
 Des Spähers glückbetrübte Wachsamkeit

pour la première fois, pareille à l'apparition d'un ange de lumière...
 Ce pouvoir par lequel tu m'as dompté n'a pas été un secret pour
 toi. Le feu de mes regards, le bégaiement de mes lèvres, ma
 main qui tremblait dans la tienne, t'ont révélé ton empire... L'aus-
 tère majesté du lieu interdisait un aveu plus hardi... Le moment
 solennel de la consécration m'appela à la prière, je plai les
 genoux, et quand je me relevai, quand mon premier regard se
 tourna vers toi, tu avais disparu à mes yeux; mais, par la magie
 d'un lieu tout-puissant, tu avais entraîné à ta suite toutes les
 forces de mon cœur. Depuis ce jour, je te cherche sans relâche,
 aux portes de toutes les églises et de tous les palais; dans tous
 les lieux publics et secrets où peut se montrer l'aimable inno-
 cence, j'ai tendu les filets de mes emissaires; mais j'ai vu toutes
 mes peines demeurer sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin aujourd'hui,
 guidée par un dieu, l'heureuse vigilance de mon explorateur l'a

wie Lichterscheinung
eines Engels — Die Macht,
mit der du mich bewangst
blieb dir nicht verbergen.
Der Blide Feuer
und der Lippe Stammeln,
die Hand, die zitternd
lag in der deinen,
verrieth sie dir —
des Lutes ernste Majestät
verbo, ein tubernes Geheimniß.
— Der Meise Hochamt
rief mich zum Gebet,
und, da ich jetzt erstanden
von den Knien,
die ersten Blicke
schwebten schnell auf dich,
warst du weggerückt
aus meinen Augen;
doch mit Zauberbanden
allmächtigen
du hast nachgezogen
mein Herz mit allen seinen Kräften.
Zeit diesem Tage
suche ich dich tapfer
an aller schönen Plätzen
und Paläen;
an allen Orten
öffnen und verbergen,
wo kann ich zeigen
die ideale Unschuld,
ich habe ausgetreitet das Netz
der Träber;
doch ich sah keine Hand
meiner Liebe,
bis endlich heute,
geleitet von einem Gott,
stundbetrübte Nachsicht
des Epäfers

comme l'apparition-lumineuse
d'un ange... Le pouvoir,
avec lequel tu me domptas
ne te resta pas caché.
Le feu des (de mes) regards
et *le bégayement* de la lèvre,
la (ma) main, qui tremblante
reposait dans la tienne,
te le trahissait...
l'austère majesté du lieu
interdisait un aven plus hardi.
... *L'office-solennel* de la messe
m'appelait à la prière, [relevé
et, dès-l'instant-que je me fus
des genoux,
et que les (mes) premiers regards
se fixent promptement sur toi,
tu fus dérobée
hors-de (à) mes yeux ;
mais avec des liens-magiques
tout-puissants
tu as entraîné avec toi
mon cœur avec toutes ses forces
Depuis ce jour
je te cherche sans-relâche
aux portes de toutes les églises
et de tous les palais ;
à tous les endroits
publics et secrets,
où peut se montrer
la belle innocence,
j'ai tendu le filet
des (de mes) observations ;
mais je ne vis pas-de fruit
de (pour ma peine
jusqu'à-ce-qu'enfin aujourd'hui
guidé par un oiseau, [henc
la vigilance couronnée-de-l'oeil
de l'observateur

In dieser nächsten Kirche dich entdeckte.

(Hier macht Beatrice, welche in dieser ganzen Zeit zitternd und abgewandt gestanden, eine Bewegung des Schreckens.)

Ich habe dich wieder, und der Weist verlasse
 Ober die Glieder, eh' ich von dir scheide!
 Und daß ich fest zugleich den Zufall fasse
 Und mich verwahre vor des Dämons Reide,
 So red' ich dich vor diesen Zeugen allen
 Als meine Gattin an und reiche dir
 Zum Pfande deß die ritterliche Rechte.

(Er stellt sie dem Ober dar.)

Nicht forschen will ich, wer du bist — Ich will
 Nur dich von dir, nichts frag' ich nach dem Andern.
 Daß deine Seele wie dein Ursprung rein,
 Hat mir dein erster Blick verbürgt und beschworen,
 Und wärst du selbst die Niedrigste gebernen,
 Du müßtest dennoch meine Liebe sein,
 Die Freiheit hab' ich und die Wahl verloren.
 Und daß du wissen mögest, ob ich auch

découverte dans l'église voisine. (A ce moment, Béatrice, qui, pendant tout ce temps, était demeurée tremblante et débournait la tête, fait un signe d'effroi : Je t'ai retrouvée, et que mon âme abandonne mon corps, avant que je me sépare de toi ! Et pour saisir aussitôt et enchaîner le hasard, pour me préserver de l'envie du destin, je m'adresse à toi, comme à mon épouse, devant tous ces témoins, et je te tends, pour gage, ma main de chevalier. Il présente Béatrice au chevalier.)

Je ne veux pas rechercher qui tu es... Je ne veux de toi que toi-même, et n'ai nul souci du reste. Que ton âme est pure, comme aussi ton origine, ton premier regard me l'a garanti et attesté; et, quand tu serais par la naissance la plus humble entre toutes, il faudrait pourtant que tu fusses mon amour : j'ai perdu la liberté du choix.

bist enteedte
in dieser nächsten Kirche.
Oder Beatrix,
welche in dieser Aamen Zeit
ananten allert
une abgewandert,
macht eine Bewegung des Schreckens.)
Ich habe dich wieder,
und über der Welt
verlasse die Glieder,
ete ich scheide von dir!
und das letzte ich
ich lasse jetzt den Anfall
und mich vermahle
vor der Dämonen Reide,
so rede ich dich an
als meine Gattin
vor allen diesen Zeugen
und rede zu
zum Fiance daß
die ritterliche Rechte.
(Er stellt sie dar dem Chor.)

Ich will nicht forschen,
wer du bin
Ich will nur dich von dir,
ich habe nichts nach
dem Andern.
Daß du deine Seele rein,
wie dein Urprung,
dein erster Blick
hat mir verbürgt
und beschworen,
und wärest du selbst
geborn die Niedrigste
du müßtest sein dennoch
meine Liebe,
ich habe verterren die Freiheit
und die Wahl.

Und daß du mögest wissen,
et ich auch sei

te découvre
dans cette église voisine.
(Ici Béatrice,
qui dans tout ce temps
était restée-debout tremblante
et la tête détournée,
fait un mouvement d'effroi.)
Je t'ai encore,
et que plutôt l'esprit
abandonne les membres,
avant-que je me-sépare de toi!
et afin-que dès-maintenant
je saisisse fermement le hasard
et que je me préserve
devant la jalousie du démon,
je t'adresse la parole
comme à mon épouse
devant tous ces témoins
et je te donne
pour gage de-cela
la droite (main) de-chevalier.
(Il la présente au chœur.)
Je ne veux pas rechercher,
qui tu es...

Je veux seulement toi de toi,
je ne me-soucie en rien
du reste.

Que ton âme est pure,
comme ton origine,
ton premier regard
me l'a garanti
et affirmé-fortement,
et fusses tu même
née de la plus basse origine
tu devrais être pourtant
mon amour,
j'ai perdu la liberté
et le choix.

Et afin-que tu puisses savoir,
si je suis de-même

Herr meiner Thaten sei und hoch genug
 Gestellt auf dieser Welt, auch das Geliebte
 Mit starkem Arm zu mir emporzuheben,
 Bedarfs nur, meinen Namen dir zu nennen.

— Ich bin Don Cesar, und in dieser Stadt
 Messina ist kein Größerer über mir.

(Beatrice schaudert zurück; er bemerkt es und fährt nach einer kleinen
 Weile fort.)

Dein Staunen lob' ich und dein sitziam Schweigen,
 Schamhafte Demuth ist der Reize Krone,
 Denn ein Verbergenes ist sich das Schöne,
 Und es erschrickt vor seiner eignen Macht.

— Ich geh' und überlasse dich dir selbst,
 Daß sich dein Geist von seinem Schrecken löse,
 Denn jedes Neue, auch das Glück, erschreckt.

(Zu dem Chor.)

Gebt ihr — sie ist's von diesem Augenblick —
 Die Ehre meiner Braut und eurer Fürstin!
 Belehret sie von ihres Standes Größe.

Et pour que tu saches si, moi aussi, je suis maître de mes actions et placé assez haut dans ce monde pour élever jusqu'à moi, d'un bras puissant, ce que j'aime, je n'ai besoin que de te dire mon nom... Je suis don César, et dans cette ville nul n'est au-dessus de moi. (Beatrice recule en frémissant. Il le remarque et continue après une courte pause.) Je loue ton étonnement et ton modeste silence : l'humble pudeur est la couronne des attraits, car la beauté s'ignore elle-même, et s'effraye de sa propre puissance... Je m'éloigne et l'abandonne à toi-même, pour que ton esprit se dégage de sa frayeur ; car toute nouveauté soudaine, même le bonheur, épouvante. (Au chœur.) Rendez-lui les honneurs dus à mon épouse et à votre princesse : elle l'est dès ce moment ! Instruisez-la de la grandeur de son sort. Bientôt je reviendrai moi-

Herr meiner Thaten
und hoch genug gestellt
auf dieser Welt,
zu mir emporzuheben
mit starkem Arm
auch das Geliebte,
bedarf es nur,
dir zu nennen
meinen Namen.
— Ich bin Don César,
und in dieser Stadt Messina
ist kein Größer
über mir.

(Beatrice schaudert zurück;
er bemerkt es und läßt sich
nach einer kleinen Pause.)

Ich liebe dein Staunen
und dein sittsam Schweigen,
schamhafte Demuth
ist der Reize Krone,
denn das Schöne
ist sich ein Verberathen,
und es erschrickt
vor seiner eignen Macht.

— Ich gebe
und überlasse dich dir selbst,
daß dein Gemüth
sich löse
von seinem Schrecken,
denn jedes Neue
auch das Glück, erschreckt.

(Zu dem Chœur.)

Gebet ihr die Ehre
meiner Braut
und eurer Fürstin —
sie ist es
von diesem Augenblick! —
Belehret sie
von ihres Standes Größe.

maître de mes actions
et assez haut placé
sur (dans) ce monde,
pour élever à moi
avec un bras puissant
aussi ce-que-j'aime,
il est-besoin seulement,
de te nommer
mon nom.

... Je suis don César,
et dans cette ville de Messine
il n'y-a pas-de plus grand
au-dessus-de moi.

(Béatrice recule-en-frémissant;
il le remarque et continue;
après un petit instant.)

Je loue ton étonnement
et ton modeste silence,
la pudique réserve
est la couronne des charmes,
car le beau (la beauté)
est une *qualité* cachée à soi,
et il (elle) s'effraye
devant (de) sa propre puissance.

... Je m'en vais
et t'abandonne à toi même,
afin-que ton esprit
se débarrasse
de sa terreur,
car tout ce qui est nouveau,
même le bonheur, effraye.

(Au chœur.)

Donnez lui l'honneur
de (dû à) ma fiancée
et de (à) votre princesse...
elle l'est
dès ce moment!...
Instruisez la
de la grandeur de son état.

Wald fehr' ich selbst zurück, sie heimzuführen,
Wie's meiner würdig ist und ihr gebührt.

(Er geht ab.)

Beatrice und der Chor.

Chor. (Behemund.)

Heil dir, o Jungfrau,
Liebliche Herrscherin!
Dein ist die Krone,
Dein ist der Sieg!
Als die Erhalterin
Dieses Geschlechtes,
Künftiger Helden
Mühende Mutter begrüß' ich dich!

(Reuer.)

Dreifaches Heil dir!
Mit glücklichen Zeichen
Glückliche, nimmst du
In ein gütterbegünstigtes, glückliches Haus,
Wo die Kränze des Ruhmes hängen,
Und das gelbne Scepter in stetiger Reihe
Wandert vom Ahnherrn zum Enkel hinab.

(Behemund.)

Deines lieblichen Eintritts
Werden sich freuen
Die Penaten des Hauses,
Die beben, die ernsten,
Verehrten Alten.

même, pour la conduire dans ma demeure, d'une façon digne de
moi et comme il lui convient, et se retire.)

BEATRICE et LE CHOEUR.

LE CHOEUR. (BOHEMOND.) Salut à toi, jeune fille, aimable souve-
raine! A toi est la couronne, à toi la victoire!

Je te salue, comme destinée à perpétuer cette race, comme la
mère florissante des héros futurs.

(ROGER.) Trois fois salut à toi! Sous d'heureux auspices, tu
entres, heureuse toi-même, dans une maison heureuse, que les
dieux favorisent, où sont appendues les couronnes de la gloire,
où le sceptre d'or, par une constante succession, passe de l'aïeul
à ses neveux.

(BOHEMOND.) Ton aimable entrée va réjouir les pénates de la
maison, ces graves et antiques génies, augustes et vénérés. Sur

Ich kehre zurück
bald selbst,
ne beinaufleben,
wie es ist
würdig meiner
und ihr gebührt.
(Er geht ab.)

PEATRICE
und der OBER.

OBER. (Behemund.)
Sei dir, o Jungfrau,
liebliche Herrscherin!
Dein ist die Krone,
dein ist der Sieg!

Ich begrüße dich
als die Erhalterin
dieses Geschlechtes,
blühende Mutter
müthiger Helden!
(Roger.)

Dreifache Sei dir!
Gnädige,
du wirst
mit glücklichen Reichen
in ein glückliches Haus,
götterbeamtetes,
wo hängen
die Kränze des Ruhmes,
und das gelene Zelter
hinabwandert vom Absterben
zum Gutes
in iger Reihe.
(Behemund.)

Die Penaten
des Hauses,
die bebten, die ernten,
verehrten Alten
werden sich freuen
deines lieblichen Eintretens.

Je retourne
bientôt moi-même,
pour la conduire-chez-moi,
comme il est
digne de moi
et comme il lui convient.
(Il part.)

RÉATRIX
et le CHŒUR.

Le CHŒUR (Bohémond.)
Salut à toi, ô jeune-fille,
aimable souveraine!
A toi est la couronne,
à toi est la victoire!

Je te salue
comme la conservatrice
de cette race,
comme la mère florissante
de héros futurs!
(Roger.)

Triple salut à toi!
Heureuse jeune fille,
tu entres
avec (sous) d'heureux auspices
dans une maison heureuse,
favorisée-des-dieux,
où sont-suspendues
les couronnes de la gloire,
et où le sceptre d'or
passe de l'aïeul
au petit-fils
dans une constante succession.
(Bohémond.)

Les pénates
de la maison,
les augustes, les graves,
et antiques dieux vénérés
se réjouiront
de ton aimable entrée.

An der Schwelle empfangen
 Wird dich die immer blühende Hebe
 Und die gelone Victoria,
 Die geflügelte Göttin,
 Die auf der Hand schwebt des ewigen Vaters,
 Ewig die Schwingen zum Siege gespannt.

(Rogero.)

Nimmer entweicht
 Die Krone der Schönheit
 Aus diesem Geschlechte;
 Scheidend reicht
 Eine Körnin der andern
 Den Gürtel der Anmuth
 Und den Schleier der süchtigen Scham.
 Aber das Schönste
 Gulekt mein Auge
 Denn ich sehe die Blume der Tochter,
 Ghe die Blume der Mutter verblüht.

Beatrice (aus ihrem Schildeu erwacht).

Wehe mir! In welche Hand
 Hat das Unglück mich gegeben!
 Unter Allen,
 Welche leben,
 Nicht in diese fellt' ich fallen!
 Jetzt versteh' ich das Entfichen,
 Das geheimnissvolle Grauen,
 Das mich schauernd stets gefaßt,
 Wenn man mir den Namen nannte

le seuil te recevra Hébé, toujours florissante, et la Victoire d'or, la déesse ailée, qui plane sur la main du Dieu suprême, les ailes toujours tendues pour voler au triomphe.

(Rogero.) Jamais la couronne de la beauté ne sort de cette race. Une princesse, en quittant la terre, transmet à celle qui la suit la ceinture des Grâces et le voile de la modeste pudeur. Mais à mes yeux est réservé le plus beau spectacle : je vois la fille dans sa fleur, avant que la mère ait cessé de fleurir.

BEATRICE (s'éveillant de sa terreur). Malheur à moi ! A quelles maux le malheur m'a livrée ! Parmi tout ce qui vit, dans celles-là surtout je ne devais pas tomber !

Maintenant je comprends l'horreur, le frisson mystérieux qui toujours me faisait tressaillir, quand on me nommait le nom de

An der Schwelle
die immer blühende Hebe
und die gelbne Victoria,
die geflügelte Göttin,
die schwebt auf der Hand
des ewigen Vaters,
ewig gekrönt die Schwingen
zum Siege.

(Roger.)

Wimmer die Krone
der Schönheit
entweicht aus diesem Geschlechte;
eine Fürstin scheidend
reicht der andern
den Gürtel der Ammut
und den Schleier
der züchtigen Scham.
Aber mein Auge
erlebt das Schöne,
dann ich sehe
die Blume der Tochter,
ehe verblüht
die Blume der Mutter.
Beatrice erwachend
aus ihrem Schreden.
Weh mir!
in welche Hand
hat das Unglück mich gegeben!
Unter Allen,
welche leben,
in diele
sollte ich nicht fallen!

Jetzt verstehe ich
das Entsetzen,
das geheimnißvolle Grauen,
das mich stets gefaßt
schaudernd,
als man mir nannte
den Namen

Au (sur le) seuil
l'Hébé toujours florissante
et la Victoire d'or,
la (cette) déesse ailée,
qui plane sur la main
du Père éternel,
ayant toujours déployée les ailes
pour le triomphe.

(Roger.)

Jamais la couronne
de la beauté
ne disparaît de cette race;
une princesse en expirant
tend à l'autre
la ceinture de la grâce
et le voile
de la chaste pudeur.
Mais mon oeil
voit le plus beau *spectacle*,
car je vois
la fleur de la fille,
avant que se-fane
la fleur de la mère.
BÉATRICE (s'éveillant
de sa terreur.)
Malheur à moi!
Dans (à) quelle main
le malheur m'a-t-il livrée!
Parmi tous *ceux*,
qui vivent,
dans celle-là *surtout*
je ne devais pas tomber!

A-présent je comprends
l'épouvante
la mystérieuse frayeur,
qui m'a toujours saisie
avec-frissonnement,
lorsqu'on me nommait
le nom

Dieses furchtbaren Weichlechts,
 Das sich selbst vertilgend haßt,
 Gegen seine eignen Glieder
 Wüthend mit Erbitterung raat!
 Schauernd hört' ich oft und wieder
 Von dem Schlangenbaß der Brüder,
 Und jetzt reißt mein Schreckensschicksal
 Mich, die Arme, Rettungslose,
 In den Strudel dieses Hasses,
 Dieses Unglücks mich hinein.

(Sie stirbt in den Gartenzaun.)

(Her. (Bekümmert.)

Den begünstigten Zehn der Götter beneid' ich,
 Den beglückten Besitzer der Macht!
 Immer das Röstlichste ist sein Antheil,
 Und von Allem, was hoch und herrlich
 Von den Sterblichen wird gerriesen,
 Bricht er die Blume sich ab.

(Reuer.)

Von den Perlen, welche der taubende Rischer
 Aufhängt, wählt er die reinsten für sich.
 Für den Herrscher legt man zurück das Beste,
 Was gewonnen ward mit gemeinsamer Arbeit,

cette race terrible qui se hait elle-même d'une haine meurtrière, et s'acharne avec fureur contre ses propres membres. Souvent, avec épouvante, j'ai entendu parler des deux frères, et de leur haine de serpents, et maintenant mon sort affreux m'entraîne, pauvre victime sans espoir de salut, dans le tourbillon de cette haine, de ce malheur. (Ede s'enfuit dans le pavillon du jardin.)

LE CROËRE (BÉKÜMMERT.) Je porte envie au fils privilégié des dieux, au possesseur fortuné du pouvoir. Ce qui a le plus de prix est toujours son partage, et de tout ce que les mortels font comme magnifique et sublime, il cueille pour lui la fleur.

(ROUER.) Des perles que le pêcheur recueille en plongeant au fond des mers, il choisit la plus pure. Pour le souverain on réserve ce qu'il y a de mieux dans les fruits du travail commun; pendant

dieses furchtbaren Geschlechtes,
das sich haßt
selbst vertilgend,
raßt wüthend
mit Verwitterung
gegen seine eignen Glieder!
Du hörte ich schandernd
und wieder
von dem Zflangenbisse
der Bräuer,
und jetzt
mein Schreckensschicksal
reißt mich hinein, mich,
die Arme,
Stellungseise,
in den Stintel dieses Hasses,
dieses Unglücks!

(Sie tritt

in den Gartenhof.)

(Betr. (Besetzung).)

Ich künde den begünstigten Zehn
der Götter,

den beglückten Träger
der Macht!

Nimmer das Möstlichste
ist sein Antheil,

und von Allem, was wird geriechen
von den Sterblichen,

Schick und herrlich,

er bricht sich ab die Blume.

(Roger.)

Von den Perlen,

welche auffängt

der tauchende Fische,

er wählt für sich die reinsten.

Für den Herrscher

reißt man zurück das Beste,

was gewonnen ward

mit gemeinlicher Arbeit,

de cette terrible race,
qui se hait

en se détruisant elle-même,

qui s'acharne furieusement

avec exaspération

contre ses propres membres!

Souvent j'entendis avec-horreur

et de-nouveau j'entendis parler

de la (cette) haine-de-serpents

des deux frères,

et maintenant

mon horrible-sort

m'entraîne, moi,

l'aveugle,

moi, sans-salut,

dans le tourbillon de cette haine,

de ce malheur!

(Elle fait

dans la salle-du-jardin.)

Le chœur. (Bohémont.)

L'envie le fils favorisé

des dieux,

l'heureux possesseur

du pouvoir!

Toujours *le bien* le plus précieux

est son partage,

et de tout ce qui est estimé

par les mortels,

comme grand et magnifique,

il se cueille la fleur.

(Roger.)

Des perles,

que recueille

le pêcheur plongeant,

il choisit pour soi les plus pures.

Pour le souverain

on réserve le meilleur,

de ce qui fut gagné

avec (par) un travail commun,

Wenn sich die Diener durch's Loos vergleichen,
Ihm ist das Schönste gewiß.

(Bohemund.)

Aber ein es doch ist sein köstlichstes Kleinod —
Neder andre Vorzug sei ihm gegönt,
Dieses beneid' ich ihm unter Allem —
Daß er heimführt die Blume der Frauen,
Die das Entzücken ist aller Augen,
Daß er sie eigen besitzt.

(Roger.)

Mit dem Schwerte springt der Corsar an die Mühle
In dem nächtlich ergreifenden Ueberfall;
Männer führt er davon und Frauen
Und ersättigt die wilde Begierde.
Nur die schönste Gestalt darf er nicht berühren,
Die ist des Königes Gut.

(Bohemund.)

Aber jetzt solat mir, zu bewachen den Eingang
Und die Schwelle des heiligen Raums,
Daß kein Ungeweihter in dieses Geheimniß
Dringe, und der Herrscher uns lobe,
Der das Köstlichste, was er besitzt,
Unserer Bewahrung vertraut.

(Der Chor entfernt sich nach dem Hintergrund.)

que les serviteurs se font leurs parts au moyen du sort, la plus belle lui est assurée.

(BOHEMUND.) Mais il est un bien unique, son plus précieux joyau, laissons-lui de bon cœur ses autres avantages ! celui-là, je le lui envie entre tous... C'est de conduire chez lui comme épouse la fleur des femmes, de posséder en propre celle qui charme les yeux de tous.

(ROGER.) Le corsaire, le glaive à la main, s'élance sur le rivage ; dans sa nocturne et soudaine attaque, il emmène les hommes et les femmes, et contente son farouche désir. La plus belle seule, il n'ose y toucher ; elle est le bien du roi.

(BOHEMUND.) Mais maintenant suivez-moi, pour garder l'entrée et le sent de ce saint lieu, afin que nul profane ne pénétre dans ce mystère, et que le maître nous loue, lui qui confie à notre garde ce qu'il possède de plus précieux. (Le chœur se retire vers le fond du théâtre.)

wenn die Diener
sich vergleichen durch das Loos,
das Schönte
ist ihm gewiß.

(Bohemund.)

Aber eines noch
ist sein köstliches Kleinod --
Jeder andre Verzug
ist ihm gesäumt,
dieses beneide ich ihm
unter Allem --
dass er heimführt
die Blume der Frauen,
die ist das Entzücken
aller Augen,
dass er sie besitzt eigen.
(Roger.)

Mit dem Schwerte
der Corsar springt an die Küste
in dem nächtlich
ergreifenden Ueberfall;
er führt davon Männer und Frauen,
und er sättigt die wilde Begierde.
Die schönste Gestalt nur
darf er nicht berühren,
die ist Gut des Königes.
(Bohemund.)

Aber jetzt folgt mir,
zu bewachen den Eingang
und die Schwelle
des heiligen Raumes,
dass kein Ungeweihter
dringe in dieses Geheimniß,
und der Herrscher uns lobe,
der vertraut unsrer Bewahrung
das Köstlichste,
was er heiligt.
(Der Ober entfernt sich
nach dem Hintergrunde.)

pendant-que les serviteurs
s'accoutument par le sort
le plus-beau partage
est assuré à lui.

(Bohémond.)

Mais une seule chose cependant
est son plus précieux joyau....
*Que tout autre avantage
soit accordé à lui,
mais ceci je le lui envie
parmi tout ce qu'il a...
c'est qu'il conduit-chez-lui
la fleur des femmes,
qui est le charme
de tous les yeux,
qu'il la possède en-propre épouse.*
(Roger.)

Avec le glaive
le corsaire saute au rivage
dans la nocturne
et brusque attaque ;
il emmène hommes et femmes,
et contente la farouche passion.
La plus belle-forme seulement
il n'osera y toucher,
car celle-ci est le bien du roi.
(Bohémond.)

Mais maintenant suivez moi,
pour garder l'entrée
et le seuil
du saint lieu,
afin-que nul profane
ne pénétre dans ce mystère,
et que le maître nous loue,
lui qui confie à notre garde
le plus précieux bien,
qu'il possède.
(Le chœur s'éloigne
vers le fond.)

Die Scene verwandelt sich in ein Zimmer im Innern des Palastes.
 Donna Isabella steht zwischen Don Manuel und Don Cesar.

Isabella.

Nun endlich ist mir der erwünschte Tag,
 Der langersehnte, festliche erschienen —
 Vereint seh' ich die Herzen meiner Kinder,
 Wie ich die Hände leicht zusammenfüge,
 Und im vertrauten Kreis zum erstenmal
 Staunt sich das Herz der Mutter freudig öffnen.
 Fern ist der fremden Zeugen rohe Schaar,
 Die zwischen uns sich kampfergüßet stellte —
 Der Waffen Klang erschreckt mein Ohr nicht mehr,
 Und wie der Gulen nachtgewohnte Brut
 Von der zerstörten Brandstatt, wo sie lang
 Mit altverjährtem Eigenthum genistet,
 Aufsteigt in düsterm Schwarm, den Tag verdunkelnd,
 Wenn sich die lang vertriebenen Bewohner
 Heimkehrend nahen mit der Freude Schall,
 Den neuen Bau lebendig zu beginnen :
 So flieht der alte Haß mit seinem nächtlichen

La scène change et représente une salle dans l'intérieur du palais.

DONNA ISABELLA, debout entre DON MANUEL et DON CÉSAR.

ISABELLA. Il lui enfin pour moi ce jour solennel, si ardemment désiré, si longtemps attendu... Je vois unis les cœurs de mes enfants, comme, sans peine, je joins leurs mains, et pour la première fois, dans ce cercle intime, le cœur de la joyeuse mère peut s'ouvrir. Loin de nous est la troupe farouche des témoins étrangers, qui se plaçait entre nous, armée pour le combat... Le bruit des armes n'effraye plus mon oreille, et comme la couvée des hiboux, habituée à la nuit, s'envole des ruines de l'incendie, où ils nichèrent de longues années, tranquilles possesseurs... comme ils s'enfuient, obscurcissant le jour de leur sombre essaim, quand les habitants, longtemps exilés, reviennent enfin et approchent, avec des cris de joie, pour entreprendre avec ardeur la nouvelle construction : ainsi la vieille haine, avec son téné-

Die Scene verwandelt sich
in ein Zimmer
im Innern des Palastes.
Donna Isabella steht
zwischen Don Manuel
und Don Cesar.

Isabella.
Nun endlich ist mir erschienen
der erwünschte Tag, festliche,
der langersehnte --
Ich sehe vereint
die Herzen meiner Kinder,
wie ich zusammenfüge leicht
die Hände,
und zum erstenmal
im vertrauten Kreis
das Herz der Mutter
kann sich öffnen freudig.
Denn ist jede Schaar
der fremden Reigen,
die sich stellte zwischen uns
samtergrüßet --
Der Waffen Klang
erschreckt nicht mehr mein Ohr,
und wie der Eulen Brut
nachgerechnet
aufliegt in düstern Schwarm,
verdunkelnd den Tag,
von der zerstörten Brandstatt,
wo sie lang genistet
mit Eigenthum,
altverjährtem
wenn die Bewohner
lang vertriebenen
heimkehrend sich nähern
mit der Freude Schall,
zu beginnen lebendig
den neuen Bau :
so der alte Haß
mit seinem nächtlichen Gefolge,

La scène se transforme
en un appartement
dans l'intérieur du palais.
DONNA ISABELLA est debout
entre DON MANUEL
et DON CESAR.

ISABELLA. [moi
Maintenant enfin est apparu à
le (ce) jour désiré, solennel,
le longtemps-vivement-désiré....
Je vois unis
les cœurs de mes enfants,
comme je joins facilement
les mains,
et pour la première-fois
dans le (ce) cercle intime
le cœur de la mère
peut s'ouvrir joyeusement.
Loin d'ici est la troupe sauvage
des témoins étrangers
qui se plaçait entre nous
prête-à-combattre....
Le cliquetis des armes
n'effraye plus mon oreille,
et comme la couvée des hiboux
habituee-à-la-nuit
s'envole en un sombre essaim,
obscurcissant le jour,
du lieu-d'incendie ruiné,
où elle a longtemps niché
avec (comme dans) une propriété
acquise-à-la-longue,
quand les habitants
longtemps exilés
revenant-chez-eux s'approchent
avec le retentissement de la joie,
pour commencer avec-ardeur
le nouvel édifice :
ainsi la vieille haine
avec son ténébreux cortège,

Gefolge, dem hohlhängigen Verdacht,
Der schnellen Mißgunst und dem bleichen Neide,
Aus diesen Thoren murrend zu der Hölle,
Und mit dem Frieden zieht geselliges
Vertrauen und holde Eintracht lächelnd ein.

(Sie hält inne.)

— Doch nicht genug, daß dieser heut'ge Tag
Jedem von beiden einen Bruder schenkt,
Auch eine Schwester hat er euch gegeben.

— Ihr staunt? Ihr seht mich mit Verwunderung an?

Ja, meine Söhne, es ist Zeit, daß ich
Mein Schweigen breche und das Siegel löse
Von einem lang verschlossenen Geheimniß.

— Auch eine Tochter hab' ich euren Vater
Gegeben — eine jüngere Schwester lebt
Euch noch — Ihr sollt noch heute sie umarmen.

Don Cesar.

Was sagst du, Mutter? Eine Schwester lebt uns,
Und nie vernahmen wir von dieser Schwester!

Don Manuel.

Wohl hörten wir in früher Kinderzeit,
Daß eine Schwester uns geboren worden;
Doch in der Wiege schon, so ging die Sage,
Nahm sie der Tod hinweg.

breux cortège, le soupçon aux yeux creux, la bouche jalousie et la pâle envie, s'enfuit, en grondant, de notre seuil dans l'enfer, et avec la paix rentrent, souriantes, l'intime confiance et l'aimable concorde. (Elle s'arrête...) Mais ce n'est pas assez que ce jour vous donne à chacun un frère, il vous a aussi enfanté une sœur... Vous êtes étonnés? Vous me regardez avec surprise? Oui, mes fils! Il est temps que je rompe le silence et que je brise le sceau d'un secret longtemps caché... J'ai aussi donné une fille à votre père... vous avez encore une sœur plus jeune que vous... Je veux qu'aujourd'hui même vous l'embrassiez.

DON CESAR. Que dis-tu, ma mère? Nous avons une sœur, et jamais nous n'avons entendu parler de cette sœur!

DON MANUEL. Nous avons appris, il est vrai, dans notre première enfance, qu'il nous était né une sœur; mais la mort, tel était le commun récit, l'avait enlevée, encore au berceau.

dem behängigen Verdacht,
der seelen Mißgunst
und dem bleichen Reide,
nicht murrend
aus diesen Thoren zu der Hölle
und mit dem Frieden
gefelligen Vertrauen
und helde Vertraut
zieht ein lächelnd.
(Sie hält inne.)

— Doch nicht genug,
daß dieser heutige Tag
schenkt einen Bruder
jedem von beiden, [hören.]
er hat euch auch eine Schwester ge-
— Ihr staunt! [drum?]
Ihr seht mich an mit Verwun-
Da, meine Töchter, es ist Zeit,
daß ich breche mein Schweigen
und lese das Siegel [hören.]
von einem Geheimniß lang verschlei-
— Ich habe auch geboren
eine Tochter eurem Vater —
eine jüngere Schwester
lebt euch noch —
Ihr sollt sie umarmen
heute noch.
Don Gesar.
Was sagst du, Mutter?
Eine Schwester lebt uns,
und nie vernahmen wir
von dieser Schwester!
Don Manuel.
Wir hörten wohl
in früher Kinderzeit, [worden;]
daß eine Schwester uns geboren
doch in der Wiege schon,
so ging die Tage,
er Tod nahm sie hinweg.

FIANCÉE DE MESSINE.

*avec le soupçon aux-yeux-creux,
et la bouche jalouse
et la pâle envie,
s'enfuit en grondant
de ces portes à (dans) l'enfer
et avec la paix
la confiance conciliante
et l'aimable concorde
entrent en souriant.
(Elle s'arrête.)*

... Mais ce n'est pas assez,
que ce jour d'aujourd'hui
donne un frère
à chacun de *vous deux*,
il vous a donné aussi une sœur.
... Vous vous-étonnez?
Vous me regardez avec surprise?
Oui, mes fils, il est temps,
que je rompe mon silence
et que je lève le sceau
d'un secret longtemps caché.
... J'ai aussi enfanté
une fille à votre père...
une sœur plus-jeune *que vous*
vit encore à (pour) vous...
Vous devez l'embrasser
aujourd'hui même.
DON CESAR.

Que dis-tu, *ma mère*?
Une sœur vit à nous, [parler]
et jamais nous n'entendîmes
de cette sœur!

DON MANUEL.
Nous entendîmes bien *dire*
dans *notre première enfance*,
qu'une sœur nous *a été* enfantée;
mais dans le berceau déjà,
ainsi *en* courut le bruit,
mort l'enleva.

10

Isabella.

Die Sage lügt!

Sie lebt!

Don Cesar.

Sie lebt und du verschwiegest uns?

Isabella.

Von meinem Schweigen geb' ich Rechenschaft.

Hört, was gesäet ward in früherer Zeit

Und jetzt zur frohen Ernte reifen soll.

— Ihr wart noch zarte Knaben, aber schon

Entzweite euch der jammervolle Zwist,

Der ewig nie mehr wiederkehren möge,

Und häutete Gram auf eurer Eltern Herz.

Da wurde euren Vater eines Tages

Ein seltsam wunderbarer Traum. Ihm dächte,

Er säh' aus seinem hochzeitlichen Bette

Zwei Verbeerbäume wachsen, ihr Gezweig

Dicht in einander flechtend — zwischen beiden

Wuchs eine Vitis empor — Sie ward

Zur Flamme, die, der Bäume dicht Gezweig

Und das Gebälk ergreifend, prasselnd aufschlug

Und, um sich wüthend, schnell, das ganze Haus

In ungeheurer Feuerfluth verschlang.

ISABELLA. Le comte raconte ment. Elle vit!

DON CESAR. Elle vit, et tu nous l'as caché?

ISABELLA. Je vous rendrai compte de mon silence. Apprenez quelle semence fut jetée dans les premiers ans, et quelle heureuse récolte doit mûrir maintenant.... Vous étiez encore de tendres enfants, mais déjà vous divisait une lamentable discorde (puisse-t-elle ne revenir jamais!) qui accablait de chagrin le cœur de vos parents. Et ce temps-là, votre père eut un songe étrange et surprenant. Il lui sembla qu'il voyait s'élever de sa couche nuptiale deux lauriers qui entrelaçaient étroitement leurs rameaux.... Entre les deux croissait un lis.... Ce lit devint une flamme, qui, éclatant avec bruit, saisit l'épais branchage des arbres et la charpente du palais, et étendant sa fureur en tous sens, dévora rapidement la maison dans un affreux embrasement.

Isabella.
 Die Sage lügt! Sie lebt!
 Don César.
 Sie lebt
 und du verschwiegest uns?
 Isabella.
 Ich gebe Rechenschaft
 von meinem Schweigen.
 Hört, was gesäet ward
 in früher Zeit
 und jetzt soll reifen
 zur frohen Ernte.
 — Ihr waret noch
 zarte Knaben,
 aber schon entzweite euch
 der jammervolle Zwist,
 der ewig möge
 nie mehr wiedertekren,
 und häuete Gram
 auf eurer Eltern Herz.
 Eines Tags, da
 wurde eurem Vater
 ein seltsam wunderbarer Traum.
 Ihm däuchte,
 er säe wachsen
 aus seinem hochreitlichen Bette
 zwei Verberbäume,
 in einander flechtend dicht
 ihr Gezweig — [Elle...
 zwischen beiden wuchs empor eine
 Sie ward zur Flamme,
 die, ergreifend
 der Bäume dicht Gezweig
 und das Gebälk,
 aufschlug kasselnnd
 und, um sich wüthend,
 verschlang schnell
 das ganze Haus
 in ungeheurer Feuerfluth.

ISABELLA.
 Le bruit ment! Elle vit!
 DON CÉSAR.
 Elle vit
 et tu nous le taisais?
 ISABELLA.
 Je rends compte
 de mon silence.
 Apprenez ce-qui fut semé
 dans un temps reculé
 et ce qui doit mûrir aujourd'hui
 pour une joyeuse moisson.
 ... Vous étiez encore
 de tendres enfants,
 mais déjà vous divisait
 le (ce) déplorable dissentiment,
 qui veuille éternellement
 ne-jamais plus revenir,
 et qui accumulait du chagrin
 sur le cœur de vos parents.
 Un jour, alors
 advint à votre père
 un rêve singulièrement étrange.
 Il lui semblait,
 qu'il voyait croître
 de son lit nuptial
 deux lauriers,
 entrelaçant étroitement
 leurs branches...
 entre les-deux poussait un lis...
 Elle devint une flamme,
 qui, saisissant
 les branches épaisses des arbres
 et la charpente du palais,
 s'élança pétillante
 et, ravageant tout autour d'elle,
 dévora rapidement
 toute la maison
 dans un immense torrent-de-feu.

Erzählet von diesem seltsamen Gesichte,
 Befragte der Vater einen sternkundigen
 Arabier, der sein Orakel war,
 An dem sein Herz mehr hing, als mir gefiel,
 Um die Bedeutung. Der Arabier
 Erklärte: wenn mein Schooß von einer Tochter
 Enthunden würde, tödten würde sie ihm
 Die beiden Söhne, und sein ganzer Stamm
 Durch sie vergehn — Und ich ward Mutter einer Tochter;
 Der Vater aber gab den grausamen
 Befehl, die Neugeborene alsbald
 Ans Meer zu werfen. Ich bereitete
 Den blut'gen Versatz und erhielt die Tochter
 Durch eines treuen Knechts verschwiegnen Dienst.

Den Cesar.

Gesegnet sei er, der dir hilfreich war!
 O, nicht an Rath gebricht's der Mutterliebe!

Isabella.

Der Mutterliebe mächt'ge Stimme nicht
 Allein mich trieb, das Kindlein zu verschonen.
 Auch mir ward eines Traumes seltsames
 Orakel, als mein Schooß mit dieser Tochter

Effrayé de cette vision étrange, votre père en demanda le sens à un astrologue arabe, qui était son oracle, et à qui son cœur était attaché plus que je n'eusse voulu. L'Arabe déclara que si mon sein donnait le jour à une fille, elle lui tuerait ses deux fils, et que toute sa race périrait par elle.... Et je devins mère d'une fille; mais votre père donna l'ordre cruel de jeter aussitôt à la mer l'enfant nouveau-née. Je déjouai ce dessein sanglant, et je sauvai ma fille par le ministère discret d'un serviteur fidèle.

MON CESAR. Renu soit celui qui te fut secourable! Oh! l'amour maternel n'est jamais pris au dépourvu!

ISABELLA. La voix puissante de l'amour maternel ne me poussa pas seule à épargner le faible enfant. A moi aussi, un oracle étrange me fut rendu en songe, pendant que mon sein portait cette fille.

Grüßet von diejem	Effrayé de cette
seltsamen Gesichte,	singulière vision,
der Vater befragte um die Bedeu-	le père demanda l'explication
einen sternkundigen Arabier,	à un Arabe versé-dans-l'astrolo-
der sein Orakel war,	gie, qui était son oracle,
an dem sein Herz hing,	et à qui son cœur était attaché,
mehr als mir gefiel.	plus qu'il ne me plaisait.
Der Arabier erklärte :	L'Arabe déclara :
wenn mein Schoß	que si mon sein
entbunden würde von einer Tochter,	était délivré d'une fille,
sie würde ihm tödten	elle lui tuerait
die beiden Söhne,	les deux fils,
und sein ganzer Stamm	et que toute sa race
vergehn durch sie	périrait par elle....
Und ich ward Mutter einer Tochter;	Et je devins mère d'une fille ;
aber der Vater gab	mais le (votre) père donna
den grausamen Befehl,	l'ordre cruel,
zu werfen alsbald ins Meer	de jeter aussitôt dans la mer
die Neugeborene.	la nouveau-née.
Ich vereitelte den blutigen Verlaß	Je déjouai le projet sanglant
und erhielt die Tochter	et je conservai la (ma) fille
durch verschwiegenen Dienst	par le service discret
eines treuen Knechts.	d'un fidèle serviteur.
Den Cesar.	POX CESAR.
Gelugnet sei	Béni soit
er, der dir hilfreich war !	celui qui te fut secourable !
O, an Rath	Oh ! en fait de conseils
es gebricht nicht	il n'en manque pas
der Mutterliebe !	à l'amour-maternel !
ISABELLA.	ISABELLA.
Nicht allein	Ce n'était pas seulement
mächtige Stimme	la voix puissante
der Mutterliebe	de l'amour-maternel
trieb mich, zu verschonen	qui me poussa, à épargner
das Kindelein.	la petite-enfant.
Auch mir	Mais à moi aussi
ward seltsames Orakel	fut rendu l'oracle étrange
eines Traums,	d'un rêve,
als mein Schoß gesegnet war	lorsque mon sein était béni

Gesegnet war. Ein Kind wie Liebesgötter schön,
 Sah ich im Grase spielen, und ein Löwe
 Kam aus dem Wald, der in dem blut'gen Nachen
 Die frisch ge jagte Beute trug, und ließ
 Sie schmeichelnd in den Schooß des Kindes fallen.
 Und aus den Lüften schwang ein Adler sich
 Herab, ein zitternd Aeh in seinen Fängen,
 Und legt' es schmeichelnd in den Schooß des Kindes,
 Und Beide, Löw' und Adler, legten, fromm
 Gepaart, sich zu des Kindes Küssen nieder.
 — Des Traums Verständniß löste mir ein Mönch,
 Ein gottgeliebter Mann, bei dem das Herz
 Rath fand und Trost in jeder ird'schen Noth.
 Der sprach: „Genesen würd' ich einer Tochter,
 „Die mir der Söhne streitende Gemüther
 „In heißer Liebesgluth vereinen würde.“
 — Im Innersten bewahrt' ich mir dies Wort;
 Dem Gott der Wahrheit mehr als dem der Lüge
 Vertrauend, rettet' ich die Gottverheißne,
 Des Segens Tochter, meiner Hoffnung Pfand,

Je vis un enfant, beau comme les dieux d'amour, jouer dans le gazon, et de la forêt il sortit un lion, qui emportait dans sa gueule sanglante la proie qu'il venait de saisir et la laissa tomber, d'un air caressant, au giron de l'enfant. Et du haut des airs un aigle s'abattit, tenant dans ses serres un chevreuil tremblant, et il le déposa, d'un air caressant, au giron de l'enfant. Et tous deux, le lion et l'aigle, se couchèrent, comme un paisible couple, aux pieds de l'enfant ... Le sens de ce songe me fut dévoilé par un moine, un homme aimé de Dieu, auprès de qui le cœur trouvait conseil et consolation dans toutes les peines d'ici-bas. Il me dit que j'enfanterais une fille qui unirait dans une vive ardeur d'amour les cœurs désunis de mes fils.... Je gardai cette parole dans mon âme. Me fiant plus au Dieu de vérité qu'au dieu de mensonge, je sauvai cette enfant de divine promesse, cette fille de bénédiction, gage de mon espoir, qui devait être pour moi

mit dieser Tochter.
 Ich sah ein Kind
 schön wie Liebesgötter,
 spielen im Grase,
 und ein Löwe kam aus dem Walde,
 der trug
 in dem blutigen Maken
 die frischgejagte Beute,
 und ließ sie fallen schmeichelnd
 in den Schoß des Kindes.
 Und aus den Lüften
 schwang sich herab ein Adler,
 in seinen Klängen
 ein zitternd Reh,
 und legte es schmeichelnd
 in den Schoß des Kindes,
 und Beide, Löwe und Adler,
 fromm gepaart,
 legten sich nieder
 zu Füßen des Kindes.
 — Ein Mönch löste mir
 des Traume Verständnis,
 ein gottgeliebter Mann,
 bei dem das Herz
 fand Rath und Trost
 in jeder irdischen Noth.
 Der sprach:
 „Ich würde gerne einer Tochter,
 die mir vereinen würde
 in heißer Liebesgluth
 der Söhne streitende Gemüther.“
 — Ich bewahrte mir dies Wort
 im Innersten;
 vertrauend dem Gott der Wahrheit
 mehr als dem der Lüge,
 ich rettete
 die Götterverheißung,
 Tochter des Segens,
 Pfand meiner Hoffnung,

avec (de) cette fille.
 Je vis un enfant
 beau comme *les* dieux-d'amour,
 jouer dans l'herbe,
 et un lion sortit de la forêt,
 qui portait
 dans la (sa) gueule ensanglantée
 la proie récemment-capturée,
 et il la laissa tomber *en* caressant
 dans (sur) le giron de l'enfant.
 Et des airs
 s'abattit un aigle,
tenant dans ses serres
 un chevreuil tremblant,
 et le *déposa en* caressant
 dans (sur) le giron de l'enfant,
 et tous-deux, lion et aigle,
 paisiblement unis,
 se couchèrent
 aux pieds de l'enfant.
 ... Un moine m'expliqua
 le sens du (de ce) songe,
 c'était un homme aimé-de-Dieu,
 auprès duquel le cœur
 trouvait conseil et consolation
 dans toute peine terrestre.
 Celui-ci me dit:
 que « j'accoucherais d'une fille,
 qui m'unirait
 dans une vive ardeur-d'amour
 les cœurs ennemis des fils. »
 ... Je gardai à moi cette parole
 dans le plus-profond *de mon âme*;
 me-fiant au Dieu de la vérité
 plus qu'à celui du mensonge,
 je sauvai
 l'enfant promise-de-Dieu,
 la fille de bénédiction,
 gage de mon espoir,

Die mir des Friedens Werkzeug sollte sein,
Als euer Haß sich wachsend stets vermehrte.

Don Manuel
(seinen Bruder umarmend.)

Nicht mehr der Schwester braucht's, der Liebe Band
Zu flechten, aber fester soll sie's knüpfen.

Isabella.

So ließ ich an verbergner Stätte sie,
Von meinen Augen fern, geheimnißvoll
Durch fremde Hand erziehn — den Anblick selbst
Des lieben Angesichts, den heißersehnten,
Versagt' ich mir, den strengen Vater scheuend,
Der, von des Argwohn's ruheloser Pein
Und finster grübelndem Verdacht genagt,
Auf allen Schritten mir die Späher pflanzte.

Don Cesar.

Drei Monde aber deckt den Vater schon
Das stille Grab — Was wehrte dir, o Mutter,
Die lang Verborgne an das Licht herber
Zu ziehn und unsre Herzen zu erfreuen?

L'instrument de paix, quand votre haine croissait sans cesse et grandissant.

DON MANUEL (embrassant son frère). Il n'est plus besoin d'une sœur pour former entre nous un lien d'amour, mais elle le serrera plus étroitement.

ISABELLA. Je la fis donc élever, loin de mes yeux, mystérieusement, par des mains étrangères, dans une retraite cachée.... Je n'interdis même la vue, ardemment désirée, de ses traits chéris, craignant la sévérité de son père, qui, rongé par les soucis d'une existence sans repos et par le soupçon aux sombres recherches, plantait des espions sur tous mes pas.

DON CESAR. Mais, depuis trois mois déjà, la tombe silencieuse recouvre notre père.... Qui l'empêchait, ma mère, de faire paraître au jour la sœur si longtemps cachée, et de réjouir nos cœurs?

die mir sollte sein
 des Friedens Werkzeug,
 als euer Haß
 sich stets vermehrte
 wachsend.
 Den Manuel
 (umarmte seinen Bruder).
 Es braucht nicht mehr
 der Schwärzer,
 zu flchten der Liebe Band,
 aber sie soll es knüpfen
 fester.
 ISABELLA.
 So ließ ich sie erziehen
 heimlich und
 euer fremde Hand
 an verbergner Stätte,
 fern von meinen Augen —
 ich verjagte mir
 den Anblick selbst,
 den beisehrlechten,
 des lieben Angeichts,
 ich und den strengen Vater,
 der, genagt
 von
 rubeloser Fein
 des Argwohn
 und Verdacht
 finster grübelndem,
 mit pflanzte die Späher
 auf allen Schritten.
 Den Cesar.
 Aber ich drei Wende
 das stille Grab
 deckt den Vater —
 Was webte dir, o Mutter,
 herverzuhehn an das Licht
 die lang Verbergne
 und zu erlösen unsre Herzen?

qui devait être à (pour) moi
 l'instrument de la paix,
 lorsque votre haine
 s'augmentait toujours
 en croissant.
 DON MANUEL
 (embrassant son frère).
 Il n'est plus besoin
 de la (d'une) sœur
 pour former le lien d'amour,
 mais elle le doit serrer
 plus fortement.
 ISABELLA.
 Ainsi je la faisais élever
 secrètement,
 par une main étrangère
 dans un lieu caché,
 loin de mes yeux...
 je m'interdisais
 la (sa) vue même,
 la vue ardemment-désirée,
 du (de son) visage cheri,
 craignant le (son) père sévère,
 qui, rongé
 par le
 mal ne-lassant-pas-de-repos
 du soupçon
 et la défiance
 subtilisant sombrement,
 me semait les espions
 sur tous les (mes) pas.
 DON CESAR.
 Mais depuis déjà trois mois
 le tombeau silencieux
 couvre le (notre) père....
 Qui l'empêchait, ô mère,
 de produire à la lumière
 l'enfant longtemps cachée
 et de réjouir nos cœurs?

Isabella.

Was sonst, als euer unglücksel'ger Streit,
 Der, unauslöschlich wüthend, auf dem Grab
 Des kaum entsetzten Vaters sich entflamnte,
 Nicht Raum noch Stätte der Versöhnung gab?
 Konnt' ich die Schwester zwischen eure wild
 Entblöpten Schwerter stellen? Konntet ihr
 In diesem Sturm die Mutterstimme hören?
 Und sollt' ich sie, des Friedens theures Pfand,
 Den letzten heil'gen Anker meiner Hoffnung,
 An eures Hasses Wuth unzeitig wagen?
 — Erst müßtet ihr's ertragen euch als Brüder
 Zu seh'n, eh' ich die Schwester zwischen euch
 Als einen Friedensengel stellen konnte.
 Jetzt kann ich's, und ich führe sie euch zu.
 Den alten Diener hab' ich ausgesendet,
 Und stündlich harr' ich seiner Wiedertekehr,
 Der, ihrer stillen Zuflucht sie entreißend,
 Zurück an meine mütterliche Brust
 Sie führt und in die brüderlichen Arme.

ISABELLA. Quoi, sinon votre malheureuse querelle, qui, dans sa rage inextinguible, éclata sur la tombe de votre père, à peine privé de vie, et n'offrait ni moyen ni espoir de réconciliation? Pouvais-je placer votre sœur entre vos épées nues, furieuses? Pouviez-vous, dans cette tempête, entendre la voix maternelle? Et devais-je risquer avant le temps, exposé à la fureur de votre haine, le précieux gage de la paix, la dernière et sainte ancre de mon espérance?... Il fallait d'abord que vous prissiez sur vous de vous regarder comme frères, avant que je pusse placer entre vous une sœur, comme un ange de paix. Maintenant je le puis, et je vous l'amènerai. J'ai envoyé le vieux serviteur, et à chaque instant j'attends son retour. Il doit, l'enlevant à son paisible asile, le ramener sur mon cœur maternel et dans les bras de ses frères.

Isabella.
 Was sonst,
 als euer unglückseliger Streit,
 der, wüthend
 unausleidllich,
 sich entflamnte auf dem Grab
 des Vaters
 kaum eufsecten,
 gab nicht Raum noch Stätte
 der Veröhnung?
 Konnte ich stellen die Schwester
 zwischen eure Schwerter
 wild entblöhten?
 In diesem Sturm
 Konntet ihr hören
 die Mutterstimme?
 Und sollte ich
 sie wagen unzeitig
 an eurem Hasses Wuth,
 des Friedens theures Pfand,
 den letzten heiligen Anker
 meiner Hoffnung?
 — Geth mühtet ihr
 es ertragen
 euch zu sehen als Brüder,
 ehe ich konnte stellen
 zwischen euch [engel.
 die Schwester als einen Friedens-
 Jetzt kann ich es,
 und ich führe sie euch zu.
 Ich habe ausgesendet
 den alten Diener,
 und kühnlich
 ich harre seiner Wiederkehr,
 der, sie entreichend
 ihrer stillen Zuflucht,
 sie zurückführt
 an meine mütterliche Brust
 und in die brüderlichen Arme.

ISABELLA.
 Quel autre motif, si-ce-n'est,
 que votre malheureuse querelle,
 qui, sévissant
 sans-pouvoir-s'éteindre
 s'enflammait sur la tombe
 du (de votre) père
 à-peine expiré,
 ne donnait ni accès ni lieu
 à la réconciliation?
 Pouvais je placer la (votre) sœur
 entre vos glaives
 tirés avec-fureur?
 Dans cet orage
 pouviez vous entendre
 la voix-maternelle?
 Et devais je
 l'exposer mal-à-propos
 à la rage de votre haine,
 ce gage chéri de la paix,
 la dernière ancre sacrée
 de mon espoir?
 ... D'abord vous deviez
 le supporter
 à vous regarder comme frères,
 avant-que je pusse placer
 entre vous
 la sœur comme un ange-de-paix.
 Maintenant je le puis,
 et je vous l'amène bientôt.
 J'ai envoyé-dehors
 le vieux serviteur,
 et d'heure-en-heure
 j'attends son retour,
 qui, l'arrachant
 à sa silencieuse retraite,
 la ramène
 à mon cœur maternel
 et dans les bras fraternels.

Don Manuel.

Und sie ist nicht die Einz'ge die du heut
In deine Mutterarme schließen wirst.
Es zieht die Freude ein durch alle Pforten,
Es füllt sich der verödete Palast
Und wird der Sitz der blüh'nden Anmuth werden.
— Vernimm, o Mutter, jetzt auch mein Geheimniß.
Eine Schwester gibst du mir — Ich will dafür
Dir eine zweite liebe Tochter schenken.
Ja, Mutter, segne deinen Sohn! Dies Herz,
So hat gewählt; gefunden hab' ich sie,
Die mir durch's Leben soll Gefährtin sein.
Oh' dieses Tages Sonne sinkt, führ' ich
Die Gattin dir Don Manuels zu Hüfen.

Isabella.

An meine Brust will ich sie freudig schließen,
Die meinen Erstgebornen mir beglückt;
Auf ihren Pfaden soll die Freude sprießen,
Und jede Blume, die das Leben schmückt,
Und jedes Glück soll mir den Sohn belohnen,
Der mir die schönste reicht der Mutterkronen!

Don Cesar.

Verchwende, Mutter, keines Segens Fülle

DON MANUEL. Et elle n'est pas la seule que tu presseras aujourd'hui dans tes bras maternels. La joie entre par toutes les portes, le palais désert se remplit et va devenir le séjour de la grâce florissante.... Maintenant, ma mère, apprends aussi mon secret. Tu me donnes une sœur.... Je veux, en retour, te faire don d'une seconde fille chérie. Oui, ma mère, bénis ton fils! Mon cœur a choisi; j'ai trouvé celle qui doit être la compagne de ma vie. Avant que le soleil de ce jour descende sous l'horizon, j'amènerai à tes pieds l'épouse de don Manuel.

ISABELLA. Je presserai joyeusement sur mon sein celle qui doit rendre heureux mon premier-né! Que la joie germe dans ses sentiers, avec toutes les fleurs qui parent la vie! Et que tout bonheur récompense le fils qui m'offre la plus belle couronne des mères!

DON CESAR. Ne prodigue pas, ma mère, tous les trésors de tes

DON MANUEL.

Und sie ist nicht die Einzige
die du schließen wirst heute
in deine Mutterarme.

Die Freude zieht ein
durch alle Pforten,
der verödete Palast füllt sich
und wird werden der Sitz
der blühenden Armuth.

— Jetzt, o Mutter,
vernimm auch mein Geheimniß.

Du gibst mir eine Schwester —

Ich will dir idenfien dafür
eine meine liebe Tochter.

Ja, Mutter, segne deinen Zehn!

Dieses Herz, es hat gewählt;

ich habe sie gefunden,

die mir soll sein
erleuchtin durchs Leben.

Ob dieses Tages Sonne
sinkt,

ich führe dir an Küßen

die Gattin Don Manuels.

Isabella.

Ich will sie schließen freudig

an meine Bruß

die mir beglückt

meinen Erstgebornen;

auf ihren Pfaden

soll hirtelen die Freude.

und jede Blume,

die das Leben schmückt,

und jedes Glück

soll mir belohnen den Zehn

der mir reicht

die schönste der Mutterkronen!

DON CESAR.

Verschwenke nicht, Mutter,

deines Segens Hülle

DON MANUEL.

Et elle n'est pas la seule
que tu presseras aujourd'hui
dans tes bras-de-mère.

La joie entre

par toutes les portes,

le (ce) palais désert se remplit

et deviendra le séjour

de la grâce florissante

... Maintenant, ô ma mère,

apprends aussi mon secret.

Tu me donnes une sœur...

Je veux te donner en-retour

une seconde fille chérie.

Oui, mère, bénis ton fils!

Ce cœur, il a choisi;

je l'ai trouvée,

celle qui doit être à moi

la compagne par (de) la vie.

Avant-que le soleil de ce jour

s'incline à l'horizon,

je l'amènerai aux (à tes) pieds

l'épouse de don Manuel.

ISABELLA.

Je veux la presser joyeusement

à (sur) mon cœur,

celle qui me rendra-heureux

mon premier-né;

sur ses sentiers (pas)

doit éclore la joie,

et chaque fleur,

qui orne la vie,

et chaque bonheur

doit me récompenser le fils,

qui me donne {mère!

la plus belle des couronnes-de-

BOY CÉSAR.

Ne prodigue pas, ma mère,

l'abondance de ta bénédiction

Nicht an den einen erstgebornen Sohn!
 Wenn Liebe Segen giebt, so bring' auch ich
 Dir eine Tochter, solcher Mutter werth,
 Die mich der Liebe neu Gefühl gelehrt.
 Oh' dieses Tages Sonne sinkt, führt auch
 Den César seine Gattin dir entgegen.

Don Manuel.

Allmächt'ge Liebe! Göttliche! Wohl nennt
 Man dich mit Recht die Königin der Seelen!
 Dir unterwirft sich jedes Element,
 Du kannst das Feindlichstreitende vermählen;
 Nichts lebt, was deine Hoheit nicht erkennt,
 Und auch des Bruders wilden Sinn hast du
 Besiegt, der unbezungen stets geblieben.

(Den César umarmend.)

Jetzt glaub' ich an dein Herz und schließe dich
 Mit Hoffnung an die brüderliche Brust;
 Nicht zweifel' ich mehr an dir, denn du kannst lieben.

Isabella.

Dreimal gesegnet sei mir dieser Tag,
 Der mir auf einmal jede bange Sorge
 Vom schwerbeladenen Busen hebt — Begründet
 Auf festen Säulen seh' ich mein Geschlecht,

bénédictions à ton seul premier-né! Si l'amour bénit la vie, je l'amènerai, moi aussi, une fille, digne d'une telle mère, celle qui m'a appris le sentiment tout nouveau de l'amour. Avant que le soleil de ce jour descende sous l'horizon, don César te présentera aussi son épouse.

DON MANUEL. Amour tout-puissant, divin! C'est à bon droit qu'on te nomme le roi des âmes. À toi se soumettent tous les éléments, tu peux réunir ce que divisait une lutte hostile; rien ne vit qui ne reconnaisse ton empire. Tu as aussi vaincu l'âme farouche de mon frère, qui toujours était demeurée indomptée. (Embrassant don César.) Maintenant je crois à ton cœur, et je te presse avec espoir sur mon sein fraternel: je ne doute plus de toi, puisque tu peux aimer.

ISABELLA. Qu'il soit trois fois béni ce jour qui, au même instant, délivre de tout souci, de toute angoisse, mon cœur oppressé! Je

an den einen
erstgebornen Sohn!
Wenn Liebe giebt Segen,
so auch ich
bringe dir eine Tochter,
werth selber Mutter,
die mich gelehrt
der Liebe neu Gefühl.
Ohe dieses Tages Sonne
sinkt,
Den César auch
führt dir entgegen seine Gattin.
Den Manuel.
Allmächtige Liebe! Göttliche!
Man nennt dich wohl mit Recht
die Königin der Seelen!
dir unterwirft sich jedes Element,
du kannst vermählen
das Feindlichstreichende;
nichts lebt,
was nicht erkennt deine Hoheit,
und du hast auch besiegt
des Bruders wilden Sinn,
der stets geblieben
ungezwungen.
(Urmarmend Den César.)
Jetzt glaube ich an dein Herz
und schließe dich mit Hoffnung
an die brüderliche Brust;
ich zweifle nicht mehr an dir,
denn du kannst lieben.
Isabella.
Dreimal sei mir gesegnet
dieser Tag, der auf einmal
mir hebt
vom schwerbeladenen Busen
jede bange Sorge —
Ich sehe mein Geschlecht
gegründet auf festen Säulen,

à l'un (uniquement à ton)
fils premier-né!
Si l'amour attire la bénédiction,
en-ce-cas moi aussi
je t'amène une fille,
digne d'une telle mère,
qui m'a appris
le sentiment nouveau de l'amour.
Avant que le soleil de ce jour
baisse à l'horizon,
don César aussi
l'amènera son épouse.
DON MANUEL.
Amour tout-puissant! divin!
On te nomme bien avec raison
la reine (le roi) des âmes!
à toi se soumet chaque élément,
tu sais unir [ment,
les sentiments luttant-hostile-
rien ne vit, [sance,
qui ne reconnaisse ta puis-
et tu as aussi vaincu
la nature sauvage du frère,
qui était toujours restée
indomptée.
(Embrassant don César.)
Maintenant je crois à ton cœur
et te presse avec espoir
au (sur mon) sein fraternel;
je ne doute plus à (de) toi,
car tu peux aimer.
ISABELLA.
Trois-fois soit béni à (pour) moi
ce jour, qui d'un-seul-coup
m'ôte
du cœur chargé-lourdement
tout chagrin inquiet....
Je vois ma race
fondée sur des colonnes solides,

Und in der Zeiten Unermeßlichkeit
 Kann ich hinabsehn mit zufriednem Geist.
 Noch gestern sah ich mich im Wittwenschleier,
 Gleich einer Abgeschiednen, kinderlos,
 In diesen edlen Sälen ganz allein,
 Und heute werden in der Jugend Glanz
 Drei blühnde Töchter mir zur Seite stehen.
 Die Mutter zeige sich, die glückliche
 Von allen Weibern, die geboren haben,
 Die sich mit mir an Herrlichkeit vergleicht!
 — Doch welcher Fürsten königliche Töchter
 Erblühen denn an dieses Landes Grenzen,
 Davon ich Kunde nie vernahm? — denn nicht
 Unwürdig wählten konnten meine Söhne!

Don Manuel.

Nur heute, Mutter, fordre nicht, den Schleier
 Hinwegzuheben, der mein Glück bedeckt.
 Es kommt der Tag, der alles lösen wird,
 Am besten mag die Braut sich selbst verkünden,
 Des sei gewiß, du wirst sie würdig finden.

Isabella.

Des Vaters eignen Sinn und Geist erkenn' ich

Je crois ma race appuyée sur de solides colonnes, et je puis étendre mes regards, l'âme satisfaite, sur l'immensité des temps. Hier encore je me voyais couverte du voile des veuves, pareille à une morte, sans enfants, toute seule dans ces salles désertes, et aujourd'hui, dans tout l'éclat de la jeunesse, trois filles florissantes seront debout à mes côtés. Qu'elle paraisse, la mère, heureuse entre toutes les femmes qui ont enfanté, qui puisse comparer sa gloire à la mienne!... Mais quels sont les princes dont les royales filles brillent dans leur fleur aux confins de ce pays, sans que leur nom soit parvenu à moi?... car mes fils n'ont pu faire d'indignes choix.

DON MANUEL. Pour aujourd'hui seulement, ma mère, n'exige pas que je lève le voile qui couvre mon bonheur. Le jour vient qui doit tout révéler. Que ma fiancée (qui le ferait mieux?) se produise elle-même! Sois assurée que tu la trouveras digne de toi.

ISABELLA. Je reconnais dans mon fils premier-né le caractère

und ich kann hinabsiehn
mit zufriednem Geist
in der Zeiten Unermeßlichkeit.
Gestern noch sah ich mich
im Wittwenidol,
gleich einer Abgeschiednen,
hinterles,
ganz allein in diesen öden Sälen,
und heute
drei blühende Töchter
in der Jugend Glanz
werden mir stehen zur Seite.
Die Mutter zeige sich,
die glückliche
von allen Weibern,
die haben geboren,
die ich vergleiche mit mir
an Herrlichkeit!
— Doch welcher dünnten
königliche Töchter erblühen denn
an dieses Landes Grenzen,
davon ich nie vernahm
Kunde? —
denn meine Töchter
kennnten nicht wählen unwürdig!
Don Manuel.
Heute nur, Mutter,
zerere nicht, hinwegzubeugen
den Schleier,
der bedeckt mein Glück.
Es kommt der Tag,
der leihen wird alles,
am besten die Braut
mag sich selbst verkünden,
deshalb sei gewiß,
du wirst sie finden würdig.
Isabella.
In meinem erstgebornen Sohn
ich erkenne eignen Sinn

FIANCÉE DE MESSINE.

et je puis regarder
avec un esprit satisfait
dans l'immensité des temps.
Hier encore je me voyais
dans le voile-de-la-veuve,
semblable à une morte,
sans-enfants, [sortes,
toute seule dans ces salles dé-
et aujourd'hui
trois filles florissantes
dans l'éclat de la jeunesse
se tiendront à mes côtés.
Que la mère se montre,
la plus heureuse
de toutes les femmes,
qui ont enfanté,
qui se compare avec (à) moi
en magnificence!
... Cependant de quels princes
les filles royales grandissent
aux frontières de ce pays, [donc
dont je n'eus jamais
connaissance?...
car mes fils
n'ont pu choisir indignement!
DON MANUEL.
Aujourd'hui seulement, ma mère,
n'exige pas de moi de lever
le voile,
qui cache mon bonheur.
Il vient le jour,
qui révélera tout,
le mieux est que la (ma) fiancée
s'annonce elle-même,
sois en assurée,
tu la trouveras digne de toi.
ISABELLA.
Dans mon fils premier-né,
je reconnais le caractère propre

11

In meinem erstgebornen Sohn, der liebte
 Von jeher, sich verbergen in sich selbst
 Zu spinnen und den Rathschluß zu bewahren
 Im unzugangbar fest verschlossenen Gemüth!
 Vorn mag ich dir die kurze Frist vergönnen;
 Doch mein Sohn Cesar, deß bin ich gewiß,
 Wird jetzt mir eine Königstochter nennen.

Von Cesar.

Nicht meine Weise ist's, geheimnißvoll
 Mich zu verhüllen, Mutter. Frei und offen,
 Wie meine Stirne, trag' ich mein Gemüth;
 Doch, was du jetzt von mir begehrt zu wissen,
 Das, Mutter — laß mich's redlich dir gestehn,
 Hab' ich mich selbst noch nicht gefragt. Fragt man,
 Woher der Sonne Himmelsfeuer flamme?
 Die alle Welt verklärt, erklärt sich selbst,
 Ihr Licht bezeugt, daß sie vom Lichte flamme.
 Ins klare Auge sah ich meiner Braut,
 Ins Herz des Herzens hab' ich ihr geschaut,
 Am reinen Glanz will ich die Perle kennen;
 Doch ihren Namen kann ich dir nicht nennen.

propre et l'esprit de son père. Il aime toujours, lui aussi, à tramer ses desseins en secret, au dedans de lui-même, et à garder pour lui ses résolutions dans une âme fermée, inaccessible! Je l'accorde volontiers ce court délai; mais mon fils César, j'en suis certaine, va me nommer dès à présent sa royale fiancée.

DON CESAR. Ce n'est pas ma manière de me cacher mystérieusement, ma mère. Je montre mon âme, libre et ouverte, comme mon front. Mais ce que tu désires savoir... laisse-moi, ma mère, te l'avouer loyalement, je ne me le suis pas encore demandé à moi-même. Demande-t-on au soleil allume son feu céleste? L'astre qui éclaire le monde se révèle lui-même: sa lumière témoigne qu'il procède de la lumière. J'ai lu dans les yeux limpides de ma fiancée, j'ai pénétré jusqu'au cœur de son cœur: je reconnais la perle à son pur éclat, mais je ne puis te dire son nom.

und Geist des Vaters,
der von jeher,
sich verbergen in sich selbst
liehte zu krinnen
und zu bewahren den Rathschluß
im fest verklebten Gemüth
unzugangbar!

Gern mag ich dir vergönnen
die kurze Frist;
doch mein Zehn, César,
deß bin ich gewiß,
wird mir nennen jetzt
eine Königsdotter.

Den César.

Mutter, es ist nicht meine Weise,
mich zu verhüllen geheimnißvoll.

Ich trage mein Gemüth
frei und offen,
wie meine Stirne;
doch, was jetzt
du begehst zu wissen von mir,
das, Mutter
laß mich es gestehen dir rechtlich,
habe ich noch nicht gefragt
mich selbst.

Frägt man, woher flamme
der Sonne Himmelsfeuer?
die verklärt alle Welt,
erklärt sich selbst,
ihr Licht bezeugt,
daß sie flamme vom Lichte.

Ich sah meiner Braut
ins klare Auge,
ich habe ihr geschaut
ins Herz des Herzens,
ich will kennen die Perle
am reinen Glanz;
doch kann ich nicht dir nennen
ihren Namen.

et l'esprit du (de son) père,
qui de tout temps,
caché à lui dans lui même
aimait à tramer ses projets
et à garder la décision
dans l'âme solidement fermée
et inaccessible!

Volontiers je puis t'accorder,
le (ce) bref délai;
mais mon fils, César,
c'est de-quoi je suis sûr,
me dira dès maintenant le nom
d'une fille-de-roi,
DON CÉSAR.

Ma mère, ce n'est pas manière,
de me cacher mystérieusement.
Je porte mon caractère
libre et ouvert,
comme mon front;
cependant, ce-que maintenant
tu désires savoir de moi,
ceci, ma mère...

laisse moi te l'avouer loyalement,
je ne l'ai pas encore demandé
à moi même.

Demande-t-on, d'où rayonne
le feu-céleste du soleil?
lui qui éclaire tout l'univers,
il se révèle lui-même,
sa lumière témoigne,
qu'il provient de la lumière.

Je regardais ma fiancée
dans l'œil limpide,
je lui ai jeté-mon-regard
dans le cœur du (de son) cœur,
je veux connaître la perle
au (à son) pur éclat;
mais je ne puis te dire
son nom.

Isabella.

Wie, mein Sohn Cesar? kläre mir das auf.
 Zu gern dem ersten mächtigen Gefühl
 Vertrauest du, wie einer Götterstimme.
 Auf rascher Jugendthat erwart' ich dich,
 Doch nicht auf thöricht kindischer — Laß hören,
 Was deine Wahl gelenkt.

Don Cesar.

Wahl, meine Mutter?

Ist's Wahl, wenn des Geistes Macht den Menschen
 Greift in der verhängnißvollen Stunde?
 Nicht, eine Braut zu suchen, ging ich aus,
 Nicht wahrlich selches Eile konnte mir
 Zu Sinne kommen in dem Haus des Todes,
 Denn dorten fand ich, die ich nicht gesucht.
 Gleichgültig war und nichtbedeutend mir
 Der Frauen leer geschwätziges Geschlecht,
 Denn eine zweite sah ich nicht, wie dich,
 Die ich gleich wie ein Götterbild verehere.
 So war des Vaters ernste Todtenfeier;
 Im Vellegedräng verbergen, wehten wir

ISABELLA. Eh quoi, mon fils César? Explique-moi ce mystère. Toujours tu t'es lié trop aisément à une première et puissante impulsion, comme on fait à une voix divine. J'attends de toi l'impétuosité de la jeunesse, mais non une folie puérile.... Dis-moi ce qui a guidé ton choix.

DON CÉSAR. Mon choix, ma mère! Y a-t-il un choix quand, à l'heure fatale, la puissance de son étoile atteint l'homme dans sa course? Je n'étais pas sorti pour chercher une épouse, non vraiment! Cette pensée vaine ne pouvait me venir à l'esprit dans la maison de la mort; car c'est là que j'ai trouvé celle que je ne cherchais pas. La race des femmes a la langue légère m'était indifférente et sans nul prix à mes yeux; car je n'en voyais pas une seconde semblable à toi, à toi que je vénère comme l'image de Dieu. C'était la triste solennité des funérailles de mon père. Cachés dans la foule du peuple, nous y assistions, tu le sais, sous

Isabella.
 Wie, mein Sohn César?
 Sähre mir das an.
 Du vertrauest zu gern
 dem ersten
 mächtigen Gefühl,
 wie einer Wetterstimme.
 Ich erwarte dich auf
 rascher Zukunftthat,
 doch nicht auf
 überdacht linderlicher —
 Laß hören,
 was gelente deine Wahl.
 Den César.
 Wahl, meine Mutter?
 Ist es Wahl,
 wenn Wahl
 die Gewinne
 ereilt den Menschen
 in der verhängnisvollen Stunde?
 Ich ging nicht aus,
 zu suchen eine Braut,
 wahllich selbster Wille
 konnte nicht mir zu Sinne kommen
 in dem Hause des Todes,
 denn dorten fand ich,
 die ich nicht gesucht.
 Der Frauen Gleiches
 der geschwägiges
 war mir gleichgültig
 und nichtbedeutend,
 denn ich sah nicht
 eine zweite, wie dich,
 die ich verehre
 gleich wie ein Götterbild.
 Es war Todesfeier
 Ernste des Vaters.
 Berbergen im Volksgedräng,
 wir wehnten ihr bei,

ISABELLA.
 Comment, mon fils César?
 Explique-moi cela.
 Tu t'es-té trop volontiers
 à la première
 impression puissante,
 comme à une voix-divine.
 Je t'attends sur (j'attends de toi)
 un acte-de-jeunesse prompt,
 mais non sur un acte
 insensé et puéril...
 Fais entendre (dis-moi),
 ce-qui a guidé ton choix.
 DON CÉSAR.
 Mon choix, ma mère?
 Est ce un choix,
 lorsque la puissance
 de l'astre (de la destinée)
 atteint l'homme
 dans (à) l'heure fatale?
 Je ne sortais pas,
 pour aller chercher une fiancée,
 en-vérité pareille vanité
 ne pouvait me venir à l'idée
 dans la maison de la mort,
 car c'est là que je trouvais,
 celle que je n'ai pas cherchée.
 Jusqu'alors la race des femmes
 au-babil vide de sens
 était à moi indifférente
 et insignifiante,
 car je n'en voyais pas
 une deuxième, comme toi,
 que j'honore
 comme une (l') image-des-dieux.
 C'étaient les obsèques (père,
 au-caractère-grave du (de mon)
 Cachés dans la foule,
 nous y assistions,

Ihr bei, du weißt's, in unbekannter Kleidung;
 So hattest du's mit Weisheit angeordnet,
 Daß unsers Haders wild ausbrechende
 Gewalt des Festes Würde nicht verlege.
 — Mit schwarzem Flor behangen war das Schiff
 Der Kirche, zwanzig Genien umstanden
 Mit Fackeln in den Händen, den Altar,
 Vor dem der Lebtensarg erhaben ruhte,
 Mit weißbekreuztem Grabestuch bedeckt.
 Und auf dem Grabtuch sahe man den Stab
 Der Herrschaft liegen und die Fürstenkrone,
 Den ritterlichen Schmuck der goldenen Sporen,
 Das Schwert mit diamantnem Gehäng.
 — Und Alles lag in stiller Andacht knieend,
 Als ungelesen jezt vom hohen Chor
 Herab die Orgel anfang sich zu regen,
 Und hundertstimmig der Gesang begann —
 Und als der Chor noch fortklang, stieg der Sarg
 Mit sammt dem Boden, der ihn trug, allmählig
 Versinkend in die Unterwelt hinab,

un déguisement: tu l'avais ainsi ordonné avec sagesse, pour que la violence de notre discorde ne pût troubler, par quelque éclat fougueux, la dignité de la cérémonie.... Le vaisseau de l'église était tendu de crêpe noir; vingt génies, des flambeaux à la main, entouraient l'autel, devant lequel le cercueil reposait sur une haute estrade, recouvert du drap sépulcral croisé d'une croix blanche. Et sur le drap l'on voyait le bâton du commandement, et la couronne royale, les éperons d'or, insigne du chevalier, le glaive avec sa poignée ornée de diamants... et tous étaient à genoux, dans un pieux recueillement, quand, du haut du chœur, l'orgue invisible se fit entendre, et que le chant aux cent voix commença.... Pendant que les hymnes résonnaient encore, le cercueil, avec le sol qui le portait, descendit, s'enfonçant peu à peu dans le monde souterrain: mais le drap sépulcral voilait,

du weißt es,
in unbekannter Kleidung;
so hättest du es angeordnet
mit Weisheit,
daß uniers Habers Gewalt
wird ausbrechende
nicht verlege die Würde
des Heiles.

Das Schiff der Kirche
war behangen mit schwarzem Kter,
zwanzig Genies,
mit Fadeln in den Händen,
umstanden den Altar,
vor dem ruhte
erhaben der Todtenlary,
bedeckt mit Grabestuch
weißbekreuztem.
Und auf dem Grabtuch
sah man liegen
den Stab der Herrschaft
und die Fürstentrone,
den ritterlichen Schmuck
der goldenen Speeren,
das Schwert
mit diamantenem Gefäng.

— Und Alles
lag knieend
in stiller Andacht,
als vom hohen Cher herab
die Orgel ungelesen
jezt anfang sich zu regen,
und der Gesang begann
hundertstimmig --
Und als der Cher
noch fertklang,
der Zarg stieg hinab,
mit sammt dem Boden, der ihn trug,
allmählig versinkend
in die Unterwelt,

tu le sais bien,
dans (sous) un vêtement inconnu
ainsi tu l'avais ordonné
avec sagesse, [haine
afin-que la violence de notre
éclatant avec-fureur
ne compromit la dignité
de la cérémonie.

... La nef de l'église
était tendue de crêpe noir,
vingt génies (statues), [mains,
avec des flambeaux dans les
environnaient l'autel,
devant lequel reposait
s'élevant haut le cercueil,
couvert d'un drap-mortuaire
orné-d'une-croix-blanche.
Et sur le drap-mortuaire
on voyait reposer
le bâton du commandement
et la couronne-de-prince,
l'ornement de-chevalier
des éperons d'or,

l'épée [mants.
avec la poignée ornée-de-dia-
... Et tout le monde
était agenouillé [cieux
dans un recueillement silen-
lorsque du haut du chœur
l'orgue qu'on-ne-voyait-pas
commença alors à se mouvoir,
et que le chant commença
à-cent-voix...
Et pendant-que le chœur
continuait-à-retentir encore,
le cercueil descendit
avec le sol, qui le portait,
s'enfonçant peu-à-peu
dans la demeure-souterraine,

Das Grabtuch aber überschleierte,
 Weit ausgebreitet die verborgne Mündung,
 Und auf der Erde blieb der ird'sche Schmuck
 Zurück, dem Niederfahrenden nicht folgend —
 Doch auf den Seraphosflügeln des Gesangs
 Schwang die befreite Seele sich nach oben,
 Den Himmel suchend und den Schooß der Gnade.
 — Dies alles, Mutter, ruf' ich dir, genau
 Beschreibend, ins Gedächtniß jetzt zurück,
 Daß du erkennest, ob zu jener Stunde
 Ein weltlich Wünschen mir im Herzen war.
 Und diesen festlich ernsten Augenblick
 Erwählte sich der Lenker meines Lebens,
 Mich zu berühren mit der Liebe Strahl.
 Wie es geschah, frag' ich mich selbst vergebens.

Isabella.

Wollente dennoch! Laß mich Alles hören!

Don Cesar.

Weber sie kam, und wie sie sich zu mir
 Gefunden, dieses frage nicht — Als ich
 Die Augen wandte, stand sie mir zur Seite,

largement étendu, l'ouverture cachée, et sur la terre demeura la parure terrestre, ne suivant pas celui qui descendait... Cependant, sur les ailes séraphiques du chant, l'âme affranchie prenait son essor, cherchant le ciel et se réfugiant au sein de la grâce divine... Tout ceci, ma mère, je le rappelle en ce moment à ton souvenir par cette exacte description, pour que tu voies si à cette heure un désir mondain avait place dans mon âme, et c'est cet instant grave et solennel que l'arbitre de ma vie a choisi pour me toucher du rayon de l'amour. Comment cela est arrivé, je me le demande en vain à moi-même.

ISABELLA. Achève cependant, apprends-m'en tout.

DON CESAR. Où elle vint et comment elle se trouva près de moi, ne me le demande pas... Quand je tournai les yeux, elle était à mon côté, et sa présence m'agita au plus profond de mon

aber das Grabrud,
 weit ausgebreitet | dung,
 überdeckte die verbergte Mün-
 und der heilige Schand
 blieb zurück auf der Erde,
 nicht folgend
 dem Niederfallenden
 Tod auf den Zerarbeßenen
 des Cäsars
 die besetzte Seele
 schwang sich nach oben,
 suchend den Himmel
 und den Zersch der Gnade.
 -- Dies alles, Mutter,
 ich rufe zu mir und jetzt
 ihre Geschichte,
 genau beschreibend,
 daß du erkennst,
 ob zu jener Stunde
 ein weltlich Bündel
 mir war im Herzen.
 Und der Venter man's Versteht
 erzählte sich diesen Augenblick
 festlich ernten,
 mich zu berühren
 mit der vollen Strahl.
 Wie es geschah,
 sage ich vergibst
 mich selbst.
 ISABELLA.
 Vollende dennoch!
 Laß mich hören Alles!
 DON CESAR.
 Woher sie kam,
 und wie sie sich gefunden
 zu mir,
 dieses frage nicht
 Als ich wandte die Augen,
 stand sie mir zur Seite,

mais le drap-mortuaire,
 largement étendu
 masquait l'ouverture cachée,
 et l'ornement terrestre
 resta sur la terre,
 n'accompagnant pas
 celui-qui-descendait... [ques
 Cependant sur les ailes-séraphi-
 du chant
 l'âme délivrée
 s'envolait vers en-haut,
 cherchant le ciel
 et le sein de la grâce.
 ... Tout ceci, mère,
 je te le rappelle maintenant
 dans le souvenir,
 le décrivant exactement,
 afin-que tu reconnaisse,
 si à cette heure-là
 un désir mondain
 m'était venu dans le cœur.
 Et l'arbitre de ma vie
 se choisit ce moment
 solennel et grave,
 pour me toucher
 avec le (du) rayon de l'amour.
 Comment cela arriva
 je te le demande en-vain
 à moi même.
 ISABELLA.
 Achève néanmoins!
 Laisse moi entendre tout!
 DON CESAR.
 D'où elle venait,
 et comment elle s'est trouvée
 vers (près de) moi,
 ceci ne me le demande pas...
 Lorsque je détournais les yeux,
 elle m'était au côté,

Und dunkel mächtig, wunderbar ergriff
 Im tiefsten Innersten mich ihre Nähe.
 Nicht ihres Wesens schöner Außenschein,
 Nicht ihres Lächelns holder Zauber war's,
 Die Reize nicht, die auf der Wange schweben,
 Selbst nicht der Glanz der göttlichen Gestalt —
 Es war ihr tiefstes und geheimstes Leben,
 Was mich ergriff mit heiliger Gewalt,
 Wie Zaubers Kräfte unbegreiflich weben —
 Die Seelen schienen ohne Worteslaut
 Sich ohne Mittel geistig zu berühren,
 Als sich mein Athem mischte mit dem ihren;
 Fremd war sie mir und innig doch vertraut,
 Und klar auf einmal fühl' ich's in mir werden,
 Die ist es oder keine sonst auf Erden!

Den Manuel (mit Feuer einfallend).

Das ist der Liebe heil'ger Götterstrahl,
 Der in die Seele schlägt und trifft und zündet,

âme, avec une puissance mystérieuse, admirable. Ce n'était point l'aimable magie de son sourire, ce n'étaient point les charmes qui brillent sur ses joues, pas même la splendeur de sa forme divine... c'était sa vie la plus profonde, la plus intime, qui s'emparait de moi avec une force céleste, comme agit, inconcevable, un pouvoir magique... Il me sembla que nos âmes, sans le secours de la parole, sans intermédiaire, se touchaient d'un contact tout spirituel, alors que mon souffle se mêla avec le sien. Elle m'était étrangère, et pourtant une intimentement; et tout à coup j'entendis distinctement une voix qui me disait au dedans de moi-même : « C'est elle, ou nulle autre sur la terre ! »

DON MANUEL (l'interrompant avec feu). C'est l'éclair divin du saint

und im Innersten
 tiefsten
 ihre Nähe ergriß mich
 wunderbar,
 dunkel mächtig.
 Es war nicht schöner Außenschein
 ihres Wesens,
 nicht holder Hauber
 ihres Kachelns,
 nicht die Reize,
 die schweben
 auf der Wange,
 selbst nicht der Glanz
 der göttlichen Gestalt ---
 es war ihr tiefstes Leben
 und geheimstes,
 was mich ergriß
 mit heiliger Gewalt,
 wie weben
 unbegreiflich
 Kräfte des Haubers ---
 Die Seelen schienen
 sich zu berühren ohne Worteslaut
 geistig ohne Mittel,
 als mein Athem
 sich mischte mit dem ihren ;
 sie war mir fremd
 und doch innig vertraut,
 und auf einmal
 fühlte ich es
 werden klar in mir,
 es ist die
 oder sonst keine auf Erden !
 Den Manuel
 (einsinkend mit Feuer).
 Das ist heiliger Götterhauch
 der Liebe,
 der schlägt in die Seele
 und trifft und zündet,

et dans l'intérieur de l'âme
 le-plus-profond
 sa présence me saisit
 merveilleusement,
 d'une façon confuse et puissante.
 Ce n'était pas la belle apparence
 de sa forme, [ment
 pas (ni) le gracieux enchante-
 de son sourire,
 pas (ni) les charmes,
 qui planent (sont répandus)
 sur la joue (son visage),
 pas (ni) même l'éclat
 de la forme divine...
 c'était sa vie la-plus-profonde
 et la-plus-intime,
 qui me saisissait
 avec une sainte force,
 comme agissent
 d'une manière inconcevable
 les puissances de la magie....
 Les (nos) âmes semblèrent
 se toucher sans bruit-de-parole
 spirituellement sans moyen natu-
 quand mon souffle [rel,
 se mêla avec le sien ;
 elle était étrangère à moi
 et pourtant intimement unie,
 et tout-à-coup
 je le sentis
 devenir distinct en moi,
 c'est celle-ci
 ou autrement aucune sur la terre !
 DON MANUEL
 (interrompant avec feu).
 C'est le saint rayon-des-dieux
 de l'amour,
 qui pénètre dans l'âme
 et l'atteint et l'enflamme,

Wenn sich Verwandtes zum Verwandten findet,
 Da ist kein Widerstand und keine Wahl,
 Es löst der Mensch nicht, was der Himmel bindet.
 — Dem Bruder fall' ich bei, ich muß ihn loben,
 Mein eigen Schicksal ist's, was er erzählt,
 Den Schleier hat er glücklich aufgehoben
 Von dem Gefühl, das dunkel mich besetzt.

Isabella.

Den eignen freien Weg, ich seh' es wohl,
 Will das Verhängniß gehn mit meinen Kindern.
 Vom Berge stürzt der ungeheure Strom,
 Wühlt sich sein Bett selbst und bricht sich Bahn,
 Nicht des gemessnen Pfades achtet er,
 Den ihm die Klugheit verbedächtigt baut.
 So unterwerf' ich mich — wie kann ich's ändern —
 Der unregierjam härtern Götterband,
 Die meines Hauses Schicksal dunkel spinnt.
 Der Söhne Herz ist meiner Hoffnung Pfand,
 Sie denken groß, wie sie gebernen sind.

amour, qui frappe au cœur, atteint, enflamme. Quand l'âme rencontre une âme parente, alors il n'y a ni résistance, ni choix : l'homme ne peut délier ce que le ciel lie... J'applaudis au langage de mon frère et le loue de tout cœur : c'est ma propre destinée qu'il vient de raconter : il a, d'une main heureuse, écarté le voile du sentiment confus qui m'anime.

ISABELLA. Le destin veut, je le vois bien, suivre avec mes enfants sa voie propre et libre. Le torrent impétueux se précipite de la montagne, se creuse à lui-même son lit et se rompt un passage, sans nul souci de la voie régulière que la sagesse prévoyante lui avait tracée. Je me sou mets donc... que pourrais-je y changer ?... à cette main plus puissante que nul ne gouverne, à cette main divine qui trame mystérieusement le destin de ma maison. Le cœur de mes fils est le gage de mon espoir ; leurs pensées sont grandes comme l'est leur naissance.

wenn Verwandtes
sich findet
zum Verwandten,
da ist kein Widerstand
und keine Wahl,
der Mensch löst nicht,
was der Himmel bindet.

Ich falle bei dem Bruder,
ich muß ihn leben,
es ist mein eigen Schicksal,
was er erzählt,
von dem Gefühl,
es mißt belebt dunkel,
er hat aufgehoben den Schleier
atmosphärisch.

ISABELLA.

Ich liebe es wohl,
das Verhängnis will geben
mit meinen Kindern
den eignen freien Weg.
Der unaufgeheure Strom
kurst vom Berge,
wühlt sich selbst sein Bett
und bricht sich Bahn,
er achtet nicht
des gemessenen Pfades,
den die Klugheit ihm baut
verbedächtig.
So unterwerfe ich mich --
wie kann ich es ändern --
der Götterband
unregierbar
stärken,
die trümt dunkel
meines Hauses Schicksal.
Der Zöhne Herz
in meiner Hoffnung Pfland,
sie denken groß,
wie sie sind geboren.

quand quelque-chose-de-parent
se rencontre [rent,
à (avec) quelque-chose-de-pa-
la il n'y-a aucune résistance
et aucun choix,
l'homme ne délie pas,
ce-que le ciel lie (a lié).

...J'applaudis au (à mon) frère,
je dois le louer,
c'est mon propre sort,
ce-qu'il raconte,
du sentiment,
qui m'anime confusément,
il a levé le voile
heureusement.

ISABELLA.

Je le vois bien,
le destin vent aller
avec mes enfants
le (son) propre chemin libre.
L'immense torrent
se-précipite de la montagne,
se creuse à lui-même son lit
et se fraye un chemin,
il ne se-soucie pas
de la voie réglée,
que la sagesse lui trace
avec-prévoyance.
Je me soumets donc...
comment puis-je le changer...
à la main-des-dieux
qui-ne-peut-être-gouvernée
et plus-puissant que nous,
qui trame dans l'obscurité
la destinée de ma maison.
Le cœur des (de mes) fils
est le gage de mon espoir,
ils pensent noblement,
comme ils sont nés nobles.

Isabella, Don Manuel, Don Cesar, Diego
(zeigt sich an der Thüre).

Isabella.

Doch, sieh', da kommt mein treuer Knecht zurück!
Nur näher, näher, redlicher Diego!
Wo ist mein Kind? — Sie wissen Alles! Hier
Ist kein Geheimniß mehr — Wo ist sie? Sprich!
Verbirg sie länger nicht! Wir sind gesaßt
Die höchste Freude zu ertragen. Komm!

(Sie will mit ihm nach der Thüre gehen.)

Was ist das? Wie? Du zögerst? Du verstummst?
Das ist kein Blick, der Gutes mir verkündet!
Was ist dir? Sprich! Ein Schauder faßt mich an.
Wo ist sie? Wo ist Beatrice?

(Will hinaus.)

Don Manuel (für sich betroffen).

Beatrice!

Diego (hält sie zurück).

bleib!

Isabella.

Wo ist sie? Mich entseelt die Angst.

ISABELLA, DON MANUEL, DON CESAR, DIEGO
(se montre à la porte).

ISABELLA. Mais, voyez, mon digne serviteur est de retour.
Approche, approche, loyal Diégo! Où est mon enfant?... Ils
savent tout, il n'y a plus ici de mystère.... Où est-elle? Parle! Ne
la cache pas plus longtemps. Nous sommes préparés à supporter
la plus grande joie. Viens! (Elle veut aller avec lui vers la porte.)
Qu'est-ce donc? Comment? Tu hésites? Tu gardes le silence?
Ce n'est pas là un regard qui promette le bonheur! Qu'as-tu?
Parle! Un frisson me saisit. Où est-elle? Où est Béatrice? (Elle
veut sortir.)

DON MANUEL (à part, avec surprise). Béatrice!

DIEGO (la retient). Demeure!

ISABELLA. Où est-elle? Cette anxiété me tue.

Isabella, Don Manuel,
Don César.

Diego (zeigt sich an der Thüre).

Isabella.

Doch, siehe,

da kommt zurück
mein treuer Knecht!

Nur näher, näher,
reblüher Diego!

Wo ist mein Kind? --

Sie wissen Alles!

Hier ist kein Geheimniß mehr! --

Wo ist sie? Sprich!

Verbirg sie nicht länger!

Wir sind gefaßt
zu ertragen die höchste Freude.
Komm!

(Sie will gehen mit ihm
nach der Thüre.)

Was ist das? Wie?

Du zögerst?

Du verstummst?

Das ist kein Blick,
der mir verkündet
Gutes!

Was ist dir?

Sprich!

Ein Schauer faßt mich an.

Wo ist sie?

Wo ist Beatrice?

(Will hinaus.)

Don Manuel (für sich
beiseite).

Beatrice!

Diego (hält sie zurück).

Bleib!

Isabella.

Wo ist sie?

Die Angst entseelt mich.

ISABELLA, DON MANUEL,
DON CÉSAR.

DIÉGO (se montre à la porte).

ISABELLA.

Mais, regarde,

voilà *que* revient
mon fidèle serviteur!

Allons plus-près, plus-près,
loyal Diégo!

Où est mon enfant?...

Ils savent tout!

Ici il n'y-a plus-de secret....

Où est elle? Parle!

Ne la cache pas plus longtemps

Nous sommes préparés
à supporter la plus grande joie.
Viens!

(Elle veut aller avec lui
vers la porte.)

Qu'est-ce que c'est? Comment?

Tu hésites?

Tu te-fais?

Ce n'est pas-un regard,
qui m'annonce
quelque-chose-de-bon!

Quelle-chose est à toi (qu'as-tu)?

Parle!

Un frisson me saisit.

Où est elle?

Où est Béatrice?

(Elle veut sortir.)

DON MANUEL (pour lui à part
avec-surprise).

Béatrice!

DIÉGO (la retient).

Demeure!

ISABELLA.

Où est-elle?

L'anxiété me fait-mourir.

Diego.

Sie folgt

Mir nicht. Ich bringe dir die Tochter nicht.

Isabella.

Was ist geschehn? Bei allen Heil'gen, rede!

Don Cesar.

Wo ist die Schwester? Unglücksel'ger, rede!

Diego.

Sie ist geraubt, gestohlen von Corsaren!

O, hätt' ich nimmer diesen Tag gesehn!

Don Manuel.

Laß dich, o Mutter!

Don Cesar.

Mutter, sei gesäpft!

Bezwinde dich, bis du ihn ganz vernommen!

Diego.

Ich machte schnell mich auf, wie du befehlen,

Die erst betretene Strafe nach dem Kloster

Zum letztenmal zu gehn — Die Freude trug mich

Auf leichten Flügeln fort.

Don Cesar.

Zur Sache!

Don Manuel.

Rede!

Diego.

Und da ich in die wohlbekannten Höfe

DIEGO. Elle ne me suit pas. Je ne l'amène pas ta fille.

ISABELLA. Qu'est-il arrivé? Par tous les saints, parle!

DON CESAR. Où est ma sœur? Malheureux, parle!

DIEGO. Elle est enlevée! ravie par des corsaires! Plût au ciel que je n'eusse jamais vu ce jour!

DON MANUEL. Possède-toi, ma mère!

DON CESAR. Ma mère, du courage! Contiens-toi, jusqu'à ce qu'il t'ait tout appris.

DIEGO. Je partis rapidement, comme tu l'avais ordonné, pour franchir une dernière fois la route, si souvent parcourue, qui conduit au couvent.... La joie me portait sur ses ailes légères.

DON CESAR. Au fait!

DON MANUEL. Parle!

DIEGO. Et comme j'entre dans les cours bien connues du cou-

Diego.
 Sie folgt mir nicht.
 Ich bringe dir nicht
 die Tochter.
 Isabella.
 Was ist geschehen?
 Bei allen Heiligen,
 rede!
 Don Cesar.
 Wo ist die Schwester?
 Unglückseliger, rede!
 Diego.
 Sie ist geraubt,
 gestohlen von Corsaren!
 O, hätte ich nimmer gesehen
 diesen Tag!
 Don Manuel.
 Haste dich, o Mütter!
 Don Cesar.
 Mutter, sei gesakt!
 Bezwinde dich,
 bis du ihn vernommen
 ganz!
 Diego.
 Ich madre mich auf schnell,
 wie du beistehen,
 zu gehen zum letztenmal
 die oft betretne Straße
 nach dem Kloster --
 Die Freude trug mich fort
 auf leichtem Flügeln.
 Don Cesar.
 Nur Eache!
 Don Manuel.
 Rede!
 Diego.
 Und da ich trete
 in die Höfe
 wohlbekannten

DIEGO.
 Elle ne me suit pas.
 Je ne l'amène pas
 la (ta) fille.
 ISABELLA.
 Qu'est-il arrivé ?
 Chez (par) tous les saints,
 parle !
 DON CÉSAR.
 Où est la (ma) sœur ?
 Malheureux, parle !
 DIEGO.
 Elle est enlevée,
 volée par des corsaires !
 Oh ! n'eussé je jamais vu
 ce jour !
 DON MANUEL.
 Calme toi, ô mère !
 DON CÉSAR.
 Ma mère, remets toi !
 Contiens toi,
 jusqu'à-ce-que tu l'aies entendu
 entièrement !
 DIEGO.
 Je me disposais rapidement,
 comme tu l'aurais ordonné,
 à aller pour la dernière-fois
 sur la route souvent fréquentée
 vers le cloître...
 La joie n'emportait
 sur des ailes légères.
 DON CÉSAR.
 Au fait !
 DON MANUEL.
 Parle !
 DIEGO.
 Et comme j'entre
 dans les cours
 bien-connues

Des Klosters trete, die ich oft betrat,
Nach deiner Tochter ungeduldig frage,
Seh' ich des Schreckens Bild in jedem Auge,
Entsetzt vernehm' ich das Entsetzliche.

(Isabella sinkt bleich und zitternd auf einen Stuhl, Don Manuel ist um sie besorgt.)

Don Cesar.

Und Mauren, sagst du, raubten sie hinweg?
Zah man die Mauren? Wer bezeugte dies?

Diego.

Ein maurischs Räuberschiff gewahrte man
In einer Bucht, unfern dem Kloster ankernd.

Don Cesar.

Ward Segel rettet sich in diese Buchten
Vor des Orkanes Wuth — Wo ist das Schiff?

Diego.

Heut frühe sah man es in hoher See
Mit voller Segel Kraft das Weite suchen.

Don Cesar.

Hört man von anderm Raub noch, der geschehn? —
Dem Mauren genügt einfache Beute nicht.

vent, où j'étais entré tant de fois, que je demande impatiemment ta fille, je vois l'image de l'effroi dans tous les regards, et j'apprends avec horreur l'horrible attentat.... (Isabella tombe, pâle et tremblante, sur un fauteuil. Don Manuel s'empresse autour d'elle.)

Don CESAR. Et des Maures, dis-tu, l'ont enlevée? A-t-on vu les Maures? Qui a attesté le fait?

Diego. On a vu un vaisseau de pirates maures à l'ancre dans une baie, non loin du couvent.

Don CESAR. Plus d'une voile se réfugie dans ces baies, pour échapper à la fureur de l'ouragan.... Où est le vaisseau?

Diego. Ce matin, on l'a vu en pleine mer, gagnant le large à force de voiles.

Don CESAR. Dit-on que d'autres brigandages aient été commis?... Les Maures ne se contentent pas d'une seule proie.

des Meßners,
die ich ein Kennat,
frage ungebulda
nach deiner Tochter,
ich sehe

des Schreckens Bild
in jedem Auge,
ich vernehme entsetzt
das Entsetzliche.

(Isabella tritt aus einem Thor
bleich und erschrocken,
Don Manuel ist bestürzt
um sie.)

Don Cesar.
Und Mauren, sagst du,
raubten sie hinweg?
Sah man die Mauren?
Wer bezeugte dies?

Diego.
Man gewahrte in einer Bucht
ein maurisch Räuberschiff,
ankertend unfern
dem Kloster.

Don Cesar.
In diese Buchten
manch Segel rettet sich
vor der Wuth des Orkans —
Wo ist das Schiff?

Diego.
Heut fröhe
sah man es in hoher See
suchen das Weite
mit voller Segel Kraft.

Don Cesar.
Hört man noch
von andern
Raub,
der geschehen? —
Einfache Beute
genügt nicht dem Mauren.

du eloitre,
quo (où) j'entraîs si souvent,
et que je demande impatiemment
après ta fille,
je vois
l'expression de la terreur
dans chaque oeil
et j'apprends avec-horreur
l'horrible malheur.

(Isabella tombe sur un siège
pâle et tremblante,
don Manuel s'empresse
auprès d'elle.)

DON CÉSAR.
Et des Maures, dis tu,
ont-oulevé elle?
A-t-on-vu les Maures?
Qui a-attesté cela?

DIEGO.
On a-aperçu dans une baie
un vaisseau-de-pirates maure,
mouillant non-loin
du eloitre.

DON CÉSAR.
Dans ces baies
mainte voile se réfugie
devant la fureur de l'ouragan....
Où est le (ce) vaisseau?

DIEGO.
Aujourd'hui (ce) matin
on le vit en haute mer
gagner le large
avec la force de pleines voiles.

DON CÉSAR.
Est-ce qu'on entend encore
parler de quelque autre
brigandage,
qui se soit commis?...
Une seule proie
ne suffit pas au Maure.

Diego.

Hinweg getrieben wurde mit Gewalt
Die Rinderherde, die dort weidete.

Don Cesar.

Wie konnten Räuber aus des Klosters Mitte
Die Wohlverschloss'ne heimlich raubend stehlen?

Diego.

Tes Klostergartens Mauern waren leicht
Auf hoher Leiter Sprossen überstiegen.

Don Cesar.

Wie brachen sie in's Innerste der Zellen?
Denn fromme Nonnen hält der strenge Zwang.

Diego.

Sie noch durch kein Gelübde sich gebunden,
Sie durfte frei im Freien sich ergehen.

Don Cesar.

Und pflegte sie des freien Rechtes oft
Sich zu bedienen? Dieses sage mir.

Diego.

Ist sah man sie des Gartens Stille suchen;
Der Wiederkehr vergaß sie heute nur.

Don Cesar (nachdem er sich eine Weile bedacht).

Raub, sagst du? War sie frei genug dem Räuber,
So konnte sie in Freiheit auch entfliehen.

DIEGO. On a emmené avec violence le troupeau de bœufs qui passait en ce lieu.

DON CESAR. Comment des brigands pouvaient-ils enlever secrètement, du milieu d'un cloître, une jeune fille enfermée dans une sûre enceinte?

DIEGO. Les murs du jardin du convent étaient faciles à escalader, au moyen des degrés d'une haute échelle.

DON CESAR. Comment ont-ils pénétré dans l'intérieur des cellules? car les pieuses nonnes sont soumises à une sévère clôture.

DIEGO. Comme elle n'était encore liée par aucun vœu, elle pouvait librement se promener en plein air.

DON CESAR. Et usait-elle souvent de cette liberté? Dis-moi cela.

DIEGO. Souvent on la voyait chercher la solitude du jardin. Aujourd'hui seulement elle a oublié le retour.

DON CESAR (après avoir réfléchi un moment). Un rapt, dis-tu? S'il était possible à des brigands de l'enlever, elle a pu fuir aussi de son propre gré.

Diego.

Die Rinderherde,
die dort weidete,
wurde hinweggetrieben mit Gewalt.

Don Cesar.

Wie aus Mitte des Klosters
konnten Räuber sicheln
heimlich raubend
die Wohlverschlossene?

Diego.

Des Klostergartens Mauern
waren leicht überstiegen
auf Sprossen hoher Leiter.

Don Cesar.

Wie brachen sie
ins Innerste der Zellen?
Denn der strenge Zwang
hält fromme Nonnen.

Diego.

Die sich noch gebunden
durch kein Gelübde,
sie durfte frei
sich ergehen im Freien.

Don Cesar.

Und pflegte sie
sich zu bedienen oft
des freien Rechts?

Dieses sage mir.

Diego.

Oft sah man sie
suchen des Gartens Stille;
heute nur
vergaß sie der Wiederkehr.

Don Cesar

(nachdem er sich bedacht eine Weile).

Raub, sagst du? War sie
frei genug dem Räuber,
so konnte sie auch
entstichen in Freiheit.

DIEGO.

Le troupeau-de-bœufs,
qui y paissait,
a-été emmené avec violence.

DON CÉSAR.

Comment du milieu du cloître
des brigands pouvaient enlever,
la ravissant secrètement,
la jeune fille bien-enfermée?

DIEGO.

Les murs du jardin-du-cloître
étaient facilement escaladés
sur les degrés d'échelles hautes.

DON CÉSAR.

Comment pénétrèrent ils les?
dans le plus-intérieur des cellu-
Car la (une) discipline sévère
retient les pieuses nonnes.

DIEGO.

Elle qui ne s'était encore liée
par aucun vœu,
elle pouvait librement
se promener dans le plein-air.

DON CÉSAR.

Et est-ce qu'elle avait-coutume
de se servir souvent
du (de ce) droit de-liberté?

Ceci dis-le moi.

DIEGO.

On la voyait souvent
chercher la solitude du jardin;
aujourd'hui seulement
elle oubliait le retour.

DON CÉSAR

(après-qu'il a réfléchi un moment).

Un rapt, dis tu? Était elle
assez libre au (pour le) brigand,
elle pouvait aussi
fuir dans la liberté.

Isabella (steht auf).

Es ist Gewalt! Es ist verwegener Raub!
Nicht pflichtvergessen konnte meine Tochter
Aus freier Neigung dem Entführer folgen!
— Den Manuel! Den Cesar! Eine Schwester
Dacht' ich euch zuzuführen; doch ich selbst
Soll jetzt sie eurem Heldenarm verdanken.
In eurer Kraft erhebt euch, meine Söhne!
Nicht ruhig duldet es, daß eure Schwester
Des frechen Diebes Preute sei — Ergreift
Die Waffen! rüstet Schiffe aus! Durchferscht
Die ganze Küste! durch alle Meere seht
Dem Räuber nach! Grebet euch die Schwester!

Don Cesar.

Yeh' wohl! Zur Rache flieg' ich, zur Entdeckung!
(Er geht ab. Den Manuel aus einer tiefen Zerstreuung erwachend
wendet sich beunruhigt zu Diego.)

Den Manuel.

Wann, sagst du, sei sie unsichtbar geworden?

Diego.

Zeit diesem Morgen erst ward sie vermißt.

Den Manuel (zu Donna Isabella.)

Und Beatrice nennt sich deine Tochter?

ISABELLA (zu Diego). C'est la violence! c'est un rapt audacieux!
Ma fille ne pouvait, oubliant son devoir, suivre un ravisseur par
un libre penchant de son cœur... Don Manuel! don César! je
comptais vous présenter une sœur; mais maintenant il faut que
moi-même je la doive à votre bras héroïque. Déployez votre cou-
rage, mes fils! Ne souffrez pas paisiblement que votre sœur soit
la proie d'un brigand audacieux... Prenez les armes! Équipez
des navires! Explorez toute la côte! Poursuivez le ravisseur sur
toutes les mers! Il vous faut conquérir votre sœur!

DON CESAR. Adieu! Je vole à la vengeance, à sa découverte!
(Il sort.)

DON MANUEL (s'éveillant d'une distraction profonde, se tourne avec
inquiétude vers Diego). Quand dis-tu qu'on a cessé de la voir?

DIEGO. C'est ce matin seulement qu'elle a disparu.

DON MANUEL (à donna Isabella). Et ta fille se nomme Béatrice?

Isabella (schreit auf).

Es ist Gewalt!

Es ist verwegener Raub!

Philippischen

meine Tochter konnte nicht

selbst dem Entführer

aus freier Neigung!

— Den Manuel! Den César!

Ich dachte euch zuzuführen

eine Schwester;

doch ich selbst soll jetzt

ihre verdanten

euren Heldennam.

Meine Zöhne, erhebt euch

in eurer Noth!

Duldet es nicht ruhig,

daß eine Schwester sei Beute

des frechen Diebes

Ergreift die Waffen!

rücket aus Zühne!

Durchfericht die ganze Küste!

jetzt nach dem Räuber

durch alle Meere!

Erhebt euch die Schwärmer!

Den César,

Lebe wohl! Ich fliehe zur Noth,

zur Entdeckung!

(Er geht ab. Den Manuel erwachen

aus einer tiefen Zerstreuung

wendet sich beunruhigt

zu Diego.)

Den Manuel,

Wann, sagst du,

sei sie geworden unsichtbar?

Diego.

Seit diesem Morgen erst

ware sie vermißt.

Den Manuel

(zu Donna Isabella).

Und deine Tochter nennt sich Bea-

trix? (se relievo).

C'est de la violence!

C'est un rapt audacieux!

Oubliant ses-devoirs

ma fille ne pouvait

suivre au (des) ravisseur

de son libre mouvement!

... Don Manuel! don César!

Je pensais vous amener

une sœur;

mais maintenant je dois moi-

même la devoir (recevoir)

à (des) votre bras-héroïque.

Mes fils, levez vous

dans votre (avec) courage!

Ne souffrez pas paisiblement,

que votre sœur soit la proie

du voleur audacieux....

Prenez les armes!

équipez des navires!

Explorez toute la côte!

poursuivez le brigand

à-travers toutes les mers!

Conquérez vous la (votre) sœur!

DON CESAR.

Adieu! Je vole à la vengeance,

à la découverte!

(Il part. Don Manuel s'éveillant

d'une profonde distraction

se tourne avec-inquiétude

vers Diego.)

DON MANUEL.

Quand, dis tu,

qu'elle soit devenue invisible?

DIEGO.

Depuis ce matin seulement

elle fut remarquée-absente.

DON MANUEL.

(à donna Isabella).

Et ta fille se nomme Béatrice?

Isabella.

Dies ist ihr Name! Eile! Frage nicht!

Don Manuel.

Nur eines noch, o Mutter laß mich wissen —

Isabella.

Fliehe zur That! Des Bruders Beispiel folge!

Don Manuel.

In welcher Gegend, ich beschwöre dich —

Isabella (ihn forttreibend.)

Sieh meine Thränen, meine Todesangst!

Don Manuel.

In welcher Gegend hieltst du sie verborgen?

Isabella.

Verborgner nicht war sie im Schooß der Erde!

Diego.

O, jetzt ergreift mich plöblich bange Furcht.

Don Manuel.

Furcht, und werüber? Sage, was du weißt.

Diego.

Daß ich des Raubs unschuldig Ursach sei.

Isabella.

Unglücklicher, entdecke, was geschehn!

Diego.

Ich habe dir's verhehlt, Gebieterin,
Dein Mutterherz mit Sorge zu verschonen.

ISABELLA. Tel est son nom. Hâte-toi ! Plus de questions !

DON MANUEL. Apprends-moi encore une seule chose, ma mère...

ISABELLA. Vole à l'action ! Suis l'exemple de ton frère !

DON MANUEL. Dans quelle contrée, je l'en conjure... ?

ISABELLA (le poussant, le pressant de partir). Vois mes larmes, mes mortelles angoisses !

DON MANUEL. Dans quelle contrée la tenais-tu cachée ?

ISABELLA. Elle n'eût pas été plus cachée au sein de la terre !

DIEGO. Oh ! maintenant une crainte subite me saisit et me trouble.

DON MANUEL. De la crainte, et pourquoi ? Dis ce que tu sais.

DIEGO. Celle d'être la cause innocente de l'enlèvement.

ISABELLA. Malheureux ! découvre-moi ce qui est arrivé.

DIEGO. Je te l'ai caché, ma souveraine, pour évargner les soucis

Isabella.

Dies ist ihr Name!

Eile! Frage nicht!

Don Manuel.

Nur eines noch,

o Mutter laß mich wissen —

Isabella.

Hiege zur That!

Folge des Bruders Beispiel!

Don Manuel.

In welcher Gegend,

ich beschwöre dich

Isabella

(ihn festschreibend).

Sieh meine Thränen,

meine Todesangst!

Don Manuel.

In welcher Gegend

hiehst du sie verbergen?

Isabella.

Sie war nicht verborgher

im Schooß der Erde!

Diego.

O, jetzt

bange Furcht

ergreift mich plöglich.

Don Manuel.

Furcht, und werüber?

Sage, was du weißt.

Diego.

Daß ich sei unschuldig Uriach

des Raubs.

Isabella.

Unglücklicher, entdecke,

was geschehen!

Diego.

Ich habe dir es verhehlt, Gebieterin,

zu verschonen dein Mutterherz

mit Sorge.

ISABELLA.

C'est son nom !

Hâte-toi ! Ne questionne pas !

DON MANUEL.

Encore une-chose seulement,

ô mère, laisse moi savoir....

ISABELLA.

Vole à l'action !

Suis l'exemple du (de ton) frère !

DON MANUEL.

Dans quelle contrée,

je t'en conjure....

ISABELLA

(le pressant-de-partir).

Vois mes larmes,

mon angoisse-mortelle !

DON MANUEL.

Dans quelle contrée

la tenais tu cachée ?

ISABELLA.

[plus cachée

Elle n'était pas (n'eût pas été)

dans le sein de la terre!

DIEGO.

Oh ! maintenant

une crainte appréhensive

me saisit subitement.

DON MANUEL.

De la crainte, et pourquoi ?

Dis ce-que tu sais.

DIEGO.

Que je suis la cause innocente

de l'enlèvement.

ISABELLA.

Malheureux, explique,

ce-qui est arrivé !

DIEGO.

[vraime,

Je te l'ai dissimulé, ma sou-

pour ménager ton cœur-de-mère

avec (par) des soucis.

Am Tage, als der Fürst beerdigt ward,
 Und alle Welt, begierig nach dem Neuen,
 Der ernen Aetier sich entgegendrängte,
 Sag deine Tochter -- denn die Kunde war
 Auch in des Aetiers Mauern eingedrungen --
 Sag sie mir an mit unabläss'gem Aehn,
 Ihr dieses Aetiers Anblick zu gewähren.
 Ich Unglückseliger ließ mich bewegen,
 Verbüllte sie in ernste Trauertracht
 Und also war sie Zeugin jenes Aetiers.
 Und dort, befürcht' ich, in des Vells Gewühl,
 Das sich herbeigedrängt von allen Enden,
 Ward sie vom Aug' des Räubers anagepäht,
 Denn ihrer Schönheit Glanz birgt keine Hülle.

Den Manuel verhö, erleichtern.

Glücksel'ges Wort, das mir das Herz befreit!
 Das gleicht ihr nicht! Dies Zeichen trifft nicht zu.

Isabella.

Wahnsinn'ger Alter! So verräthst du mich!

Diego.

Gebieterin! Ich dacht' es gut zu machen.

à ton cœur maternel. Le jour où le prince fut enseveli, et on vit
 le peuple, avide de nouveauté, se pressant à cette fête de deuil,
 ta fille... car la nouvelle avait aussi pénétré dans les murs du
 couvent... ta fille me conjura avec d'infatigables instances de lui
 procurer la vue de cette solennité. Moi, malheureux, je me laissai
 toucher. Je la déguisai sous un sombre vêtement de deuil, et elle
 fut ainsi témoin de la cérémonie. Là, je le crains, dans la foule du
 peuple qui était accouru de toutes parts, elle fut épée par l'œil
 du ravisseur, car nul déguisement ne cache l'éclat de sa beauté.

MANUEL. à part, soulage. Heureuse parole qui délivre mon
 cœur! Cela ne lui ressemble pas! Ce signe ne s'accorde pas avec
 les autres!

ISABELLA. Vieillard insensé! Ainsi, tu m'as trahie!

DIEGO. Ma souveraine, je croyais bien faire. Je croyais recon-

Am Tag, als der Fürst
 beehrt ward,
 und alle Welt,
 begierig nach dem Neuen,
 sich entgegenrangte
 der ernten Feier,
 deine Tochter Iza --
 denn die Stunde
 war auch eingedrungen
 in Mauern des Klosters --
 sie lag mir an
 mit unablässigem Flehn,
 ihr zu gemäßen
 Anblick dieses Festes.
 Ich Unglücklicher
 ließ mich bewegen,
 verbüllte sie
 in ernste Trauertracht
 und ne war also Zeugin
 jenes Festes.
 Und denn, ich befürchte,
 in des Vests Gewühl,
 das sie herbeigedrängt
 von allen Enden,
 wäre sie ausgepäht
 vom Auge des Mörders,
 denn keine Hülle
 verhüllt ihrer Schönheit Glanz.
 Den Manuel (er sie, erlaubt),
 Glückseliges Wort,
 das mir befeht das Herz!
 Das gleicht ihr nicht!
 Dies Reiden trifft nicht zu.
 Isabella.
 Wahnsinniger Alter!
 So verriest du mich!
 Diege.
 Gefrieren!
 So machte es zu gut machen.

Au den jour, où le prince
 fut enseveli,
 et où tout le peuple,
 avide après le (du) nouveau,
 se pressait
 à l'austère solennité,
 ta fille *me sollicita*...
 car la nouvelle
 était (avait) aussi pénétré
 dans les murs du convent...
 elle me sollicita-vivement
 avec une incessante instance,
 de lui accorder
 le vue de cette solennité.
 Moi, malheureux,
 je me laissai toucher,
 je la déguisai } de-deuil
 dans (sous) un austère costume--
 et elle fut ainsi témoin
 de cette cérémonie.
 Et là, je le crains,
 dans la foule du peuple,
 qui s'y-pressait
 venant de toutes les extrémités,
 elle fut épée
 par l'œil du ravisseur,
 car aucun déguisement
 ne cache l'éclat de sa beauté.
 DON MANUEL. (à part, soulagé).
 Heureuse parole,
 qui me délivre le cœur!
 Cela ne lui ressemble pas!
 Ce signe ne s'accorde pas.
 ISABELLA.
 Vieillard insensé!
 Ainsi tu me trahissais!
 DIEGO.
 Ma souveraine!
 Je pensais en cela bien faire.

Die Stimme der Natur, die Macht des Bluts
 Glaubt' ich in diesem Wunsche zu erkennen;
 Ich hielt es für des Himmels eignes Werk,
 Der mit verborgnen ahnungsvollem Zuge
 Die Tochter hintrieb zu des Vaters Grab!
 Der frommen Pflicht wollt' ich ihr Recht erzeigen,
 Und so, aus guter Meinung, schafft' ich Böses!

Don Manuel (vor sich).

Was steh' ich hier in Furcht und Zweifelsqualen?
 Schnell will ich Licht mir schaffen und Gewißheit.

(Will gehen.)

Don Cesar (her zurückkommend).

Verzieh', Don Manuel, gleich folg' ich dir.

Don Manuel.

Folge mir nicht! Hinweg! Mir folg' niemand!

(Er geht ab.)

Don Cesar (sieht ihm verwundert nach).

Was ist dem Bruder? Mutter, sage mir's.

Isabella.

Ich kenn' ihn nicht mehr. Ganz verkenn' ich ihn.

Don Cesar.

Du siehst mich wiederkehren, meine Mutter;
 Denn in des Eifers heftiger Begier

naître dans ce désir la voix de la nature, la force du sang; j'y voyais l'œuvre même du ciel, qui, par un attrait caché, un pressentiment puissant, entraînait la fille sur la tombe de son père. J'ai voulu faire droit à ce désir, à ce pieux devoir, et ainsi, à bonne intention, j'ai causé un malheur.

DON MANUEL (à part). Pourquoi rester ici dans les tortures de la crainte et du doute? Je veux chercher sans retard la lumière et la certitude. (Il veut sortir.)

DON CESAR (revenant). Attends, don Manuel, je te suis à l'instant.

DON MANUEL. Ne me suis pas! Reste loin de moi! Que personne ne me suive! (Il sort.)

DON CESAR (le suit d'un regard étonné). Qu'a donc mon frère? Ma mère, dis-le-moi.

ISABELLA. Je ne le reconnais plus. Je ne retrouve pas don Manuel.

DON CESAR. Tu me vois revenir, ma mère. Dans l'ardeur em-

Ich glaubte in diesem Wunsche
zu erkennen die Stimme der Natur,
die Nacht des Blutes;
ich hielt es
für eignes Werk des Himmels,
der hintrieb die Tochter
zu des Vaters Grab
mit Auge
verborgen ahnungsvollem!
Ich wollte erzeigen ihr Recht
der frommen Pflicht,
und so, aus guter Meinung,
schaffte ich Böses!
Don Manuel (vor sich).
Was stehe ich hier in Furcht
und Zweifelsqualen?
Ich will mir schaffen schnell
Licht und Gewißheit.
(Will gehen.)
Don Cesar (der zurückkommt).
Beruhige, Don Manuel,
gleich folge ich dir.
Don Manuel.
Folge mir nicht!
Hinweg!
Niemand folge mir!
(Er geht ab.)
Don Cesar
(sieht ihm nach verwundert).
Was ist dem Bruder?
Mutter, sage mir es.
Isabella.
Ich kenne ihn nicht mehr.
Ich erkenne ihn ganz.
Don Cesar.
Du siehst mich wiedertehren,
meine Mutter;
denn in heftiger Begier
des Eifers

Je croyais dans ce désir
reconnaître la voix de la nature,
la force du sang;
je le croyais
l'œuvre propre du ciel,
qui entraînait la fille
vers la tombe du père
avec (par) un attrait sments!
caché et plein-de-presenti-
Je voulais faire droit
au (à ce) pieux devoir,
et ainsi, par bonne intention,
je faisais du mal!
DON MANUEL (à part).
Que resté je ici dans la crainte
et les tourments-du-doute?
Je veux me procurer rapidement
lumière et certitude.
(Il veut sortir.)
DON CÉSAR (qui revient).
Attends, don Manuel,
je te suis à l'instant.
DON MANUEL.
Ne me suis pas!
Reste loin-de-moi!
(Que personne ne me suive!)
(Il sort.)
DON CÉSAR
(le suit-des-yeux avec-surprise).
Qu'est-il arrivé au (à mon) frère?
Mère, dis le moi.
ISABELLA.
Je ne le reconnais plus.
Je le méconnaiss tout-à-fait.
DON CÉSAR.
Tu me vois revenir,
ma mère;
car dans l'ardeur emportée
du (de mon) zèle

Vergaß ich, um ein Zeichen dich zu fragen,
 Woran man die verlorne Schwester kennt.
 Wie sind' ich ihre Spuren, eh' ich weiß,
 Aus welchem Ort die Räuber sie gerissen?
 Das Kloster nenne mir, das sie verbarg.

Isabella.

Der heiligen Cecilia ist's gewidmet,
 Und hinterm Waldgebirge, das zum Aetna
 Sich langsam steigend hebt, liegt es versteckt,
 Wie ein verschwiegener Aufenthalt der Seelen.

Don Cesar.

Sei gutes Muths! Vertraue deinen Söhnen!
 Die Schwester bring' ich dir zurück, müßt' ich
 Durch alle Länder sie und Meere suchen.
 Doch eines, Mutter, ist es, was mich künmert:
 Die Braut verließ ich unter fremdem Schutz,
 Nur dir kann ich das theure Pfand vertrauen,
 Ich sende sie dir her, du wirst sie schauen;

pressée de mon zèle, j'ai oublié de te demander un signe auquel on puisse reconnaître ma sœur perdue. Comment retrouverais-je sa trace, si je ne sais de quel lieu les brigands l'ont enlevée? Nomme-moi le cloître où elle était cachée.

ISABELLA. Il est consacré à sainte Cécile, et caché, comme un asile mystérieux des âmes, derrière la forêt qui monte par une douce pente vers le sommet de l'Etna.

DON CÉSAR. Prends courage! Fie-toi à tes fils! Je te ramènerai ma sœur, quand je devrais la chercher sur toutes les mers, par toutes les terres. Il est cependant, ma mère, une chose qui m'inquiète: j'ai laissé ma fiancée sous une protection étrangère. Je ne puis confier qu'à toi ce précieux gage. Je te l'enverrai ici, tu

vergaß ich,
 dich zu fragen um ein Zeichen,
 woran man kennt
 die verlorne Schwester.
 Wie finde ich
 ihre Spuren,
 ehe ich weiß,
 aus welchem Ort
 die Räuber sie gerissen?
 Nenne mir das Aelstlein,
 das sie verbarg.
 ISABELLA.
 Es ist gewidmet
 der heiligen Cecile,
 und wie
 ein verheimlichter Aufenthalt
 der Seelen,
 liegt es versteckt
 hinter dem Waldgebirge,
 das sich hebt zum Atna
 langsam steigend.
 DON CESAR.
 Sei gutes Muths!
 Vertraue deinen Sorgen!
 Ich bringe dir zurück
 die Schwester,
 müßte ich sie suchen
 durch alle Länder
 und Meere.
 Doch es ist eines,
 Mutter,
 was mich kummert :
 Ich verließ die Braut
 unter fremdem Schutz,
 nur dir
 kann ich vertrauen
 das theure Pfand,
 ich sende dir sie her,
 du wirst sie schauen ;

j'oubliais,
 de te demander un signe,
 auquel on *reconnaîtrait*
 la (notre) sœur perdue.
 Comment *retrouverais* je
 ses traces,
 avant-que je sache
 de quel lieu
 les brigands l'ont enlevée ?
 Nomme moi le cloître,
 qui la cachait.
 ISABELLA.
 Il est dédié
 à sainte Cécile,
 et comme
 un asile secret
 des âmes,
 il se-trouve caché
 derrière la montagne-boisée,
 qui s'élève vers l'Etna
 en montant doucement.
 DON CESAR.
 Sois de bon courage !
 Aie-confiance à tes fils !
 Je te ramènerai
 la (notre) sœur,
 dussé je la chercher
 à-travers toutes les terres
 et toutes les mers.
 Cependant il est une chose,
 ma mère,
 qui me chagrine :
 J'ai-laisse la (ma) fiancée
 sous une protection étrangère,
 c'est à toi seulement
 à qui je puisse confier
 le (ce) gage précieux,
 je te l'envoie ici,
 tu la verras ;

An ihrer Brust, an ihrem lieben Herzen
Wirst du des Grams vergessen und der Schmerzen.
(Er geht ab.)

Isabella.

Wann endlich wird der alte Fluch sich lösen,
Der über diesem Hause lastend ruht?
Mit meiner Hoffnung spielt ein tückisch Wesen,
Und nimmer stillt sich seines Reides Wuth.
So nahe glaubte ich mich dem sichern Hasen,
So fest vertraut' ich auf des Glückes Pfand,
Und alle Stürme glaubt' ich eingeschlafen,
Und freudig winkend sah ich schon das Land
Im Abendglanz der Sonne sich erhellten;
Da kommt ein Sturm, aus heit'rer Luft gesandt,
Und reißt mich wieder in den Kampf der Wellen.
(Sie geht nach dem innern Hause, wohin ihr Diego folgt.)

Die Scene verwandelt sich in den Garten.

Beide Chöre. Zuletzt Beatrice.

Der Chor des Don Manuel kommt in festlichem Aufzug, mit Kränzen geschmückt, und die eben besprochenen Brautgehefte begleitend; der Chor des Don Cesar will ihm den Eintritt verwehren.

la verras. Dans ses bras, sur son tendre cœur, tu oubleras ton inquiétude et ta douleur. (Il sort.)

ISABELLA. Quand sera-t-elle enfin levée, cette antique malédiction qui pèse lourdement sur cette maison ! Un gémie malveillant se joue de mes espérances, et jamais sa rage envieuse ne s'apaise. Je me croyais si près du port, sûr abri ; je me confiais si fermement à ces gages de bonheur ; je croyais toutes les tempêtes assoupies ; déjà s'offrait à moi une souriante perspective, la contrée s'éclairait aux rayons du soleil couchant ; et voilà qu'une tempête éclate, partant d'un ciel serein, et m'entraîne encore au milieu de la lutte des vagues. (Elle se retire dans l'intérieur du palais. Diego la suit.)

La scène change et représente le jardin.

LES DEUX CHOEURS : vers la fin, BEATRICE. Le Chœur de don Manuel vient, dans un appareil de fête, orné de guirlandes, et accompagnant les dons d'hyménée décrits plus haut ; le Chœur de don Cesar veut lui interdire l'entrée.

an ihrer Brust,
an ihrem lieben Herzen
wirst du vergessen des Grams
und der Schmerzen. (Er geht ab.)

Isabella.

Wann wird sich lesen endlich
der alte Fluch,
der ruht über diesem Hause
lastend?

Ein tüchtig Wejen
spielt mit meiner Hoffnung
und seines Neides Wuth
stilt sich nimmer.

Ich glaubte mich
so nahe dem sichern Hafen,
ich vertraute so sehr
auf des Glückes Pfand,
und ich glaubte
alle Stürme einzulassen,
und ich sah schon das Land
wintend freudig
sich erheben im Abendganz
der Sonne;

da kommt ein Sturm,
gesandt aus heit'rer Luft,
und reißt mich wieder
in den Kampf der Wellen.

(Sie geht
nach dem innern Hause,
wohin Diego ihr folgt.)

Die Scene verwandelt sich
zu dem Garten.

Beide Chöre.

Aufsteht Beatrice.

Der Ober des Don Manuel
kommt in feierlichem Aufzug,
geschmückt mit Kränzen,
und begleitend die Brautgeschenke
eben beschriebenen;
der Ober des Don Cesar
will ihm verwehren den Eintritt.

à sa poitrine
à (sur) son cœur chéri
tu oublieras du (ton) chagrin
et des (tes) douleurs. (Il part.)

ISABELLA.

Quand se dissipera enfin
l'(cette) antique malédiction,
qui repose sur cette maison
comme un pesant fardeau?

En être malveillant
joue avec (se joue de) mon espoir,
et la rage de son envie
ne se calme jamais.

Je me croyais
si près au (du) port sûr,
je me-liais si fermement
sur ce gage du bonheur,
et je croyais
toutes les tempêtes endormies.
et je voyais déjà la terre
m'invitant joyeusement,
s'éclairer dans la lueur-du-soir
du soleil couchant;

voilà qu'arrive une tempête,
envoyée d'un air (ciel) serein,
et m'entraîne de-nouveau
dans la lutte des vagues.

(Elle se-dirige
vers la maison intérieure,
dans-laquelle Diego la suit.)

La scène se change
en le (un) jardin.

LES-DEUX CHOEURS.

Vers-la-fin BEATRICE.

Le chœur de don Manuel
vient dans un appareil de-fête,
orné avec (des) guirlandes,
et accompagnant les dons-de-noces
décrits en-(plus)-haut;
le chœur de don Cesar
veut lui interdire l'entrée.

Erster Chor. (Gajetan.)

Du würdest wohl thun, diesen Platz zu leeren.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Ich will's, wenn bessere Männer es begehren.

Erster Chor. (Gajetan.)

Du könntest merken, daß du lästig bist.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Deswegen bleib' ich, weil es dich verbrießt.

Erster Chor. (Gajetan.)

Hier ist mein Platz. Wer darf zurück mich halten?

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Ich darf es thun, ich habe hier zu walten.

Erster Chor. (Gajetan.)

Mein Herrscher sendet mich, Don Manuel.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Ich stehe hier auf meines Herrn Befehl.

Erster Chor. (Gajetan.)

Dem ältern Bruder muß der jüngere weichen.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Dem Erstbestehenden gehört die Welt.

Erster Chor. (Gajetan.)

Verhafter, geh' und räume mir das Feld!

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Tu serais bien de vider la place.
LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Je le veux faire, si celui qui l'exige vaut mieux que moi.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Tu pourrais remarquer que tu es importun.

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Si je reste, c'est que cela te déplaît.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) C'est ici ma place. Qui ose m'arrêter?

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) J'ose le faire; c'est à moi de commander ici.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Mon maître, don Manuel, m'envoie.

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Et moi, je suis ici par l'ordre de mon maître.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Le plus jeune frère doit céder à l'aîné.

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Au premier occupant appartient le monde.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Rival odieux, va, quitte le terrain.

Erster Chor. (Gajetan.)

Du würdest wohl thun,
zu leeren diesen Platz.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Ich will es,
wenn bessere Männer
es begehren.

Erster Chor. (Gajetan.)

Du könntest
merken,
daß du lästig bist.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Deshwegen
treibe ich,
weil es dich verbrießt.

Erster Chor. (Gajetan.)

Hier ist mein Platz.
Wer darf mich zurück halten?

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Ich darf es thun,
ich habe hier zu walten.

Erster Chor. (Gajetan.)

Mein Herrscher
sendet mich,
Don Manuel.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Ich stehe hier
auf Befehl
meines Herrn.

Erster Chor. (Gajetan.)

Der jüngere Bruder
muß weichen dem ältern.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Die Welt gehört
dem Erstbesitzenden.

Erster Chor. (Gajetan.)

Verhafteter, gehe
und räume mir
das Feld!

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Tu ferais bien,
de vider cette place.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Je le veux *faire*,
si des hommes meilleurs que toi
le désirent.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Tu pourrais
remarquer,
que tu es importun.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

C'est-pourquoi
je reste,
parce-que cela te déplaît.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Ici est ma place.
Qui ose m'empêcher?

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

J'ose le faire,
j'ai *ordre* d'être-seul-maitre ici.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Mon maître
m'envoie,
don Manuel.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Je suis ici
sur l'ordre
de mon maître.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Le frère cadet
doit céder à l'aîné.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Le monde appartient
au premier-occupant.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Rival odieux, va-t-en
et cède-moi
le terrain !

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Nicht, bis sich unsre Schwerter erst vergleichen.

Erster Chor. (Gaetan.)
Sind' ich dich überall in meinen Wegen?

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Wo mir's gefällt, da tret' ich dir entgegen.

Erster Chor. (Gaetan.)
Was hast du hier zu horden und zu hüten?

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Was hast du hier zu fragen, zu verbieten?

Erster Chor. (Gaetan.)
Dir steh' ich nicht zur Red' und Antwort hier.

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Und nicht des Wortes Ehre gönnt' ich dir.

Erster Chor. (Gaetan.)
Erfurcht gebührt, o Jüngling, meinen Jahren.

Zweiter Chor. (Bohemund.)
In Tapferkeit bin ich, wie du, erfahren!

Beatrice (tritt herbei).
Weh mir! Was wollen diese wilden Schaaren?

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Non pas avant que nos épées se mesurent.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Te trouverais-je partout sur mon chemin?

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Où il me plaira, je m'opposerai à toi.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Qu'as-tu donc à épier et à garder ici?

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Et toi à demander, à interdire ici?

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Je ne suis pas ici pour te rendre compte et te répondre.

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Et je ne veux pas t'honorer de ma parole.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Le respect est dû, jeune homme, à mon âge.

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Je suis, pour la bravoure, éprouvé comme toi.

BEATRICE sort précipitamment du pavillon. Malheur à moi! que veulent ces troupes farouches?

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Nicht,

bis unsre Schwerter

erst sich vergleichen.

Erster Chor. (Gaétan.)

Finde ich dich

überall

in meinen Wegen?

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Wo es mir gefällt,

da trete ich dir entgegen.

Erster Chor. (Gaétan.)

Was hast du zu berthen

und zu hüten hier?

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Was hast du zu fragen,

zu verbieten hier?

Erster Chor. (Gaétan.)

Ich stehe dir nicht hier

zur Rede

und Antwort.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Und

ich gönne dir nicht

Ehre

des Wortes.

Erster Chor. (Gaétan.)

O Jüngling,

Ehrfurcht gebührt

meinen Jahren.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Ich bin

in Tapferkeit

erfahren, wie du!

Beatrice

(tritt heraus).

Woh mir!

Was wollen

diese wilde Schaaren?

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Non-pas,

jusqu'à-ce-que nos épées

d'abord se mesurent.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Faut-il que je te trouve

partout

dans mes chemins ?

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Où cela me plaît,

là je m'oppose à toi.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Qu'as-tu à épier

et à garder ici ?

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Qu'as-tu à demander,

à interdire ici ?

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Je ne suis pas ici à toi

pour *subir* l'(ton) interrogation

et *pour* la réponse.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Et moi

je ne l'accorde pas

l'honneur

de la parole.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

O jeune-homme,

le respect est-dû

à mes années (mon âge).

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Je suis

en bravoure

expérimenté, comme toi !

BEATRICE

(sort-précipitamment).

Malheur à moi !

Que veulent

ces bandes farouches ?

Erster Chor (Gaetan). Zum zweiten.
Nichts acht' ich dich und deine stolze Miene!

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Ein besserer ist der Herrscher, dem ich diene!

Beatrice.
O, weh mir, weh mir, wenn er jetzt erschiene!

Erster Chor. (Gaetan.)
Du lügst! Don Manuel besiegt ihn weit!

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Den Preis gewinnt mein Herr in jedem Streit.

Beatrice.
Jetzt wird er kommen, dies ist seine Zeit.

Erster Chor. (Gaetan.)
Wäre nicht Friede, Recht verschafft' ich mir!

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Wär's nicht die Furcht, kein Friede wehrte dir.

Beatrice.
O, wär' er tausend Meilen weit von hier!

Erster Chor. (Gaetan.)
Das Gesetz fürcht' ich, nicht deiner Blicke Trug.

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Wohl thust du dran, es ist des Feigen Schuß.

LE PREMIER CHŒUR (GAÉTAN) (au second). Je ne tiens nul compte de toi ni de ta mine orgueilleuse.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Le maître que je sers l'emporte sur le tien.

BÉATRICE. Oh ! malheur, malheur à moi, s'il paraissait maintenant !

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Tu mens ! Don Manuel lui est bien supérieur.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Mon maître remporte le prix dans tous les combats.

BÉATRICE. Il va venir, voici son heure.

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) Si nous n'étions en paix, je me ferais justice.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) N'était la crainte, la paix ne l'arrêterait point.

BÉATRICE. Oh ! que n'est-il à mille lieues d'ici !

LE PREMIER CHŒUR. (GAÉTAN.) C'est la loi que je crains, non la menace de tes regards.

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Tu fais bien, c'est la protection du lâche.

Erster Chor.

(Gajetan.) Zum weiten.

Ich achte nichts
dich und deine stolze Miene!
Zweiter Chor. (Bohemund.)
Der Herrscher, dem ich diene,
ist

ein besser!

Beatrice.

O, weh mir,
weh mir,
wenn er erdriene jetzt!

Erster Chor. (Gajetan.)

Du lügst!

Den Manuel besiegt ihn
weit!

Zweiter Chor. (Bohemund.)
In jedem Streit
mein Herr gewinnt
den Preis.

Beatrice.

Er wird jetzt kommen,
dies ist seine Zeit.

Erster Chor. (Gajetan.)

Wäre nicht Friede,
ich verschaffe mir Recht!

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Wäre es nicht die Furcht,
kein Friede wehrte dir.

Beatrice.

O, wäre er
tausend Meilen weit von hier!

Erster Chor. (Gajetan.)

Das Gesetz fürchte ich,
nicht deiner Blide Trug.

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Du thust wohl dran,
es ist des Feigen
Schuß.

PREMIER CHŒUR.

(Gaétan au second.)

J'estime *comme rien*
et toi et ta mine orgueilleuse !

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Le maître, à qui (que) je sers,
est

un meilleur *maître que le tien !*

BÉATRICE.

Oh ! malheur à moi,
malheur à moi,
s'il paraissait maintenant !

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Tu mens !

Don Manuel le dépasse
de-loin (de beaucoup) !

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Dans tout combat
mon maître remporte
le prix.

BÉATRICE.

Il viendra maintenant,
c'est son heure.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

N'était *la* paix,
je me ferais justice !

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Ne fût-ce la crainte,
nulle paix ne t'en empêcherait.

BÉATRICE.

Oh ! *que ne* fût-il
à mille lieues loin d'ici !

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

C'est la loi *que* je crains,
non le mépris de tes regards.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Tu fais bien en *cela*,
c'est *la* protection
du lâche.

Erster Chor. (Gajetan.)

Kang' an, ich folge!

Zweiter Chor. (Bohemune.)

Mein Schwert ist heraus!

Beatrice (in der heftigsten Beängstigung).

Sie werden handgemein, die Degen blühen!

Ihr Himmelsmächte, haltet ihn zurück!

Werft euch in seinen Weg, ihr Hindernisse,

Eine Schlinge legt, ein Netz um seine Füße,

Daß er verfehle diesen Augenblick!

Ihr Engel alle, die ich flehend bat,

Ihn herzuführen, täuschet meine Bitte,

Weit, weit von hier entferntet seine Schritte!

(Sie eilt hinein. Indem die Chöre einander anfallen, erschallt der Donner.)

Don Manuel. Der Chor.

Don Manuel.

Was seh' ich! Haltet ein!

(Erster Chor (Gajetan, Berengar, Manfred) zum Zweiten.

Komm an! Komm an!

Zweiter Chor. (Bohemune, Roger, Hippolyt.)

Nieder mit ihnen! Nieder!

Don Manuel (tritt zwischen sie, mit gezogenem Schwert.)

Haltet ein!

LE PREMIER CHOEUR. (GAJETAN.) Commencez, je le suivrai!

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND.) Mon glaive est tiré!

BEATRICE dans le plus vive anxiété. Ils en viennent aux mains, les épées brillent! O vous, puissances du ciel, retenez ses pas! Jetez-vous sur sa route, obstacles, entourez ses pieds de réseaux et d'entraves, pour qu'il ne vienne pas en ce moment! Vous tous, saints anges, que j'ai priés avec instance de l'arrêter, décevez ma prière, détournez ses pas, loin d'ici, bien loin! Hâtez-vous en toute hâte. Au moment où les chœurs s'attaquent, don Manuel paraît.)

DON MANUEL, LE CHOEUR.

DON MANUEL. Que vois-je? arrêtez!

LE PREMIER CHOEUR (GAJETAN, BERENGIER, MANFRED.) (au second.) Avance, avance!

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMOND, ROGER, HIPPOLYTE.) Terrassons-les! Terrassons-les!

DON MANUEL s'avance entre eux, l'épée nue. Arrêtez!

Erster Chor. (Gajetan.)

Ränge an, ich selbe!

Zweiter Chor. (Bohémond.)

Mein Schwert ist draus!

Beatrice

(In der heftigsten Leidenschaft.)

Sie werden

Handgemein.

Die Degen blitzen!

Ihr Himmelmächte,

haltet ihn zurück!

Werft euch in seinen Weg,

ihr Hindernisse,

legt eine Schlinge,

ein Netz um seine Füße,

daß er verfehle diesen Augenblick!

Ihr Engel alle,

die ich bat stehend,

ihn beruhigten,

täuschet meine Bitte,

entfernet seine Schritte

weit, weit von hier!

(Sie eilt hinein.)

Indem die Chöre

einander anfallen,

erscheint Don Manuel.

Don Manuel. Der Chor.

Don Manuel.

Was sehe ich! Haltet ein!

Erster Chor

(Gajetan,

Berengar, Manfred) nun steh an.

Reim an! Reim an!

Zweiter Chor. (Bohémond,

Roger, Hippolyte.)

Nicht mit! Nicht!

Nieder!

Don Manuel eilt zwischen sie,

mit seinem Schwert.

Haltet ein!

PREMIER CHOEUR. (Gajetan.)

Commence, je te suis!

SECOND CHOEUR. (Bohémond.)

Mon glaive est dehors (tiré)!

BÉATRICE

(dans la plus violente anxiété.)

Ils deviennent (ils en viennent)

communs-de-mains (aux mains),

les épées étincellent!

Vous puissances-du-ciel,

retenez-le!

Jetez-vous dans sa route,

vous, obstacles,

mettez un piège,

un filet autour-de ses pieds,

pour-qu'il manque ce moment!

Vous tous, anges,

que je priaï avec-instance,

de me l'amener,

décevez ma prière,

éloignez ses pas

loin, loin d'ici!

(Elle rentre-precipitamment.)

Pendant-que les chœurs

fondent l'un-sur-l'autre,

don Manuel paraît.)

DON MANUEL. LE CHOEUR.

DON MANUEL.

Que vois-je! Arrêtez!

PREMIER CHOEUR

(Gajetan,

Berengar, Manfred) au second.

Approche! Approche!

SECOND CHOEUR. (Bohémond,

Roger, Hippolyte.)

A-bas avec eux

A-bas!

DON MANUEL s'élève entre eux,

avec l'épée tirée.

Arrêtez!

Erster Chor. (Gajetan.)

Es ist der Fürst.

Zweiter Chor. (Bohemund.)
Der Bruder! Haltet Friede!

Don Manuel.

Den streck' ich todt auf dieses Rasens Grund,
Der mit gezuckter Augenwimper nur
Die Fehde fortsetzt und dem Gegner droht!
Wast ihr? Was für ein Dämon reizt euch an,
Des alten Zwistes Flammen aufzublasen,
Der zwischen uns, den Fürsten, abgethan
Und ausgeglichen ist auf immerbar?
— Wer fing den Streit an? Redet! Ich will's wissen.

Erster Chor. (Gajetan, Berengar.)

Sie standen hier —

Zweiter Chor (Roger, Bohemund) unterbrechend.
Sie kamen —

Don Manuel (zum ersten Chor.)
Rede du!

Erster Chor. (Gajetan.)

Wir kamen her, mein Fürst, die Hochzeitgaben
Zu überreichen, wie du uns befaßt.
Geschmückt zu einem Feste, keineswegs
Zum Krieg bereit, du siehst es, zogen wir

LE PREMIER CHŒUR. (GAËTAN.) C'est le prince!

LE SECOND CHŒUR (BOHEMOND). C'est son frère! Restez en paix!

DON MANUEL. J'étends mort à mes pieds sur ce gazon le premier qui, ne fût-ce qu'en francant les sourcils, continue la lutte et menace son adversaire! Êtes-vous en démenée? Quel démon vous excite à rallumer les flammes de l'ancienne discorde qui entre nous, vos princes, est apaisée et conciliée à jamais?... Qui a commencé? Parlez? Je veux le savoir!

LE PREMIER CHŒUR. (GAËTAN, BÉRANGER.) Ils étaient ici...

LE SECOND CHŒUR (ROGER, BOHEMOND) (interrompant). Ils venaient...

DON MANUEL (au premier chœur). Parle, toi.

LE PREMIER CHŒUR. (GAËTAN.) Nous venions ici, mon prince, pour offrir, comme tu nous l'avais ordonné, les présents d'hyménée. Parés pour une fête, et nullement, tu le vois, préparés

Erster Chor. (Gajetan.)

Es ist der Fürst.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Der Bruder!

Haltet Friede!

Don Manuel.

Ich strecke todt

auf dieses Rasens Grund,

den, der fortsetzt die Fehde

nur

mit gezuckter Augenwimper,

und droht dem Gegner!

Rast ihr?

Was für ein Dämon reizt euch an,
aufzublasen

des alten Zwistes Flammen,

der ist abgethan

und ausgeglichen auf immerdar

zwischen uns, den Fürsten,

— Wer sing an den Streit?

Redet! Ich will es wissen.

Erster Chor.

(Gajetan, Berengar.)

Sie standen hier —

Zweiter Chor

(Roger, Bohémond).

(unterbrechend.)

Sie kamen —

Don Manuel (zum ersten Chor).

Rede du!

Erster Chor. (Gajetan.)

Wir kamen her, mein Fürst,

zu überreichen

die Hochzeitgaben,

wie du uns befaßt.

Geschmückt zu einem Feste,

keineswegs bereit zum Krieg,

du siehst es,

segen wir!

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

C'est le prince.

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

C'est le (son) frère!

Tenez (restez en) paix!

DON MANUEL.

J'étends mort

sur le sol de ce gazon,

celui, qui continue la lutte

seulement (ne fût-ce que)

avec des sourcils froncés

et qui menace l'adversaire!

Êtes-vous enragé?

Quel démon vous excite

à rallumer [corde,

les flammes de l'ancienne dis-

qui est terminée

et accommodée pour toujours

entre nous, les princes?

... Qui a-commencé la querelle?

Parlez! Je veux le savoir.

PREMIER CHŒUR.

(Gaétan, Bérenger.)

Ils se-tenaient ici...

SECOND CHŒUR

(Roger, Bohémond).

(interrompant.)

Ils venaient...

DON MANUEL (au premier chœur).

Parle, toi!

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Nous venions ici, mon prince,

pour remettre

les présents-de-noces,

comme tu nous avais-ordonné.

Parés pour une fête,

nullement préparés à la guerre,

comme tu le vois,

nous suivions

In Frieden unsern Weg, nichts Arges denkend
Und trauend dem beschworenen Vertrag :
Da fanden wir sie feindlich hier gelagert
Und uns den Eingang sperrend mit Gewalt.

Don Manuel.

Unsinnige! Ist keine Freistatt sicher
Genug vor eurer blinden, tollen Wuth?
Auch in der Unschuld still verborgnen Sitz
Bricht ener Hader friedefstörend ein?

(Zum zweiten Chor.)

Weiche zurück! Hier sind Geheimnisse,
Die deine kühne Gegenwart nicht dulden.

(Da derselbe zögert.)

Zurück! Dein Herr gebietet dir's durch mich,
Denn wir sind jetzt ein Haupt und ein Gemüth
Und mein Befehl ist auch der seine. Geh!

(Zum ersten Chor.)

Du bleibst und währst des Eingangs.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Was beginnen?

Die Fürsten sind versöhnt, das ist die Wahrheit,
Und in der hohen Häupter Spahn und Streit
Sich ungerufen, vielgeschäftig drängen,

à la guerre, nous suivions en paix notre route, sans aucune pensée hostile, et nous fiant à l'accord juré. Mais voilà que nous les trouvons, campés en ennemis dans ce lieu, et nous en fermant l'entrée de vive force.

DON MANUEL. Insensés! Nul asile n'est-il donc à l'abri de votre folle et aveugle rage? Jusque dans le séjour silencieux et caché de l'innocence, votre discorde pénètre-t-elle pour troubler la paix? Au second chœur. (Retire-toi! Il y a ici des secrets qui ne souffrent pas la présence téméraire. Comme le chœur hésite. Arrière! Ton maître te l'ordonne par moi, car nous sommes maintenant une seule âme, une seule tête, et mon ordre est aussi le sien. Va! Au premier chœur. Toi, demeure et garde l'entrée.

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMUND.) Que faire? Les princes sont réconciliés, cela est vrai, et se jeter avec ardeur et sans mission

in Frieden unsern Weg,
denkend nichts Arges [trag:
und traugend dem beschworenen B^{er}
Da fanden wir sie
gelagert hier heimlich
und uns irrrend den Eingang
mit Gewalt.
Den Manuel.
Unsinnige!
Ist keine Freistatt sicher genug
vor eurer Wuth
blinden, tollern?
Auch in
still verborgnen Z^{ip}
der Unschuld
euer Hader bricht ein
friedestörend?
(Zum zweiten Ch^{or}.)
Weiche zurück!
Hier sind Geheimnisse,
die nicht dulden
deine kühne Gegenwart.
(Da derselbe jagt.)
Zurück!
Dein Herr gebietet dir es durch mich,
denn wir sind jetzt
ein Haupt und ein Gemüth
und mein Befehl ist auch der seine.
Weh!
(Zum ersten Ch^{or}.)
Du bleibst und wachst des Eingangs.
Zweiter Ch^{or}. (Behemund.)
Was beginnen?
Die Airsten sind verübt,
das ist die Wahrheit,
und sich drängen unternen,
vielgeschäftig
in Spahn und Streit
der hohen Häupter,

en paix notre route,
ne pensant rien de mal
et nous-flant à l'accord juré :
Voilà que nous les avons-trouvés
campés ici en-ennemis,
et nous fermant l'entrée
avec violence.
NON MANUEL.
Insensés ! [à-l'abri
Est-ce que nul asile n'est assez
devant (de) votre rage
aveugle et folle ?
Même dans le
s^{jour} silencieusement-caché
de l'innocence
votre discorde pénètre-t-elle
troublant-la-paix ?
(Au second ch^{œur}.)
Recule !
Ici il-y-a des secrets,
qui ne souffrent pas
la présence audacieuse.
(Comme celui-ci hésite.)
Arrière ! [moi,
Ton maître te le commande par
car nous sommes maintenant
une seule tête et un seul cœur
et mon ordre est aussi le sien.
Va !
(Au premier ch^{œur}.)
Toi, tu restes et gardes l'entrée.
SECOND CH^{ŒUR}. (Bohémond.)
Que faire ?
Les princes sont réconciliés,
cela est la vérité,
et se mêler sans-invitation,
avec-beaucoup-d'ardeur
dans les débats et les querelles
des grands chefs,

Bringt wenig Dank und öfterer Gefahr.
 Denn wenn der Mächtige des Streits ermüdet,
 Wirft er behend auf den geringen Mann,
 Der arglos ihm gebient, den blut'gen Mantel
 Der Schuld, und leicht gereinigt steht er da.
 Drum mögen sich die Fürsten selbst vergleichen,
 Ich acht' es für gerathner, wir gehorchen.

(Der zweite Chor geht ab, der erste zieht sich nach dem Hintergrund der Scene zurück. In demselben Augenblick stürzt Beatrice heraus und wirft sich in Don Manuels Arme.)

Beatrice. Don Manuel.

Beatrice.

Du bist's. Ich habe dich wieder — Grausamer!
 Du hast mich lange, lange schmachten lassen,
 Der Furcht und allen Schrecknissen zum Raub
 Dahin gegeben! — Doch nichts mehr davon!
 Ich habe dich — in deinen lieben Armen
 Ist Schutz und Schirm vor jeglicher Gefahr.
 Komm! Sie sind weg! Wir haben Raum zur Flucht,

dans les débats et les querelles des grands n'attire guère de reconnaissance, mais plutôt des dangers. Car, aussitôt que le puissant est las de combattre, il se hâte de jeter sur l'homme obscur qui l'a servi de bonne foi le manteau sanglant du crime, et le voilà pur lui-même à peu de frais. Que les princes s'arrangent donc entre eux, je tiens qu'il est plus sage d'obéir. (Le second chœur s'en va, le premier se retire vers le fond de la scène. Au même instant, Béatrice s'élance du pavillon et se jette dans les bras de don Manuel.)

BÉATRICE, DON MANUEL.

BÉATRICE. C'est toi. Tu m'es rendu.... Cruel! Tu m'as laissée languir longtemps, bien longtemps, en proie à la crainte, à toutes les terreurs.... Mais n'en parlons plus. Je te revois.... Dans tes bras chéris, je trouve asile et protection contre tout danger. Viens! Ils sont partis. Nous avons le temps de fuir. Partons, ne

bringt wenig Dant
und öfterer Gefahr.
Denn wenn der Mächtige
ermüdet des Streits,
wirft er behend
auf den geringen Mann,
der ihm gebient arglos,
den blutigen Mantel
der Schuld,
und er steht da
leicht gereinigt.
Dum die Fürsten
mögen sich vergleichen selbst,
ich achte es für gerathner,
wir gehorchen.

(Der zweite Chor geht ab,
der erste zieht sich zurück
nach dem Hintergrund der Scene.
In demselben Augenblick
Beatrice tritt heraus
und wirft sich
in Don Manuels Arme.)

Beatrice. Don Manuel

Beatrice.

Du bist es.

Ich habe dich wieder --

Grausamer!

Lange, lange

du hast mich lassen schmachten,

dahingegeben der Furcht

und zum Raub

allen Schrecknissen! --

Doch nichts mehr davon!

Ich habe dich --

in deinen lieben Armen

ist Schutz

und Schirm

vor jeglicher Gefahr.

Komm! Sie sind weg!

Wir haben Raum zur Flucht,

apporte peu de reconnaissance
et le plus souvent du danger.
Car, dès-que le puissant
est fatigué du combat,
il jette aussitôt
sur l'homme inférieur,
qui l'a servi sans-arrière-pensée,
le manteau sanglant
de la culpabilité,
et il se-tient là (le voilà)
facilement purifié.

Que par-conséquent les princes
se mettent-d'accord eux-mêmes,
j'estime pour plus sage,
que nous obéissions.

(Le second chœur part,
le premier se retire
vers le fond de la scène.
Dans le (au) même instant
Beatrice sort-précipitamment
et se jette
dans les bras de don Manuel.)

BEATRICE. DON MANUEL.

BEATRICE.

C'est toi.

Je t'ai encore....

Cruel!

Longtemps, longtemps

tu m'as laissée languir,

livrée à la crainte

et en proie

à toutes les terreurs!...

Mais ne disons plus rien de-cela!

Je te possède...

dans tes bras chéris

il-y-a pour moi asile

et protection

devant (contre) tout danger.

Viens! Ils sont partis! (suite,

Nous avons du temps pour la

Hört, laß uns keinen Augenblick verlieren!

(Sie will ihn mit sich fortziehen und sieht ihn erst jetzt genauer an.)

Was ist dir? So verschlossen feierlich

Empfängst du mich — entziehst dich meinen Armen,

Als wolltest du mich lieber ganz verstoßen?

Ich kenne dich nicht mehr — Ist dies Don Manuel,

Mein Gatte! Mein Geliebter?

Don Manuel.

Beatrice!

Beatrice.

Nein, rede nicht! Jetzt ist nicht Zeit zu Worten!

Hört laß uns eilen, schnell! Der Augenblick

Ist kostbar —

Don Manuel.

Bleib! Antworte mir!

Beatrice.

Hört, hört!

Ob diese wilden Männer wiederkehren!

Don Manuel.

Bleib! Jene Männer werden uns nicht schaden.

Beatrice.

Doch, doch! Du kennst sie nicht. O, komm! Entfliehe!

Don Manuel.

Von meinem Arm beschützt, was kannst du fürchten?

perdons pas un moment. (Elle veut l'entraîner, et seulement alors, elle le regarde avec plus d'attention.) Qu'as-tu donc? Tu m'accueilles avec une réserve si solennelle... tu te déroches à mes bras, comme si tu préférerais me repousser loin de toi! Je ne te reconnais pas... Est-ce là don Manuel, mon époux, mon bien-aimé!

DON MANUEL. Béatrice!

BEATRICE. Non, ne parle pas! Ce n'est pas le temps des discours! Hâtons-nous, partons au plus vite... Le moment est précieux.

DON MANUEL. Demeure! Réponds-moi!

BEATRICE. Partons, partons! avant que ces hommes farouches reviennent.

DON MANUEL. Demeure! Ces hommes ne nous feront aucun mal.

BEATRICE. Si, si, tu ne les connais pas. Oh! viens! fuis!

DON MANUEL. Défendue par mon bras, que peux-tu craindre?

fort, laß uns verlieren
teinen Augenblick!

(Sie will ihn mit sich fortziehen
und erß jetzt
sieht ihn an genauer.)

Was ist dir?
Du empfängst mich
so verschlossen feierlich --
entziehst dich meinen Armen,
als wolltest du lieber
mich ganz verstecken?
Ich kenne dich nicht mehr --
Ist dies Don Manuel
mein Gatte! mein Geliebter?
Don Manuel.
Beatrice!
Beatrice.
Nein, rede nicht!
Jetzt ist nicht Zeit
zu Worten!
Laß uns fortziehen, schnell!
Der Augenblick ist kostbar. --
Don Manuel.
Bleibe! Antworte mir!
Beatrice.
Fort, fort!
(S)
diese wilden Männer
wiederkehren!
Don Manuel.
Bleibe!
Jene Männer
werden uns nicht schaden.
Beatrice.
Doch, doch! du kennst sie nicht.
O, komm! Entscheide!
Don Manuel.
Beschützt von meinem Arm,
was kannst du fürchten?

FIANCÉE DE MESSINE.

allons, ne laisse-nous perdre
aucun moment!

(Elle veut l'entraîner avec elle
et seulement alors
elle le regarde de-plus-près.)

Qu'est à toi (qu'as-tu)?
Tu m'accueilles
si réservée et si solennelle...
tu te dérobes à mes bras,
comme-si tu voulais plutôt
me repousser complètement?
Je ne te reconnais plus....
Est-ce là don Manuel,
mon époux! Mon bien-aimé?
DON MANUEL.
Béatrice!
BÉATRICE.
Non, ne parle pas!
Maintenant ce n'est pas le temps
pour des paroles!
Hâtons-nous de partir, vite!
Le moment est précieux....
DON MANUEL.
Demeure! Réponds-moi!
BÉATRICE.
Partons, partons!
Avant-que
ces hommes farouches
reviennent!
DON MANUEL.
Demeure!
Ces hommes-là
ne nous nuiront pas.
BÉATRICE.
Si, si! Tu ne les connais pas.
Oh, viens! fuis!
DON MANUEL.
Protégée de (par) mon bras,
que peux-tu craindre?

14

Beatrice.

O, glaube mir, es gibt hier mächtige Menschen!

Don Manuel.

Geliebte, keinen Mächtigern als mich.

Beatrice.

Du, gegen diese Vielen ganz allein?

Don Manuel.

Ach ganz allein! Die Männer, die du fürchtest —

Beatrice.

Du kennst sie nicht, du weißt nicht, wem sie dienen.

Don Manuel.

Mir dienen sie, und ich bin ihr Gebieter.

Beatrice.

Du bist — Ein Schwert fliegt durch meine Seele!

Don Manuel.

Kenne mich endlich kennen, Beatrice!

Ich bin nicht der, der ich dir schien zu sein,

Der arme Ritter nicht, der unbekannte,

Der liebend nur um deine Liebe warb.

Wer ich wahrhaftig bin, was ich vermag,

Weher ich stammte, hab' ich dir verbergen.

Beatrice.

Du bist Don Manuel nicht — Weh mir, wer bist du?

Don Manuel.

Don Manuel heiß' ich — doch ich bin der Höchste,

BEATRICE. Oh! crois-moi, il y a ici des hommes puissants.

DON MANUEL. Aucun, ma bien-aimée, qui le soit plus que moi.

BEATRICE. Toi, seul contre un si grand nombre?

DON MANUEL. Moi seul! Ces hommes que tu crains...

BEATRICE. Tu ne les connais pas, tu ne sais pas qui ils servent.

DON MANUEL. C'est moi qu'ils servent. Je suis leur souverain.

BEATRICE. Tu es... Quel effroi traverse mon âme!

DON MANUEL. Apprends enfin à me connaître, Béatrice! Je ne suis pas ce que je t'ai paru jusqu'ici, un pauvre chevalier, un inconnu, n'ayant que son amour pour aspirer au tien. Qui je suis en effet, ce que je puis, quelle est mon origine, je te l'ai caché.

BEATRICE. Tu n'es pas don Manuel! Malheur à moi! Qui es-tu?

DON MANUEL. Je me nomme don Manuel... Mais je suis le plus

Beatrice.

O, glaube mir,
es gibt hier mächtige Herren!
Den Manuel.

Geliebte,
keinen Stärkern als mich.

Beatrice.

Du, ganz allein
gegen viele Vielen?

Den Manuel.

Ich ganz allein!

Die Männer, die du fürchtest —

Beatrice.

Du tusts nie nicht,
du weißt nicht, wem sie dienen.

Den Manuel.

Wir dienen sie,
und ich bin ihr Gebieter.

Beatrice.

Du bist — [Zeile!]

Ein Schrecken liegt durch meine

Den Manuel.

Komm mich endlich kennen,

Beatrice!

Ich bin nicht der,
der ich dir schien zu sein,
der arme Ritter nicht,
der unbekante, der liebte nur
warb um deine Liebe.

Wer ich bin wahrhaftig,
was ich vermag,
woher ich komme,
habe ich dir verbergen.

Beatrice.

Du bist nicht Den Manuel! —

Weh mir, wer bist du?

Den Manuel.

Ich heiße Den Manuel —
doch ich bin der Höchste

BEATRICE.

Oh ! crois-moi, [sants !]

Il y-a ici des hommes puis-
DON MANUEL.

Ma bien-aimée, [sant que moi,
il n'y a aucun qui soit plus puis-

BEATRICE.

Toi, tout seul
contre ce grand-nombre ?

DON MANUEL.

Moi tout seul !

Les hommes que tu crains...

BEATRICE.

Tu ne les connais pas,
tu ne sais pas qui ils servent.

DON MANUEL.

A moi (c'est moi qu') ils servent,
et je suis leur souverain.

BEATRICE.

Tu es...

Un effroi vole à-travers mon âme !

DON MANUEL.

Apprends enfin à me connaître.

Béatrice !

Je ne suis pas celui,
que je te paraissais être,
je ne suis pas le pauvre chevalier,
l'inconnu, qui aimant seulement
sollicitait ton amour.

Qui je suis en-réalité,

ce-que je puis,

d'où je descends,

je te l'ai caché.

BEATRICE.

Tu n'es point don Manuel !...

Malheur à moi, qui es-tu ?

DON MANUEL.

Je m'appelle don Manuel...

mais je suis le plus-haut placé

Der diesen Namen führt in dieser Stadt,
Ich bin Don Manuel, Fürst von Messina.

Beatrice.

Tu wärst Don Manuel, Don Cesar's Bruder?

Don Manuel.

Don Cesar ist mein Bruder.

Beatrice.

Ist dein Bruder?

Don Manuel.

Wie? Dies erschreckt dich? Kennst du den Don Cesar?
Kennst du noch sonst jemand meines Bluts?

Beatrice.

Tu bist Don Manuel, der mit dem Bruder
In Hasse lebt und unversöhnter Fehde?

Don Manuel.

Wir sind versöhnt, seit heute sind wir Brüder,
Nicht von Geburt nur, nein, von Herzen auch.

Beatrice.

Versöhnt, seit heute!

Don Manuel.

Sage mir, was ist das?

Was bringt dich so in Aufruhr? Kennst du mehr
Als nur den Namen bloß von meinem Hause?

grand qui porte ce nom dans cette ville, je suis don Manuel,
prince de Messine.

BEATRICE. Tu serais don Manuel, frère de don César ?

DON MANUEL. Don César est mon frère.

BEATRICE. Est ton frère ?

DON MANUEL. Comment ? Cela t'éffraye ? Connais-tu don César ?
Connais-tu encore quelqu'un de mon sang ?

BEATRICE. Tu es don Manuel, que la haine et une lutte irré-
conciliable séparent de son frère ?

DON MANUEL. Nous sommes réconciliés. D'aujourd'hui nous
sommes frères, non seulement par la naissance, mais par le
cœur.

BEATRICE. Réconciliés, d'aujourd'hui !

DON MANUEL. Dis-moi, qu'est-ce donc que cela ? Qu'est-ce qui
te trouble à ce point ? Connais-tu de ma famille autre chose que

der führt diesen Namen
in dieser Stadt,
ich bin Don Manuel,
Fürst von Messina.
Beatrice.

Tu wärst Don Manuel,
Bruder Don Cesar's?

Don Manuel.

Don Cesar ist mein Bruder.

Beatrice.

Ist dein Bruder?

Don Manuel.

Wie?

Dies erschreckt dich?

Kennst du den Don Cesar?

Kennst du noch

jemsten jemand meines Blutes?

Beatrice.

Du bist Don Manuel,
der lebt mit dem Bruder
in Hass
und unverföhnter Feindschaft?

Don Manuel.

Wir sind verföhnt,

seit heute

sind wir Brüder,

nicht nur von Geburt,

nein, auch von Herzen.

Beatrice.

Verföhnt,

seit heute!

Don Manuel.

Sage mir, was ist das?

Was bringt dich so
in Aufruhr?

Kennst du

von meinem Hause

mehr

als nur den Namen klopft?

qui porte ce nom
dans cette ville.
je suis don Manuel,
prince de Messine.

BEATRICE.

Tu serais don Manuel,
le frère de don César?

DON MANUEL.

Don César est mon frère.

BEATRICE.

Est ton frère?

DON MANUEL.

Comment?

Cela t'effraye?

Connais-tu don César?

Connais-tu encore

quelqu'un autre de mon sang?

BEATRICE.

Tu es don Manuel,
qui vit avec le (son) frère
en (dans une) haine
et une lutte irréconciliable?

DON MANUEL.

Nous sommes réconciliés,
depuis aujourd'hui
nous sommes frères,
non seulement de naissance,
non, mais aussi de cœur.

BEATRICE.

Réconciliés,
depuis aujourd'hui!

DON MANUEL.

Dis-moi, qu'est donc cela?

Qu'est-ce qui te met à-ce-point
dans l'emportement?

Connais-tu

de ma famille

quelque chose de plus

que le nom seulement?

Weiß ich dein ganz Geheimniß? Hast du nichts,
 Was du mir verschwiegen oder verenthalten?

Beatrice.

Was denkst du? Wie? Was hält' ich zu gestehen?

Don Manuel.

Von deiner Mutter hast du mir noch nichts
 Gesagt. Wer ist sie? Würdest du sie kennen,
 Wenn ich sie dir beschriebe — dir sie zeigte?

Beatrice.

Du kennst sie — kennst sie und verbargest mir?

Don Manuel.

Beh dir und wehe mir, wenn ich sie kenne!

Beatrice.

O, sie ist gütig, wie das Licht der Sonne!
 Ich seh' sie vor mir, die Erinnerung
 Belebt sich wieder, aus der Seele Tiefen
 Erhebt sich mir die göttliche Gestalt.
 Der braunen Locken dunkle Ringe seh' ich
 Des weißen Halses edle Form beschauen!
 Ich seh' der Stirne reingewölbten Regen,
 Des großen Auges dunkelbellen Glanz,
 Auch ihrer Stimme seelenvolle Töne
 Erwachen mir --

son seul nom? Sais-je tout ton secret? Ne m'as-tu rien caché?
 BEATRICE. Quelle est ta pensée? Comment? Que puis-je avoir
 à cacher?

DON MANUEL. Tu ne m'as rien dit encore de ta mère. Qui est-elle?
 La reconnaitrais-tu, si je te la dépeignais... si je te la
 montrais?

BEATRICE. Tu la connais... la connais et me l'as caché?

DON MANUEL. Malheur à toi et malheur à moi, si je la connais!

BEATRICE. Oh! son aspect est doux comme la lumière du
 soleil! Je la vois devant moi, mes souvenirs se raniment, et du
 fond de mon âme sa céleste figure se dresse à mes yeux. Je vois
 s'arrondir son front d'un dessin si pur, je vois l'éclat sombre et
 limpide de ses grands yeux. Les sons de sa voix si pleine d'âme
 s'éveillent aussi en moi...

Wesh ich dein ganz Geheimniß?
 Hast du mir nichts, nichts verheim-
 licher verheimlichen? (à son

Beatrice.)

Was denkst du? Wie?

Was hätte ich zu geistlich?

Den Mannel.

Von deiner Mutter

hast du mir noch nichts gesagt?

Wer ist sie?

Wüdest du nicht wissen,
 wenn ich sie dir beibrich,
 dir ne rate?

Beatrice.

Tu tenais bien --

tenais bien

une verbaux mit?

Den Mannel.

Woh dich und wehe mir,

wenn ich sie tenne!

Beatrice.

O, ne m'autia,

wie das Licht der Sonne!

Ich sehe in der mit,

die Geheimnisse selbst in der mit,

die geistliche Gestalt

erblickt ich mir

aus der Seele tiefen.

Ich sehe auch die Dinge

der Tränen Vellen

beibehalten und dem

des weinen Gatten!

Ich sehe Regen

reingewaschen

der Träne,

dunkelstellen Glanz

des großen Auges,

in der Träne selbst in der Träne

erwachen mir auch --

Sais-je tout ton secret?

Ne m'as-tu rien, rien dissimulé
 ou rien retenu?

BEATRICE.

Que penses-tu? Comment?

Qu'aurais-je à l'avouer?

DON MANUEL.

Ve ta mère

tu ne m'as encore rien dit.

Qui est-elle?

La reconnaitrais-tu,

si je te la dépeignais...

si je te la montrais?

BEATRICE.

Tu la connais...

tu connais

et tu me l'as caché?

DON MANUEL.

Malheur à toi et malheur à moi,

si je la connais!

BEATRICE.

Où! elle est aimable,

comme la lumière du soleil!

Je la vois devant moi,

son (mon) souvenir se ranime,

l'aspect divin

à lève à l'élevant moi

des profondeurs de l'âme à l'âme,

Je vois les noirs anneaux

des brunes boucles de cheveux

ombrager la noble forme

de (de son) cou blanc.

Je vois les arcs (contours)

delicatement-arrondis

du (de son) front,

l'éclat sombre-et-limpide (yeux).

du grand oeil (de ses grands

les sous pleins-d'âme de sa voix

se-réveillent aussi à leur moi...

Don Manuel.

Weh mir! Du schildest sie!

Beatrice.

Und ich entfloh ihr! Konnte sie verlassen,
Vielleicht am Morgen eben dieses Tags,
Der mich auf ewig ihr vereinen sollte!
O, selbst die Mutter gab ich hin für dich!

Don Manuel.

Messina's Fürstin wird dir Mutter sein.
Du ihr bring' ich dich jetzt; sie wartet deiner.

Beatrice.

Was sagst du? Deine Mutter und Don Cesare?
Du ihr mich bringen? Nimmer, nimmermehr!

Don Manuel.

Du schauerst? Was bedeutet dies Entsetzen?
Ist meine Mutter keine Fremde dir?

Beatrice.

O unglücklich-traurige Entdeckung!
O, hätt' ich nimmer diesen Tag gesehn!

Don Manuel.

Was kann dich ängstigen, nun du mich kennst,
Den Fürsten findest in dem Unbekannten?

DON MANUEL. Malheur à moi ! C'est elle que tu dépeins !

BEATRICE. Et j'ai pu me dérober à elle ! J'ai pu l'abandonner,
peut-être au matin même de ce jour qui devait à jamais me
réunir à elle ? Oh ! j'ai sacrifié pour toi jusqu'à ma mère !

DON MANUEL. La princesse de Messine sera ta mère. Je vais te
conduire à l'instant vers elle ; elle t'attend.

BEATRICE. Que dis-tu ? Ta mère, la mère de don César ? Me
conduire vers elle ? Jamais, non jamais !

DON MANUEL. Tu frémis ? Que signifie cette terreur ? Ma mère
n'est-elle pas une étrangère pour toi ?

BEATRICE. Oh ! triste et fatale découverte ! Plût au Ciel que je
n'eusse jamais vu ce jour !

DON MANUEL. Qu'est-ce qui peut t'effrayer, maintenant que tu
me connais, que tu trouves le prince dans l'inconnu ?

Don Manuel.

Weh mir!

Du schildest sie!

Beatrice.

Und ich entfloh ihr!

Nennst sie verlassen,

vielleicht am Morgen

eben dieses Tages,

der sollte auf ewig

mich ihr vereinen!

O, selbst die Mutter

gab ich hin für dich!

Don Manuel.

Meissina's Fürstin

wird dir sein Mutter.

Jetzt

bringe ich dich zu ihr;

sie wartet deiner.

Beatrice.

Was sagst du?

Deine Mutter

und Don César's?

Mich bringen zu ihr?

Nimmer, nimmermehr!

Don Manuel.

Du schauerst?

Was bedeutet dies Entsetzen?

Ist meine Mutter

keine Fremde

dir?

Beatrice.

O unglücklich traurige Entdeckung!

O, hätte ich nimmer gesehen

diesen Tag!

Don Manuel.

Was kann dich ängstigen,

nun du mich kennst,

in dem Unbekannten

findest den Fürsten?

DON MANUEL.

Malheur à moi!

Tu la dépeins *elle-même*!

BÉATRICE.

Et je lui ai-échappé!

J'ai pu l'abandonner,

peut-être au matin

même de ce jour,

qui devait à jamais

me réunir à elle!

Oh! même la (ma) mère

je l'ai-abandonnée pour toi!

DON MANUEL.

La princesse de Messine

sera à toi mère (ta mère).

Des maintenant

je te conduis vers elle;

elle l'attend.

BÉATRICE.

Que dis-tu?

ta mère

et celle de don César?

Me conduire vers elle?

Jamais, jamais!

DON MANUEL.

Tu frissonnes?

Que signifie cette frayeur?

Ma mère n'est-elle

pas-une étrangère

à (pour) toi?

BÉATRICE.

Oh! fatale et triste découverte!

Oh! n'eussé-je jamais vu

ce jour!

DON MANUEL.

Qu'est-ce-qui peut l'effrayer,

maintenant-que tu me connais,

et que dans l'inconnu

tu trouves le prince?

Beatrice.

O, gib mir diesen Unbekannten wieder,
Mit ihm auf ödem Geland wär' ich selig!

Den Cesar hinter der Scene
Zurück? Welch vieles Volk ist versammelt?

Beatrice.

Geht, diese Stimme! Wo verberg' ich mich?

Den Manuel.

Erkennst du diese Stimme? Nein, du höst
Sie nie gehört und kannst sie nicht erkennen!

Beatrice.

O, laß uns fliehen! Komm und weile nicht!

Den Manuel.

Was fliehn? Es ist des Bruders Stimme, der
Mich sucht; war wundert mich, wie er entdeckte --

Beatrice.

Bei allen Heiligen des Himmels, meid' ihn!
Begegne nicht dem heftig Stürmenden,
Laß dich von ihm an diesem Ort nicht finden.

Den Manuel.

Geliebte Seele, dich verwirrt die Aurore!
Du hörst mich nicht, wir sind verübte Brüder.

Beatrice.

O Himmel, rette mich aus dieser Stunde!

BEATRICE. Oh! rends-moi cet inconnu! Avec lui, je serais heureuse dans une île déserte.

DON CESAR (derrière la scène). Retirez-vous! Qu'est-ce que toute cette foule rassemblée ici?

BEATRICE. Dieu! Cette voix! Où me cacher?

DON MANUEL. Reconnaiss-tu cette voix? Non, tu ne l'as jamais entendue et ne peux la reconnaître.

BEATRICE. Oh! fuyons! Viens et ne tarde pas.

DON MANUEL. Quoi faire? C'est la voix de mon frère, qui me cherche; je m'étonne, il est vrai, qu'il ait découvert...

BEATRICE. Par tous les saints du ciel, évite-le! Ne le rencontre pas dans son ardeur impétueuse, qu'il ne te trouve pas en ce lieu!

DON MANUEL. Chère âme, la crainte t'égare! Tu ne m'entends pas, nous sommes deux frères réconciliés.

BEATRICE. O ciel, sauve-moi de cette heure fatale!

Beatrice. (Iten, RÉATRICE.
 O, gib mir wieder diesen Unbekann- Oh ! rends-moi cet inconnu,
 ich wäre selig mit ihm je serais heureuse avec lui
 am ädem Gilane ! sur une île déserte !
 Den Cesar hinter der Scene. DON CESAR (derrière la scène).
 Zurück ! Arrière !
 Welch vieles Volk Quelle nombreuse foule
 ist versammelt ? est rassemblée ici ?
 Beatrice. RÉATRICE.
 Gott, diese Stimme ! Dieu, cette voix !
 Wo verberge ich mich ? Où me cacherais-je ?
 Don Manuel. DON MANUEL.
 Erkennst du diese Stimme ? Reconnais-tu cette voix ?
 Nein, es halt u. nie ach ! Non, tu ne l'as jamais entendue
 und kannst sie nicht erkennen ! et tu ne peux la reconnaître !
 Beatrice. RÉATRICE.
 O, las uns stehen ! Oh ! laisse-nous fuir (fuyons) !
 Nimm uns weiter nicht ! Viens et ne tarde pas !
 Don Manuel. DON MANUEL.
 Was stehen ? Quoi fuir ?
 Es ist des Bruders Stimme, C'est la voix du (de mon) frère,
 der mich sucht ; qui me cherche ;
 zwar runder mich, cependant cela m'étonne,
 wie er entdeckt... comment il ait-découvert...
 Beatrice. BEATRICE.
 Bei allen Heiligen des Himmel.. Chez (par) tous les saints du ciel,
 mache ihn ! évite-le !
 Begegne nicht Ne rencontre pas
 dem heilig Eifermensen, le (ce) violent impétueux,
 laß dich nicht an diesem Ort ne te laisse pas en ce lieu
 finden von ihm. trouver par lui.
 Don Manuel. DON MANUEL.
 Geliebte Seele, Chère âme,
 die Furcht verwirrt dich ! la crainte te déconcerte !
 Du verstehst mich nicht, Tu ne m'entends pas, jeiliés,
 wir sind verlebte Brüder. nous sommes des frères récon-
 Beatrice. BEATRICE.
 O Himmel, O ciel,
 rette mich aus dieser Stunde ! sauve-moi de cette heure !

Don Manuel.

Was ahnet mir! Welch ein Gedanke faßt
Mich schauernd? Wär' es möglich — wäre dir
Die Stimme keine fremde? — Beatrice,
Du warst — mir grauet, weiter fort zu fragen —
Du warst — bei meines Vaters Leichenseier?

Beatrice.

Weh mir!

Don Manuel.

Du warst zugegen?

Beatrice.

Rühme nicht!

Don Manuel.

Unglückliche, du warst?

Beatrice.

Ich war zugegen.

Don Manuel.

Entsetzen!

Beatrice.

Die Begierde war zu mächtig!

Vergib mir! Ich gestand dir meinen Wunsch;
Doch, plötzlich ernst und finster, ließeſt du
Die Bitte fallen, und so schwieg auch ich.
Doch weiß ich nicht, welch bösen Sterneo Macht
Mich trieb mit unbezwinglichem Gelüſten.

DON MANUEL. Quel pressentiment! Quelle pensée me saisit et me glace?... Serait-il possible? Cette voix ne te serait-elle pas étrangère?... Béatrice, tu étais... je tremble d'achever ma question... tu étais aux funérailles de mon père?

BEATRICE. Malheur à moi!

DON MANUEL. Tu étais présente?

BEATRICE. Ne t'irrite pas!

DON MANUEL. Malheureuse, tu étais là?

BEATRICE. J'étais présente.

DON MANUEL. Horreur!

BEATRICE. Mon désir était trop puissant! Pardonne-moi! Je ne t'ai point caché mon vœu; mais toi, grave et sombre, tu laissas tout d'abord tomber ma prière, et alors je me tus aussi. Mais je ne sais quel astre maléfisant me poussant par d'indomptables aspirations. Il me fallut satisfaire à l'ardente impulsion de

Don Manuel.
 Was ahnet mir!
 Welch ein Gebanke faßt mich
 schauernd?
 Wäre es möglich —
 die Stimme wäre dir
 keine fremde? —
 Beatrice, du warst —
 mir grauet,
 fort zu fragen
 weiter —
 du warst —
 bei Leichenfeier
 meines Vaters?
 Beatrice.
 Weh mir!
 Don Manuel.
 Du warst zugegen?
 Beatrice.
 Hörne nicht!
 Don Manuel.
 Unglückliche, du warst?
 Beatrice.
 Ich war zugegen.
 Don Manuel.
 Entsetzen!
 Beatrice.
 Die Begierbe war zu mächtig!
 Vergib mir!
 Ich gestand dir meinen Wunsch;
 doch, plötzlich
 ernst und finster,
 liehest du fallen die Bitte,
 und so schwieg ich auch.
 Doch weiß ich nicht,
 welche Macht
 bösen Sternes
 mich trieb
 mit unbezwinglichem Gelüsten.

DON MANUEL.
 Quel pressentiment ai-je !
 Quelle pensée me saisit
 frissonnant ?
 Serait-ce possible...
 la (cette) voix ne serait à toi
 pas-une voix étrangère?...
 Béatrice, tu étais...
 je tremble,
 de continuer à demander
 plus loin (davantage)...
 tu étais...
 chez (aux) funérailles
 de mon père ?
 BÉATRICE.
 Malheur à moi !
 DON MANUEL.
 Tu étais présente ?
 BÉATRICE.
 Ne t'irrite pas !
 DON MANUEL.
 Malheureuse, tu y étais ?
 BÉATRICE.
 J'étais présente !
 DON MANUEL.
 Horreur !
 BÉATRICE.
 Le désir était trop puissant !
 Pardonne-moi !
 Je t'ai-avoué mon vœu ;
 mais, soudainement
 grave et sombre,
 tu laissas tomber la (ma) prière,
 et ainsi (alors) je me tus aussi.
 Cependant je ne sais,
 quelle puissance
 d'un astre malveillant
 me poussait
 avec une envie insurmontable.

Des Herzens heißen Drang muß' ich vergnügen;
 Der alte Diener lieb mir seinen Beistand,
 Ich war dir ungehorsam, und ich ging.

(Sie schmiegt sich an ihn, indem tritt Don Cesar herein, von dem ganz u.
 Ober begleitet.)

Beide Brüder. Beide Chöre. Beatrice.

Zweiter Chör (Bohemund) zu Don Cesar.

Du glaubst uns nicht — glaub' deinen eignen Augen!

Don Cesar

(tritt schüchtern und ängstlich beim Anblick seines Bruders mit Entsetzen
 zurück.)

Mendwert der Hölle! Was? In seinen Armen!

(Naber tretend, zu Don Manuel.)

Giftvolle Schlange! Das ist deine Liebe!

Deinwegen legst du tödtlich mir Verführung!

O, eine Stimme Gottes war mein Haß!

Nahre zur Hölle, falsche Schlange Seele!

(Er erschüt ihn.)

Don Manuel.

Ich bin des Todes — Beatrice! — Bruder!

(Er sinkt und stirbt. Beatrice fällt neben ihm ohnmächtig nieder.)

mon cœur. Le vieux serviteur me prèta son assistance, je le
 desobéis et j'y allai. Elle s'appuie sur lui d'un air caressant. A ce
 moment, don César entre, accompagné de tout le chœur.)

LES DEUX FRÈRES, LES DEUX CHŒURS, BEATRICE.

LE SECOND CHŒUR (BOHEMOND) à don César. Tu ne nous crois
 pas... crois-en les propres yeux!

DON CESAR (entre impétueusement, et, à la vue de son frère, il recule
 avec horreur). Illusion de l'enfer! Quoi? Dans ses bras! (A don
 Manuel, en s'approchant de lui.) Serpent gonflé de venin! C'est là
 ton amour! Voilà, pourquoi tu me trompais par une perfide
 réconciliation! Oh! ma haine était la voix de Dieu! Descends
 dans l'enfer, âme fausse de serpent! (Il le perce.)

DON MANUEL. Je suis mort... Béatrice!... Frère! (Il tombe et
 meurt. Béatrice tombe près de lui, évanouie.)

Ich mußte vergnügen
den heißen Drang
des Herzens;
der alte Diener
lieh mir seinen Beistand,
ich war dir ungehorsam,
und ich aima.
(Sie schmeißt sich an ihn,
indem
er ihm herein Den César,
beistand von dem ganzen Chor.)

Reide Brüder.

Reide Chöre.

Beatrice.

Süßlicher Chor (Bohémien)
zu Don César.
Du glaubst uns nicht --
glaube deinen eigenen Augen!
Don César
hat ein Wort
und fahrt zurück mit Entsetzen
beim Anblick seines Bruders.
Blendwerk der Hölle!
Was? In seinen Armen!
(In Don Manuels, dabei stehend.)
Giftige Schlange!
Das ist deine Liebe!
Dehnen legst du mir
nichts
Verleumdung!
O, mein Hah
war eine Stimme Gottes.
Fahre zur Hölle,
falsche Schlangegeißel!
(Er stößt ihn.)
Don Manuel.
Ich bin des Todes --
Beatrice! -- Bruder!
(Er fällt und stirbt.
Beatrice eumadría
fällt nieder neben ihm.)

Je dus satisfaire
l'ardente aspiration
du (de mon) cœur;
le vieux serviteur
me prêta son assistance,
je te fus désobéissant,
et j'y allais.
(Elle se serre-étroitement contre lui,
sur-quoi (en ce moment)
entre don César,
accompagné de tout le chœur.)

LES-DEUX FRÈRES.

LES-DEUX CHŒURS.

BEATRICE.

SECOND CHŒUR (Bohémien)
à don César.
Tu ne nous crois pas...
crois à tes propres yeux!
DON CÉSAR
(entre impétueusement
et recule avec horreur
à la vue de son frère.)
Illusion de l'enfer!
Quoi? Dans ses bras! (Ils.)
(A don Manuel, en s'approchant de
Serpent plein-de-venin!
Ceci est ton amour!
Voilà-pourquoi tu me trompais
perfidement au moyen
d'une réconciliation!
Oh! ma haine
était une voix de Dieu!
Descends à (dans) l'enfer,
perfide âme-de-serpents!
(Il le perce.)
DON MANUEL.
Je suis la proie de la mort...
Béatrice!... Frère!
(Il s'affaisse et meurt.
Béatrice évanouie
tombe-à-terre pres-de lui.)

Erster Chor. (Gajetan.)

Morb! Morb! Herbei! Greift zu den Waffen Alle!
Mit Blut gerächet sei die blut'ge That!

(Alle ziehen die Degen.)

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Heil uns! Der lange Zwiespalt ist geendigt.
Nur einem Herrscher steht gehorcht Messina.

Erster Chor. (Gajetan, Berengar, Manfred.)

Rache! Rache! Der Mörder falle! falle,
Ein sühnend Opfer dem Gemordeten!

Zweiter Chor. (Bohemund, Roger, Hippolyt.)

Herr, fürchte nichts, wir stehen treu zu dir!

DON CESAR (mit Ansehen zwischen sie tretend.)

Zurück — ich habe meinen Feind getödtet,
Der mein vertrauend redlich Herz betrog,
Die Bruderliebe mir zum Fallstrick legte.
Ein furchtbar gräßlich Ansehn hat die That,
Doch der gerechte Himmel hat gerichtet.

Erster Chor. (Gajetan.)

Weh dir, Messina! Wehe! Wehe! Wehe!

LE PREMIER CHŒUR. (GAETAN.) Au meurtre! au meurtre! Ici!
Saisissez tous vos armes! Que ce crime sanglant soit vengé par
le sang! (Tous tirent leurs épées.)

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.) Félicitons-nous! La longue lutte
est finie; Messine désormais appartient à un seul maître.

LE PREMIER CHŒUR. (GAETAN, BERENGER, MANFRED.) Vengeance!
vengeance! Que le meurtrier tombe! qu'il tombe, victime expia-
toire immolée à sa victime!

LE SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND, ROGER, HIPPOLYTE.) Seigneur, ne
crains rien; nous te restons fidèles.

DON CÉSAR (s'avancant entre eux avec autorité). Arrière!... J'ai tué
mon ennemi, celui qui trompait mon cœur loyal et confiant, et
me dressait un piège d'amour fraternel. Cette action paraît ter-
rible et affreuse, mais c'est le juste ciel qui a jugé.

LE PREMIER CHŒUR. (GAETAN.) Malheur à toi, Messine! malheur!

Erster Chor. (Gajetan.)

Mord! Mord!

Herbei!

Greift Alle zu den Waffen!

Die blutige That

sei gerächt mit Blut!

(Alle ziehen die Degen.)

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Heil uns!

Der lange Zwiespalt ist geendigt.

Messina gehorcht jetzt

einem Herrscher nur.

Erster Chor.

(Gajetan, Berenger, Manfred.)

Rache! Rache!

Der Mörder falle!

falle,

ein süßend Opfer

dem Gemorbeten!

Zweiter Chor.

(Bohemund, Roger, Hippolyt.)

Herr, fürchte nichts,

wir stehen zu dir

treu!

Don Cesar

(stehend zwischen sie
mit Ansehen).

Zurück —

ich habe getödtet meinen Feind,

der betrog mein Herz

vertrauend rechts,

mir legte die Brudersliebe

zum Kalbstrud.

Die That hat ein Ansehen

furchtbar gräßlich,

doch der gerechte Himmel hat gerichtet.

Erster Chor. (Gajetan.)

Weh dir, Messina!

Wehe! Wehe! Wehe!

FIANCÉE DE MESSINE.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Au meurtre! au meurtre!

Accourez!

Saisissez tous les (vos) armes!

Que l'action sanglante

soit vengée avec (par) du sang!

(Tous tirent les épées.)

SECOND CHŒUR. (Bohémond.)

Salut à (félicitons-) nous!

La longue discorde est finie.

Messine n'obéit désormais

qu'à un souverain seulement.

PREMIER CHŒUR.

(Gaétan, Berenger, Manfred.)

Vengeance! Vengeance!

Que le meurtrier tombe!

qu'il tombe,

comme une victime expiatoire

immolée à celui-qu'il-a-assas-

SECOND CHŒUR. [siné!

(Bohémond, Roger, Hippolyte.)

Seigneur, ne crains rien,

nous nous-tenons à toi

fidèlement!

DON CÉSAR

(se-plaçant entre eux
avec autorité).

Arrière...

J'ai tué mon ennemi,

qui trompait mon cœur

confiant et loyal.

qui me tendait l'amour-fraternel

pour piège.

L'action a une apparence

terrible et affreuse,

mais c'est le juste ciel qui a jugé.

PREMIER CHŒUR. (Gaétan.)

Malheur à toi, Messina!

Malheur! Malheur! Malheur!

15

Das gräßlich Ungeheure ist geschehn
 In deinen Mauern — Wehe deinen Müttern
 Und Kindern, deinen Jünglingen und Greisen!
 Und wehe der noch ungebornen Frucht!

Don Cesar.

Die Klage kommt zu spät — Hier schaffet Hilfe!

(Auf Beatrice zeigend.)

Küßt sie ins Leben! Schnell entferneth sie
 Von diesem Ort des Schreckens und des Todes.

— Ich kann nicht länger weilen, denn mich ruft
 Die Sorge fort um die geraubte Schwester.

Bringt sie in meiner Mutter Schloß und spricht:

So sei ihr Zehn, Don Cesar, der sie sendet!

(Es geht ab: die ehmächtigte Beatrice wird von dem zweiten Ober auf eine Pant gelegt und so hinweggetragen; der erste Ober bleibt bei dem Leichnam zurück, um welchen auch die Knaben, die die Braut begleiteten tragen, in einem Halbkreise herumstehen.)

(Chor. (Gaetan.)

Sagt mir! Ich kann's nicht fassen und deuten,
 Wie es so schnell sich erfüllend genacht.

malheur! Un horrible forfait s'est accompli dans tes murs... Malheur à tes mères et à tes enfants, à tes jeunes hommes et à tes vieillards! et malheur au fruit que le sein maternel porte encore!

DON CESAR. La plante vient trop tard... Apportez ici du secours! (Montrant Béatrice.) Rappelez-la à la vie! Éloignez-la promptement de ce lieu d'effroi et de mort... Je ne puis demeurer plus longtemps. Ma sœur enlevée me réclame... Conduisez-la dans le palais de ma mère, et dites que c'est son fils don César qui l'envoie. (Il s'en va. Béatrice évanouie est placée sur un brancard et emportée ainsi par les hommes du second chœur. Le premier chœur reste auprès du corps de don Manuel, autour duquel se rangent aussi, en demi-cercle, les jeunes garçons qui portent les parures nuptiales.)

LE CHŒUR. (GAETAN.) Dites-moi! Je ne puis m'expliquer ni concevoir comment ce dénouement fatal s'est si vite accompli.

Das gräßlich Ungeheure
ist geschehen in deinen Mauern --
Wehe deinen Müttern
und Kindern,

deinen Junglingen und Greisen!
und wehe der Frucht
noch ungeboren!

Den César.

Die Klage kommt zu spät --

Hier schaff Hilfe!

(Zeigt auf Beatrice.)

Muß sie in's Leben!

Entfernt sie schnell

von diesem Ort des Schreckens
und des Todes.

-- Ich kann nicht weilen

länger,

denn die Sorge

um die geraubte Schwester
ruft mich fort.

-- Bringt sie

in Schloß meiner Mutter

und spricht: Es sei ihr Sohn.

Den César, der sie sende!

(Er geht ab;

die ohnmächtige Beatrice

wird auf eine Bank

von dem zweiten Chœur

und so hinweggetragen;

der erste Chœur

bleibt zurück bei dem Leichnam,

um welchen die Knaben,

die tragen die Brautgeschenke,

auch herumstehen

in einem Halbkreise.)

Chœur. (Cajetan.)

Sagt mir!

Ich kann es nicht fassen

und deuten,

wie es gesah

sich erfüllend so schnell.

Le crime affreusement atroce

s'est accompli dans les murs....

Malheur à tes mères

et à tes enfants, flards!

à tes jeunes-gens et à tes vieill-

et malheur au fruit

encore en-germe!

non CESAR.

La plainte vient trop tard....

Apportez ici du secours!

(Faisant signe vers Béatrice.)

Rappelez-la dans (à) la vie!

Eloignez-la promptement

de ce lieu de terreur

et de mort.

... Je ne puis rester

plus longtemps,

car le son

pour la (ma) sœur ravie

m'appelle-bien d'ici.

... Conduisez-la

dans le château de ma mère

et dites que c'est son fils,

don César, qui l'envoie!

(Il s'en-va;

Béatrice évanouie

est placée sur un banc

par le second chœur

et emportée ainsi;

le premier chœur

reste auprès du cadavre,

autour duquel les jeunes-garçons,

qui portent les présents-de-noces,

se-rangent aussi

en un demi-cercle.)

LE CHŒUR. (Cajetan.)

Dites-moi!

Je ne puis comprendre

et (ni) m'expliquer,

comment cela est arrivé

s'accomplissant si rapidement.

Längst wohl sah ich im Geist mit weiten
Schritten das Schreckensgespenst herschreiten
Dieser entsetzlichen, blutigen That.
Dennoch überzieht mich ein Grauen;
Da sie vorhanden ist und geschehen,
Da ich erfüllt muß der Augen schauen,
Was ich in ahnender Furcht nur gesehen.
All mein Blut in den Adern erstarrt
Vor der gräßlich entschiedenen Gegenwart.

Ein er aus dem Chore. (Manfred.)

Lasset erschallen die Stimme der Klage!
Held der Jüngling!
Da liegt er entseelt,
Hingestreckt in der Blüthe der Tage,
Schwer umfangen von Todesnacht,
An der Schwelle der bräutlichen Kammer!
Aber über dem Stummen erwacht
Lauter, unermesslicher Jammer.

Ein Zweiter. (Gaetan.)

Wir kommen, wir kommen
Mit festlichem Prangen
Die Braut zu empfangen,
Es bringen die Knaben
Die reichen Gewande, die bräutlichen Gaben,
Das Fest ist bereitet, es warten die Zeugen;

Depuis longtemps, sans doute, je voyais en esprit s'avancer à grands pas le terrible fantôme de ce crime affreux et sanglant. Cependant un frisson saisit tout mon être, quand le crime est là, commis et présent, quand il me faut contempler, accompli, sous mes yeux, ce que je ne voyais encore que dans les pressentiments de ma crainte. Tout mon sang se glace dans nos veines devant cette réalité affreuse et certaine.

LE HOMME DE CHOEUR. (MANFRED.) Laissez retentir la voix de la plainte!... Ahnende jeune homme! Le voilà étendu sans vie, immolé dans la fleur de ses jours! Enveloppé de la nuit accablante du trépas, sur le seuil de la chambre nuptiale! Mais sur sa muette dépouille s'éveille une lamentation bruyante, immense.

LE SECONDE. (GAETAN.) Nous venons, nous venons, avec une pompe solennelle, pour recevoir l'épouse. Les pages apportent les riches étoffes, les dons d'hyménée. La fête est préparée, les témoins attendent; mais le fiancé n'entend plus, jamais l'air

Rängst wohl
 sah ich im Geist
 herschreiten mit weiten Schritten
 das Schreckensgespenst
 dieser entsetzlichen, blutigen That.
 Dennoch ein Grauen
 überglebt mich ;
 da sie ist vorhanden und geschehen,
 da vor Augen
 ich muß schauen erfüllt
 was ich gesehen
 in ahnender Furcht nur.
 All mein Blut
 erstarrt in den Adern
 vor der Gegenwart
 gräßlich entschieden.
 Einer aus dem Chöre.
 (Manfred.)
 Lasset erschallen
 die Stimme der Klage !
 Holder Jüngling !
 Da liegt er entseelt,
 hingestreckt in der Blüthe der Tage,
 schwer umfängen
 von Lodenacht,
 an der Schwelle
 der bräutlichen Kammer !
 Aber Jammer
 lauter, unermesslicher
 erwacht über dem Stummen.
 Ein Zweiter. (Gajetan.)
 Wir kommen, wir kommen
 mit festlichem Prangen
 zu empfangen die Braut,
 es bringen die Knaben
 die reichen Gewande,
 die bräutlichen Gaben,
 das Fest ist bereitet,
 es warten die Zeugen ;

Depuis-longtemps il-est-vrai
 je voyais en esprit
 s'avancer avec (à) grands pas
 le spectre-de-la-terreur
 de cette action horrible, san-
 Pourtant un frisson [glante.
 se-répand-sur moi ; [vée,
 parce-qu'elle existe et est arri-
 parce-que devant (de) mes yeux
 je dois voir accompli,
 ce-que je n'avais vu
 que dans une crainte de-pres-
 Tout mon sang [sentiment.
 se-glace dans les (mes) veines
 devant l'existence-réelle
 affreuse et effective.
 UN HOMME DU CHŒUR.
 (Manfred.)
 Laissez retentir
 la voix de la plainte !
 Aimable jeune-homme !
 Là il gît inanimé,
 étendu dans la fleur des jours,
 fortement entouré
 des voiles-de-la-mort,
 au seuil
 de la chambre nuptiale !
 Mais une lamentation
 bruyante, immense
 s'éveille sur le cadavre muet.
 UN SECOND. (Gajetan.)
 Nous venons, nous venons
 avec une pompe solennelle
 pour recevoir la fiancée,
 les jeunes-garçons apportent
 les riches étoffes,
 les présents de-fiancée,
 la fête est préparée,
 les témoins attendent ;

Aber der Bräutigam höret nicht mehr,
Nimmer erweckt ihn der fröhliche Reigen,
Denn der Schlummer der Todten ist schwer.

Ganzer Chor.

Schwer und tief ist der Schlummer der Todten,
Nimmer erweckt ihn die Stimme der Braut,
Nimmer des Hifthorns fröhlicher Laut,
Starr und fühllos liegt er am Boden!

Ein Dritter. (Gaetan.)

Was sind Hoffnungen, was sind Entwürfe,
Die der Mensch, der vergängliche, baut?
Heute umarmtet ihr euch als Brüder,
Einig gestimmt mit Herzen und Munde,
Diese Sonne, die jetzt nieder
Geht, sie leuchtete eurem Bunde!
Und jetzt liegt du, dem Staube vermählt,
Von des Brudermords Händen entseelt,
In dem Busen die gräßliche Wunde!
Was sind Hoffnungen, was sind Entwürfe,
Die der Mensch, der flüchtige Sohn der Stunde,
Aufbaut auf dem betrüglischen Grunde?

Chor. (Berengar.)

Zu der Mutter will ich dich tragen,

joyeux de la danse ne l'éveillera, car le sommeil des morts est
lourd.

TOUT LE CHOEUR. Le sommeil des morts est lourd et profond ;
jamais ne l'éveillera la voix de la fiancée, jamais le son joyeux
du cor. Il git raide et insensible sur le sol.

UN TROISIEME. (GAETAN.) Que sont les espérances, que sont les
projets formés par l'homme périssable ? Aujourd'hui vous vous
embrassiez en frères, intimement unis de cœur et de bouche ; ce
même soleil qui se couche en ce moment éclairait votre accord !
Et maintenant, te voilà étendu, fiancé à la poussière, privé de vie
par la main du fratricide, une affreuse blessure au sein ! Que sont
les espérances, que sont les projets que construit, sur un sol
trompeur, l'homme, fils éphémère de l'heure présente ?

LE CHOEUR. (BERENGAR.) Je veux te porter à ta mère, fardeau peu

aber der Bräutigam hört nicht mehr,
nimmt der frohliche Reigen
erweckt ihn,
denn der Schlummer der Todten
ist schwer.

Ganzer Chor.

Der Schlummer der Todten
ist schwer und tief,
nimmt erweckt ihn
die Stimme der Braut,
nimmt frohlicher Vaut
des Hühnerz,
er liegt am Boden
starr und tödtlich!

Ein Dritter. (Gaetan.)

Was sind Hoffnungen,
was sind Entwürfe,
die Haut der Mensch, der vergängliche
heute umarmet ihr euch
als Brüder,
einig geküßt mit Herzen
und Munde,
dicke Zeme,
die niedergeht jetzt,
sie leuchtete euren Bunde!
Und jetzt liegt du,
vermählt dem Staube,
entseelt
von Händen des Brudermordes,
die gräßliche Wunde in dem Busen!
Was sind Hoffnungen,
was sind Entwürfe,
die der Mensch,
der stichtige Sohn
der Stunde,
aufbaut
auf dem betrüglischen Grunde?
Chor. (Berengar.)
Schwillt dich tragen zu der Mutter,

mais le fiancé n'entend plus,
jamais l'air joyeux *de la danse*
ne le réveillera,
car le sommeil des morts
est lourd.

TOUT le CHŒUR.

Le sommeil des morts
est lourd et profond,
jamais-plus *ne le réveillera*
la voix de la fiancée,
jamais-plus *le son joyeux*
du-cor-de-chasse,
il gît par terre
raide et insensible!

UN TROISIÈME. (Gaetan.)

Que sont *les espérances,*
que sont *les projets,*
que bâtit l'homme le périssable?
Aujourd'hui vous vous embras-
sez comme *des frères,* [siez
unis avec (de) cœur
de bouche et (âme),
ce soleil,
qui se-couche maintenant,
il éclairait votre alliance!
Et à-présent tu es-étendu,
fiancé à la poussière,
privé-de-vie
de (par) *les mains du fraticide,*
l'horrible blessure dans le sein!
Que sont *les espérances,*
que sont *les projets,*
que l'homme,
le fils éphémère
de l'heure *présente,*
construit
sur le sol trompeur?
LE CHŒUR. (Berengar.)
Je veux te porter à la (la) mère,

Eine beglückende Last!
 Diese Cypresse laßt uns zerschlagen
 Mit der mörderischen Schneide der Art,
 Eine Wahre zu flechten aus ihren Zweigen,
 Nimmer soll sie Lebendiges zeugen
 Die die tödtliche Frucht getragen,
 Nimmer in fröhlichem Wuchs sich erheben,
 Keinem Wandrer mehr Schatten geben;
 Die sich genährt auf des Mordes Boden,
 Soll verflucht sein zum Dienst der Todten!

Erster. (Gaetan.)

Aber wehe dem Mörder, wehe,
 Der dahin geht in thörichtem Muth!
 Hinab, hinab in der Erde Riß
 Rinnet, rinnet, rinnet dein Blut.
 Drunten aber im Tiefen sitzen
 Lichtlos, ohne Gesang und Sprache,
 Der Themis Töchter, die nie vergessen,
 Die Untrüglichen, die mit Gerechtigkeit messen,
 Fangen es auf in schwarzen Gefäßen,
 Rühren und mengen die schreckliche Rache.

Zweiter. (Berengar.)

Leicht verschwindet der Thaten Spur

propre à la rendre heureuse ! Fendons ce cyprès, avec le tranchant meurtrier de la hache, pour former un brancard de ses rameaux. Il faut que jamais il ne produise rien de vivant, l'arbre qui a porté ces fruits de mort ; que jamais il n'élève dans les airs un riant sommet ; qu'il ne prête son ombre à nul voyageur ! Après s'être nourri dans le sol du meurtre, qu'il soit maudit, et consacré au service des morts !

LE PREMIER. (GAETAN.) Mais malheur, malheur au meurtrier qui s'avance, ivre d'une folle ardeur ! Ton sang coule, coule, coule, et descend dans les fentes de la terre. Mais là-dessous, dans les profondeurs ténébreuses, sont assises, sans parole ni chant, les filles de Thémis qui n'oublient jamais, jamais ne se trompent, et qui mesurent avec justice. Elles recueillent ce sang dans leurs noires urnes et agitent et mêlent la terrible vengeance.

LE SECOND. (BERENGAR.) Sur cette terre éclairée du soleil, la

eine Last
 unbeglückende!
 Raht uns zerschlagen
 diese Cypresse
 mit der mörderischen Schenke
 der Art, zu flechten
 eine Bahre aus ihren Zweigen,
 sie soll nimmer zeugen
 Lebendiges
 die getragen die töbliche Frucht,
 nimmer sich erheben
 in fröhlichem Wuchs,
 mehr geben Schatten
 keinem Wanderer;
 die sich genährt
 auf Boden des Mordes,
 soll sein verflucht
 zum Dienst der Todten!
 Erster. (Gajetan.)
 Aber wehe dem Mörder,
 wehe, der dahin geht
 in thörichtem Muth!
 Dein Blut rinnet, rinnet,
 rinnet hinab, hinab
 in Rissen der Erde.
 Aber drunten sitzen
 im Tiefen lichtlos,
 ohne Gesang und Sprache,
 Töchter der Themis,
 die nie vergessen,
 die Untrüglichen,
 die messen mit Gerechtigkeit,
 fangen es auf
 in schwarzen Gefäßen,
 rühren und mengen
 die schreckliche Rache.
 Zweiter. (Berengar.)
 Der Thaten Spur
 verschwindet leicht

un fardeau
 ne-la-rendant-pas-heureuse!
 Laissez-nous fendre (fendons)
 ce cyprès
 avec le tranchant meurtrier
 de la hache, pour former
 un brancard de ses rameaux,
 il ne doit jamais produire
 rien de vivant
 lui qui a porté le fruit mortel,
 ne-jamais s'élever
 dans un développement riant,
 ne plus prêter de l'(son) ombre
 à aucun voyageur;
 lui qui s'est nourri
 sur le sol du meurtre,
 doit être maudit et consacré
 pour le (au) service des morts!
 Le PREMIER. (Gaétan.)
 Mais malheur au meurtrier,
 malheur à lui qui s'en-va
 dans un fol emportement!
 Ton sang coule, coule,
 coule en-bas, en-bas
 dans les fentes de la terre.
 Mais là-dessous sont-assises
 dans le profond séjour sans-lu-
 sans chant et sans parole, [mière,
 les filles de Thémis,
 qui n'oublient jamais,
 les infallibles,
 qui mesurent avec justice,
 elles le recueillent
 dans des urnes noires,
 remuent et mêlent
 la terrible vengeance.
 Le SECOND. (Béranger.)
 La trace des actions
 s'évanouit aisément

Von der semenbeleuchteten Erde,
 Wie aus dem Antlitz die leichte Geberde --
 Aber nichts ist verloren und verschwunden,
 Was die geheimnißvoll waltenden Stunden
 In den dunkel schaffenden Schooß aufnahmen --
 Die Zeit ist eine blühende Flur,
 Ein großes Lebendiges ist die Natur,
 Und Alles ist Frucht, und Alles ist Samen.

Dritter. (Gaëtan.)

Wehe, wehe dem Mörder, wehe,
 Der sich gesät die tödtliche Saat!
 Ein andres Antlitz, eh sie geschehen,
 Ein anderes zeigt die vollbrachte That.
 Muthvoll blickt sie und lähn dir entgegen,
 Wenn der Rache Gefühle den Busen bewegen;
 Aber ist sie geschehn und begangen,
 Blickt sie dich an mit erbleichenden Wangen.
 Selber die schrecklichen Jurien schwangen
 Gegen Orestes die höllischen Schlangen,
 Reizten den Zehn zu dem Muttermord an;
 Mit der Gerechtigkeit heiligen Jügen
 Wußten sie lüthig sein Herz zu betrügen,

trace des actions s'évanouit aisément, comme s'efface sur le visage une fugitive expression... mais rien n'est perdu ni évanoui de ce que les Heures, reines mystérieuses, recueillent dans leur sein qui crée en silence... Le temps est un champ fécond, la nature est un grand tout vivant, et tout est fruit et tout est semence.

LE TROISIÈME. (GAËTAN.) Malheur, malheur au meurtrier, malheur à qui a semé la semence de mort ! Autre est l'aspect de l'action, avant qu'elle soit faite ; autre, quand elle est accomplie. Elle l'apparait courageuse et hardie, quand les désirs de vengeance agitent ton sein ; mais, une fois faite et commise, elle te regarde avec des joues qui se décolorent. Les Furies elles-mêmes, les Furies terribles agitaient contre Oreste leurs serpents infernaux, elles excitaient le fils au meurtre de sa mère. Sous les traits sacrés de la justice, elles surent tromper perfidement son

von der sonnenbelebten Erde,
 wie die leichste Geberde
 aus dem Antlitz -
 Aber nichts ist verloren
 und verschwunden,
 was die Stunden
 geheimnißvoll waltend
 aufnahmen in den Schoß
 dunkel schaffend -
 Die Zeit
 ist eine blühende Aue,
 die Natur ist ein großes Lebendiges,
 und Alles in Frucht,
 und Alles ist Samen.
 Dritter. (Gajetan.)
 Wehe, wehe dem Mörder,
 wehe, der sich gesät
 die tödtliche Saat!
 Die That,
 ehe sie geschieht,
 zeigt ein anderes Antlitz,
 vollbracht
 ein anderes.
 Sie blickt dir entgegen
 muthvoll und kühn,
 wenn Gefühle der Rache
 bewegen den Auser;
 aber ist sie geschehen
 und begangen, blickt sie dich an
 mit erblebenden Wangen.
 Selber die schrecklichen Furien
 schlangen gegen Orestes
 die höllischen Schlangen,
 reizten an den Sohn
 zu dem Müttermerd;
 mit heiligen Zügen
 der Gerechtigkeit
 ruhten sie zu betrügen listig
 sein Herz,

de la terre éclairée-par-le-soleil.
 comme la fugitive expression
s'efface du (sur le) visage....
 Mais rien n'est perdu
 et rien n'a disparu,
 de ce-que les Heures
 régnaient mystérieusement,
 ont-recueilli dans le (leur) sein
 travaillant silencieusement....
 Le temps
 est un champ fleurissant,
 la nature est un grand tout vi-
 et tout est fruit, [vant,
 et tout est semence.
 Le troisième. (Gaëtan.)
 Malheur, malheur au meurtrier,
 malheur à lui, qui a semé à lui
 la semence de-mort!
 L'action
 avant-qu'elle soit accomplie,
 présente un autre aspect,
 l'action accomplie
 en présente un autre.
 Elle l'apparaît
 courageusement et hardiment
 lorsque les désirs de la vengeance
 agitent le (ton) sein;
 mais est-elle réalisée
 et commise, elle te regarde
 avec des joues devenant-blêmes
 Même les terribles Furies
 agitaient contre Oreste
 les serpents infernaux,
 excitaient le fils
 au meurtre-de-la-mère;
 avec (sous) les traits sacrés
 de la justice [ment
 elles surent tromper perfide-
 son cœur,

Bis er die tödtliche That nun gethan —
 Aber, da er den Schooß jetzt geschlagen,
 Der ihn empfangen und liebend getragen,
 Siehe, da kehrten sie
 Gegen ihn selber
 Schrecklich sich um —
 Und er erkannte die furchtbaren Jungfrau,
 Die den Mörder ergreifend fassen,
 Die von jetzt an ihn nimmer lassen,
 Die ihn mit ewigem Schlangenbiß nagen,
 Die von Meer zu Meer ihn ruhelos jagen
 Bis in das delphische Heiligthum.
 (Der Chör geht ab, den Leichnam Don Manuels auf einer Bahre tragend.)

Die Säulenhalle.

Es ist Nacht; die Scene ist von oben herab durch eine große Lampe erleuchtet.

Donna Isabella und Diego treten auf.

Isabella.

Noch keine Kunde kam von meinen Söhnen,
 Ob eine Spur sich fand von der Verlorenen?

Diego.

Noch nichts, Gebieterin! — doch hoffe alles
 Von deiner Söhne Ernst und Emsigkeit.

cœur, jusqu'à ce qu'enfin il eût fait l'action meurtrière... Mais quand il a frappé le sein qui l'a conçu et porté avec amour, alors, voyez! elles se retournent, affreuses, contre lui-même... et il reconnaît les vierges redoutables, qui saisissent et étouffent le meurtrier, qui désormais ne le quittent plus, qui le rongent par d'éternelles morsures de serpents, qui d'une mer à l'autre le chassent sans repos, jusque dans le sanctuaire de Delphes. (Le chœur sort, portant sur un brancard le corps de don Manuel.)

LA SALLE AVEC DES COLONNES.

Il fait nuit. La scène est éclairée d'en haut par une grande lampe.

DONNA ISABELLA et DIEGO (entrent).

ISABELLA. Il n'est encore venu aucune nouvelle de mes fils qui nous apprenne s'il s'est trouvé quelque trace de ma fille?

DIEGO. Rien encore, ma souveraine... mais tu peux tout espérer du zèle et de l'empressement de tes fils.

bis nun
 er gethan die tödtliche That —
 Aber, jetzt
 da er geschlagen den Schooß,
 der ihn emfangen
 und getragen liebend,
 siehe, da
 kehren sie sich um
 schrecklich gegen ihn selber —
 und er erkennt
 die furchtbaren Jungfrauen,
 die fassen den Mörder
 ergreifend,
 die von jetzt an
 ihn lassen nimmer,
 die ihn nagen
 mit Schlangenzähnen,
 ewigen
 die ihn jagen ruhelos
 von Meer zu Meer bis in
 das delphische Heiligtum.
 (Der Ober geht ab,
 tragend auf einer Pabre
 den Leichnam Don Manuels).

Die Säulenhalle.

(Es ist Nacht;
 die Scene ist erleuchtet von oben herab
 durch eine große Lampe.)

Donna Isabella und Diego
 treten auf.

Isabella.

Keine Kunde von meinen Söhnen
 laut noch,
 ob sich fand
 eine Spur von der Verlorenen?

Diego.

Noch nichts, Gebieterin!
 Doch hoffe alles
 von Ernst und Emsigkeit
 meiner Söhne.

jusqu'à-ce-qu'à-présent
 il ait fait l'action meurtrière....
 Mais, maintenant
 parce-qu'il a frappé le sein,
 qui l'a conçu
 et porté aimant (avec amour),
 vois, là (voilà)
 qu'elles se sont-retournées
 terriblement contre lui-même...
 et il a-reconnu
 les vierges redoutables,
 qui saisissent le meurtrier
 en le tenant-ferme,
 qui désormais
 ne le quittent jamais-plus,
 qui le rongent
 avec une morsure-de-serpents
 éternelle,
 qui le chassent sans-repos
 de mer à (en) mer jusque dans
 le sanctuaire de-Delphes.
 (Le chœur s'en-va
 portant sur un brancard
 le cadavre de don Manuel.)

LA SALLE-DES-COLONNES.

Il est nuit;
 la scène est éclairée d'en haut
 par une grande lampe.

DONNA ISABELLA et DIEGO
 entrent.

ISABELLA.

Aucune nouvelle de mes fils
 n'est-elle-venue encore,
 pour me dire s'il s'est-trouvé
 une trace de la(ma) fille perdue?

DIEGO.

Rien encore, ma souveraine !...
 Mais espère tout
 du zèle et de l'ardeur
 de tes fils.

Isabella.

Wie ist mein Herz geängstigt, Diego!
Es stand bei mir, dies Unglück zu verhüten.

Diego.

Drück' nicht des Vorwurfs Stachel in dein Herz.
An welcher Vorsicht ließeß du's ermangeln?

Isabella.

Hätt' ich sie früher an das Licht gezogen,
Wie mich des Herzens Stimme mächtig trieb!

Diego.

Die Klugheit wehrte dir's, du thatest weise;
Doch der Erfolg ruht in des Himmels Hand.

Isabella.

Na, so ist keine Freude rein! Mein Glück
Wär' ein vollkommenes ohne diesen Zufall.

Diego.

Dies Glück ist nur verzögert, nicht zerstört,
Genieße du jetzt deiner Söhne Frieden.

Isabella.

Ich habe sie einander Herz an Herz
Umarmen sehn — ein nie erlebter Anblick!

Diego.

Und nicht ein Schauspiel bloß, es ging von Herzen,

ISABELLA. Que mon cœur est inquiet, Diego! Il dépendait de moi de prévenir ce malheur.

DIEGO. N'enfonces pas dans ton cœur l'aiguillon du reproche. Quelle précaution as-tu négligée?

ISABELLA. Que ne l'ai-je plus tôt fait paraître à la lumière, comme m'y poussait la voix puissante de mon cœur!

DIEGO. La prudence te le défendait, tu as fait sagement; mais le résultat repose dans la main de Dieu.

ISABELLA. Ah! nulle joie n'est donc pure! Mon bonheur serait parfait, sans ce triste hasard.

DIEGO. Le bonheur n'est que différé, il n'est pas détruit. Jouis maintenant de la paix de tes fils.

ISABELLA. Je les ai vus se presser cœur contre cœur... une dont jamais je n'avais joui.

DIEGO. Et ce n'était pas simplement un spectacle, cela venait

Isabella.

Wie mein Herz
ist abhängig, Diogo!
Es stanz bei mir,
zu verbieten dies Unglück
Diogo.

Drück nicht in dein Herz
Stachel des Vorwurfs.

An welcher Vorwand

Hebst du es ermangeln?

Isabella.

Hätte ich sie früher
gesehen an das Licht,
wie Stimme des Herzens
mit mich mächtig!

Diogo.

Die Klugheit wehrte dir es,
du tratest weise;
dein der Griefz ruht
in Hand des Himmels.

Isabella.

Ach! so ist keine Freude rein!
Mein Glück ohne diesen Auf-
wärt ein verkommenes.

Diogo.

Dies Glück
ist nur verzögert,
nicht zerstört,
genieße du jetzt
Frieden deiner Zinne.

Isabella.

Ich habe sie sehen
umarmen einander
Herz an Herz —
ein Andeut
nie erleben!

Diogo.

Und nicht bloß ein Schaurerl,
es ging von Herzen,

ISABELLA.

Comme mon cœur
est tourmenté, Diogo!
Il dépendait de moi,
d'éviter ce malheur.

Diego.

N'enfoncé pas dans ton cœur
l'aiguillon du reproche.

A quel quelle précaution

le laissais-tu manquer?

ISABELLA.

Que ne l'eussé-je plus tôt
produite à la lumière,
comme la voix du cœur
m'y poussait fortement!

Diego.

La prudence te le défendait,
tu assagi sagement;
cependant le succès repose
dans la main du ciel.

ISABELLA.

Hélas! nulle joie n'est donc pure!
Mon bonheur sans cet accident
serait un bonheur parfait.

Diego.

Ce bonheur
est seulement retardé,
il n'est pas détruit,
toi, jouis maintenant
de la paix de tes fils.

ISABELLA.

J'ai pu les voir
s'embrasser l'un-l'autre
cœur contre cœur...
un spectacle
que je n'aurais jamais contemplé!

Diego.

Et pas seulement un spectacle,
cela allait de (venait du) cœur,

Denn ihr Geradsinn haßt der Lüge Zwang.

Isabella.

Ich seh' auch, daß sie zärtlicher Gefühle,
 Der schönen Neigung fähig sind; mit Wonne
 Entdeck' ich, daß sie ehren, was sie lieben.
 Der ungebundenen Freiheit wollen sie
 Entfagen, nicht dem Jügel des Gesetzes
 Entzieht sich ihre brausend wilde Jugend,
 Und sittlich selbst blieb ihre Leidenschaft.
 Ich will dir's jezo gern gestehn, Diego,
 Daß ich mit Sorge diesem Augenblick,
 Der aufgeschlossnen Blume des Gefühls
 Mit banger Furcht entgegen sah — Die Liebe
 Wird leicht zur Wuth in heftigen Naturen.
 Wenn in den aufgehäuften Feuerzunder
 Des alten Hasses auch noch dieser Blitz,
 Der Eifersucht feindsel'ge Flamme schlug —
 Mir schaudert, es zu denken — ihr Gefühl,
 Das niemals einig war, gerade hier

du cœur, car leur droiture abhorre la contrainte du mensonge.
 ISABELLA. Je vois aussi qu'ils sont capables de sentiments tendres, d'un doux penchant. Je découvre avec bonheur qu'ils honorent ce qu'ils aiment. Ils veulent renouer à l'indépendante liberté; leur fougueuse et bouillante jeunesse ne se dérobe pas au frein de la loi, et même leur passion est restée vertueuse. Je puis te l'avouer maintenant, Diego: je voyais avec anxiété venir ce moment où devait s'épanouir dans leurs cœurs la fleur d'amour... L'amour devient aisément fureur dans les natures emportées. Si sur ces matières inflammables des longtemps amassées, sur cette vieille haine, venait tomber encore cet éclair, cette funeste flamme de la jalousie... je frissonne en y songeant... si leurs sentiments qui jamais ne furent d'accord, se

Denn ihr Verabsinn
 haßt Zwang
 der Lüge.
 Isabella.
 Ich sehe auch,
 daß sie sind fähig
 gärtlicher Gefühle,
 der schönen Reizung;
 ich entdeckte mit Wonne,
 daß sie ehren, was sie lieben.
 Sie wollen entzagen
 der ungehinderten Freiheit,
 ihre krausente Jugend
 wilde entzieht sich nicht
 dem Riegel des Gesetzes,
 und selbst ihre Leidenschaft
 blieb sittlich.
 Diego Diego,
 ich will dir es gern gestehn,
 daß ich entgegenjah
 diesem Augenblick mit Sorge,
 mit bangen Kurch,
 der aufgeschleissenen Blume
 des Gefühls --
 Die Liebe
 in heftigen Naturen
 wird leicht zur Wuth.
 Wenn in
 den Feuerzunder
 aufgehäuft
 des alten Hasses
 schlug auch
 dieser Blick noch,
 feindselige Flamme der Eifersucht --
 mir schauert,
 es zu denken --
 ihr Gefühl,
 das niemals war einzig,
 sich begegnet

FIANCÉE DE MESSINE.

car leur esprit-de-droiture
 abhorre la contrainte
 du mensonge.
 ISABELLA.
 Je vois aussi,
 qu'ils sont capables
 de sentiments tendres,
 du beau penchant;
 je découvrais avec délices,
 qu'ils honorent ce-qu'ils aiment.
 Ils veulent renoncer
 à la liberté sans-frein,
 leur jeunesse bouillante et
 fougueuse ne se soustrait pas
 au frein de la loi,
 et même leur passion
 restait honnête.
 Maintenant Diégo,
 je veux volontiers l'avouer,
 que je voyais-venir
 ce moment avec anxiété,
regardant avec une peur inquiète
 la fleur éclore
 du sentiment (de l'amour)...
 L'amour
 dans des natures violentes
 devient facilement de la rage.
 Si dans (sur)
 les matières-inflammables
 entassées *depuis longtemps*
 de la vieille haine
 il tombait aussi
 cet éclair encore,
 la funeste flamme de la jalousie...
 il me prend-un-frisson,
 de le (d'y) penser...
 si leurs sentiments,
 qui jamais ne fut (furent) unis,
 se rencontre (se rencontraient)

16

Zum erstenmal unselig sich begegnet —
 Wohl mir! Auch diese donnerschwere Wolke,
 Die über mir schwarz drohend niederhing,
 Sie führte mir ein Engel still vorüber,
 Und leicht nun athmet die befreite Brust.

Diego.

Ja, freue deines Wertes dich. Du hast
 Mit zartem Sinn und ruhigem Verstand
 Vollenbet, was der Vater nicht vermochte
 Mit aller seiner Herrschermacht — Dein ist
 Der Ruhm; doch auch dein Glückstern ist zu loben!

Isabella.

Vieles gelang mir! Viel auch that das Glück!
 Nichts Kleines war es, solche Heimlichkeit
 Verhüllt zu tragen diese langen Jahre,
 Den Mann zu täuschen, den umsichtigsten
 Der Menschen und ins Herz zurückzubringen
 Den Trieb des Bluts, der mächtig, wie des Feuers
 Verschlossener Gott, aus seinen Banden strebte!

Diego.

Ein Pfand ist mir des Glückes lange Gunst,

rencontraient ici, par malheur, pour la première fois.... Grâce
 au ciel! ce nuage, gros de tonnerres, qui flottait au-dessus de
 moi, sombre et menaçant, un ange l'a fait passer sans bruit par
 delà ma tête, et maintenant ma poitrine soulagée respire libre-
 ment.

DIEGO. Oui, réjouis-toi de ton propre ouvrage. Tu as accompli,
 par un sentiment tendre et une calme raison, ce que leur père
 n'avait pu par toute sa puissance souveraine.... A toi est la gloire,
 mais il faut bénir aussi ton heureuse étoile!

ISABELLA. Beaucoup d'efforts m'ont réussi! La fortune aussi a
 beaucoup fait! Ce n'était pas peu de chose de garder caché
 pendant tant d'années un tel mystère, de tromper un époux, le
 plus circonspect des hommes, et de refouler dans mon cœur la
 force du sang, qui, comme le dieu du feu si on l'emprisonne,
 s'efforçait d'échapper à la contrainte.

DIEGO. Cette longue faveur de la fortune est pour moi le gage
 d'un dénouement heureux de tout point.

unselig gerade hier
zum erstenmal —
Wohl mir!
Auch diese donnerschwere Wolle,
die niederhing über mir
schwarz brohend,
ein Engel führte sie mit
vorüber still,
und die befreite Brust
athmet nun leicht.

Diego.

Ja, freue dich deines Werks.
Du hast vollendet
mit hartem Sinn
und ruhigem Verstand,
was der Vater nicht vermochte
mit aller
seiner Herrschermacht —
Dein ist der Ruhm;
doch dein Glückstern auch
ist zu loben!

Isabella.

Vieles gelang mir!
Das Glück auch that viel!
Es war nichts Kleines
zu tragen verbüllt
diese langen Jahre
solche Heimlichkeit,
zu täuschen den Mann,
den umsichtigsten der Menschen
und zurückzudrängen ins Herz
den Trieb des Bluts,
der strebte mächtig
aus seinen Banden,
wie Gott des Heuers
verschloßner!

Diego.

Die lange Gunst des Glückes
ist mit ein Pfand,

par-la-fatalité précisément ici
pour la première-fois....
Bien à moi (grâce au ciel) !
Aussi ce nuage gros-de-tonnerre,
qui était-suspendu au-dessus de
sombre et menaçant, {moi
un ange me l'a-fait-passer
à-côté silencieusement,
et la (ma) poitrine délivrée
respire à-présent avec-aisance.
DIEGO.

Oui, réjouis-toi de ton œuvre
tu as accompli
avec un esprit de-douceur
et une raison calme,
ce-que le père ne put pas
avec toute
sa souveraine-autorité....
A toi est la gloire ;
cependant ta bonne-étoile aussi
est à louer (y a contribué) !

ISABELLA.

Beaucoup m'a réussi !
La fortune aussi a-fait beaucoup !
Ce n'était rien de petit (pas peu
que de porter caché {de chose)
pendant ces longues années
un pareil secret,
de tromper l'homme,
le plus circonspect des hommes
et de refouler dans le cœur
la voix du sang,
qui s'efforçait-de-sortir
de ses liens,
comme le dieu du feu
quand il est comprimé !

DIEGO.

La longue faveur du sort
es à (pour) moi un gage

Daß alles sich erfreulich lösen wird.

Isabella.

Ich will nicht eher meine Sterne loben,
 Bis ich das Ende dieser Thaten sah.
 Daß mir der böse Genius nicht schlummert,
 Erinnert warnend mich der Tochter Flucht
 — Schilt oder lobe meine That, Diego!
 Doch dem Getreuen will ich nichts verbergen.
 Nicht tragen konnt' ich's hier in müß'ger Ruh
 Zu harren des Erfolgs, indeß die Söhne
 Beschäftigt forschen nach der Tochter Spur.
 Gehandelt hab' auch ich — Wo Menschenkunst
 Nicht zureicht, hat der Himmel oft gerathen.

Diego.

Entdecke mir, was mir zu wissen ziemt.

Isabella.

Einſiedelnd auf des Aetna Höhen haust
 Ein frommer Klausner, von Uralters her
 Der Greis genannt des Verges, welcher, näher
 Dem Himmel wohnend, als der andern Menschen
 Tief wandelndes Geschlecht, den ird'schen Sinn
 In leichter, reiner Aetherluft geläutert

ISABELLA. Je ne veux pas louer mon étoile avant d'avoir vu la fin de ce qui s'est fait. La fuite de ma fille m'avertit que, pour moi, le mauvais génie ne dort pas encore.... Blâme ou loue mon action, Diego ! mais je ne veux rien cacher à ta fidélité. Je n'ai pu supporter d'attendre ici l'événement, dans un oisif repos, pendant que mes fils cherchent activement la trace de leur sœur.... J'ai voulu agir aussi.... Où l'art humain ne suffit pas, souvent le ciel a aidé.

DIEGO. Découvre-moi ce qu'il m'appartient de savoir.

ISABELLA. Dans un ermitage, sur les hauteurs de l'Etna, habite un pieux solitaire, appelé, des les plus anciens temps, le vieillard de la montagne. Demourant plus près du ciel que la race des autres hommes, qui errent dans les basses régions, il a epuré ses terrestres pensées dans un air léger, un éther serein,

daß alles sich lösen wird
erfreulich.

Isabella.

Ich will nicht leben meine Sterne
eher, bis ich sah
das Ende dieier Thaten.

Daß der böse Genius
mir nicht schlummert,
erinnert warnend mich
der Tochter Klucht —

Diego, schilt
oder lebe meine That!

Doch will ich nichts verbergen
dem Getreuen.

Ich konnte es nicht tragen
zu barren hier
des Erfolgs

in müßiger Ruh,
indess die Söhne
forschen geschäftig
nach der Tochter Spur.

Auch ich habe gehandelt —

Wo Menschentunst nicht zureicht,
der Himmel hat oft geholfen.

Diego.

Entdecke mir,
was mir ziemt zu wissen,

Isabella.

Auf Höhen des Ätna
haust ein frommer Klausner
einsiedelnd,
von Matters her
genannt der Greis des Berges,
welcher, wohnend näher dem Himmel
als der andern Menschen Geschlecht
tief wandelndes.

geläutert
den irdischen Sinn
in leichter, reiner Ätherluft

que tout se terminera
avec-satisfaction.

ISABELLA.

Je ne veux pas louer mes étoiles
plus tôt, jusqu'à-ce-que je voie
la fin de ces événements.

Que le mauvais génie
ne dort pas à (pour) moi,
me rappelle m'avertissant
la fuite de la (ma) fille...

Diégo, blâme
ou loue mon action!

Mais je ne veux rien cacher
au (à mon) fidèle *serviteur*.

Je ne pouvais supporter
d'attendre ici l'issue
de l'événement

dans un oisif repos,
pendant-que les (mes) fils
recherchent avec-empressement
la trace de la (ma) fille.

Moi aussi j'ai agi...

Où l'art-humain ne suffit pas,
le ciel souvent a porté-conseil.

Diego.

Découvre-moi,
ce-qu'il me convient de savoir.

ISABELLA.

Sur les hauteurs de l'Etna
demeure un pieux solitaire
vivant-en-ermite, [Il s]
depuis les-temps-les-plus-recu-
appelé le vieillard de la montagne
qui, habitant plus près du ciel,

que la race des autres hommes
marchant dans-les-basses-ré-
a épuré [l]gions,

la (sa) pensée terrestre
dans un air-éthéré pur, léger,

Und von dem Berg der aufgewälzten Jahre
 Hinabsieht in das aufgelöste Spiel
 Des unverständlich krummgewundenen Lebens.
 Nicht fremd ist ihm das Schicksal meines Hauses,
 Oft hat der heil'ge Mann für uns den Himmel
 Gefragt und manchen Fluch hinweggebetet.
 Zu ihm hinauf gesandt hab' ich alsbald
 Des raschen Boten jugendliche Kraft,
 Daß er mir Kunde von der Tochter gebe,
 Und stündlich harr' ich dessen Wiederkehr.

Diego.

Trügt mich mein Auge nicht, Gebieterin,
 So ist's derselbe, der dort eilend naht,
 Und Lob fürwahr verdient der Emsige!

Note. Die Verigen.

Isabella.

Sag' an und weber Schlimmes hehle mir
 Noch Gutes, sondern schöpfe rein die Wahrheit!
 Was gab der Greis des Bergs dir zum Bescheide?

Note.

Ich soll mich schnell zurückgeben, war
 Die Antwort, die Verlorne sei gefunden.

et du sommet de ses ans amoncélés, il voit, démêlé à ses yeux,
 le jeu inintelligible de la vie tortueuse. Le destin de ma maison
 ne lui est pas étranger : souvent le saint homme a pour nous
 interrogé le ciel et détourné par ses prières plus d'une malédicti-
 on. J'ai envoyé vers lui, sans retard, aux hauteurs qu'il habite,
 un jeune et rapide messenger, pour qu'il me donne des nouvelles
 de ma fille, et à toute heure j'attends son retour.

DIEGO. Si mes yeux ne me trompent pas, ma souveraine, c'est
 lui-même qui approche en toute hâte, et sa diligence mérite
 assurément des éloges.

LE MESSENGER, LES PRÉCÉDENTS.

ISABELLA. Parle, ne me cache ni mal ni bien ; mais manifeste
 la pure vérité. Quelle réponse t'a donnée le vieillard de la mon-
 tagne ?

LE MESSENGER. « Retourne promptement, m'a-t-il dit ; celle qui
 était perdue est retrouvée. »

und von dem Berg
der aufgewälzten Jahre
hinabsieht in das aufgelöste Spiel
des krummgeordneten Lebens
unverständlich.

Das Schicksal meines Hauses
ist ihm nicht fremd,
der heilige Mann für uns
hat oft getragt den Himmel,
und hinweggebetet
manchen Kluß.

Ich habe hinauf gesandt
zu ihm alsbald
jugendliche Kraft
des raschen Beten,
daß er mir gebe Kunde
von der Tochter,
und stündlich
harre ich dessen Wiederkehr.
Die go.

Trügt mich nicht mein Auge,
Gebieterin,
so ist es derselbe,
der naht dort eilend,
und der Emsige
verdient fürwahr Lob.

Bote. Die Vorigen.

Isabella.

Sage an
und hehle mir weder Schlimmes
noch Gutes,
sondern schöpfe rein die Wahrheit!
Was gab dir zum Bescheide
der Greis des Berges?

Bote.

Ich soll mich zurückgeben schnell,
war die Antwort,
die Verlorne
sei gefunden.

et qui du sommet
des (de ses) ans entassés
voit dans le jeu dissolu
de la vie tortueuse
et incompréhensible.
Le sort de ma maison
ne lui est pas étranger,
le saint homme pour nous
a souvent interrogé le ciel,
et détourné par-ses-prières
mainte malédiction.
J'ai envoyé-là-haut
chez lui sans-retard
la fraîche vigueur
du (d'un) rapide messenger,
afin-qu'il me donne des nouvelles
de la (ma) fille,
et d'heure-en-heure pour.
j'attends-avec-impatience son re-
diéggo.

Ne me trompe pas mon œil,
à ma souveraine,
c'est celui
qui arrive de là-bas à-la-hâte,
et le diligent messenger
mérite vraiment des éloges!

Le MESSENGER. LES PRÉCÉDENTS.

ISABELLA.

Parle
et ne me cache ni mal
ni bien,
mais puise purement à la vérité!
Que t'a-donné pour réponse
le vieillard de la montagne?

Le MESSENGER.

Que je dois retourner vite,
telle fut la réponse,
la (celle qui était) perdue
soit (est) retrouvée.

Isabella.

Glücksel'ger Mund, erfreulich Himmelswort,
Etets hast du das Erwünschte mir verkündet!
Und welchem meiner Söhne war's verliehen,
Die Spur zu finden der Verlorenen?

Bote.

Die Tiefverborgne fand dein ältester Sohn.

Isabella.

Den Manuel ist es, dem ich sie verdanke!
Ach, stets war dieser mir ein Kind des Segens!
— Hast du dem Greis auch die geweihte Kerze
Gebracht, die zum Geschenk ich ihm gesendet,
Sie anzuzünden seinem Heiligen?
Denn, was von Gaben sonst der Menschen Herzen
Erfreut, verschmäht der fromme Gottesdiener.

Bote.

Die Kerze nahm er schweigend von mir an,
Und zum Altar hintretend, wo die Lampe
Dem Heil'gen braunte, zündet er sie flugs
Dort an, und schnell in Brand steckt' er die Hütte,
Werin er Gott verehrt seit neunzig Jahren.

ISABELLA. Heureuse voix! joyeuse parole du ciel, toujours tu m'as annoncé ce que je souhaitais! Et auquel de mes fils a-t-il été donné de trouver la trace de celle qui était perdue?

LE MESSENGER. Ton fils aîné l'a découverte dans sa retraite profonde.

ISABELLA. C'est à don Manuel que je la dois! Ah! toujours il fut pour moi un enfant de bénédiction... As-tu aussi porté au vieillard le cierge béni que je lui envoyais en présent, pour le brûler devant son saint? Car les dons qui réjouissent le cœur des autres hommes, ce pieux serviteur de Dieu les dédaigne.

LE MESSENGER. Il a pris, en silence, le cierge, de mes mains, et, allant à l'autel où brûlait la lampe en l'honneur du saint, il l'y a rapidement allumé et a mis soudain le feu à la cabane où il honore Dieu depuis quatre-vingt-dix ans.

Isabella.

Glücklicher Mund,
erfreulich Himmelswort,
stets hast du mir verkündet
das Erwünschte!

Und welchem meiner Töchter
war es verliehen,
zu finden die Spur
der Verlorenen?

Pete.

Dein ältester Sohn fand
die Tiefverbergene.

Isabella.

Es ist Don Manuel,
dem ich sie verbanke!
Ach, dieser war mir stets
ein Kind des Segens!

— Hast du auch gebracht
dem Greis
die geweihte Kerze,
die ich ihm gesendet
zum Geschenk,
sie anzuzünden
seinem Heiligen?
Denn der fromme Gottesdiener
verschmäht,
was von Götzen sonst
erfreut Herzen der Menschen.

Pete.

Er nahm an von mir die Kerze
schweigend,
und tretend zum Altar,
wo brannte die Lampe
dem Heiligen,
er zündete sie dort an flugs
und schnell
setzte er in Brand die Hütte,
worin er verehrt Gott
seit neunzig Jahren.

ISABELLA.

Bienheureuse bouche,
joyeuse parole-du-ciel,
toujours tu m'as annoncé
lesouhaité (ce que je souhaitais)!
Et auquel de mes fils
a-t-il-été accordé,
de trouver la trace
de la (de celle qui était) perdue?

Le MESSAGER.

Ton fils aîné a-trouvé
la (la) fille profondément-cachée.

ISABELLA.

C'est à don Manuel,
à qui (que) je la dois!
Ah! celui-ci me fut toujours
un enfant de bénédiction!
... As-tu aussi apporté
au vieillard
le cierge bénit,
que je lui ai envoyé
pour (en) cadeau,
pour l'allumer
à (devant) son saint?
Car le pieux serviteur-de-Dieu
dédaigne
ce-qui parmi d'autres dons
réjouit les cœurs des hommes.

Le MESSAGER.

Il a-accepté de moi le cierge
en-silence,
et s'approchant de l'autel,
où brûlait la lampe
au (devant le) saint,
il l'y a-allumé promptement
et soudain
il a-mis le feu à la cabane,
où il avait adoré Dieu
depuis quatre-vingt-dix ans.

Isabella.

Was sagst du, welches Schreckniß nennst du mir?

Bote.

Und dreimal Wehe! Wehe! rufend, stieg er
Herab vom Berg; mir aber winkt' er schweigend,
Ihm nicht zu folgen, noch zurückzuschauen.
Und so, gejagt von Grausen, eilt' ich her!

Isabella.

In neuer Zweifel wogende Bewegung
Und ängstlich schwankende Verwirrenheit
Stürzt mich das Widersprechende zurück.
Gesunden sei mir die verlorne Tochter
Von meinem ältesten Sohn Don Manuel?
Die gute Rede kann mir nicht gedeihen,
Begleitet von der unglücksel'gen That.

Bote.

Blick hinter dich, Gebieterin, Du siehst
Des Klausners Wort erfüllt vor deinen Augen;
Denn alles müßt' mich trügen, oder dies
Ist die verlorne Tochter, die du suchst,
Von deiner Söhne Ritterschaar begleitet.
(Beatrice wird von dem zweiten Hofscher auf einem Tragstuhl gebracht)

ISABELLA. Que dis-tu là ? Quelle horreur m'apprends-tu ?

LE MESSAGE. Et, criant trois fois : malheur ! malheur ! malheur !
il est descendu de la montagne, me faisant signe, sans parole,
de ne pas le suivre, de ne pas regarder en arrière, et alors, chassé
par l'épouvante, je suis accouru ici.

ISABELLA. Ce message contradictoire me jette dans la flottante
émotion du doute et dans une angoisse incertaine et confuse. Ma
fille perdue a été trouvée, dit-il, par mon fils aîné, don Manuel ?
Cette bonne parole ne peut me faire de bien, accompagnée qu'elle
est de cette action funeste.

LE MESSAGE. Regarde derrière toi, ma souveraine ! Tu vois la
réponse du solitaire accomplie sous tes yeux ; car tout me
trompe, ou c'est la fille perdue que tu cherches et que te ramènent
les chevaliers compagnons de tes fils. (Beatrice est apportée)

Isabella.

Was sagst du,
welches Schreckniß nennst du mir?
Bete.

Und rufend dreimal,
Wehe! Wehe!
stieg er herab vom Berge;
aber schweigend winkte er mir,
ihm nicht zu folgen,
noch zurückzuschauen.
Und so, gejagt von Grausen,
eilte ich her!

Isabella.

Das Widersprechende
stürzt mich zurück
in wogende Bewegung
neuer Zweifel
und Verwirrenheit
ängstlich schwankende.
Die verlorne Tochter
sei mir gefunden
von meinem ältesten Sohn
Den Manuel?
Die gute Rede
kann mir nicht geheißen,
begleitet
von der unglückseligen That.
Bete.

Gebieterin,
blick hinter dich!
Du siehst erfüllt
vor deinen Augen
Wort des Klausners;
denn alles müßte mich trügen,
oder dies ist die verlorne Tochter,
die du suchst,
begleitet von Ritterchaar
deiner Söhne.
(Beatrice wird gebracht)

ISABELLA.

Que dis-tu,
quelle horreur m'annonces-tu?
Le MESSAGER.

Eteriant trois-fois,
malheur! malheur!
il est-descendu de la montagne;
mais en-silence il m'a-fait-signer,
de ne pas le suivre,
ni de regarder-en-arrière.
Et ainsi, chassé d' (par l') effroi,
je suis-accouru ici!

ISABELLA.

La (cette) contradiction
me rejette
dans le mouvement agité
de doutes nouveaux
et dans une confusion
inquiétante et incertaine.
La (ma) fille perdue
me soit (serait) retrouvée
de (par) mon fils aîné
don Manuel?
La (cette) bonne parole
ne peut m'apporter-profit,
étant accompagnée
de l' (de cette) action néfaste.

Le MESSAGER.

Ma souveraine,
regarde derrière toi!
Tu vois accomplie
devant (sous) tes yeux
la parole du solitaire;
car tout devrait me tromper,
ou c'est la fille perdue,
que tu cherches, [valiers
accompagnée du corps-de-che-
de tes fils.
(Béatrice est apportée)

und auf der vordern Bühne niedergelegt. Sie ist noch ohne Leben und Bewegung.

Isabella, Diego, Pote, Beatrice, Chor. (Bohemund, Roger, Hippolyt und die neun andern Ritter Don Cesar's.)

Chor. (Bohemund.)

Des Herrn Geheiß erfüllend sehen wir
Die Jungfrau hier zu deinen Füßen nieder,
Gebieterin! — Also befahl er uns
Zu thun und dir zu melden dieses Wort:
Es sei dein Sohn Don Cesar, der sie sende!

Isabella.

(ist mit ausgebreiteten Armen auf sie zugeeilt und tritt mit Schrecken zurück).

O Himmel! Sie ist bleich und ohne Leben!

Chor. (Bohemund.)

Sie lebt! Sie wird erwachen! Wönn' ihr Zeit!
Von dem Erstaunlichen sich zu erholen,
Das ihre Geister noch gebunden hält.

Isabella.

Mein Kind, Kind meiner Schmerzen, meiner Sorgen!
So sehen wir uns wieder! So mußt du
Den Einzug halten in des Vaters Haus!
O, laß an meinem Leben mich das deinige

sur un brancard par le second demi-choeur et déposée sur le devant de la scène. Elle est encore inanimée et immobile.)

ISABELLA, DIEGO, LE MESSAGER, BEATRICE, LE CHOEUR (BOHEMOND, ROGER, HIPPOLYTE, et les neuf autres chevaliers de DON CÉSAR.

LE CHOEUR. (BOHEMOND.) Accomplissant l'ordre de notre maître, nous déposons ici la jeune fille à tes pieds, princesse!... C'est ce qu'il nous a commandé de faire, et en même temps de te dire que c'est ton fils don César qui l'envoie.

ISABELLA (s'est élancée vers elle les bras ouverts, et recule avec effroi). O ciel! elle est pâle et sans vie!

LE CHOEUR. (BOHEMOND.) Elle vit! elle s'éveillera! Donne-lui le temps de se remettre du spectacle saisissant qui tient encore ses sens enchaînés.

ISABELLA. Mon enfant! enfant de mes douleurs, de mes soucis! C'est ainsi que nous nous revoyons! C'est ainsi qu'il te faut faire ton entrée dans la maison de ton père. Oh! laisse-moi rallumer ta vie à la mienne! Je veux te presser sur le sein maternel, jus-

ren dem zweiten Halbchor
auf einem Tragestuhl
und niedergelegt auf der vordern Bühne.
Sie ist noch ohne Leben
und Bewegung.)

Isabella. Diege. Voto.

Beatrice. Chor.

(Bohemund, Roger, Hippolyte
und die neun andern Ritter
Don Césars.)

Chor. (Bohemund.)

Erfüllend Geheiß

des Herrn

sehen wir nieder hier, Gebieterin,
die Jungfrau zu deinen Füßen! --

Er befehlt uns zu thun also
und dir zu melden dieses Wort:
es sei dein Sohn Don César,
der sie sende!

Isabella (ist zusehelt auf sie
mit ausgebreiteten Armen
und tritt zurück mit Schrecken).

O Himmel!

Sie ist bleich und ohne Leben!

Chor. (Bohemund.)

Sie lebt! Sie wird erwachen!

Gönne ihr Zeit,

sich zu erholen

von dem Erstaunlichen,

das hält ihre Geister

noch gebunden.

Isabella.

Mein Kind,

Kind meiner Schmerzen,

meiner Sorgen!

So sehen wir uns wieder!

So mußt du

halten den Einzug

in Haus des Vaters!

O, laß mich anzünden

das heilige an meinem Leben!

par le second demi-choeur
sur une chaise-à-porteurs
et déposée sur le-devant-de la scène.
Elle est encore sans vie
et sans mouvement.)

ISABELLA. DIÉGO. *Le MESSAGER.*

BÉATRICE. *Le CHŒUR.*

(Bohémond, Roger, Hippolyte
et les neuf autres chevaliers
de don César.)

Le CHŒUR. (Bohémond.)

Accomplissant l'ordre

du (de notre) maître

nous déposons ici, souveraine,

la jeune-fille à tes pieds!...

Il nous a-ordonné de faire ainsi

et de te dire cette parole:

ce soit (c'est) ton fils don César,
qui l'envoie!

ISABELLA (est accourue vers elle
avec (à) bras ouverts
et recule avec effroi).

O ciel!

Elle est pâle et sans vie!

Le CHŒUR. (Bohémond.)

Elle vit! Elle s'éveillera!

Accorde-lui le temps,

de se remettre

du (d'un) *accident* saisissant,

qui tient ses sens

encore enchainés.

ISABELLA.

Mon enfant,

enfant de mes douleurs,

de mes soucis! [voyons!]

C'est ainsi que nous nous re-

C'est ainsi que tu dois

faire l'(ton) entrée

dans la maison du (de ton) père!

Oh! laisse-moi rallumer

la tenue (ta vie) à ma vie!

Anzünden! An die mütterliche Brust
 Will ich dich pressen, bis, vom Todesfroßt
 Gelöst, die warmen Abern wieder schlagen!

(Zum Chor.)

O, sprich! Welch Schreckliches ist hier geschehn?
 Wo fandst du sie? Wie kam das theure Kind
 In diesen kläglich jammervollen Zustand?

Chor. (Bohemund.)

Erfahr' es nicht von mir, mein Mund ist stumm.
 Dein Sohn Don Cesar wird dir alles deutlich
 Verkündigen, denn er ist's, der sie sendet.

Isabella.

Mein Sohn Don Manuel, so willst du sagen?

Chor. (Bohemund.)

Dein Sohn Don Cesar sendet sie dir zu.

Isabella (zu dem Boten.)

War's nicht Don Manuel, den der Seher nannte?

Bote.

So ist es, Herrin, das war seine Rede.

Isabella.

Welcher es sei, er hat mein Herz erfreut;
 Die Tochter dank' ich ihm, er sei gesegnet!
 O, muß ein neid'icher Dämon mir die Wonne

qu'à ce que, délivrées de ce froid de la mort, tes artères se raniment et recommencent à battre. (Au chœur.) Oh ! parle, que s'est-il passé de terrible ? Où l'as-tu trouvée ? Comment cette chère enfant est-elle tombée dans cet état triste et lamentable ?

LE CHŒUR. (BOHEMUND.) Ne l'apprends pas de moi, ma bouche est muette. Ton fils don César te révélera tout clairement, car c'est lui qui l'envoie.

ISABELLA. Mon fils don Manuel, veux-tu dire ?

LE CHŒUR. (BOHEMUND.) C'est ton fils don César qui te l'envoie.

ISABELLA (au Messager). N'est-ce pas don Manuel que le voyant t'a nommé ?

LE MESSAGEUR. Oui, ma maîtresse, c'est le nom qu'il a prononcé.

ISABELLA. Qui que ce soit, il a réjoui mon cœur, je lui dois ma fille, qu'il soit béni ! Oh ! faut-il qu'un démon jaloux m'em-

Ich will dich pressen
an die mütterliche Brust,
bis

die warmen Adern,
gelöst vom Todesstoß,
wieder schlagen!

(Zum Chor.) O, sprich!

Welch Schreckliches
ist hier geschehen?

Wo fandst du sie?

Wie das theure Kind
kam

in diesen Zustand
kläglich jammervollen?

(Chor. (Bohemund.)

Erfahre es nicht von mir,
mein Mund ist stumm.

Dein Sohn Don Cesar
wird dir verkündigen alles deutlich,
denn er ist es, der sie sendet.

Isabella.

Mein Sohn Don Manuel,
so willst du sagen?

(Chor. (Bohemund.)

Dein Sohn Don Cesar
sendet dir sie zu.

Isabella (zu dem Boten).

War es nicht Don Manuel,
den der Seher nannte?

Ote.

Es ist so, Herrin,
das war seine Rede.

Isabella.

Welcher es sei,
er hat mein Herz erfreut;
ich danke ihm die Tochter,
er sei gesegnet!

O, ein neidischer Dämon
muß mir verbittern

Je veux te presser
au (sur mon) sein maternel,
jusqu'à-ce-que
les chaudes artères
délivrées du froid-de-la-mort,
battent de-nouveau!

(Au chœur.) Oh! parle!

Quelle terrible chose
est arrivée ici?

Où l'as-tu trouvée?

Comment la (cette) chère enfant
est-elle-venue (tombée)
dans cet état

triste et lamentable?

Le chœur. (Bohémond.)

Ne l'apprends pas de moi,
ma bouche est muette.

Ton fils don César
l'annoncera tout clairement,
car c'est lui qui l'envoie.

ISABELLA.

Mon fils don Manuel,
ainsi veux-tu dire?

Le chœur. (Bohémond.)

C'est ton fils don César
qui te l'envoie.

ISABELLA (au messager).

N'était-ce pas don Manuel,
que le voyant a-nommé?

Le messenger.

Il en est ainsi, ma maitresse,
ceci (tel) fut son langage.

ISABELLA.

Qui que ce soit,
il a réjoui mon cœur;
je lui dois la (ma) fille,
qu'il soit béni!

Oh! un démon jaloux — [tume
doit-il ainsi m'abreuver-d'amer-

Des heißerſtehten Augenblicks verbittern!
 Ankämpfen muß ich gegen mein Entzücken!
 Die Tochter ſeh' ich in des Vaters Haus,
 Sie aber ſieht nicht mich, vernimmt mich nicht,
 Sie kann der Mutter Freude nicht erwidern.
 O, öffnet euch, ihr lieben Augenlichter!
 Erwärmet euch, ihr Hände! Hebe dich,
 Lebloſer Buſen, und ſchlage der Luſt!
 Diego! Das iſt meine Tochter — Das
 Die Langverborgene, die Gerettete,
 Der aller Welt kann ich ſie jetzt erkennen!

(Chor. *(Rehemend.)*)

Ein ſeltſam neues Schreckniß glaub' ich ahnend
 Der mir zu ſehn und ſtehe wundernd, wie
 Das Arſal ſich entwirren ſoll und löſen.

Isabella

(zum Chor, der Beſtürzung und Verlegenheit ausbrüdt).

O, ihr ſeid undurchdringlich harte Herzen!
 Vom ehernen Harniſch eurer Bruſt, gleichwie
 Von einem ſchreiſſen Meeresſelfen, ſchlägt

poisonne ce moment de bonheur si ardemment désiré ! Il faut que je réprime mon transport. Je vois ma fille dans la maison de son père ; mais elle ne me voit pas, ne m'entend pas ; elle ne peut répondre à la joie de sa mère. Oh ! ouvrez-vous, chers yeux ! Réchauffez-vous, mains de mon enfant ! Soulève-toi, sein inanimé, et palpite de joie ! Diego, c'est ma fille... ma fille longtemps cachée, sauvée enfin ; je puis maintenant la reconnaître devant le monde entier.

LE CHOEUR. (BOHEMOND.) Je pressens, je crois voir devant moi un nouveau sujet d'étrange horreur, et je me demande stupéfait comment cette erreur va se dénouer et s'expliquer.

ISABELLA (au chœur, qui exprime la consternation et l'embarras). Oh ! vous êtes des cœurs durs et impénétrables ! Pareille aux rocs escarpés de la mer, votre poitrine, avec sa cuirasse d'airain,

die Wonne des Augenblicks
heißerfleht!

Ich muß anlämpfen
gegen mein Entzücken!

Ich sehe die Tochter
in des Vaters Haus,
aber mich sieht sie nicht,
vernimmt mich nicht,
sie kann nicht erwidern
der Mutter Freude.

O, öffnet euch,
Ihr lieben Augenlider!

Ihr Hände, erwärmt euch!
Hebe dich, lebloser Busen,
und schlage der Luft!

Diégo! Das ist meine Tochter --
Das die

Langverborgene,
die Gerettete,
ich kann vor aller Welt
sie erkennen jetzt!

(Chor. (Bohémund.))

Ich glaube zu sehen vor mir
ahnend

ein Schreckniß

seltsam neues,

und siehe

wundernd,

wie das Irrsal soll

sich entwirren und lösen.

Isabella (zum Chor,
der ausdrückt Bestürzung
und Verlegenheit.)

O, ihr seid Herzen
undurchbringlich harte!

Die Freude meines Herzens
schlägt mir zurück
vom ehernen Harnisch
eurer Brust,

FIANCEE DE MESSINE.

les délices du (d'un) moment
si ardemment-souhaité!

Je dois lutter
contre mon transport!

Je vois la (ma) fille
dans la maison du (de son) père,
mais moi, elle ne me voit pas,
ne m'entend pas,
elle ne peut répondre
à la joie de la mère.

Oh! ouvrez-vous,
vous, chères lumières-des-yeux!

Vous, mains réchauffez-vous!
Soulève-toi, sein inanimé,
et palpite à la (de) joie!

Diégo! C'est ma fille...

C'est la (celle qui fut)

longtemps-cachée,

la (ma) fille enfin sauvée,

je puis devant tout le monde
la reconnaître maintenant!

Le CHOEUR. (Bohémund.)

Je crois voir devant moi
présentant

un sujet-de-terreur

étrange et nouveau,

et je me-tiens (me demande)

avec-étonnement,

comment l'erreur doit (va)

se dénouer et se terminer.

ISABELLA (au chœur,
qui exprime la consternation
et l'embarras).

Oh! vous êtes des cœurs
impénétrablement durs!

La joie de mon cœur
n'est-repoussée
de la cuirasse d'airain
de votre poitrine,

17

Die Freude meines Herzens mir zurück!
 Umsonst in diesem ganzen Kreis umher
 Späh' ich nach einem Auge, das empfindet.
 Wo weilen meine Söhne, daß ich Antheil
 In einem Auge lese; denn mir ist,
 Als ob der Wüste unmitteleid'ge Schaaren,
 Des Meeres Ungeheuer mich umständen!

Diego.

Sie schlägt die Augen auf! Sie regt sich, lebt!

Isabella.

Sie lebt! Ihr erster Blick sei auf die Mutter!

Diego.

Das Auge schließt sich schauernd wieder zu.

Isabella (zum Chor).

Weichet zurück! Sie schreßt der fremde Anblick.

Chor (tritt zurück). (Bohemond.)

Vernmeid' ich's, ihrem Blicke zu begegnen.

Diego.

Mit großen Augen mißt sie staunend dich.

Beatrice.

Wo bin ich? Diese Züge sollt' ich kennen.

Isabella.

Langsam kehrt die Besinnung zurück.

repousse et me renvoie la joie de mon cœur. En vain, dans tout ce cercle, autour de moi, j'épie et cherche un regard sensible. Où restent mes fils, que je lise la sympathie dans les yeux de quelqu'un? Car je me sens ici comme entourée des bêtes impitoyables du désert ou des monstres de l'Océan!

DIEGO. Elle ouvre les yeux! Elle se meut, elle vit!

ISABELLA. Elle vit! Que son premier regard rencontre sa mère!

DIEGO. Elle referme les yeux avec effroi.

ISABELLA (au Chœur). Reculez! votre aspect, qui lui est étranger, l'épouvante.

LE CHŒUR (recule). (BOHEMOND.) J'éviterai volontiers de rencontrer son regard.

DIEGO. Elle te mesure d'un regard étonné.

BEATRICE. Où suis-je? Je devrais connaître ces traits.

ISABELLA. Le sentiment lui revient peu à peu.

gleichwie von einem Meeresfelsen
schröffen!

Umjense in di sem ganzen Kreis
spähe ich umber

nach einem Auge, das empfindet.

Wo weilen meine Söhne,

daß in einem Auge

ich lese Antheil;

denn mir ist,

als ob unmitelbige Schaaren

der Wüste,

Ungeheuer des Meeres

mich umständen!

Diego.

Sie schlägt auf die Augen!

Sie regt sich, lebt!

Isabella.

Sie lebt!

Ihr erster Blick

sei auf die Mutter!

Diego.

Sie schließt wieder zu das Auge

schandernd.

Isabella (zum Chor).

Weichet zurück!

Der fremde Anblick

schreckt sie.

(Chor tritt zurück.) (Bohémund.)

Ich meide es gerne,

zu begegnen ihrem Blicke.

Diego.

Sie mißt dich staunend

mit großen Augen.

Beatrice.

Wo bin ich?

Ich sollte kennen diese Züge.

Isabella.

Langsam

die Besinnung kehrt ihr zurück.

comme d'un roc-de-mer
escarpé!

En-vain dans tout ce cercle
je cherche-à-découvrir autour
un œil qui soit-sensible.

Où s'arrêtent (sont) mes fils,

afin-que dans un œil ami

je lise de la sympathie;

car à moi est (je me sens),

comme si les bandes sans-pitié

des bêtes du désert,

ou les monstres de la mer

n'entouraient!

DIEGO.

Elle ouvre les yeux!

Elle se meut, *elle vit!*

ISABELLA.

Elle vit!

Que son premier regard

soit sur la (sa) mère!

DIEGO.

Elle referme l'œil

en frémissant.

ISABELLA (au Chœur).

Retirez-vous!

[ger]

L'(votre) aspect *qui lui est étran-*

l'effraie.

Le CHŒUR (se retire). (Bohémund.)

Je l'éviterai volontiers,

de rencontrer son regard.

DIEGO.

[née]

Elle te mesure s'étonnant (éton-

avec de grands yeux.

BÉATRICE.

Où suis-je?

Je devrais connaître ces traits.

ISABELLA.

Peu-à-peu

le sentiment lui revient.

Diego.
Was macht sie? Auf die Kniee senkt sie sich.
Beatrice.
O, schönes Engelsantlitz meiner Mutter!
Isabella.
Kind meines Herzens! Komm in meine Arme!
Beatrice.
Zu deinen Füßen lieh die Schuldige.
Isabella.
Ich habe dich wieder! Alles sei vergessen.
Diego.
Betracht' auch mich: Erkennst du meine Züge?
Beatrice.
Des redlichen Diego greises Haupt!
Isabella.
Der treue Wächter deiner Kinderjahre.
Beatrice.
So bin ich wieder im Schooß der Meinen?
Isabella.
Und nichts soll uns mehr scheiden, als der Tod.
Beatrice.
Du willst mich nicht mehr in die Fremde stoßen?
Isabella.
Nichts trennt uns mehr, das Schicksal ist befriedigt.
Beatrice (stüzt an ihre Brust).
Und find' ich wirklich mich an deinem Herzen?

DIEGO. Que fait-elle? Elle se jette à genoux.
BEATRICE. O belle et angélique figure de ma mère!
ISABELLA. Enfant de mon cœur! viens dans mes bras!
BEATRICE. Vois à tes pieds la coupable.
ISABELLA. Tu m'es rendue! que tout soit oublié!
DIEGO. Regarde-moi aussi! Reconnais-tu mes traits?
BEATRICE. La tête blanche du loyal Diégo!
ISABELLA. Le fidèle gardien de ton enfance.
BEATRICE. Ainsi je me retrouve au sein des miens?
ISABELLA. Et rien ne peut plus nous séparer que la mort.
BEATRICE. Tu ne veux plus me bannir dans une demeure étrangère?
ISABELLA. Rien ne nous séparera désormais, le destin est apaisé.
BEATRICE (se jette sur son sein). Et suis-je en effet sur ton cœur?

Diego.

Was macht sie?

Sie senkt sich

auf die Kniee.

Beatrice.

O, schönes Engelsantlitz
meiner Mutter!

Isabella.

Kind meines Herzens!

Komm in meine Arme!

Beatrice.

Zieh zu deinen Füßen die Schuldige.

Isabella.

Ich habe dich wieder!

Alles sei vergessen!

Diego.

Betrachte auch mich!

Erkennst du meine Züge?

Beatrice.

Greißes Haupt des reiflichen Diego!

Isabella.

Der treue Wächter

deiner Kinderjahre.

Beatrice.

So bin ich wieder
im Schooß der Meinen!

Isabella.

Und nichts

soll uns mehr scheiden,

als der Tod.

Beatrice.

Du wirst nicht mehr
mich heißen in die Fremde!

Isabella.

Nichts trennt uns mehr,
das Schicksal ist befriedigt.

Beatrice umt an ihre Mutter.

Und finde ich mich wirklich
an deinem Herzen?

DIEGO.

Que fait-elle?

Elle s'affaisse (se jette)

sur les (à) genoux.

BÉATRICE.

O beau visage-d'ange
de ma mère!

ISABELLA.

Enfant de mon cœur!

Viens dans mes bras!

BÉATRICE.

Vois à tes pieds la coupable

ISABELLA.

Je te possède de-nouveau!

Que tout soit oublié!

DIEGO.

Regarde-moi aussi!

Reconnais-tu mes traits?

BÉATRICE.

La tête blanche du loyal Diego

ISABELLA.

Le fidèle gardien

de tes années-d'enfant.

BÉATRICE.

Donc je suis de-nouveau
dans le (au) sein des miens!

ISABELLA.

Et rien

ne doit plus nous séparer

que la mort.

BÉATRICE.

Tu ne veux plus
me bannir dans (à) l'étranger!

ISABELLA.

Rien ne nous séparera plus,
le destin est satisfait.

BÉATRICE se jette à (sur) son sein.

Et me trouvé-je en-effet
à (sur) ton cœur?

Und Alles war ein Traum, was ich erlebte?
 Ein schwerer, fürchterlicher Traum — O Mutter!
 Ich sah ihn todt zu meinen Füßen fallen!
 — Wie komm' ich aber hieher? Ich besinne
 Mich nicht — Ach, wohl mir, wohl, daß ich gerettet
 In deinen Armen bin! Sie wollten mich
 Zur Fürstin Mutter von Messina bringen.
 Eher ins Grab!

Isabella.

Komm zu dir, meine Tochter!

Messina's Fürstin —

Beatrice.

Nenne sie nicht mehr!

Mir gießt sich bei dem unglücksel'gen Namen
 Ein Frost des Todes durch die Glieder.

Isabella.

Höre mich.

Beatrice.

Sie hat zwei Söhne, die sich tödtlich hassen;
 Den Manuel, Den Cesar nennt man sie.

Isabella.

Ich bin's ja selbst! Erkenne deine Mutter!

Beatrice.

Was sagst du? Welches Wort hast du geredet?

Isabella.

Ich, deine Mutter, bin Messinas Fürstin.

Et tout ce que j'ai éprouvé n'était qu'un songe, un songe accablant et terrible... O ma mère! je l'ai vu tomber mort à mes pieds!... Mais comment suis-je venue ici? Je ne me souviens pas... Ah! que je suis heureuse d'être ainsi sauvée, et dans tes bras! Ils voulaient me conduire à la princesse de Messine. Plutôt dans la tombe!

ISABELLA. Reviens à toi, ma fille! La princesse de Messine...

BEATRICE. Ne me la nomme plus! A ce nom funeste, un frisson de mort se répand dans tous mes membres.

ISABELLA. Écoute-moi.

BEATRICE. Elle a deux fils qui se haïssent mortellement; on les nomme don Manuel et don César.

ISABELLA. Mais c'est moi-même! Reconnais ta mère.

BEATRICE. Que dis-tu? Quelle parole as-tu prononcée?

ISABELLA. C'est moi, ta mère, qui suis la princesse de Messine.

Und Alles, was ich erlebte,
 war ein Traum?
 Ein schwerer, fürchterlicher Traum —
 O Mutter! Ich sah ihn
 fallen todt zu meinen Füßen!
 — Wie aber komme ich hieher?
 Ich besinne mich nicht —
 Ach, wohl mir,
 wohl,
 daß ich hier gerettet
 in deinen Armen!
 Sie wollten mich bringen
 zur Fürstin Mutter von Messina.
 Über ins Grab!
 Isabella.
 Komm zu dir, meine Tochter!
 Fürstin Messina's —
 Beatrice.
 Nenne sie nicht mehr!
 Bei dem unglückseligen Namen
 ein Frost des Todes
 gießt sich mir
 durch die Glieder.
 Isabella.
 Höre mich.
 Beatrice.
 Sie hat zwei Söhne,
 die sich haßten tödlich;
 man nennt sie
 Don Manuel, Don César.
 Isabella.
 Ich bin es ja selbst!
 Erkenne deine Mutter!
 Beatrice.
 Was sagst du?
 Welches Wort hast du geredet?
 Isabella.
 Ich, deine Mutter,
 bin Fürstin Messina's.

Et tout ce-que j'ai-vu,
 était-ce un rêve?
 Un lourd et affreux rêve...
 O mère! Je l'ai-vu
 tomber mort à mes pieds!
 ... Mais comment arrivé-je ici?
 Je ne me souviens pas... [moi,
 Ah! bien à (quel bonheur pour)
 bien (quel bonheur),
 que je suis (d'être) sauvée
 dans tes bras!
 Ils voulaient me conduire
 chez la princesse mère de Mes-
 Plutôt dans la tombe! [sine.
 ISABELLA.
 Reviens à toi, ma fille!
 la princesse de Messine...
 BEATRICE.
 Ne la nomme plus!
 Chez (à) ce nom fatal
 un (le) froid de la mort
 se répand à (en) moi
 à-travers les membres.
 ISABELLA.
 Écoute-moi.
 BEATRICE.
 Elle a deux fils,
 qui se haïssent mortellement:
 on les nomme
 don Manuel et don César.
 ISABELLA.
 Je le suis réellement moi-même!
 Reconnais ta mère!
 BEATRICE.
 Que dis-tu?
 Quelle parole as-tu prononcée?
 ISABELLA.
 C'est moi, ta mère,
 qui suis la princesse de Messine

Beatrice.

Du bist Don Mannels Mutter und Don Cesars?

Isabella.

Und deine Mutter! Deine Brüder nennst du!

Beatrice.

Weh, weh mir! O, entsetzensvolles Picht!

Isabella.

Was ist dir? Was erschüttert dich so seltsam?

Beatrice (wird um sich blickend, erblickt den Chor).

Das sind sie, ja! Jetzt, jetzt erkenn' ich sie.

Mich hat kein Traum getäuscht — Die sind's! Die waren
Zugegen — es ist fürchterliche Wahrheit!

Unglückliche, wo habt ihr ihn verborgen?

(Sie geht mit heftigem Schritt auf den Chor zu, der sich von ihr ab-
wendet. Ein Trauermarsch läßt sich in der Ferne hören.)

Chor.

Wehe! Wehe!

Isabella.

Wen verbergen? Was ist wahr?

Ihr schweigt bestürzt — Ihr scheint sie zu verstehn.

Ich les' in euren Augen, eurer Stimme

Gebrochenen Tönen etwas Unglücksel'ges,

BEATRICE. Tu es la mère de don Manuel et de don César ?

ISABELLA. Et tu mère à toi ! Tu nommes tes frères !

BEATRICE. Malheur, malheur à moi ! O lumière affreuse !

ISABELLA. Qu'as-tu donc ? Qu'est-ce qui te trouble si étrange-
ment ?

BEATRICE (regardant autour d'elle d'un oeil égaré, aperçoit le chor).
Ce sont eux, oui ! Maintenant, maintenant, je les reconnais... Ce
n'est pas un songe qui m'a trompée... Ce sont eux ! Ils étaient
là... C'est une horrible vérité ! Malheureux, où l'avez-vous caché ?
(Elle s'avance impétueusement vers le chor, qui se détourne d'elle. Une
marche funèbre se fait entendre dans le lointain.)

LE CHOEUR. Malheur ! malheur !

ISABELLA. Caché, qui ? Qu'est-ce qui est vrai ? Vous vous taisez,
consternés... Vous paraissez la comprendre. Je lis dans vos yeux,
dans les sons brisés de votre voix, quelque chose de funeste que

Beatrice.

Du bist die Mutter Don Manuels
und Don Césars?

Isabella.

Und deine Mutter!

Deine Brüder nennst du!

Beatrice.

Weh, weh mir!

O, entsetzliches Licht!

Isabella.

Was ist dir?

Was erschüttert dich so seltsam?

Beatrice (um sich her schauend
wilt,
erblickt den Chor).

Das sind sie, ja! Jetzt,

jetzt erkenne ich sie.

Kein Traum

hat mich getäuscht —

Sie sind es!

Sie waren zugegen —

es ist fürchterliche Wahrheit!

Unglückliche,

wo habt ihr ihn verborgen?

Mit bestiaem Schritt

ist geht er auf den Chor,

der sich abwendet von ihr.

Ein Trauermarsch

läßt sich hören in der Ferne.)

Chor.

Wehe! Wehe!

Isabella.

Wen verborgen?

Was ist wahr?

Ihr schweigt bestürzt —

Ihr scheint sie zu verfluchen.

Ich lese in euren Augen,

gebrochenen Tönen

eurer Stimme

etwas Unglückseliges,

BÉATRICE.

Tu es la mère de don Manuel
et de don César?

ISABELLA.

Et ta mère, à toi!

Tu nommes tes frères!

BÉATRICE.

Malheur, malheur à moi!

O lumière pleine-d'horreur!

ISABELLA.

Qu'est à toi (qu'as-tu)? Inquiet?

Qu'est-ce-qui t'agite si étrange-

BÉATRICE (regardant autour d'elle
d'un air farouche,
aperçoit le chœur).

Ce sont eux, oui! Maintenant,
maintenant je les reconnais.

Ce n'est point-un rêve
qui m'a trompée...

Ce sont eux!

Ceux-ci étaient présents...

c'est l'affreuse vérité!

Malheureux!

où l'avez-vous caché?

(D'un pas très-précipité

elle se dirige vers le chœur,

qui se détourne d'elle.

Une marche-funèbre

se fait entendre dans le lointain.

Le CHŒUR.

Malheur! Malheur!

ISABELLA.

Qui ont-ils caché?

Qu'est-ce-qui est vrai?

Vous vous-taisez consternés...

Vous paraissez la comprendre.

Je lis dans vos yeux,

dans les sons brisés

de votre voix

quelque-chose de funeste,

Das mir zurückgehalten wird — Was ist's?
 Ich will es wissen. Warum heftet ihr
 So schreckenvolle Blicke nach der Thüre?
 Und was für Töne hör' ich da erschallen?

Chor. (Bohemund.)

Es naht sich! Es wird sich mit Schrecken erklären.
 Sei stark, Gebieterin, stähle dein Herz!
 Mit Fassung ertrage, was dich erwartet,
 Mit männlicher Seele den tödtlichen Schmerz!

Isabella.

Was naht sich? Was erwartet mich? — Ich höre
 Der Todtenklage fürchterlichen Ton
 Das Haus durchdringen — Wo sind meine Söhne?

(Der erste Halbchor bringt den Leichnam Don Manuels auf einer Bahre
 getragen, die er auf der leer gelassenen Seite der Scene niederlegt.
 Ein schwarzes Tuch ist darüber gebreitet.)

Isabella. Beatrice. Diego. Beide Höre.

Erster Chor. (Gaëtan.)

Durch die Straßen der Städte,
 Dem Jammer gefolget,
 Schreitet das Unglück —

*l'on me cache... Qu'est-ce? Je veux le savoir. Pourquoi tournez-
 vous vers la porte des regards si pleins d'effroi? Et qu'est-ce que
 ces sons qui frappent mon oreille?*

LE CHŒUR. (BOHEMOND.) *Cela approche! Le mystère va s'éclair-
 cir affreusement. Sois forte, ma souveraine, trempe ton cœur!
 Supporte avec courage ce qui t'attend, avec une âme virile cette
 mortelle douleur!*

ISABELLA. *Qu'est-ce qui approche? Qu'est-ce qui m'attend?...
 J'entends le son terrible de la plainte funèbre retentir dans le
 palais... Où sont mes fils? (Le premier demi-chor apporte le corps
 de don Manuel sur un brancard, qu'il dépose sur le côté de la scène qui
 est resté vide. Un drap noir est étendu par-dessus.)*

ISABELLA, BEATRICE, DIEGO, LES DEUX CHŒURS.

LE PREMIER CHŒUR. (GAËTAN.) *A travers les rues des cités, le
 malheur se promène, suivi de la plainte... Il rôde, épiant du*

das mir zurückgehalten wird --

Was ist es?

Ich will es wissen.

Darum nach der Thüre

heftet ihr Blicke

so schreckenvolle?

Und was für Töne

höre ich erschallen da?

Chor. (Bohémunt.)

Es naht sich!

Es wird sich erst

mit Schrecken.

Sei stark, Gekieteterin,

stärke dein Herz!

Ertrage mit Fassung,

was dich erwartet,

mit männlicher Seele

den tödlichen Schmerz!

Isabella.

Was naht sich?

Was erwartet mich? --

Ich höre fürchterlichen Ton

der Todtenklage

durchdringen das Haus --

Wo sind meine Söhne?

(Der erste Halbchor

bringt den Leichnam

Don Manuels

getragen auf einer Bahre,

die er niederlegt auf der Seite

der Scene hergelassenen.

Ein schwarzes Tuch

ist gebreitet darüber.)

Isabella. Beatrice. Diego.

Beide Chöre.

Erster Chor. (Gaëtan.)

Durch die Straßen

der Städte

das Unglück schreitet,

gefolget vom Jammer --

qui m'est tenu-caché.

Qu'est-ce que c'est?

Je veux le savoir.

Pourquoi vers la porte

fixez-vous des regards

si pleins-d'effroi?

Et quelle espèce de sons

j'entends retentir là-bas?

Le chœur. (Bohémunt.)

Cela approche!

Cela s'éclaircira

avec horreur.

Sois forte, *ma* souveraine,

trempe ton cœur!

Supporte avec courage

ce-qui t'attend,

avec une âme virile

la (cette) mortelle douleur!

ISABELLA.

Qui approche?

Qui m'attend?...

J'entends l'horrible son

de la plainte-funèbre

remplir la maison...

Où sont mes fils?

(Le premier demi-chœur

amène le cadavre

de don Manuel

porté sur un brancard,

qu'il dépose sur le côté

de la scène qui a été laissé-vide.

Un drap noir

est étendu par-dessus.)

ISABELLA. BÉATRICE. DIÉGO.

LES-DEUX CHŒURS.

PREMIER CHŒUR. (Gaëtan.)

A-travers les rues

des villes

le malheur passe,

suivi des gémissements...

Pauernnd umschleicht es
 Die Häuser der Menschen,
 Heute an dieser
 Pforte pocht es,
 Morgen an jener,
 Aber noch keinen hat es verschont.
 Die unerwünschte,
 Schmerzliche Vorstadt,
 Früher oder später,
 Bestellt es an jeder
 Schwelle, wo ein Lebendiger wohnt.

(Berenzer.)

Wenn die Blätter fallen
 In des Jahres Kreise,
 Wenn zum Grabe wallen
 Entnervte Greise,
 Da gehorcht die Natur
 Ruhig nur
 Ihrem alten Geheiß,
 Ihrem ewigen Brauch,
 Da ist nichts, was den Menschen entsehe!
 Aber das Ungeheure auch
 Verne erwarten im irdischen Leben!
 Mit gewaltfamer Hand
 Löset der Mord auch das heiligste Band.
 In sein stygisches Boot
 Rasset der Tod
 Auch der Jugend blühendes Leben!

regard, autour des maisons des hommes. Aujourd'hui, il frappe à
 cette porte : demain, à celle-là : mais il n'a encore épargné per-
 sonne. Tôt ou tard il s'acquitte de son triste et redouté message, à
 chaque seuil où habite un vivant.

(BERENZER.) Quand les feuilles tombent dans le cours de l'an-
 née, quand des vieillards épuisés descendent au tombeau, la na-
 ture ne fait qu'obéir paisiblement à son antique loi, à son éternel
 usage : il n'y a rien là qui épouvante l'homme !

Mais apprends aussi à attendre, dans cette vie terrestre, des
 prodiges de malheur. Le meurtre, de sa main violente, brise
 jusqu'aux nœuds les plus saints. La mort entraîne aussi dans sa
 barque du Styx la vie florissante de la jeunesse.

Es umschleicht
 die Häuser
 der Menschen
 lauernd,
 es pocht heute
 an dieser Pforte,
 morgen an jener,
 aber es hat noch
 verschont keinen.
 Früher oder später,
 es bestelt die Botenschaft
 unerwünschte,
 schmerzliche
 an jeder Schwelle,
 wo ein Lebendiger wehnt.
 (Berengar.)
 Wenn die Blätter fallen
 in Kreise des Jahres,
 wenn entnernte Greise
 wallen
 zum Grabe,
 da die Natur
 gehorcht nur
 ruhig
 ihrem alten Gesetze,
 ihrem ewigen Brauch,
 da ist nichts
 was entsehe den Menschen!
 Aber lerne auch
 erwarten das Ungeheure
 im irdischen Leben!
 Mit gewaltjamer Hand
 der Nord löset
 das Band
 auch heiligste.
 Der Tod raift auch
 in sein stogisches Voet
 blühendes Leben
 der Jugend!

Il glisse-furtivement-autour
 les (des) maisons
 des hommes
 les épiant-du-regard,
 il frappe aujourd'hui
 à cette porte-ci,
 demain à celle-là,
 mais il n'a encore
 épargné personne.
 Plus tôt ou plus tard,
 il s'acquitte du message
 non-désiré
 et douloureux
 à chaque seuil,
 où demeure un vivant.
 (Béranger).
 Quand les feuilles tombent
 dans le cours de l'année,
 quand des vieillards épuisés
 vont-comme-en-pèlerinage
 à la tombe,
 là (en cela), la nature
 obéit seulement
 paisiblement
 à son antique loi,
 à son éternel usage,
 il n'y-a rien là
 qui épouvante l'homme!
 Mais apprend aussi
 à attendre le monstrueux
 dans la (cette) vie terrestre.
 Avec une (de sa) main violente
 le meurtre brise
 le lien
 même le plus sacré.
 La mort emporte aussi
 dans sa harque du-Styx
 la vie florissante
 de la jeunesse !

(Gaetan.)

Wenn die Wolken gethürmt den Himmel schwärzen,
 Wenn dumpfstosend der Donner hallt,
 Da, da fühlen sich alle Herzen
 In des furchtbaren Schicksals Gewalt.
 Aber auch aus entwölfter Höhe
 Kann der zündende Donner schlagen,
 Darum in deinen frühlichen Tagen
 Fürchte des Unglücks tückische Nähe!
 Nicht an die Güter hänge dein Herz,
 Die das Leben vergänglich zieren!
 Wer besitzt, der lerne verlieren,
 Wer im Glück ist, der lerne den Schmerz!

Isabella.

Was soll ich hören? Was verhüllt dies Tuch?

(Sie macht einen Schritt gegen die Bahre, bleibt aber unschlüssig
 zaudernd stehen.)

Es zieht mich grausend hin und zieht mich schauernd
 Mit dunkler, kalter Schreckenshand zurück.

(Zu Beatrice, welche sich zwischen sie und die Bahre geworfen.)

Laß mich! Was es auch sei, ich will's enthüllen!

(Sie hebt das Tuch auf und entdeckt Don Manuels Leichnam.)

(GAËTAN.) Quand les nuages amoncelés noircissent le ciel, quand le tonnerre retentit avec un sourd fracas, alors, alors tous les cœurs se sentent au pouvoir du destin terrible. Mais la foudre qui embrase peut tomber aussi d'un ciel sans nuages. Ainsi, dans tes jours de joie, crains la perfide approche du malheur : n'attache pas ton cœur aux biens qui ornent passagèrement la vie. Qui possède, apprenne à perdre : qui est dans le bonheur, apprenne la souffrance!

ISABELLA. Que dois-je entendre? Que cache ce drap? (Elle fait un pas vers le brancard, mais s'arrête, incertaine, hésitante.) Je me sens attirée par un horrible attrait, et repoussée affreusement par la main froide et sinistre de la terreur. (A Béatrice, qui s'est jetée entre elle et le brancard.) Laisse-moi! Quoi que ce soit, je veux lever ce voile! (Elle lève le drap et découvre le cadavre de don Manuel.)

(Gajetan.)

Wenn die Wolken gethürmt
 schwärzen den Himmel,
 wenn dumpfstoßend
 der Donner hallt,
 da, da alle Herzen
 fühlen sich in Gewalt
 des furchtbaren Schicksals.
 Aber der zündende Donner
 kann auch schlagen
 aus entwölfter Höhe,
 fürchte darum
 in deinen fröhlichen Tagen
 tödtliche Nähe des Unglücks!
 Hänge nicht dein Herz
 an die Güter, die zieren das Leben
 vergänglich!
 Wer besitzt,
 der lerne verlieren,
 wer ist im Glück,
 der lerne den Schmerz!

Isabella.

Was soll ich hören?

Was verhüllt dies Tuch?

(Sie macht einen Schritt
 gegen die Bahre, bleibt aber stehen
 unschlüssig zaudernd.)

Es zieht mich hin
 graujend
 und zieht mich zurück
 schauernd
 mit Schreckenshand
 dunkler, kalter.

(Zu Beatrice, welche sich geworfen
 zwischen sie und die Bahre.)

Laß mich! was es auch sei,
 ich will es enthüllen!

(Sie hebt auf das Tuch
 und entdeckt Leichnam
 von Manuel.)

(Gaëtan.)

Quand les nuages amoncelés
 obscurcissent le ciel,
 quand mugissant-sourdement
 le tonnerre retentit, [cœurs
en ce moment là, alors tous *les*
 se sentent dans *le* (au) pouvoir
 du terrible destin.

Mais la foudre qui-embrase
 peut aussi tomber [nuages,
 d'une hauteur (d'un ciel) sans-
 crains donc

dans tes jours heureux
 le perfide voisinage du malheur!
 N'attache pas ton cœur
 aux biens, qui ornent la vie
 passagèrement!

Quiconque possède
 celui-ci (qu'il) apprenne à perdre,
 quiconque est dans le bonheur,
 celui-ci (qu'il) apprenne la dou-
 tsABELLA. [leur!

Que dois-je entendre?

Que cache ce drap?

(Elle fait un pas
 vers le brancard, mais elle s'arrête
 irrésolue et hésitante.)

Cela m'entraîne
 avec-frissonnement
 et je me sens retirée
 en tressaillant,
 avec (par) une main-de-terreur
 sombre et froide.

(A Béatrice qui s'est jetée
 entre elle et le brancard.)

Laisse-moi! Quoi que ce soit,
 je veux le dévoiler!

(Elle soulève le drap
 et découvre le cadavre
 de don Manuel.)

O himmlische Mächte, es ist mein Sohn!

(Sie bleibt mit starrem Entsetzen stehen — Beatrice sinkt mit einem Schrei des Schmerzens neben der Bahre nieder.)

Chor. (Gajetan. Berengar. Manfred.)

Unglückliche Mutter! es ist dein Sohn!

Du hast es gesprochen, das Wort des Jammers,
Nicht meinen Lippen ist es entflohn.

Isabella.

Mein Sohn! Mein Manuel! — O, ewige
Erbarbung — So muß ich dich wieder finden!
Mit deinem Leben mußttest du die Schwester
Erlausen aus des Räubers Hand — Wo war
Dein Bruder, daß sein Arm dich nicht beschützte?
— O, Fluch der Hand, die diese Wunde grub!
Fluch ihr, die den Verderblichen geboren,
Der mir den Sohn erschlug! Fluch seinem ganzen
Geschlecht!

Chor.

Wehe! Wehe! Wehe! Wehe!

Isabella.

So haltet ihr mir Wort, ihr Himmelsmächte?
Das, das ist eure Wahrheit? Wehe dem,
Der euch vertraut mit reblichem Gemüth!

O puissances du ciel! C'est mon fils. (Elle demeure immobile, glacée d'effroi. Béatrice tombe près du brancard, en poussant un cri de douleur.)

LE CHŒUR. (GAJETAN, BERENGAR, MANFRED.) Malheureuse mère! C'est ton fils! Tu l'as prononcée, la parole lamentable. Ce n'est point à mes lèvres qu'elle a échappé.

ISABELLA. Mon fils! mon Manuel! ... O éternelle miséricorde! ... Est-ce ainsi qu'il me faut te retrouver? Était-ce donc avec ta vie que tu devais racheter ta sœur des mains du brigand?... Où était ton frère, que son bras n'a pu te protéger?... Oh! maudite la main qui a creusé cette blessure! Maudite celle qui a enfanté ce mortel funeste qui m'a tué mon fils! Maudite toute sa race!

LE CHŒUR. Malheur! malheur! malheur! malheur!

ISABELLA. C'est ainsi que vous me tenez parole, puissances du ciel? Est-ce là, là votre vérité? Malheur à celui qui se fie à vous

O himmlische Mächte,
es ist mein Sohn!
Sie bleibt stehen
mit harrem Entsetzen —
Beatrice sinkt nieder neben der Pforte
mit einem Schrei des Schmerzens.)
Chor.
(Gaëtan, Berengar, Manfred.)
Unglückliche Mutter!
es ist dein Sohn!
Du hast es gesprochen,
das Wort des Jammers,
nicht meinen Lippen
ist es entflohen.
Isabella.
Mein Sohn! Mein Manuel! —
O, ewige Erbarmung —
So muß ich
dich wieder finden!
Mit deinem Leben
du mußt es erkaufen die Schwester
aus Hand des Räubers —
We war dein Bruder,
daß sein Arm dich nicht beschützte?
O, Fluch der Hand,
die grub diese Wunde!
Fluch ihr,
die geboren den Verderblichen
der mir erschlug den Sohn!
Fluch seinem ganzen Geschlecht!
Chor.
Wehe!
Wehe! Wehe! Wehe!
Isabella.
Ihr Himmelsmächte,
je
haltet ihr mir Wort?
Das, das ist eure Wahrheit?
Wehe dem, der euch vertraut
mit reblichem Gemüth!

FIANCÉE DE MESSINE.

O puissances du-ciel,
c'est mon fils!
(Elle demeure debout
immobile de terreur...
Béatrice tombe près du bancard,
avec un cri de douleur.)
Le CHŒUR.
(Gaëtan, Béranger, Manfred.)
Malheureuse mère!
c'est ton fils!
C'est toi qui l'as prononcée,
la parole de lamentation,
ce n'est point de mes lèvres
qu'elle est échappée.
ISABELLA.
Mon fils! Mon Manuel!...
O éternelle miséricorde...
Est-ce ainsi que je dois
te retrouver!
Était-ce avec ta vie
que tu devais racheter la (ta) sœur
de la main du ravisseur...
Où était ton frère,
que son bras ne te protégea pas?
... Oh, malédiction à la main,
qui a creusé cette blessure!
Malédiction à celle,
qui a enfanté l' (cet) être funeste
qui m'a tué le (mon) fils!
Malédiction à toute sa race!
Le CHŒUR.
Malheur!
Malheur! Malheur! Malheur!
ISABELLA.
Vous, puissances-du-ciel,
est-ce ainsi
que vous me tenez parole?
Ceci, ceci est donc votre vérité?
Malheur à celui qui se fie à vous
avec un cœur droit!

18

Worauf hab' ich gehofft, wober gezittert,
 Wenn dies der Ausgang ist! — O, die ihr hier
 Mich schreckenvoll umsteht, an meinem Schmerz;
 Die Mücke weidend, lernt die Lügen kennen,
 Womit die Träume uns, die Seher täuschen!
 Glaube noch Einer an der Götter Mund!
 — Als ich mich Mutter fühlte dieser Tochter,
 Da träumte ihrem Vater eines Tags,
 Er sah' aus seinem hochzeitlichen Bette
 Zwei Verbeerbäume wachsen — Zwischen ihnen
 Wuchs eine Pflanze empor; sie ward
 Zur Flamme, die der Bäume dicht Gezweig ergriff
 Und, um sich wüthend, schnell das ganze Haus
 In ungeheurer Feuerfluth verschlang.
 Erschreckt von diesem seltsamen Gesichte,
 Befrug der Vater einen Vogelschauer
 Und schwarzen Magier um die Bedeutung.
 Der Magier erklärte: wenn mein Schooß
 Von einer Tochter sich entbinden würde,
 So würde sie die beiden Söhne ihm
 Ersterden und vertilgen seinen Stamm!

dans la droiture de son cœur! Qu'ai-je donc espéré, qu'ai-je
 redouté, si telle est l'issue?... O vous qui m'entourez, pleins
 d'effroi, repaissant vos yeux de ma douleur, apprenez à connaî-
 tre les mensonges par lesquels les rêves et les devins nous abu-
 sent! Après cela, qu'on croie encore aux oracles des dieux!...
 Quand je me sentis mère de cette fille, son père rêva un jour
 qu'il voyait s'élever deux lauriers de sa couche nuptiale... Entre
 eux croissait un lis! il devint une flamme qui saisit l'épais bran-
 chage des arbres, et, étendant sa fureur autour d'elle, dévora
 promptement toute la maison dans un horrible embrasement.
 Effrayé de cette vision étrange, le père en demanda le sens à
 un augure, à un noir magicien. Le magicien déclara que, si son
 sein donnait le jour à une fille, elle lui tuerait ses deux fils et
 exterminerait sa race.

Worauf habe ich gehofft,
 worer gezittert,
 wenn dies ist der Ausgang!
 O, die ihr mich umsteht hier
 schreckenvoll,
 weidend die Blicke
 an meinem Schmerz,
 lernet kennen
 die Tügen,
 womit uns täuschen
 die Träume, die Leber!
 Glaube noch Ginet
 an Mund der Götter!
 Als ich mich jubelte
 Mutter dieser Tochter,
 da träumte ihrem Vater eines Tags,
 er sähe zwei Verbeerbäume
 wachsen aus seinem
 hochzeitlichen Bette
 zwischen ihnen wuchs empor
 eine Lilie;
 sie ward zur Stamme,
 die ergriß dicht Gezweig
 der Bäume,
 und, um sich wüthend,
 verschlang schnell
 das ganze Haus
 in ungeheurer Feuerfluth. (sich);
 Erdrückt von diesem schrecklichen Ge-
 der Vater befragt um
 die Bedeutung
 einen Begelshauer
 und schwarzen Magier.
 Der Magier erklärte: (würde)
 wenn mein Schooß sich entbinden
 von einer Tochter,
 so würde sie ihm ermerben
 die beiden Söhne
 und vertilgen seinen Stamm!

Sur (en)-quoi ai-je espéré,
 devant-quoi ai-je tremblé,
 si ceci est l'issue!...
 O vous qui m'entourez ici
 pleins-d'effroi,
 repaissant les (vos) regards
 à (de) ma douleur,
 apprenez à connaître
 les mensonges,
 avec-lesquels nous trompent
 les songes et les voyants!
Que quelqu'un eroie encore
à la bouche des dieux!
 ...Lorsque je me sentis
 mère de cette fille,
 son père rêva un jour,
 qu'il vit (voyait) deux lauriers
 s'élever de sa
 couche nuptiale...
 Entre eux croissait
 un lis;
 elle devint à la (une) flamme,
 qui saisit les épais rameaux
 des arbres,
 et, ravageant autour d'elle,
 dévora rapidement
 toute la maison
 dans un immense embrasement.
 Effrayé de cette étrange vision,
 le père demanda
 la signification
 à un augure
 et noir magicien.
 Le magicien déclara:
 si mon sein se délivrait
 d'une fille,
 elle lui tuerait
 les (ses) deux fils
 et anéantirait sa race!

Chor. (Gaëtan und Bohemund.)

Gebieterin, was sagst du? Wehe! Wehe!

Isabella.

Darum befahl der Vater, sie zu tödten;
Doch ich entrückte sie dem Hammerschicksal.
— Die arme Unglückselige! Verstoßen
Ward sie als Kind aus ihrer Mutter Schooß,
Daß sie, erwachsen, nicht die Brüder merde!
Und jetzt durch Räubershände fällt der Bruder,
Nicht die Unschuldige hat ihn getödtet!

Chor.

Wehe! Wehe! Wehe! Wehe!

Isabella.

Keinen Glauben

Verdiente mir des Göyendieners Spruch;
Ein bessres Hoffen stärkte meine Seele.
Denn mir verkündigte ein andrer Mund,
Den ich für wahrhaft hielt, von dieser Tochter:
„In heißer Liebe würde sie vereint
„Der Söhne Herzen mir vereinigen.“
— So widersprachen die Orakel sich,
Den Fluch zugleich und Segen auf das Haupt
Der Tochter legend — Nicht den Fluch hat sie

LE CHŒUR. (GAËTAN et BOHÉMOND.) Que dis-tu, souveraine?
Malheur! malheur!

ISABELLA. Aussi son père ordonna-t-il de la faire périr; mais je la dérobai à son lamentable destin... La pauvre malheureuse! Elle fut bannie, enfant, du sein maternel, afin de ne pas tuer, devenue grande, ses deux frères. Et maintenant son frère tombe sous les coups des brigands! ce n'est pas elle, pauvre innocente, qui l'a frappé!

LE CHŒUR. Malheur! malheur! malheur! malheur!

ISABELLA. La parole d'un idolâtre ne méritait à mes yeux nulle croyance; un meilleur espoir rassura mon âme. Une autre bouche, que je tenais pour véridique, m'avait prédit au sujet de ma fille, qu'un jour elle réunirait dans un ardent amour les cœurs de mes fils... Ainsi les oracles se contredisaient, plaçant à la fois sur la tête de ma fille la bénédiction et la malédiction... Ce n'est pas elle qui

Gher. (Gajetan und Behemund.)

Gebieten, was sagst du?

Wehe! Wehe!

Isabella.

Darum befaßt der Vater,

sie zu tödten;

doch ich entrückte sie

dem Jammerstichal.

* Die arme Unschuldige!

Sie ward verstossen

als Kind

aus ihrer Mutter Schoos,

daß, erwachsen,

sie nicht merde die Brüder!

Und jetzt der Bruder fällt

durch Räubershände,

nicht die Unschuldige

hat ihn getödtet!

Gher.

Wehe!

Wehe! Wehe! Wehe!

Isabella.

Des Götzenheuers Spruch

verdiente mir

keinen Glauben;

ein bessres Hosen

stärkte meine Seele.

Denn ein andrer Mund,

den ich hielt für wahrhaft,

verkündigte mir von dieser Tochter:

„Sie würde mir vereinigen dereinst

Herzen der Söhne

in heißer Liebe.“

— So die Drakel

wideriprachen sich,

legend auf das Haupt

der Tochter

den Segen

und zugleich den Fluch —

Lecheur. (GAËTAN et ROHÉMOND.)

Souveraine, que dis-tu?

Malheur! Malheur!

ISABELLA.

C'est-pourquoi le père ordonna

de la faire périr;

mais je la dérochai

au (à ce) destin de malheur.

... La pauvre infortunée!

Elle fut bannie

lorsque elle était encore enfant

du sein de sa mère,

afin-que, devenue-grande,

elle ne tue pas les (ses) frères!

Et maintenant le frère tombe

par des mains-de-brigands,

ce n'est pas l' (elle) innocente

qui l'a tué!

Le chœur.

Malheur!

Malheur! Malheur! Malheur!

ISABELLA.

La parole de l'idolâtre

ne méritait à moi (à mes yeux)

aucune confiance;

un meilleur espoir

raffermit mon cœur.

Car une autre bouche,

que je tenais pour véridique,

me prétait de cette fille

qu' elle me réunirait un-jour

les cœurs des (de mes) fils

dans un ardent amour ».

... Ainsi les oracles

se contredisaient,

mettant sur la tête

de la (ma) fille

la bénédiction

tion....

et en-même-temps la malédic-

Verschuldet, die Unglückliche! Nicht Zeit
 Ward ihr gegönnt, den Zegen zu vollziehen.
 Ein Mund hat, wie der andere, gelogen!
 Die Kunst der Seher ist ein eitles Nichts,
 Betrüger sind sie oder sind betrogen.
 Nichts Wahres läßt sich von der Zukunft wissen,
 Du schöpfst drunten an der Hölle Äflüssen,
 Du schöpfst droben an dem Quell des Lichts.

(Erster Ober. Gaetan.)

Wäge! Wäge! Was sagst du? Halt' ein, halt' ein!
 Bezähme der Zunge verwegenes Loben!
 Die Orakel sehen nur treffen ein,
 Der Ausgang wird die Wahrhaftigen loben.

Isabella.

Nicht zähmen will ich meine Zunge, laut,
 Wie mir das Herz gebietet, will ich reden.
 Warum besuchen wir die heil'gen Häuser
 Und heben zu dem Himmel fromme Hände?
 Gutmüth'ge Iheren, was gewinnen wir
 An unserm Glauben! So unmöglich ist's.

a causé la malédiction, l'infortunée ! Et le temps ne lui a pas été donné
 d'accomplir la bénédiction. Une bouche, comme l'autre, a menti.
 L'art des devins est un vain néant : ils sont ou trompeurs ou
 trompés. On ne peut savoir rien de vrai de l'avenir, soit qu'on
 puise en bas aux fleuves des enfers, soit qu'on puise en haut à
 la source de la lumière.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN.) Malheur ! malheur ! Que dis-tu ?
 Arrête, arrête ! Refrène les téméraires emportements de ta lan-
 gue. Les oracles voient, ils s'accomplissent : l'événement louera
 leur véridique prévoyance.

ISABELLA. Non, je ne veux pas refréner ma langue : je veux
 parler comme mon cœur me l'ordonne. Pourquoi visitons-nous
 les saints lieux, et levons-nous au ciel des mains pieuses ? Fous
 déboumares, que gagnons-nous à notre foi ? Il est aussi impos-

Nicht sie, die Unglückliche,
 hat verschuldet
 den Kluch!
 Nicht Zeit ward ihr gegönnt,
 zu vollziehen den Segen.
 Ein Mund, wie der andere,
 hat gelogen!
 Die Kunst der Zehrer
 ist ein eitles Nichts,
 sie sind Betrüger
 oder sind betrogen.
 Nichts Wahres von der Zukunft
 läßt sich wissen,
 du schürfst drunten
 an Glüssen der Hölle,
 du schürfst oben
 an dem Quell des Lichts.
 Erster Chor. (Gaetan.)
 Wehe! Wehe! Was sagst du?
 Halte ein, halte ein!
 Verzähme verwegenes Leben
 der Kunst!
 Die Strafen sehen
 und treffen ein,
 der Ausgang wird leben
 die Wahrhaftigen.
 Isabella.
 Ich will nicht zähmen
 meine Zunge,
 ich will reden laut,
 wie das Herz mir gebietet.
 Warum besuden wir
 die heiligen Häuser
 und heben zu dem Himmel
 fremde Hände?
 Gutmüthige Thoren,
 was gewinnen wir
 mit unserm Glauben!
 Es ist so unmöglich,

*Ce n'est pas elle, la malheureuse,
 qui s'est rendue-coupable
 de la malédiction!
 Point-de temps ne lui fut donné,
 pour accomplir la bénédiction.
 Une bouche, comme l'autre,
 a menti!
 L'art des devins
 est un vain néant,
 ils sont des trompeurs
 ou ils sont trompés.
 Rien de vrai de l'avenir
 ne se laisse savoir,
 soit que tu puises en-bas
 aux fleuves de l'enfer,
 soit que tu puises en-haut
 à la source de la lumière.*
 PREMIER CHŒUR. (GAËTAN.)
 Malheur! Malheur! Que dis-tu?
 Arrête, arrête! [mont
 Retiens le téméraire emporte-
 de la langue!
 Les oracles voient
 et se-réalisent,
 l'accomplissement louera
 les véritables (justifiera de la
 ISABELLA. vérité).
 Je ne veux pas retenir
 ma langue,
 je veux parler haut,
 comme le cœur me l'ordonne.
 Pourquoi visitons-nous
 les édifices sacrés
 et levons-nous vers le ciel
 des mains pieuses?
 Naïfs insensés,
 que gagnons-nous
 avec notre foi!
 Il est aussi impossible,

Die Götter, die hochwohnenden, zu treffen,
 Als in den Mond mit einem Pfeil zu schießen.
 Vermauert ist dem Sterblichen die Zukunft,
 Und kein Gebet durchbohrt den ehrnen Himmel.
 Ob rechts die Vögel fliegen oder links,
 Die Sterne so sich oder anders fügen,
 Nicht Sinn ist in dem Buche der Natur,
 Die Traumkunst träumt, und alle Zeichen trügen.

Zweiter Chor. (Bohemund.)

Halt' ein, Unglückliche! Wehe! Wehe!
 Du leugnest der Sonne leuchtendes Licht
 Mit blinden Augen! Die Götter leben.
 Erkenne sie, die dich furchtbar umgehen!

(Alle Miter.)

Die Götter leben.
 Erkenne sie, die dich furchtbar umgehen!

Beatrice.

O Mutter! Mutter! Warum hast du mich
 Verettet! Warum warfst du mich nicht hin
 Dem Fluch, der, eh' ich war, mich schon verfolgte?
 Mächtigste Mutter! Warum dünkstest du
 Dich weiser, als die Allerschauenden,

sible d'atteindre jus qu'aux dieux, sur les hauteurs qu'ils habitent, que de frapper la lune d'une flèche. L'avenir est fermé au mortel et nulle prière ne pénètre ce ciel d'airain. Que l'oiseau vole à droite ou à gauche, que les étoiles se disposent sous tel ou tel aspect, il n'y a nul sens dans le livre de la nature, l'art des songes est un songe et tous les signes trompent.

LE SECOND CHOEUR. (BOHEMUND.) Arrête, infortunée! Malheur! malheur! Tu nies, les yeux aveugles, la lumière du soleil qui éclaire. Les dieux vivent, reconnais-les, eux qui, terribles, t'environnent.

(TOUS LES CHEVALIERS.) Les dieux vivent, reconnais-les, eux qui, terribles, t'environnent.

BEATRICE. O ma mère, ma mère! Pourquoi m'as-tu sauvée? Pourquoi ne m'as-tu pas abandonnée à la malédiction qui, avant que je fusse née, déjà me poursuivait? Mère à la vue trop bornée! Pourquoi te croyais-tu plus sage que ceux qui, du regard, embrassent tout, qui rattachent ce qui est proche à ce qui est

zu treffen die Götter,
 die hochwohnenden,
 als zu schießen in den Mond
 mit einem Pfeil.
 Die Zukunft ist vermauert
 dem Sterblichen,
 und kein Gebet
 durchdringt den ehrnen Himmel.
 Ob die Vögel fliegen,
 rechts oder links,
 die Sterne sich fügen
 so oder anders,
 nicht Sinn ist
 in dem Buche der Natur,
 die Traumkunst träumt,
 und alle Zeichen trügen.
 Zweiter Chör. (Böhemund.)
 Halte ein, Unglückliche!
 Wehe! Wehe!
 Mit blinden Augen
 du leugnest der Sonne
 leuchtendes Licht!
 Die Götter leben.
 Erkenne sie,
 die dich umgehen furchtbar!
 (Alle Ritter.)
 Die Götter leben.
 Erkenne sie,
 die dich umgehen furchtbar!
 Beatrice.
 O Mutter! Mutter!
 Warum hast du mich gerettet?
 Warum warst du mich nicht hin
 dem Glück,
 der, ehe ich war,
 mich schon verfolgte?
 Blödsichtige Mutter!
 Warum dünkst du dich weiser,
 als die Alleschauenden,

d'atteindre les dieux,
 les dieux habitant-les-hauteurs,
 que de tirer dans la lune
 avec une flèche.
 L'avenir est muré
 au mortel,
 et aucune prière
 ne perce le ciel d'airain.
 Si les oiseaux volent
 à-droite ou à-gauche,
 si les étoiles sont-disposées
 de telle ou telle autre manière,
 il n'est point de sens
 dans le livre de la nature, [révé,
 l'art-d'interpréter - les - songes
 et tous les signes trompent.
 SECOND CHŒUR. (BOHÉMOND.)
 Arrête, malheureuse!
 Malheur! Malheur!
 Avec des yeux aveugles
 tu contestes du soleil
 la lumière resplendissante!
 Les dieux vivent.
 Reconnaiss-les, [ment!
 eux qui t'environnent terrible-
 (TOUS les CHEVALIERS.)
 Les dieux vivent.
 Reconnaiss-les, [ment!
 eux qui t'environnent terrible-
 BÉATRICE.
 O mère! mère!
 Pourquoi m'as-tu sauvée?
 Pourquoi ne me livrais-tu pas
 à la malédiction,
 qui, avant-que je fusse,
 me poursuivait déjà?
 O mère à-la-vue-bornée!
 Pourquoi te croyais-tu plus sage,
 que les (ceux) qui-voient-tout,

Die Raub' und Herbes an einander knüpfen,
 Und in der Zukunft späte Saaten sehn?
 Dir selbst und mir, uns allen zum Verderben
 Hast du den Todesgöttern ihren Raub,
 Den sie gefordert, frevelnd vorenthalten!
 Nekt nehmen sie ihn zweifach, dreifach selbst.
 Nicht dank' ich dir das traurige Geschenk,
 Dem Schmerz, dem Jammer hast du mich erhalten!

(Erster Chor. (Gajetan)

(in heftiger Bewegung nach der Thüre schend).

Brechet auf, ihr Wunden!
 Fliehet, fliehet!
 In schwarzen Güssen
 Stürzet hervor, ihr Fläche des Bluts!

(Berenger.)

Gehner Füße
 Rauschen vernehm' ich,
 Höllischer Schlangen
 Rischendes Tönen,
 Ich erkenne der Furien Schritt!

(Gajetan.)

Stürzet ein, ihr Wände!
 Verfüll', o Schwelle,
 Unter der schrecklichen Füßen Tritt!
 Schwarze Dämpfe, entsteiget, entsteiget

bon, et voient germer dans l'avenir les tardives semences? Tu as
 pour ta propre ruine, pour la mienne, pour notre ruine à tous,
 dérobé aux dieux de la mort, par un larcin coupable, leur proie,
 qu'ils réclamaient. Maintenant, ils la prennent eux-mêmes, dou-
 ble, triple. Je ne te sais pas gré de ce triste présent. Tu m'as
 conservée pour la douleur, pour les lamentations.

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN) (regardant vers la porte, avec une vive
 émotion). Ouvrez-vous, blessures! coulez! coulez! Élansez-vous
 en noirs torrents, ruisseaux de sang!

(BERENGER.) J'entends le bruit de pieds d'airain, les sons
 sifflants des vipères infernales; je reconnais le pas des Furies!

(GAETAN.) Murs, écroulez-vous! Seuil, engloutis-toi sous la
 pression de ces pieds redoutables! Noires vapeurs, montez, mon-
 tez, fumantes, du fond de l'abîme! Absorbez l'aimable lumière du

die hängen an einander
 Rabes und Kernen,
 und leben
 in der Zukunft
 iräte Zanten!
 Arreclind
 hast du verentbalten
 den Todesgöttern,
 um Vererben dir selbst
 une mit, une allen,
 ihren Dank, den sie g.
 Jetzt nehmen sie ihn
 dreifach, dreifach selbst.
 Ich danke dir nicht
 das traurige Geschenk,
 du hast mich erhalten
 dem Schmerz,
 dem Jammer.
 Gayer Ober.
 (Gaétan)
 lebend nach der Thure
 in heißer Bewegung.

Brechet auf, ihr Wunden!
 Stiehet, stiehet!
 Ihr Wäde des Blute,
 sturzet hervor in schwarzen Güssen!
 (Berenger.)

Ich vernehme Klaischen
 cherner Rüsse,
 zischendes Tönen
 höllischer Schlangen,
 ich erkenne der Furien Schritt!
 (Gaétan.)
 Ihr Wände, sturzet ein!
 O Schwelle, versinke
 unter Tritt
 der schrecklichen Rüsse!
 Entsteiget, schwarze Dämpfe,
 entsteiget

qui rattachent l'un-à-l'autre
 le près et le loin,
 et qui voient germer
 dans l'avenir
 des semences tardives?
 En commettant-un-crime
 tu as dérobé
 aux dieux-de-la-mort
 pour la ruine à (de) toi-même
 et à (de) moi, et à (de) nous tous,
 leur proie qu'ils *avaient* exigée!
 Maintenant ils la prennent
 doublement, triplement même.
 Je ne te remercie pas
 le (de ce) triste présent,
 tu m'as conservée
 à (pour) la douleur,
 aux (pour les) lamentations.
 PREMIER CHOEUR.

(GAÉTAN)
 (regardant vers la porte
 en-proie à une vive émotion).
 Rouvrez-vous, blessures!
 Coulez, coulez!
 Ruissaux de sang,
 lancez-vous en jets noirs!
 (Béranger.)

J'entends le bruit
 de pieds d'airain,
 les sons sifflants
 de serpents infernaux,
 je reconnais le pas des Furies!
 (Gaétan.)
 Murs, écroulez-vous!
 O seuil, engloutis-toi
 sous le pas
 des (de ces) pieds redoutables!
 Elevez-vous, noirs vapeurs,
 elevez-vous

Qualmend dem Abgrund! Verschlinget des Tages
Lieblichen Schein!
Schützende Götter des Hauses, entweichet!
Lasset die rächenden Göttinnen ein!

Don Cesar. Isabella. Beatrice. Der Chor.

Beim Eintritt des Don Cesar zertheilt sich der Chor in fliehender Bewegung vor ihm; er bleibt allein in der Mitte der Scene stehen.

Beatrice.

Weh mir, er ist's!

Isabella (tritt ihm entgegen).

O mein Sohn Cesar! Muß ich so
Dich wiedersehen — O, blick' her und sieh'
Den Frevel einer gottverfluchten Hand!
(Führt ihn zu dem Leichnam.)

Don Cesar

(tritt mit Entsetzen zurück, das Gesicht verhüllend).

Erster Chor. (Gaetan, Berengar.)

Brechet auf, ihr Wunden!
Älisset, flisset!
In schwarzen Güssen
Strömet hervor, ihr Bäche des Muts!

Isabella.

Du schauerst und erstarrst! — Ja, das ist alles,
Was dir noch übrig ist von deinem Bruder!
Da liegen meine Hoffnungen — Sie stirbt

jour! Dieux protecteurs de la maison, luyez! Laissez entrer les
déeses de la vengeance!

DON CESAR, ISABELLA, BEATRICE, LE CHOEUR.

(A l'entrée de don Cesar, le chœur se divise précipitamment devant lui
don Cesar demeure seul au milieu de la scène.)

BEATRICE. Malheur à moi! c'est lui.

ISABELLA (va au-devant de lui). O mon fils Cesar! Faut-il que je
te revoie ainsi!... Oh! regarde et vois le crime d'une main
maudite de Dieu! (Elle le conduit près du cadavre.)

DON CESAR (recule avec horreur et se voile le visage).

LE PREMIER CHOEUR. (GAETAN, BÉRENGER.) Rouvrez-vous, bles-
sures! coulez! coulez! Jaillissez en noirs torrents, ruisseaux de
sang!

ISABELLA. Tu frémis, tu es glacé d'horreur!... Oui, voilà tout
ce qui reste de ton frère. Là gisent mes espérances.... Elle périt

dem Abgrund
qualmend!
Verschlüngen lieblichen Schein
des Tages!
Entweichet,
schützende Götter des Hauses!
Lasset ein
die rächenden Göttinnen!

Don Cesar. Isabella.

Beatrice. Der Chor.

Beim Eintritt des Don Cesar
der Chor zertheilt sich vor ihm
in fliehender Bewegung;
er bleibt stehen allein
in der Mitte der Scene.

Beatrice.

Weh mir, er ist es!

Isabella (tritt ihm entgegen).

O mein Sohn Cesar!

So muß ich
dich wiedersehen --

O, blicke her

und siehe den Hirtel

einer gottverfluchten Hand!

(Führt ihn zu dem Leichnam.)

Don Cesar (tritt zurück mit Entsetzen,
verhüllend das Gesicht).

Erster Chor.

(Gajetan, Berengar.)

Brechet auf, ihr Thunen!

Fliehet, fliehet!

Ihr Wäde des Bluts,

strömet hervor in schwarzen Güssen!

Isabella.

Du schauerst und erstarrst! —

Ja, von deinem Bruder,

das ist alles,

was dir noch übrig ist!

Da liegen meine Hoffnungen —

Sie stirbt

du fond de l'abîme

en-épaisse-fumée!

Absorbez l'aimable clarté

du jour!

Éloignez-vous,

dieux protecteurs de la maison!

Laissez entrer

les déesses de-la-vengeance!

DON CÉSAR. ISABELLA.

BÉATRICE. LE CHŒUR.

À l'entrée de don César

le Chœur se divise devant lui

dans un mouvement de-fuite;

il demeure seul

dans le (au) milieu de la scène.

BÉATRICE.

Malheur à moi, c'est lui!

ISABELLA (va à sa rencontre).

O mon fils César!

Est-ce ainsi que je dois

te revoir...

Oh! porte-tes-yeux ici

et regarde le forfait

d'une main maudite-de-Dieu!

(Elle le conduit vers le cadavre.)

DON CÉSAR (recule avec horreur,
se couvrant le visage).

PREMIER CHŒUR.

(Gaétan, Béranger.)

Rouvrez-vous, blessures!

Coulez, coulez!

Ruisseaux de sang,

élancez-vous en jets noirs!

ISABELLA.

Tu frémis et restes-pétrifié!...

Oui, de ton frère,

c'est tout

ce-qui te reste encore!

Là gisent mes espérances...

Elle meurt

Im Keim, die junge Blume eures Friedens,
Und keine schönen Früchte sollt' ich schauen.

Don Cesar.

Tröste dich Mutter! Redlich wollten wir
Den Frieden, aber Blut beschloß der Himmel.

Isabella.

O, ich weiß, du liebstest ihn, ich sah entzündt
Die schönen Wangen zwischen euch sich flechten!
An deinem Herzen wolltest du ihn tragen,
Ihm reich ersetzen die verlorenen Jahre.
Der blut'ge Mord kam deiner schönen Liebe
Zu vor — Jetzt kannst du nichts mehr, als ihn rächen.

Don Cesar.

Komm, Mutter, komm! Hier ist kein Ort für dich.
Entreiß' dich diesem unglücksel'gen Anblick!

(Er will sie fortziehen.)

Isabella (fällt ihm um den Hals).

Du lebst mir noch! Du, jetzt mein Einziger!

Beatrice.

Weh', Mutter! was beginnst du?

Don Cesar.

Weine dich aus

In diesem treuen Busen! Unverloren

dans son germe, la jeune fleur de votre paix, et je n'en devais
voir aucun beau fruit.

DON CESAR. Console-toi, ma mère! Nous voulions sincèrement
la paix; mais le ciel a voulu du sang.

ISABELLA. Oh! je le sais, tu l'aimais, je voyais avec ravissement
les beaux liens se former entre vous. Tu voulais le porter dans
ton cœur, le dédommager richement des années perdues. Le
meurtre sanglant a prévenu ton tendre amour... Maintenant tu
ne peux plus rien, que le venger.

DON CESAR. Viens, ma mère! viens! Ce n'est pas ici ta place.
Arrache-toi à ce funeste spectacle! (Il veut l'entraîner.)

ISABELLA (se jette à son cou). Tu vis encore pour moi! toi, désor-
mais mon fils unique!

BEATRICE. Malheur, ô ma mère! que fais-tu?

DON CESAR. Pleure toutes tes larmes sur ce cœur fidèle! Ton

im Keim,
die junge Blume eures Friedens,
und ich sollte schauen
keine schönen Früchte.

DON CESAR.

Tröste dich, Mutter!

Wir wollten redlich

den Frieden,

aber der Himmel beschloß

Mut.

ISABELLA.

O, ich weiß, du liebstest ihn,

ich hab entzündt

sich flechten zwischen euch

die schönen Bande!

Du wolltest ihn tragen

an deinem Herzen,

ihm ersetzen reich

die verlorenen Jahre.

Der blutige Mord

hat zuvor deiner schönen Liebe --

Jetzt kannst du nichts mehr,

als ihn rächen.

DON CESAR.

Komm, Mutter, komm!

Hier ist kein Ort für dich.

Entreiß dich

diesem unglückseligen Anblick!

(Er will sie forziehen.)

ISABELLA (fällt ihm um den Hals).

Du lebst noch mir!

Du, jetzt mein Einziger!

BEATRICE.

Wehe, Mutter! was beginnst du?

DON CESAR.

Weine dich aus

an diesem treuen Busen!

Der Sohn

ist dir unverloren,

dans le germe,

la jeune fleur de votre paix,

et je n'en devais voir

point de beaux fruits.

DON CÉSAR.

Console-toi, *ma mère*!

Nous voulions sincèrement

la paix,

mais le ciel a-résolu

l'effusion du sang.

ISABELLA.

Oh! je *le* sais, tu l'aimais,

je voyais ravie (avec ravisse-

se former entre vous (ment)

les beaux liens!

Tu voulais le porter

à (dans) ton cœur,

lui remplacer richement

les années perdues.

Le meurtre sanglant

a-prévenu ton bel amour...

Maintenant tu ne peux plus rien,

que le venger.

DON CÉSAR.

Viens, *ma mère*, viens!

Ici n'est point-un lieu pour toi

Arrache-toi

à ce funeste spectacle!

(Il veut l'entraîner.)

ISABELLA (lui tombe autour du cou).

Tu vis encore à (pour) moi!

Toi, désormais mon *fils unique*!

BEATRICE.

Malheur, *ma mère*! que fais-tu?

DON CÉSAR.

Abandonne-toi-aux-pleurs

à (sur) ce cœur fidèle!

Le fils

n'est pas-perdu à (pour) toi,

Ist dir der Sohn, denn seine Liebe lebt
Unsterblich fort in deines Césars Brust.

(Erster Chor. (Gaetan, Berengar, Manfred.)

Prechet auf ihr Wunden!

Redet, ihr stummen!

In schwarzen Fluthen

Stürzet hervor, ihr Bäche des Bluts!

Isabella (beider Hände fassend).

O, meine Kinder!

Don César.

Wie entzückt es mich,

In deinen Armen sie zu sehen, Mutter,

Ja, laß sie deine Tochter sein! die Schwester —

Isabella (unterbricht ihn).

Dir dank' ich die Verrettete, mein Sohn!

Du hieltest Wort, du hast sie mir gesendet.

Don César (erstaunt).

Wen, Mutter, sagst du, hab' ich dir gesendet?

Isabella.

Sie mein' ich, die du vor dir siehst, die Schwester.

Don César.

Sie, meine Schwester!

Isabella.

Welche andre sonst?

Don César.

Meine Schwester?

filz n'est pas perdu pour toi, car son amour continue de vivre, immortel, dans le sein de ton César.

LE PREMIER CHŒUR. (GAETAN, BERENGER, MANFRED.) Ouvrez-vous, blessures! Parlez, plaies muettes! Etancez-vous en noires ondes, ruisseaux de sang!

ISABELLA (leur prenant la main à tous deux). O mes enfants!

DON CESAR. Combien je suis ravi de la voir dans tes bras, ma mère! Oui, qu'elle soit ta fille. La sœur...

ISABELLA (l'interrompant). Je te dois sa délivrance, mon fils. Tu as tenu parole, tu me l'as envoyée.

DON CESAR (étonné). Qui dis-tu, ma mère, que je t'ai envoyé?

ISABELLA. Je parle de celle que tu vois devant toi, de ta sœur.

DON CESAR. Elle, ma sœur?

ISABELLA. Et quelle autre?

DON CESAR. Ma sœur?

kenn seine Liebe
lebt fort
unsterblich
in deines Césars Brust.
Erster Chor.
(Gajetan, Berengar, Manfred.)

Redet auf, ihr Wunden!
Redet, ihr Stummen!
Ihr Bäche des Bluts,
stürzt herab
in schwarzen Blüthen!
Isabella
(fassend beider Hände).
O, meine Kinder!
Don César.
Wie entzückt es mich,
Mutter,
sie zu sehen in deinen Armen,
ja, laß sie sein
deine Tochter!
Die Schwester —
Isabella (unterbricht ihn).
Mein Sohn, dir danke ich
die Gerettete!
Du hieltest Wort,
du hast sie mir gesendet.
Don César (erstaunt).
Wen, sagst du, Mutter,
habe ich dir gesendet?
Isabella.
Ich meine sie,
die du vor dir siehst,
die Schwester.
Don César.
Sie, meine Schwester!
Isabella.
Welche andre sonst?
Don César.
Meine Schwester?

car son amour
continue-de-vivre
immortellement
dans le sein de ton César.
PREMIER CHOEUR.
(Gajetan, Berengar, Manfred.)

Rouvrez-vous, blessures!
Parlez, vous qui êtes muettes!
Ruissaux de sang,
élancez-vous
en flots noirs!
ISABELLA
(prenant les mains des-deux).
O mes enfants!
DON CÉSAR.
Combien cela me ravit,
ma mère,
de la voir dans tes bras,
oui, laisse-la être (qu'elle soit
ta fille!
La sœur...
ISABELLA (l'interrompt).
Mon fils, je te dois
la délivrée (sa délivrance)!
Tu as-tenu parole,
tu me l'as envoyée.
DON CÉSAR (étonné).
Qui, dis-tu, ma mère,
que je t'ai envoyé?
ISABELLA.
Je veux-dire elle,
celle que tu vois devant toi,
la (la) sœur.
DON CÉSAR.
Elle, ma sœur!
ISABELLA.
Quelle autre donc?
DON CÉSAR.
Ma sœur?

Isabella.

Die du selber mir gesendet.

Don Cesar.

Und seine Schwester!

Chor.

Wehe! Wehe! Wehe!

Peatrice.

O, meine Mutter!

Isabella.

Ich erstaune — Redet!

Don Cesar.

So sei der Tag verflucht, der mich geboren!

Isabella.

Was ist dir? Gott!

Don Cesar.

Verflucht der Schock, der mich

Getragen! — Und verflucht sei deine Heimlichkeit,

Die all dies Gräßliche verschuldet! Walle

Der Donner nieder, der dein Herz zerschmettert!

Nicht länger halt' ich schonend ihn zurück —

Ich selber, wiss' es, ich erschlug den Bruder,

In ihren Armen überrascht' ich ihn;

Sie ist es, die ich liebe, die zur Braut

Ich mir gewählt — den Bruder aber fand ich

In ihren Armen — Alles weißt du nun!

— Ist sie wahrhaftig seine, meine Schwester,

ISABELLA. Que tu m'as toi-même envoyée.

DON CESAR. Et sa sœur, à lui?

LE CHOEUR. Malheur! malheur! malheur!

BEATRICE. O ma mère!

ISABELLA. Je demeure interdite... Parlez!

DON CESAR. Alors, maudit soit le jour qui m'a vu naître!

ISABELLA. Qu'as-tu? Dieu!

DON CESAR. Maudit le sein qui m'a porté!... et maudit ton mystérieux silence qui a causé toutes ces horreurs! Qu'il tombe, ce tonnerre qui doit écraser ton cœur! Ma main compatissante ne le retiendra pas plus longtemps... C'est moi-même, sache-le, qui ai frappé mon frère; je l'ai surpris dans ses bras à elle. C'est elle que j'aime, que je me suis choisie pour épouse... mais j'ai trouvé mon frère dans ses bras... Maintenant tu sais tout!... Si elle est vraiment sa sœur, ma sœur, je suis coupable d'un

Isabella.
 Die du selber mir gesendet.
 Don Cesar.
 Und seine Schwester!
 Chor.
 Wehe! Wehe! Wehe!
 Beatrice.
 O, meine Mutter!
 Isabella.
 Ich erstaune — Redet!
 Don Cesar.
 So sei verflucht der Tag,
 der mich geboren!
 Isabella.
 Was ist dir?
 Gott!
 Don Cesar.
 Verflucht der Schoß,
 der mich getragen! --
 Und verflucht sei deine Heimlichkeit,
 die verschuldet
 all dies Gräßliche!
 Der Donner falle nieder
 der zerschmettert dein Herz!
 Ich halte ihn nicht zurück
 länger
 schonend --
 Ich selber, wisse es,
 ich erschlug den Bruder,
 ich überraschte ihn
 in ihren Armen;
 sie ist es, die ich liebe,
 die ich mir gewählt
 zur Braut --
 aber in ihren Armen
 fand ich den Bruder --
 Nun weißt du Alles!
 — Ist sie wahrhaftig
 seine, meine Schwester,

ISABELLA.
 Que tu m'as envoyée toi-même.
 DON CÉSAR.
 Et sa sœur à lui!
 Le CHŒUR.
 Malheur! Malheur! Malheur!
 BEATRICE.
 O ma mère!
 ISABELLA.
 Je suis-interdite... Parlez!
 DON CÉSAR.
 Alors maudit soit le jour,
 qui m'a enfanté (vu naître)!
 ISABELLA.
 Qu'est à toi (qu'as-tu)?
 Dieu!
 DON CÉSAR.
 Maudit le sein,
 qui m'a porté!...
 Et maudit soit ton secret
 qui s'est rendu-complice
 de toutes ces horreurs!
 Que le tonnerre tombe,
 qui écrase ton cœur!
 Je ne le retiens pas
 plus longtemps
 en te ménageant...
 Moi-même, sache-le,
 j'ai-tué le (mon) frère,
 je l'ai-surpris
 dans ses bras;
 c'est elle que j'aime,
 que je me suis choisie
 pour la (ma) fiancée...
 mais dans ses bras
 je trouvais le (mon) frère...
 Maintenant tu sais tout!
 ... Est-elle (si elle est) vraiment
 sa sœur, ma sœur,

So bin ich schuldig einer Gräueltthat,
Die keine Reu und Büßung kann versöhnen!

Chor. (Bebend.)

Es ist gesprochen, du hast vernommen,
Das Schlimmste weißt du, nichts ist mehr zurück!
Wie die Seher verkündet, so ist es gekommen,
Denn noch Niemand entfloß dem verhängten Geschick.
Und wer sich vermißt, es klüglich zu wenden,
Der muß es selber erbauend vollenden.

Isabella.

Was kümmert's mich noch, ob die Götter sich
Als Lügner zeigen oder sich als wahr
Bestätigen? Mir haben sie das Mergste
Gethan — Troy biet' ich ihnen, mich noch härter
Zu treffen, als sie trafen — Wer für nichts mehr
Zu zittern hat, der fürchtet sie nicht mehr.
Ermerdet liegt mir der geliebte Sohn,
Und von dem lebenden scheid' ich mich selbst.
Er ist mein Sohn nicht — Einen Basilisken
Hab' ich erzeugt, genährt an meiner Brust,

crime horrible, que nul repentir, nulle pénitence ne peut expier.

LE CHOEUR. (BOHEMOND.) Le mot est prononcé, tu l'as entendu, tu sais le plus affreux secret, il ne reste plus rien à dire. Comme les devins l'ont annoncé, ainsi tout est venu: car personne encore n'a échappé au destin qui l'attendait. Et qui se fait fort de le diriger avec habileté, l'édifie fatalement et l'accomplit lui-même.

ISABELLA. Et que m'importe désormais que les dieux se montrent imposteurs ou que leur parole se vérifie? Ils m'ont fait, à moi, ce qu'il y a de plus affreux... Je les désire de me frapper plus rudement... Qui n'a plus à trembler pour rien, ne les craint plus... Mon fils chéri est là, immolé, devant moi, et je me sépare moi-même de celui qui survit. Il n'est pas mon fils... J'ai enfanté, j'ai nourri sur mon sein un basilic qui a percé et mis à mort

so bin ich schuldig
 einer Gräueltthat,
 die keine Reu und Büßung
 kann verzeihen!
 (Chor. (Bohemund.)
 So ist gesprochen,
 du hast es vernommen,
 du weißt das Schlimmste,
 nichts mehr ist zurück!
 Wie die Zehrer verkündet,
 so ist es gekommen,
 denn noch Niemand entfloß
 dem verhängten Geschick.
 Und wer sich vermißt,
 es zu wenden klüglich,
 der muß es vollenden
 selber erbauend.
 ISABELLA.
 Was kümmert es mich noch,
 ob die Götter sich zeigen
 als Lügner
 oder sich bestätigen
 als wahr?
 Wir haben sie gethan
 das Aergste —
 Ich biete ihnen Troß,
 mich zu treffen
 noch härter,
 als sie trafen —
 Wer hat zu zittern für nichts mehr,
 der fürchtet sie nicht mehr.
 Der geliebte Sohn
 liegt mir ermordet,
 und ich scheide mich selbst
 von dem lebenden.
 Er ist nicht mein Sohn —
 Ich habe erzeugt
 genährt an meiner Brust
 einen Basilisk,

je suis coupable
 d'un horrible-forfait, (tion
 que nul repentir et nulle expia-
 ne peut expier!
 Le cœur. (Bohémond.)
 C'est dit,
 tu l'as entendu,
 tu sais maintenant le pire,
 plus rien n'est réservé!
 Comme les devins l'ont annoncé,
 ainsi c'est arrivé, j'échappé
 car personne encore n'a-
 au destin qui-plane-sur-lui.
 Et quiconque se hasarde,
 de le détourner avec-habileté,
 celui-là doit l'accomplir
 en l'édifiant lui-même.
 ISABELLA.
 Que m'importe encore,
 si les dieux se montrent
 comme menteurs
 ou qu'ils se confirment
 comme vrais?
 A moi, ils m'ont fait
 le (ce qu'il y a de) pire...
 Je leur fais tête (je les défie)
 de me frapper
 plus rudement encore,
 qu'ils ne m'ont-frappée...
 Qui n'a plus à trembler pour rien,
 celui-là ne les craint plus.
 Le (mon) fils chéri
 git à (devant) moi assassiné,
 et je me sépare moi-même
 du (de celui qui est) vivant.
 Il n'est pas mon fils...
 J'ai enfanté
 et nourri sur mon sein
 un basilic,

Der mir den bessern Sohn zu Tode stach.
 — Komm, meine Tochter! Hier ist unsers Bleibens
 Nicht mehr — den Rachegeistern überlass' ich
 Dies Haus — Ein Frevel führte mich herein,
 Ein Frevel treibt mich aus — Mit Widerwillen
 Hab' ich's betreten und mit Furcht bewohnt,
 Und in Verweissung räum ich's — Alles dies
 Erleid' ich schuldlos; doch bei Ehren bleiben
 Die Drakel, und gerechtfertigt sind die Götter.

(Sie geht ab. Diego folgt ihr.)

Beatrice. Don Cesar. Der Chör.

Don Cesar (Beatricen zurückhaltend).

Bleib, Schwester! Scheide du nicht so von mir!
 Mag mir die Mutter fluchen, mag dies Blut
 Anklagend gegen mich zum Himmel rufen,
 Mich alle Welt verdammen! Aber du
 Fluche mir nicht! Von dir kann ich's nicht tragen!

Beatrice

(zeigt mit abgewandtem Gesicht auf den Leichnam).

Don Cesar.

Nicht den Geliebten hab' ich dir getödtet!
 Den Bruder hab' ich dir und hab' ihn mir
 Gemordet — Dir gehört der Abgeschiedene jetzt

mon fils, le meilleur... Viens, ma fille! Nous n'avons plus à demeurer ici... L'abandonne cette maison aux esprits de vengeance... Un crime m'y avait introduit, un crime m'en chasse... J'y suis entrée à contre-cœur, je l'ai habitée avec effroi, j'en sors dans le désespoir... Tout cela, je l'ai souffert, innocente; mais les oracles s'en tirent à leur honneur, et les dieux sont saufs. (Elle sort, Diego la suit.)

BEATRICE, DON CESAR, LE CHŒUR.

DON CESAR (tretenant Beatrice). Reste, ma sœur! Ne te sépare pas ainsi de moi! Que ma mère me maudisse! que ce sang m'accuse et crie au ciel contre moi! que le monde entier me condamne! mais, moi, ne me maudis pas! De toi je ne puis le supporter!

BEATRICE (montre le cadavre, en détournant les yeux).

DON CESAR. Ce n'est pas ton amant que je l'ai tué! C'est un frère que je l'ai enlevé, ainsi qu'à moi... Le mort maintenant ne

der mir noch zu Tode
den bessern Zehn.

— Komm, meine Tochter!

Hier ist nicht mehr
unieres Bleibens —

Ich überlasse dies Haus

Den Rachegeistern —

Ein Greuel führte mich herein,

ein Greuel treibt mich aus —

Mit Widerwillen

habe ich es betreten

und mit Furcht bewohnt,

und ich räume es

in Verzweiflung —

Alles dies erleide ich

schuldlos;

doch die Drafel

bleiben bei Ehren,

und die Götter sind gerettet.

Die geht ab. Diege folgt ihr.)

Beatrice. Den Cesar.

Der Ober.

Den Cesar (zurückhaltend Beatrice).

Bleib, Schwester!

Scheide du nicht so von mir!

Mag die Mutter mir fluchen,

mag dies Blut rufen zum Himmel
anklagend gegen mich,

alle Welt mich verdammen!

Aber du fluch mir nicht!

Von dir kann ich es nicht tragen!

Beatrice (mit abgewandtem Gesicht
steht auf den Leichnam).

Den Cesar.

Nicht den Geliebten

habe ich dir getödtet!

Den Bruder

habe ich dir und mir gernerdet —

Der Abgeschiedene jetzt

qui me perçait à mort

le (mon) meilleur fils.

... Viens, ma fille!

Le séjour d'ici n'est plus

de notre demeure...

J'abandonne cette maison

aux esprits-de-la-vengeance...

Un crime m'y conduisit,

un crime m'en chasse...

C'est à contre-cœur

que j'y ai mis-le-pied

et avec effroi *que je l'ai habitée,*

et je la quitte

dans le désespoir...

Tout ceci je l'endure

innocemment;

mais les oracles

demeurent en honneur,

et les dieux sont saufs.

(Elle s'en va. Diégo la suit.)

BÉATRICE. DON CESAR.

LE CHOEUR.

DON CESAR (retenant Béatrice).

Reste, *ma sœur!*

Ne te sépare pas ainsi de moi!

Que la (ma) mère me maudisse,

que ce sang crie au ciel

accusant contre moi,

que tout le monde me condamne!

Mais toi, ne me maudis pas!

De toi je ne puis le supporter!

BÉATRICE (avec le visage détourné
montre-du-doigt le cadavre).

DON CESAR.

Ce n'est pas le (ton) bien-aimé

que je t'ai immolé!

C'est le (notre) frère

que j'ai tué à toi et à moi...

Le mort maintenant

Nicht näher an, als ich, der Lebende,
 Und ich bin mitleidenswürdiger, als er,
 Denn er schied rein hinweg, und ich bin schuldig.

Beatrice.

(bricht in heftige Thränen aus).

Den Cesar.

Weine um den Bruder, ich will mit dir weinen,
 Und — mehr noch — rächen will ich ihn! Doch nicht
 Um den Geliebten weine! Diesen Vorzug,
 Den du dem Todten gibst, ertrag' ich nicht.
 Den ein'gen Trost, den letzten, laß mich schöpfen
 Aus unserm Jammers bedentloser Tiefe,
 Daß er dir näher nicht gehöret, als ich —
 Denn unser furchtbar aufgelöstes Schicksal
 Macht unsre Rechte gleich, wie unser Unglück.
 In einen Fall verstrickt, drei liebende
 Geschwister, gehen wir vereinigt unter
 Und theilen gleich der Thränen traurig Recht.
 Doch wenn ich denken muß, daß deine Trauer
 Mehr dem Geliebten als dem Bruder gilt,

C'est pas plus proche que moi qui survis, et je suis plus digne de
 pitié que lui, car il est mort pur, et je suis coupable.

BEATRICE (fond en larmes).

NON CESAR. Pleure sur ton frère, je veux pleurer avec toi, et...
 plus encore... je veux le venger! mais ne pleure pas sur ton
 amant! Je ne puis supporter cette préférence accordée au mort.
 Laisse-moi puiser cette unique, cette dernière consolation dans
 l'abîme sans fond de notre douleur, qu'il ne t'est pas plus proche
 que moi... Car l'affreux dénoûment de notre destin rend nos
 droits égaux, comme nos malheurs. Enlacés dans un même
 piège, joints par la naissance et par l'amour, nous succombons
 unis tous trois, et nous partageons ensemble le triste droit aux
 larmes. Mais quand il me faut croire que ton deuil est plus pour
 l'amant que pour le frère, alors la rage et l'envie se mêlent à

gehört dir an nicht näher,
als ich, der Lebende,
und ich bin mitleidenswürdiger,
als er,

denn er schied hinweg rein,
und ich bin schuldig.

Beatrice

(bricht aus in heftige Thränen).

Don César.

Weine um den Bruder,

ich will mit dir weinen,

und — mehr noch —

ich will ihn rächen!

Doch weine nicht

um den Geliebten!

Diesen Vorzug,

den du gibst dem Todten,

ertrage ich nicht.

Läß mich schöpfen

aus bodenloser Tiefe

unser Jammers,

den einzigen,

den leuten Treu,

daß er dir gehört nicht näher,

als ich —

Denn unser Schicksal

furchtbar aufgelöstes

macht unsre Rechte gleich,

wie unser Unglück.

Verstrickt in einen Fall,

drei Geschwister,

Lebende

wir gehen unter vereinigt

und theilen gleich

das traurige Recht der Thränen.

Doch wenn ich muß denken,

daß deine Trauer gilt mehr

dem Geliebten

als dem Bruder,

ne l'appartient pas de-plus-près,
que moi, le (qui suis) vivant,
et moi, je suis plus-digne-de-
que lui, [pitié,

car lui, il est-mort pur,

et moi, je suis coupable.

BÉATRICE

(fond en larmes brûlantes).

DON CÉSAR.

Pleure le (ton) frère,

je veux pleurer avec toi,

et... plus encore...

je veux le venger!

Mais ne pleure pas

le (ton) bien-aimé!

Cette préférence,

que tu accordes au mort,

je ne la supporterais pas.

Laisse-moi puiser

de l'abîme sans-fond

de notre misère,

la (cette) seule,

la(cette) dernière consolation,

que lui ne l'appartient pas de-

que moi... [plus-près,

Car notre destin

si affreusement dénoué

fait (rend) nos droits égaux,

comme notre malheur.

Enlacés dans un même piège,

nous trois frères-et-sœurs

qui-s'aiment

nous périssons unis *entre nous*

et nous partageons également

le triste droit des (aux) larmes.

Mais si je dois penser,

que ton deuil vaut (est) plus

à (pour) le bien-aimé

qu'au (que pour le) frère

Dann mischt sich Wuth und Neid in meinen Schmerz,
 Und mich verläßt der Wehmuth letzter Trost.
 Nicht freudig, wie ich gerne will, kann ich
 Das letzte Opfer seinen Manen bringen;
 Doch sanft nachsenden will ich ihm die Seele,
 Weiß ich nur, daß du meinen Staub mit deinem
 In einem Aschenkrüge sammeln wirst.

(Den Arm um sie schlingend, mit einer leidenschaftlich zärtlichen
 Festigkeit.)

Dich liebt' ich, wie ich nichts zuvor geliebt,
 Da du noch eine Fremde für mich warst.
 Weil ich dich liebte über alle Grenzen,
 Trag' ich den schweren Fluch des Brudermords,
 Liebe zu dir war meine ganze Schuld.
 — Jetzt bist du meine Schwester, und dein Mitleid
 Fordr' ich von dir als einen heil'gen Zoll.

(Er sieht sie mit forschenden Blicken und schmerzlicher Erwartung an,
 dann wendet er sich mit Festigkeit von ihr.)

Nein, nein, nicht sehen kann ich diese Thränen —

mon affliction, et la dernière consolation de ma douleur m'aban-
 donne. Je ne puis immoler avec joie, comme je le voudrais, la
 dernière victime à ses mânes: mais je veux envoyer doucement
 mon âme le rejoindre, pourvu que je sache que tu réuniras ma
 cendre à la sienne dans une même urne cinéraire. (Il l'enlace d'un
 de ses bras avec l'ardeur d'une tendresse passionnée.) Je t'aimais,
 comme jusque-là je n'avais rien aimé, quand tu étais encore
 une étrangère pour moi. C'est parce que je t'aimais au delà de
 toutes les bornes, que je porte la lourde malédiction du fratricide.
 Mon amour pour toi a été mon seul crime... Maintenant, tu es
 ma sœur, et je réclame de toi ta compassion, comme un tribut
 sacré. (Il la regarde d'un oeil scrutateur et avec une douloureuse attente,
 puis il se détourne vivement d'elle.) Non, non, je ne puis voir ces

dann Ruth und Reiz
müht sich in meinen Schmerz,
und letzter Trost
der Begehrtheit
verläßt mich.

Ich kann nicht,
wie ich will gerne,
bringen freudig seinen Namen
das letzte Opfer;
doch ich will ihm senden sanft
die Seele nach,
weiß ich nur,
daß in einem Aischenkrug
du sammelst wirst meinen Staub
mit seinem.

(Schlingend den Arm um sie,
mit einer Heftigkeit
leidenschaftlich zärtlich.)

Ich liebte dich,
wie zuvor
ich nichts geliebt
da du noch warst
eine Fremde für mich.
Weil ich dich liebte
über alle Grenzen,
ich trage den schweren Fluch
des Brudermordes,
Liebe zu dir
war meine ganze Schuld.

- Jetzt bist du meine Schwester,
und ich fordere von dir
dein Mitleid
als einen heiligen Hohn.

(Er sieht sie an
mit forschenden Blicken
und schmerzlicher Erwartung,
dann wendet er sich von ihr
mit Heftigkeit.)

Nein, nein,
ich kann nicht sehen diese Thränen —

alors rage et jalousie
se mêlent dans (à) ma douleur
et la dernière consolation
de ma profonde-douleur
m'abandonne.

Je ne puis pas,
comme je le veux volontiers,
offrir avec-joie à ses mânes
la dernière victime; — seulement
mais je veux lui envoyer dou-
l' (mon) âme à-sa-suite
sais-je (si je sais) seulement,
que dans une (la même) urne
tu recueilleras ma cendre
avec la sienne.

(Passant le bras autour d'elle,
avec une ardeur
passionnée et tendre.)

Je t'aimais
comme jusque-là
je n'avais rien aimé,
quand tu étais encore
une étrangère pour moi.
Parce-que je t'aimais
au-delà-de toutes les bornes,
je porte la lourde malédiction
du fratricide,
mon amour pour toi
a-été toute ma culpabilité
... Maintenant tu es ma sœur,
et je réclame de toi
ta compassion.
comme un tribut sacré.

(Il la fixe
avec des regards scrutateurs
et dans une douloureuse attente,
puis il se détourne d'elle
avec vivacité.)

Non, non,
je ne puis voir ces larmes...

In dieses Todten Gegenwart verläßt
 Der Muth mich, und die Brust zerreißt der Zweifel —
 — Laß mich im Irrthum! Weine im Verborgnen!
 Sieh' nie mich wieder — niemals mehr — Nicht dich,
 Nicht deine Mutter will ich wieder sehen.
 Sie hat mich nie geliebt! Verrathen endlich
 Hat sich ihr Herz, der Schmerz hat es geöffnet.
 Sie nennt' ihn ihren bessern Sohn! — So hat sie
 Verstellung ausgeübt ihr ganzes Leben!
 — Und du bist falsch, wie sie! Zwing' dich nicht!
 Zeig' deinen Abscheu! Mein verhaßtes Antlitz
 Sollst du nicht wieder sehn! Geh' hin auf ewig!
 (Er geht ab. Sie steht unschlüssig, im Kampf widersprechender Gefühle,
 dann reißt sie sich los und geht).

(Chor. (Gaetan.)

.....
 Wohl dem! Selig muß ich ihn preisen,
 Der in der Stille der ländlichen Aue,
 Fern von des Lebens verworrenen Kreisen,
 Kindlich liegt an der Brust der Natur.
 Denn das Herz wird mir schwer in der Fürsten Palästen,

larmes... En présence de ce mort, le courage m'abandonne et le doute me déchire le sein... Laisse-moi mon erreur! Pleure en secret! Ne me revois jamais... plus jamais... Je ne veux pas te revoir, ni revoir ta mère. Elle ne m'a jamais aimé! A la fin son cœur s'est trahi, la douleur l'a ouvert: elle l'a nommé, lui, son fils le meilleur. Ainsi, toute sa vie, elle a pratiqué la dissimulation!... Et tu es fausse comme elle! Ne te contrains pas! Montre ton horreur! Tu ne reverras plus mon visage odieux! Va-t'en à jamais! (Il sort. Elle demeure d'abord indécise, combattue par des sentiments contraires, puis elle s'arrache à ce lieu et s'en va.)

LE CHOEUR. (GAËTAN.).

.....
 Heureux, oui, il faut que je le proclame
 bienheureux, celui qui, dans le calme d'un rustique séjour, loin
 du tourbillon confus de la vie, repose, comme un enfant, sur le
 sein de la nature! Car mon cœur se sent oppressé dans les palais

In Gegenwart dieses Töbten
der Muth verläßt mich,
und der Zweifel zerreißt die Brust —
— Laß mich im Irthum!

Beine im Verborgnen!

Siehe nie mich wieder —
niemals mehr —

Ich will wiedersehen nicht dich,
nicht deine Mutter.

Sie hat mich nie geliebt!

Ihr Herz hat sich endlich verrathen,
der Schmerz hat es geöffnet.

Sie nannte ihn
ihren bessern Sohn! —

So ihr ganzes Leben
sie hat ausgeübt Verstellung!

— Und du bist falsch, wie sie!

Zwing' dich nicht!

Zeige keinen Abscheu!

Tu sollst nicht wieder sehen
mein verhaßtes Antlitz!

Gehe hin auf ewig!

(Er geht ab.)

Sie steht unschlüssig,
im Kampf widersprechender Gefühle,
dann reißt sie sich los
und geht.)

(Hor. (Gaetan.)

.....
Wohl dem!

Ich muß ihn preisen festig,
der in der Stille
der ländlichen Flur,
fern von verworrenen Kreisen
des Lebens,
liegt lindlich
an der Brust der Natur.

Denn das Herz
wird mir schwer
in Palästen der Fürsten,

En présence de ce mort
le courage m'abandonne,
et le doute me déchire le cœur...

... Laisse-moi dans l'erreur!

Pleure en secret!

Ne me revois jamais...

jamais plus...

Je ne veux revoir ni toi,
ni ta mère,

Elle ne m'a jamais aimé!

Son cœur s'est enfin trahi,
la douleur l'a ouvert.

Elle l'a-nommé
son fils le meilleur!...

Ainsi toute sa vie
elle a pratiqué la dissimulation!

... Et tu es fausse, comme elle!

Ne te contrains pas!

Montre ton aversion!

Tu ne dois plus revoir
mon visage abhorré!

Va-t-en à jamais!

(Il part.)

Elle demeure irrésolue,
en proie à des sentiments contraires,
puis elle s'arrache à ce lieu
et s'en-va.)

Le CŒUR. (Gaetan.)

.....
Heureux celui!

Je dois l'estimer bienheureux,
celui qui dans le silence
de la rustique campagne,
loin des tourbillons confus
de la vie,

repose en-(comme un) enfant
au (sur le) sein de la nature.

Car le (mon) cœur
me devient lourd (oppressé)
dans les palais des princes,

Wenn ich herab vom Gipfel des Glücks
Stürzen sehe die Höchsten, die Besten
In der Schnelle des Augenblicks !

Und auch er hat sich wohl gebettet,
Der aus der stürmischen Lebenswelle,
Zeitig gewarnt, sich heraus gerettet
In des Klosters friedliche Kelle,
Der die stachelnde Sucht der Ehren
Von sich warf und die eitle Lust
Und die Wünsche, die ewig begehren,
Eingeschläfert in ruhiger Brust.
Ihn ergreift in dem Lebensgewühle
Nicht der Leidenschaft wilde Gewalt,
Nimmer in seinem stillen Asyle
Sieht er der Menschheit traur'ge Gestalt.
Nur in bestimmter Höhe ziehet
Das Verbrechen hin und das Ungemach,
Wie die Pest die erhabnen Orte fliehet,
Dem Qualm der Städte wälzt es sich nach.

(Berengar, Bohemund und Manfred.)

Auf den Bergen ist Freiheit! Der Hauch der Grüste

des princes, quand je vois les plus grands, les meilleurs, précipités du faite de la prospérité, en un rapide instant !

Et celui-là encore s'est fait un doux repos qui, des vagues orageuses de la vie, averti à temps, s'est sauvé dans la pacifique cellule du cloître ; qui a rejeté loin de lui la stimulante ambition, et qui a endormi dans son sein paisible la vaine convoitise et les désirs qui toujours exigent. Le fougueux pouvoir de la passion ne vient point le saisir dans le tumulte de la vie ; jamais, dans son calme asile, il ne voit la triste figure de l'humanité ! Le crime et les maux d'ici-bas n'atteignent qu'à une hauteur limitée ; de même que la peste fuit les lieux élevés, ils vont mêler leur infection aux vapeurs des cités.

(BERENGAR, BOHEMOND ET MANFRED.) *Sur les montagnes est la liberté ! Le souffle des cryptes funèbres ne monte pas dans la*

wenn ich sehe herabstürzen
die Höchsten, die Besten
vom Gipfel des Glücks
in der Schnelle des Augenblicks!

Und auch er
hat sich wohl gebettet,
der, zeitig gewarnt,
sich herausgerettet
aus der stürmischen Lebenswelle
in friedliche Zelle
des Klosters,
der war von sich
die stachelnde Zucht,
der Ehren
und in ruhiger Brust
einge schlüfert die eitle Lust
und die Wünsche,
die begehren
ewig.

In dem Lebensgewühle
wilde Gewalt
der Leidenschaft
ergreift ihn nicht,
er sieht nimmer traurige Gestalt
der Menschheit
in seinem stillen Hyle.

Das Verbrechen und das Ungemach
ziehet hin nur
in bestimmter Höhe,
wie die Pest
fliehet die erhabnen Orte
es wälzt sich nach
dem Qualm
der Städte.

(Berengar, Bohemund
und Manfred.)

Auf den Bergen
ist Freiheit!

Der Hauch der Gräfte

quand je vois précipiter
les plus-élevés, les meilleurs
du faite de la prospérité
dans la rapidité de l'instant!

Et celui-là encore
s'est bien ménagé-du-repos,
qui, averti à-temps,
s'est sauvé-en-sortant
des impétueux flots-de-la-vie
dans la calme cellule
du cloître,
qui a-rejeté loin de lui
la stimulante ambition
des honneurs
et qui dans un sein paisible
a assoupi le vain plaisir
et les désirs
qui demandent
éternellement.

Dans le tourbillon-de-la-vie
le fougueux pouvoir
de la passion
ne le saisit point,
il ne voit plus la triste figure
de l'humanité
dans sa tranquille retraite.

Le crime et l'adversité
passent seulement (minée,
dans (à) une hauteur déter-
de-même-que la peste
fuit les lieux élevés
ils se roulent-après (suivent)
les nuées-d'infectes-émanations
des villes.

(Béranger, Bohémond
et Manfred.)

Sur les montagnes
est la liberté!

L'exhalaison des tombes

Steigt nicht hinauf in die reinen Lüfte;
Die Welt ist vollkommen überall,
Wo der Mensch nicht hinkommt mit seiner Qual.

(Der ganze Chor wiederholt.)

Auf den Bergen u. s. w.

Don Cesar. Der Chor.

Don Cesar (gefaßt).

Das Recht des Herrschers üb' ich aus zum letztenmal,
Dem Grab zu übergeben diesen theuren Leib,
Denn dieses ist der Todten letzte Herrlichkeit.
Vernehm denn meines Willens ernstlichen Beschluß,
Und wie ich's euch gebiete, also übt es aus
Genau — Euch ist in frischem Angedenken noch
Das ernste Amt, denn nicht von langen Zeiten ist's,
Daß ihr zur Gruft begleitet eures Fürsten Leib.
Die Todtentlage ist in diesen Mauern kaum
Verfaßt, und eine Leiche drängt die andre fort
Ins Grab, daß eine Fackel an der andern sich
Anzündet, auf der Treppe Stufen sich der Zug
Der Klagemänner fast begegnen mag.
So ordnet denn ein feierlich Begräbnißfest

région de l'air pur. Le monde est parfait partout où l'homme ne
parvient point avec ses peines.

(TOIT LE CHOEUR REPREND.) Sur les montagnes, etc.

DON CÉSAR, LE CHOEUR.

DON CÉSAR (plus maître de lui). J'exerce une dernière fois le droit
de souverain, pour confier au tombeau ces restes précieux, car
c'est là pour les morts le dernier hommage. Écoutez donc ma
résolution, mes tristes volontés, et ce que je vous ordonne, exé-
cutez-le fidèlement... Vous avez encore un récent souvenir de ce
douloureux devoir, car il ne s'est pas écoulé un long temps depuis
que vous avez accompagné au sépulcre le corps de votre prince.
À peine le chant de mort a-t-il cessé de retentir dans ces murs,
qu'un cadavre pousse l'autre dans la tombe : la torche des funé-
railles nouvelles peut s'allumer à celle des premières, et les deux
cortèges lugubres peuvent se rencontrer presque sur les marches
du caveau. Ordonnez donc la solennité de la sépulture dans l'é-
glise de ce château, qui renferme la cendre de mon père : qu'on la

steigt nicht hinauf
in die reinen Lüfte;
die Welt ist vollkommen überall,
wo der Mensch nicht hinkommt
mit seiner Qual.

(Der ganze Chor wiederholt.)

Auf den Bergen, u. s. w.

Don Cesar. Der Chor.

Don Cesar (gefäßt).

Ich übe aus zum letztenmal
das Recht des Herrschers,
zu übergeben dem Grab
diesen theuren Leib,
denn dieses ist die letzte Herrlichkeit
der Todten.

Beruehmt denn
ernütliden Beschluß
meines Willens,
und wie ich es euch gebiete,
also übt es aus genau —

Das ernste Amt
ist euch noch
in frischem Angedenken,
denn es ist nicht von langen Zeiten,
daß ihr begleitet
zur Gruft
eures kühnen Leib.

Nam die Todtenklage
ist verhallt in diesen Mauern,
und eine Leiche drängt fort die andre
ins Grab,

daß eine Fackel
mag sich anzünden an der andern,
der Zug der Mlagemänner
sich fast begegnen
auf Stufen der Treppe.

So ertönt denn an geräuschlos
bei verschlossenen Pforten
ein feierlich Begräbnißfest

ne monte pas
dans les airs purs;
le monde est parfait partout,
où l'homme ne parvient point
avec ses tourments.

(Tout le chœur répète.)

Sur les montagnes, etc.

DON CÉSAR. LE CHOEUR.

DON CÉSAR (plus résolument).

J'exerce pour la dernière-fois
le droit de souverain,
pour transmettre à la tombe
ce corps précieux,
car c'est le dernier hommage
des (pour les) morts.

Écoutez donc
la ferme résolution
de ma volonté,
et comme je vous l'ordonne,
ainsi exécutez-le fidèlement...

Le (ce) pénible devoir
vous est encore
en fraîche mémoire,
car il n'y a pas longtemps,
que vous avez accompagné
au tombeau

le corps de votre prince.
A-peine le chant-funèbre
s'est perdu dans ces murs,
et un cadavre pousse l'autre
dans le sépulcre,

de-sorte-qu'un flambeau
puisse s'allumer à l'autre,
et que les cortèges des pleureurs
puissent presque se rencontrer
sur les degrés de l'escalier.

Ainsi ordonnez donc sans-bruit
à portes fermées
des obsèques solennelles

In dieses Schlosses Kirche, die des Vaters Staub
Bewahrt, geräuschlos bei verschloss'nen Pforten an,
Und alles werde, wie es damals war, vollbracht.

(Chor. (Bohemund.)

Mit schnellen Händen soll dies Werk bereitet sein,
O Herr — denn aufgerichtet steht der Katafall,
Ein Denkmal jener ernsten Festlichkeit, noch da,
Und an den Bau des Todes rühete keine Hand.

Den Cesar.

Das war kein glücklich Zeichen, daß des Grabes Mund
Geöffnet blieb im Hause der Lebendigen.
Wie kam's, daß man das unglückselige Gerüst
Nicht nach vollbrachtem Dienste alsobald zerbrach?

(Chor. (Bohemund.)

Die Noth der Zeiten und der jammervolle Zwist
Der gleich nachher, Messina feindlich theilend, sich
Entflammt, zog unsre Augen von den Todten ab,
Und öde blieb, verschlossen dieses Heiligthum.

Den Cesar.

Ans Werk denn eilet ungesäumt! Noch diese Nacht
Vollende sich das mitternächtliche Geschäft!

célèbre sans bruit, les portes fermées, et que tout s'accomplisse comme alors.

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) Les apprêts de la cérémonie se feront d'une main rapide, seigneur... car le catafalque, monument de cette triste pompe, est encore tout dressé, et nulle main n'a touché à l'édifice de la mort.

DON CÉSAR. Ce n'était pas un heureux signe que l'entrée du tombeau demeurât ouverte dans la maison des vivants. D'où vient qu'on n'a pas détruit sans retard, le triste office terminé, ce sinistre échafaudage?

LE CHŒUR. (BOHÉMOND.) La nécessité des temps et la discorde qui, aussitôt après, éclata, divisant Messine en deux factions ennemies, a détourné nos yeux des morts, et ce sanctuaire est demeuré désert et fermé.

DON CÉSAR. A l'œuvre donc, et sans délai! Que cette nuit même cette tâche de minuit s'accomplisse! Que le soleil prochain

in Kirche dieses Schlosses,
die bewahrt Staub
des Vaters,
und alles werde vollbracht,
wie es war damals.

Chor. (Bohemund.)

Dies Werk
soll sein bereitet
mit schnellen Händen,
o Herr
denn der Katafalk,
ein Denkmal
jener ernsten Heiligkeit,
steht noch da aufgerichtet,
und keine Hand
rührte an den Bau des Todes.

Don Cesar.

Das war kein glücklich Zeichen,
daß des Grabes Mund
blieb geöffnet
im Hause der Lebendigen.

Wie kam es, [Dienste
daß alsobald nach vollbrachtem
man nicht zerbrach
das unglückselige Gerüst?

Chor. (Bohemund.)

Die Noth der Zeiten
und der jammervolle Zwist,
der, theilend Messina
feindlich,

sich entflammt gleich nachher,
zog ab unsre Augen von den Lebten,
und dieses Heiligthum blieb
öde, verschlossen.

Don Cesar.

Eilet denn ans Werk
ungefäumt!

Diese Nacht noch vollende sich
das mittlernächtliche Geschäft!

dans l'église de ce château,
qui renferme la cendre
du (de mon) père,
et que tout se-fasse,
comme ce fut alors.

Le CHŒUR. (Bohémond.)

Cette œuvre
doit être (sera) exécutée
avec des mains promptes,
ô seigneur...
car le catafalque,
un monument
de cette triste pompe,
est là encore tout dressé,
et nulle main
n'a-touché à l'édifice de la mort.
DON CÉSAR.

Ce n'était pas-un heureux signe,
que l'entrée du tombeau
restât ouverte
dans la maison des vivants.

Comment venait-il (d'où vient)
qu'aussitôt après le service achevé
on ne détruisait
le sinistre échafaudage?

Le CHŒUR. (Bohémond.)

Le malheur des temps
et la déplorable discorde,
qui, divisant Messine
en-deux-camps-ennemis,
s'est allumée aussitôt après,
détourna nos yeux des morts,
et ce sanctuaire est-demeuré
désert et fermé.

DON CÉSAR.

Donc hâtez-vous à l'œuvre
sans-délai!

Que cette nuit même s'achève
le (ce) travail-de-minuit!

Die nächste Sonne finde von Verbrechen rein
 Das Haus und leuchte einem fröhlichem Geschlecht.
 (Der zweite Chor entfernt sich mit Don Manuels Leichnam.)

(Erster Chor. (Gaetan.)

Soll ich der Mönche fromme Brüderschaft hieher
 Berufen, daß sie nach der Kirche altem Brauch
 Das Seelenamt verwalte und mit heil'gem Lied
 Zur ew'gen Ruh' einsegnen den Begrabenen?

Don Cesar.

Ihr frommes Lied mag fort und fort an unserm Grab
 Auf ew'ge Zeiten schallen bei der Kerze Schein;
 Doch heute nicht bedarf es ihres reinen Amts,
 Der blut'ge Mord verschleudt das Heilige.

(Chor. (Gaetan.)

Beschließe nichts gewaltsam Blutiges, o Herr,
 Wider dich selber wüthend mit Verzweiflungsthat;
 Denn auf der Welt lebt Niemand, der dich strafen kann
 Und fromme Büßung kauft den Zorn des Himmels ab.

Don Cesar.

Nicht auf der Welt lebt, wer mich richtend strafen kann,

trouve cette maison purgée de crimes, et qu'il éclaire une race
 plus heureuse ! (Le second chœur s'éloigne, emportant le corps de don
 Manuel.)

LE PREMIER CHŒUR. (GAETAN.) Dois-je mander ici la pieuse
 confrérie des moines, pour qu'elle célèbre l'office des trépassés,
 selon l'antique usage de l'Eglise, et que, par ses chants sacrés,
 elle consacre le mort au repos éternel?

DON CÉSAR. Que d'âge en âge, j'y consens, leurs pieux can-
 tiques retentissent sur notre tombe, à la lueur des cierges,
 jusqu'à la fin des siècles ; mais, aujourd'hui, il n'est pas besoin
 de leur ministère pur : le meurtre sanglant repousse les saints
 rites.

LE CHŒUR. (GAETAN.) Ne résous pas, seigneur, de sanglante
 violence, exerçant contre toi-même la rage du désespoir : car
 personne ne vit ici-bas qui puisse te punir, et une pieuse expia-
 tion rachète la colère du ciel.

DON CÉSAR. Personne ne vit ici-bas qui puisse, me jugeant, me
 punir. Il faut donc que j'accomplisse moi-même envers moi cette

Die nächste Sonne
finde das Haus
rein von Verbrechen und leuchte
einem fröhlichem Geschlecht.

(Der zweite Chor entfernt sich
mit Reichenam Don Manuels.)

Erster Chor. (Gajetan.)

Soll ich berufen hieher
fremme Bruderschaft der Mönche,
daß sie verwalte
das Seelenamt
nach altem Brauch der Kirche
und einseque den Begrabenen
zur ewigen Ruhe
mit heiligem Lied?

Don Cesar.

Ihr frommes Lied
mag fort und fort
schallen an unserm Grab
auf ewige Zeiten
bei Schein der Kerze;
doch es bedarf heute nicht
ihres reinen Amtes,
der blutige Mord
verschandelt das Heilige.

Chor. (Gajetan.)

Beischliche nichts, o Herr,
gewaltjam Blutiges,
wüthend wider dich selber
mit Verzeihungsthat;
denn auf der Welt
lebt Niemand,
der kann dich strafen,
und fromme Büßung
kauft ab den Zorn des Himmels.

Don Cesar.

Auf der Welt
lebt nicht, wer richtend
kann mich strafen,

Que le soleil de-demain
trouve la (cette) maison
purgée de crimes et qu'il éclaire
une race plus heureuse.

(Le second chœur s'éloigne
avec le cadavre de don Manuel.)

PREMIER CHŒUR. (Gaëtan.)

Dois-je mander ici
la pieuse confrérie des moines
afin-qu'elle célèbre
l'office-de-morts
selon l'antique usage de l'Eglise
et qu'elle bénisse l'enseveli
pour le repos éternel
avec un (par ses) chants sacrés?

DON CÉSAR.

Leur pieux cantique
peut continuer
à retentir sur notre tombe
sur (en) des temps éternels
à la lueur du (des) cierges;
mais il n'est pas besoin aujour-
de leur ministère pur, [d'hui
le meurtre sanglant
repousse le rite saint.

Le chœur. (Gaëtan.)

Ne résous rien, ô seigneur,
de violent et de sanglant,
exhalant-ta-rage contre toi-même
avec (dans un) acte-de-déses-
car sur le (en ce) monde [poir:
personne-ne vit
qui puisse te punir,
et une pieuse expiation
rachète le courroux du ciel.

DON CÉSAR.

Sur le (en ce) monde
personne ne vit qui me jugeant
puisse me punir,

Drum muß ich selber an mir selber es vollziehn.
 Puffert'ge Sühne, weiß ich, nimmt der Himmel an ;
 Doch nur mit Blute büßt sich ab der blut'ge Mord.

Chor. (Gaetan.)

Des Jammers Kluthen, die auf dieses Haus gestürmt,
 ziemt dir zu brechen, nicht zu häufen Leid auf Leid.

Don Cesar.

Den alten Fluch des Hauses löst' ich sterbend auf,
 Der freie Tod nur bricht die Kette des Geschicks.

Chor. (Gaetan.)

Zum Herrn bist du dich schuldig dem verwaisten Land,
 Weil du des andern Herrscherhauptes uns beraubt.

Don Cesar.

Zuerst den Todesgöttern zahl' ich meine Schuld,
 Ein andrer Gott mag sorgen für die Lebenden.

Chor. (Gaetan.)

So weit die Sonne leuchtet, ist die Hoffnung auch,
 Nur von dem Tod gewinnt sich nichts! Bedenk' es wohl!

Don Cesar.

Du selbst bedenke schweigend deine Dienerpflicht!
 Mich laß dem Geist gehorchen, der mich furchtbar treibt,

justice. Le ciel agréé, je le sais, l'expiation pénitente ; mais le meurtre sanglant ne s'expie que par le sang.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Il te convient de rompre le torrent d'infortune qui s'est déchainé contre cette maison ; et non d'accumuler douleur sur douleur.

DON CÉSAR. Je détruis en mourant l'antique malédiction de cette maison ; la mort libre rompt seule la chaîne du destin.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Tu le dois comme chef à ce peuple orphelin, puisque tu nous as privés de notre autre prince.

DON CÉSAR. Je paye d'abord ma dette aux dieux de la mort ; qu'un autre dieu prenne soin des vivants.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) Aussi loin que luit le soleil s'étend l'espérance. Sur la mort seule rien ne se peut gagner. Songes-y bien !

DON CÉSAR. Songe toi-même à remplir en silence ton devoir de serviteur ! Laisse-moi obéir à l'esprit qui me pousse d'une

drum muß ich selber
 es vollziehen an mir selber.
 Ich weiß, der Himmel nimmt an
 kühnere Sühne;
 doch der blutige Mord
 büßt sich ab nur mit Blute.
 Chor. (Gajetan.)
 Dir ziemt
 zu brechen Gluthen des Jammers,
 die gestürmt
 auf dieses Haus.
 nicht zu häufen Leid auf Leid.
 Don Cesar.
 Ich lese auf sterbend
 den alten Fluch
 des Hauses,
 der freie Tod nur
 bricht die Kette des Geschicks.
 Chor. (Gajetan.)
 Du bist dich schuldig zum Herrn
 dem verwaisten Land,
 weil du uns beraubt
 des andern Herrscherhauptes.
 Don Cesar.
 Ich zahle zuerst meine Schuld
 den Todesgöttern,
 ein andrer Gott mag sorgen
 für die Lebenden.
 Chor. (Gajetan.)
 So weit die Sonne leuchtet,
 ist auch die Hoffnung,
 nur von dem Tod
 nichts sich gewinnt!
 Bedenke es wohl!
 Don Cesar.
 Bedenke du selbst schweigend
 deine Dienerpflcht!
 Laß mich gehorchen dem Geist,
 der mich treibt fürchtbar,

c'est-pourquoi je dois moi-même
 l'exécuter à (sur) moi-même.
 Je le sais, le ciel accepte
 une expiation de-pénitence ;
 mais le meurtre sanglant
 s'expie seulement avec le sang.
 Le CHŒUR. (Gaétan.)
 Il te convient
 de rompre les flots d'infortune,
 qui se sont déchainés
 sur cette maison, fleur.
 non d'entasser douleur sur dou-
 DON CÉSAR.
 Je brise en mourant
 l'antique malédiction
 de la (cette) maison,
 la mort volontaire seulement
 rompt la chaîne du destin.
 Le CHŒUR. (Gaétan.)
 Tu te dois comme souverain
 au (à ce) pays orphelin,
 puisque tu nous as privés
 de l'autre chef.
 DON CÉSAR.
 Je paye d'abord ma dette
 aux dieux-de-la-mort,
 qu'un autre dieu ait-soin
 pour les (des) vivants.
 Le CHŒUR. (Gaétan.)
 Aussi loin que le soleil éclaire,
 aussi loin est l'espoir,
 seulement de la mort
 rien ne se gagne !
 Réfléchis bien à cela !
 DON CÉSAR.
 Songe toi-même en-silence
 à ton devoir-de-serviteur !
 Laisse-moi obéir à l'esprit,
 qui me pousse terriblement,

Denn in das Innre kann kein Glücklicher mir schaun.
 Und ehst du fürchtend auch den Herrscher nicht in mir,
 Den Verbrecher fürchte, den der Glücke schwerster drückt!
 Das Haupt verehere des Unglücklichen,
 Das auch den Göttern heilig ist — Wer das erfuhr,
 Was ich erleide und im Busen fühle,
 Gibt keinem Ardischen mehr Rechenschaft.

Donna Isabella. Don Cesar. Der Chor.

Isabella

(Kommt mit zögernden Schritten und wirft unschlüssige Blicke auf Don Cesar.
 Endlich tritt sie ihm näher und spricht mit gefahlem Ton).

Dich sollten meine Augen nicht mehr schauen,
 So hatt' ich mir's in meinem Schmerz gelobt;
 Doch in der Luft verwehen die Entschlüsse,
 Die eine Mutter, unnatürlich wüthend,
 Wider des Herzens Stimme sagt — Mein Zehn!
 Mich treibt ein unglückseliges Gerücht
 Aus meines Schmerzens irden Wohnungen

impulsion terrible, car nul heureux ne peut voir au dedans de moi-même. Et, si tu ne respectes pas en moi, avec crainte, ton maître, crains le coupable, sur qui pèse la plus lourde des malédictions; respecte la tête du malheureux, qui est sacrée même pour les dieux... Celui qui a éprouvé ce que je souffre et sens dans mon sein ne rend plus de compte à personne sur la terre.

DONNA ISABELLA, DON CESAR, LE CHOEUR.

ISABELLA (vient à pas lents et jette sur don Cesar des regards irrésolus. Enfin elle s'approche de lui et parle d'un ton assuré). Mes yeux ne devaient plus te voir: je me l'étais promis dans ma douleur; mais le vent emporte les résolutions que, dans une fureur contre nature, une mère a pu prendre contre la voix de son cœur... Mon fils! un bruit sinistre m'a tirée du séjour solitaire de ma

denn kein Glücklicher
kann mir schauen
in das Innre.
Und ehst du nicht in mir
auch fürchtend
den Herrscher,
fürchte den Verbrecher,
den drückt
der Klüße schwerster!
Berehre das Haupt
des Unglücklichen,
das ist heilig auch
den Göttern —
Wer erlährt
das, was ich erleide
und fühle im Busen,
gibt Rechenschaft mehr
seinem Jüdischen.

Donna Isabella. Don Cesar.

Der Chor.

Isabella
(kommt mit ägernden Schritten
und wirft auf Don Cesar
unschlüssige Blicke.
Endlich tritt sie ihm näher
und spricht mit gefasstem Ton).
Meine Augen sollten nicht mehr
dich schauen,
in meinem Schmerz
hatte ich mir es so gelebt;
doch in der Lust verwehen
die Entschlüsse,
die eine Mutter,
wüthend unnatürlich,
faßt wider Stimme des Herzens —
Mein Sohn!
Ein unglückseliges Gerücht
treibt mich hervor
aus öden Wohnungen
meines Schmerzens —

car nul heureux
ne peut me regarder
dans l'intérieur.
Et n'honores-tu pas en moi
non-plus avec-crainte
le (ton) souverain,
crains le criminel,
sur qui pèse
la plus lourde des malédictions!
Respecte la tête
du malheureux,
qui est sacrée même
aux dieux...
Celui-qui a-éprouvé
ce que je souffre
et sens dans le sein,
ne rend plus compte
à aucun être terrestre.

DONNA ISABELLA. DON CÉSAR.

LE CHŒUR.

ISABELLA
(vient avec (à) pas lents
et jette sur don César
des regards irrésolus.
Enfin elle s'approche à (de) lui
et parle d'un ton calme).
Mes yeux ne devaient plus
te regarder,
dans ma douleur
je me l'étais ainsi promis;
toutefois s'évanouissent dans l'air
les résolutions
qu'une mère,
furieuse contre-nature,
prend contre la voix du cœur...
Mon fils!
Un bruit sinistre
me fait-sortir
des habitations solitaires
de ma douleur...

Hervor — Soll ich ihm glauben? Ist es wahr,
Daß mir ein Tag zwei Söhne rauben soll?

(Hor. (Gaetan.)

Entschlossen siehst du ihn, festen Muths,
Hinabzugehen mit freiem Schritte
Zu des Todes traurigen Thoren.
Erprobe du jetzt die Kraft des Bluts,
Die Gewalt der rührenden Mutterbitte!
Meine Worte hab' ich umsonst verloren.

Isabella.

Ich rufe die Verwünschungen zurück,
Die ich im blinden Wahnsinn der Verzweiflung
Auf dein geliebtes Haupt herunter rief.
Eine Mutter kann des eignen Busens Kind,
Das sie mit Schmerz geboren, nicht verfluchen.
Nicht hört der Himmel solche sündige
Gebete; schwer von Thränen, fallen sie
Zurück von seinem leuchtenden Gewölbe.
— Lebe! mein Sohn! Ich will den Mörder lieber sehn
Des einen Kindes, als um beide weinen.

Don Cesar.

Nicht wohl bedenkst du, Mutter, was du wünschest
Dir selbst und mir — mein Platz kann nicht mehr sein

douleur... Dois-je y croire? Est-il vrai qu'un même jour doive
me ravir mes deux fils?

LE CHOEUR. (GAETAN.) Tu le vois résolu, d'un cœur assuré, à
descendre librement aux tristes portes de la mort. Éprouve
maintenant la force du sang, la puissance des prières touchantes
d'une mère! J'ai perdu sans fruit mes paroles.

ISABELLA. Je révoque les imprécations dont j'ai accablé, dans
l'aveugle délire du désespoir, ta tête chérie. Une mère ne peut
maudire l'enfant de son propre sein, qu'elle a enfanté avec dou-
leur. Le ciel n'entend pas ces vœux coupables; appesantis par
les larmes, ils retombent de la voûte étoilée... Vis, mon fils!
J'aime mieux voir le meurtrier d'un de mes enfants, que de
pleurer sur tous les deux.

DON CESAR. Tu ne réfléchis pas bien, ma mère, à ce que tu
désires pour toi-même et pour moi... Ma place ne peut plus être

Soll ich ihm glauben?
Ist es wahr
daß ein Tag
mir soll rauben zwei Söhne?
Ehor. (Gaétan.)
Du siehst ihn entschlossen,
festen Muths,
hinabzugehen mit freiem Schritt
zu traurigen Thoren des Todes.
Erprobe du jetzt
die Kraft des Mutes,
die Gewalt
der rührenden Mutterbitte!
Ich habe verloren
umsonst meine Worte.
Isabella.
Ich rufe zurück die Verwünschungen
die ich herunter rief
auf dein geliebtes Haupt
im blinden Wahnsinn
der Verzweiflung.
Eine Mutter kann nicht verfluchen
Kind des eignen Busens,
das sie geboren mit Schmerz.
Der Himmel hört nicht
solche sündige Gebete;
schwer von Thränen,
sie fallen zurück
von seinem leuchtenden Gewölbe.
— Lebe, mein Sohn!
Ich will lieber
sehen den Mörder
des einen Kindes,
als weinen um beide.
Don César.
Du bedenkst nicht wohl, Mutter,
was du wünschst
dir selbst und mir —
mein Platz kann nicht mehr sein

Dois-je y ajouter-foi?
Est-il vrai
qu'un-même jour
doit me ravir *mes deux fils*?
Le *CHOEUR*. (Gaétan.)
Tu le vois résolu,
d'un ferme courage,
pour descendre d'un pas dégagé
aux lugubres portes de la mort.
Toi, éprouve maintenant
la force du sang,
la puissance [quelle !
de la touchante prière-mater-
J'ai perdu (prodigué)
en-vain mes paroles.
ISABELLA.
Je révoque les imprécations
que je faisais (j'ai fait)-tomber
sur ta tête chérie
dans l'aveugle folie
du désespoir.
Une mère ne peut pas maudire
l'enfant du (de son) propre sein,
qu'elle a enfanté avec douleur.
Le ciel n'exauce point
de telles prières coupables;
appesanties de (par les) larmes
elles retombent
de sa voûte resplendissante.
... Vis, mon fils!
Je veux plus-volontiers
voir le meurtrier
d'un *de mes* enfants
que pleurer sur *tous les-deux*.
DON CÉSAR.
Tu ne réfléchis pas bien, *ma mère*,
à ce-que tu souhaites
à toi-même et à moi...
ma place ne peut plus être

Bei den Lebendigen — Ja, könntest du
Des Mörders gottverhassten Anblick auch
Ertragen, Mutter, ich ertrüge nicht
Den stummen Vorwurf deines ew'gen Grams.

Isabella.

Kein Vorwurf soll dich kränken, keine laute,
Noch stumme Klage in das Herz dir schneiden.
In milder Wehmuth wird der Schmerz sich lösen,
Gemeinsam trauernd, wollen wir das Unglück
Beweinen und bedecken das Verbrechen.

Don Cesar (faßt ihre Hand, mit sanfter Stimme).

Das wirst du, Mutter. Also wird's geschehn.
In milder Wehmuth wird dein Schmerz sich lösen
Dann, Mutter, wenn ein Todtenmal den Mörder
Zugleich mit dem Gemordeten umschließt,
Ein Stein sich wölbet über beider Staube,
Dann wird der Fluch entwaffnet sein — dann wirst
Du deine Söhne nicht mehr unterscheiden,
Die Thränen, die dein schönes Auge weint,
Sie werden einem wie dem andern gelten,
Ein mächtiger Vermittler ist der Tod.

parmi les vivants... Oui, quand tu pourrais supporter, ma mère,
l'aspect du meurtrier haï de Dieu, moi, je ne supporterais pas le
reproche muet de ton éternelle douleur.

ISABELLA. Nul reproche, crois-moi, ne te blessera ; nulle plainte
exprimée ni muette ne percera ton cœur. Ma douleur se fondra
en paisible tristesse. Par un deuil commun, nous déplorerons le
malheur et nous voilerons le crime.

DON CÉSAR (lui prend la main et dit d'une voix douce). Tu le feras,
ma mère. Il en sera ainsi. Ta douleur se fondra en paisible tris-
tesse... Quand un même monument enfermera ensemble le meur-
trier et la victime, qu'une même voûte s'arrondira sur leur double
dépouille, alors la malédiction sera désarmée... alors tu ne dis-
tingueras plus tes deux fils ; les larmes que verseront tes beaux
yeux couleront pour l'un comme pour l'autre. La mort est une

bei den Lebendigen -
 Ja, könntest du auch ertragen
 den gottverhassten Anblick
 des Mörders, Mutter,
 ich ertrüge nicht
 den stummen Vorwurf
 deines ewigen Grams.
 ISABELLA.
 Kein Vorwurf
 soll dich tranken,
 keine laute, noch stumme Klage
 dir schneiden in das Herz.
 Der Schmerz wird sich lösen
 in milder Wehmuth,
 trauernd gemeinsam
 wir wollen beweinen das Unglück
 und bedecken das Verbrechen.
 Den Cesar faßt ihre Hand
 mit sanfter Stimme
 Das wirst du, Mutter.
 Es wird geschehen alle.
 Dein Schmerz wird sich lösen
 in milder Wehmuth --
 Dann, Mutter,
 wenn ein Leichenmal
 umschließt zugleich
 den Mörder mit dem Gemordeten
 ein Stein
 sich wölbt
 über beider Staube,
 dann der Fluch
 wird entwaſſnet sein -- scheiden
 dann wirst du nicht mehr unter
 deine Söhne, die Thränen,
 die weint dein schönes Auge,
 sie werden gelten
 einem wie dem andern,
 der Tod
 ist ein mächtiger Vermittler.

parmi les vivants....
 Oui, si même tu pouvais supporter
 l'aspect haï-de-Dieu
 du meurtrier, ô ma mère,
 je ne supporterais pas
 le muet reproche
 de ton éternel chagrin.
 ISABELLA.
 Nul reproche
 ne doit te blesser
 nulle plainte ouverte, ni muette
 ne te percera le cœur.
 La douleur se fondra
 en une paisible tristesse, (mun,
 en portant-notre-deuil en-com-
 nous voulons pleurer le malheur
 et couvrir le crime.
 DON CÉSAR (prend sa main,
 e dit d'une voix douce
 C'est ce que tu feras, ma mère.
 Ce sera ainsi.
 Ta douleur se fondra
 en une paisible tristesse...
 Alors, ô mère,
 si un même mausolée
 renferme en-même-temps
 le meurtrier avec la victime,
 si une même pierre
 s'élève-en-voute
 sur la cendre des-deux,
 alors la malédiction
 sera désarmée. .
 alors tu ne distingueras plus
 tes deux fils, les larmes
 que pleure ton bel oeil,
 elles s'adresseront
 à l'un comme à l'autre,
 la mort
 est un puissant médiateur

Da löschen alle Hornoeflammen aus,
 Der Haß versöhnt sich, und das schöne Mitleid
 Neigt sich, ein weinend Schwesterbild, mit sanft
 Anschmiegender Umarmung auf die Urne.
 Drum, Mutter, wehre du mir nicht, daß ich
 Hinuntersteige und den Fluch versöhne.

Isabella.

Reich ist die Christenheit an Gnadenbildern,
 Zu denen wallend ein gequältes Herz
 Kann Ruhe finden. Manche schwere Bürde
 Ward abgeworfen in Lorettes Haus,
 Und segensvolle Himmelskraft umweht
 Das heil'ge Grab, das alle Welt entsündigt.
 Vielkräftig auch ist das Gebet der Frommen,
 Sie haben reichen Vorrath an Verdienst,
 Und auf der Stelle, wo ein Mord geschah,
 Kann sich ein Tempel reinigend erheben.

Don Cesar.

Wohl läßt der Pfeil sich aus dem Herzen ziehn,
 Doch nie wird das Verletzte mehr gefunden.

puissante médiatrice. Là s'éteignent toutes les flammes de la colère, la haine épaisse, et la pitié charmante, semblable à une sœur en larmes, se penche sur l'urne, qu'elle embrasse en s'y appuyant doucement. Ne m'empêche donc pas de descendre dans la tombe, ma mère, et de désarmer la malédiction.

ISABELLA. La chrétienté est riche en images miraculeuses, au pied desquelles, dans un pieux pèlerinage, un cœur torturé peut trouver le repos. Plus d'un lourd fardeau a été déposé dans la maison de Lorette, et une céleste force, pleine de bénédiction, plane autour du Saint-Sépulchre, qui a délivré le monde entier du péché. La prière des âmes pieuses est aussi très puissante; elles ont une riche provision de mérites, et à la place où un meurtre fut commis, peut s'élever un temple expiatoire.

DON CESAR. Sans doute, on peut retirer du cœur la flèche, mais jamais la blessure ne saurait plus guérir. Vive qui voudra une

Da löschen aus
 alle Zornesflammen,
 Der Haß versöhnt sich,
 und das schöne Mitleid,
 ein weinend Schwesterbild,
 neigt sich auf die Urne,
 mit Umarmung
 sanft anschnelgender.
 Drum, Mutter,
 wehre du mir nicht,
 daß ich hinuntersteige
 und verschue den Gluch.
 ISABELLA.
 Die Christenheit ist reich
 an Gnadenbildern,
 zu denen wallend
 ein gequältes Herz
 kann finden Ruhe.
 Manche schwere Bürde
 ward abgeworfen
 in Lorettes Haus,
 und Himmelskraft
 segensvolle
 umweht
 das heilige Grab,
 das entzündigt
 alle Welt.
 Das Gebet der Frommen
 ist auch vielkräftig,
 sie haben reichen Vorrath
 an Verdienst,
 und auf der Stelle,
 wo ein Mord geschah, [genb.
 kann sich erheben ein Tempel reini-
 Don Cesar.
 Der Pfeil wohl
 läßt sich ziehen aus dem Herzen,
 doch das Verlegte
 wird nie mehr gefunden.

Là s'éteindront
 toutes les flammes-de-colère,
 la haine se réconcilie,
 et la charmante pitié, [larmes,
 comme une image-de-sœur en-
 s'incline sur l'urne,
 avec un embrassement
 s'attachant doucement.
 Donc, ma mère,
 ne m'empêche pas,
 que je descende-en-bas,
 et que je réconcilie (apaise) la
 ISABELLA. [malédiction.
 La chrétienté est riche
 en images-de-grâces,
 en y allant-en-pèlerinage
 un cœur tourmenté
 peut trouver du repos.
 Maint lourd fardeau
 fut déposé
 dans la maison de Lorette,
 et une céleste-force
 pleine-de-bénédiction,
 entoure-de-son-souffle
 le Saint Sépulcre,
 qui délivre-du-péché
 le monde entier.
 La prière des pieux
 est aussi toute-puissante,
 ils ont riche provision
 en (de) mérites,
 et sur la place,
 où se-commet un meurtre,
 peut s'élever un temple expia-
 DON CÉSAR. [toire.
 La flèche sans-doute
 se laisse retirer du cœur,
 mais le (ce qui est) blessé
 jamais plus ne guérira.

Lebe, wer's kann, ein Leben der Verkürzung,
 Mit strengen Pustkasteiungen allmählich
 Abschöpfend eine ew'ge Schuld — ich kann
 Nicht leben, Mutter, mit gebrochnem Herzen.
 Ausblicken muß ich freudig zu den Frohen
 Und in den Aether greifen über mir
 Mit freiem Geist — Der Neid vergiftete mein Leben,
 Da wir noch deine Liebe gleich getheilt.
 Denkst du daß ich den Vorzug werde tragen,
 Den ihm dein Schmerz gegeben über mich?
 Der Tod hat eine reinigende Kraft,
 In seinem unvergänglichen Palaste
 Zu echter Tugend reinem Diamant
 Das Sterbliche zu läutern und die Flecken
 Der mangelhaften Menschheit zu verzehren.
 Weit, wie die Sterne abstehn von der Erde,
 Wird er erhaben stehen über mir,
 Und hat der alte Neid uns in dem Leben
 Getrennt, da wir noch gleiche Brüder waren,
 So wird er raslos mir das Herz zernagen,
 Nun er das Ewige mir abgewann

vie de contrition, pour expier peu à peu, par les sévères mortifications de la pénitence, une faute éternelle... Moi, je ne puis vivre, ma mère, le cœur brisé. Il faut que je lève les yeux joyeusement vers les heureux, et que, libre de cœur et d'esprit, je puise à mon gré dans le pur éther au-dessus de ma tête... L'envie a empoisonné ma vie, quand nous partagions encore également ton amour. Penses-tu que je supporterai la préférence que ta douleur lui a donnée sur moi? La mort a une vertu purifiante, pour transformer, dans son palais impérissable, toute chose mortelle en diamant sans tache, en bien véritable, et consumer les souillures de l'imparfaite humanité. Autant, les étoiles sont loin de la terre, autant il sera élevé au-dessus de moi; et si une vieille jalousie nous a divisés dans cette vie, quand nous étions encore deux frères égaux, elle rongera mon cœur sans relâche, maintenant qu'il a sur moi l'avantage de la vie éternelle, et que

Lebe, wer es kann,
 ein Leben der Zerknirschung,
 abschöpfend allmählig
 eine ewige Schuld
 mit strengen Bußleistungen —
 ich kann nicht leben, Mutter,
 mit gebrochnem Herzen.
 Ich muß zu den Frohen
 ausblicken freudig
 und greifen
 über mir in den Äther
 mit freiem Geist —
 Der Neid vergiftete mein Leben,
 da wir noch getheilt
 deine Liebe gleich.
 Denkst du,
 daß ich tragen werde den Vorzug,
 den dein Schmerz
 ihm gegeben über mich?
 Der Tod hat eine reinigende Kraft
 zu läutern
 das Sterbliche
 in seinem unvergänglichen Palaste
 zu reinem Diamant
 echter Tugend
 und zu verzehren die Flecken
 der mangelhaften Menschheit.
 Weit, wie die Sterne
 absteigen von der Erde,
 wird er stehen erhaben
 über mir,
 und der alte Neid
 hat uns getrennt in dem Leben,
 da wir waren noch
 gleiche Brüder,
 so wird er mir zernagen das Herz
 rastlos,
 nun er mir abgewann
 das Ewige,

FIANCÉE DE MESSINE.

Qu'il vive, celui qui le peut,
 une vie de contrition,
 ôtant peu-à-peu
 une faute éternelle [tions...
 avec (par) d'austères mortifica-
 moi, je ne puis vivre, ma mère,
 avec un cœur brisé.
 Je dois vers les heureux
 lever-les-yeux joyeusement
 et puiser
 au-dessus-de moi dans l'éther
 avec un esprit libre...
 La jalousie empoisonnait ma vie,
 quand nous avions partagé encore
 ton amour également.
 Crois-tu, [rencee,
 que je supporterai la préfé-
 que ta douleur
 lui a donnée sur moi?
 La mort a une vertu purifiante
 pour épurer
 le (ce qui est) mortel
 dans son palais impérissable
 et le change en diamant limpide
 de la vraie vertu
 et pour consumer les tâches
 de l'imparfaite humanité.
 Aussi loin, que les étoiles
 sont-éloignées de la terre,
 autant il sera élevé
 au-dessus-de moi,
 et si la vieille haine
 nous a séparés dans la vie,
 lorsque nous étions encore
 deux frères égaux,
 il me rongera le cœur
 sans-relâche, [moi
 maintenant-qu'il a-gagné-sur
 l'éternité,

21

Und, jenseits alles Wettstreits, wie ein Gott
In der Erinnerung der Menschen wandelt.

Isabella.

O, hab' ich euch nur darum nach Messina
Gerufen, um euch beide zu begraben?
Euch zu versöhnen, rief ich euch hieher,
Und ein verderblich Schicksal lehret all
Mein Hoffen in sein Gegentheil mir um!

Don Cesar.

Schilt nicht den Ausgang, Mutter! Es erfüllt
Sich alles, was versprochen ward. Wir zogen ein
Mit Friedenshoffnungen in diese Thore,
Und friedlich werden wir zusammen ruhn,
Versöhnt auf ewig, in dem Haus des Todes.

Isabella.

Lebe, mein Sohn! Laß deine Mutter nicht
Freundlos im Lande der Fremdlinge zurück,
Kohherziger Verhöhnung preisgegeben,
Weil sie der Söhne Kraft nicht mehr beschützt.

Don Cesar.

Wenn alle Welt dich herzlos kalt verhöhnt,
So flüchte du dich hin zu unserm Grabe
Und rufe deiner Söhne Gottheit an;

transporté par delà toute rivalité, il va vivre, pareil à un dieu,
dans la mémoire des hommes.

ISABELLA. Oh! ne vous ai-je appelés à Messine que pour vous
ensevelir tous deux? C'est pour vous réconcilier que je vous ai
mandés ici, et un destin funeste tourne en désespoir toutes mes
espérances.

DON CÉSAR. Ne t'emporte pas contre le dénouement, ma mère.
Tout ce qui fut promis s'accomplit. Nous sommes entrés par ces
portes avec les espérances de paix, et nous reposerons paisi-
blement ensemble, réconciliés à jamais, dans la demeure de la
mort.

ISABELLA. Vis, mon fils! Ne laisse pas ta mère seule et sans
amis dans le pays des étrangers, en proie à la raillerie sans pitié,
parce qu'elle n'est plus protégée par la force de ses fils.

DON CÉSAR. Si le monde entier te raille avec une cruelle froi-
deur, réfugie-toi auprès de notre tombe, et invoque la divinité

und, jenseits alles Wettstreits,
wandelt wie ein Gott
in der Erinnerung der Menschen.

Isabella.

O,
habe ich euch gerufen nach Messina
nur darum,
um euch zu begraben beide?
Euch zu verzeihen,
rief ich euch hieher,
und ein verderblich Schicksal
lehrt mir um in sein Gegentheil
all mein Hoffen!

Don Cesar.

Schilt nicht, Mutter,
den Ausgang!
Alles erfüllt sich,
was ward versprochen.
Wir zogen ein
in diese Thore
mit Friedenshoffnungen
und wir werden ruhen zusammen
friedlich,
versöhnt auf ewig,
in dem Haus des Todes.

Isabella.

Lebe, mein Sohn!
Laß nicht zurück deine Mutter
freundlos
im Land der Fremdlinge,
preisgegeben
rothherziger Verhöhnung,
weil Kraft der Söhne
sie nicht mehr beschützt.

Don Cesar.

Wenn alle Welt dich verhöhnt
herzlos kalt, [Grabe
so flüchte du dich hin zu unserm
und rufe an Gottheit deiner Söhne;

et que, au-delà de toute rivalité,
il va (vivra) comme un dieu
dans la mémoire des hommes.

ISABELLA

Oh!

vous ai-je appelés à Messine
seulement dans-le-but,
pour vous ensevelir tous-deux?
C'est pour vous réconcilier,
que je vous appelai ici,
et un funeste destin
me tourne en leur contraire
toutes mes espérances!

DON CÉSAR.

N'accuse pas, *ma* mère,
le dénouement!

Que tout s'accomplisse,
ce-qui fut promis.

Nous entrâmes
dans (par) ces portes
avec des espérances-de-paix,
et nous reposerons ensemble
paisiblement,
réconciliés à jamais,
dans la maison de la mort.

ISABELLA.

Vis, mon fils!

Ne laisse pas ta mère
sans-amis

dans le pays des étrangers,
livrée

à la raillerie cruelle, [fils
parce-que *la* force des (de ses)
ne la protège plus.

DON CÉSAR.

Si *le* monde entier te raille
sans-cœur et froidement,
réfugie toi vers notre tombeau
et invoque *la* divinité de tes fils

Denn Götter sind wir dann, wir hören dich,
Und wie des Himmels Zwillinge, dem Schiffer
Ein leuchtend Sternbild, wollen wir mit Trost
Dir nahe sein und deine Seele stärken.

Isabella.

Lebe, mein Sohn! Für deine Mutter lebe!
Ich kann's nicht tragen, alles zu verlieren!

(Sie schlingt ihre Arme mit leidenschaftlicher Festigkeit um ihn; er macht sich sanft von ihr los und reicht ihr die Hand mit abgewandtem Gesicht.)

Don Cesar.

Leb wohl!

Isabella.

Nach, wohl erfahr' ich's schmerzlich fühlend nun,
Dag nichts die Mutter über dich vermag!
Gibt's keine andre Stimme, welche dir
Zum Herzen mächt'ger als die meine bringt?

(Sie geht nach dem Eingang der Scene.)

Komm, meine Tochter! Wenn der todt' Bruder
Ihn so gewaltig nachzieht in die Gruft,
So mag vielleicht die Schwester, die geliebte,

de tes fils; car alors nous serons des dieux, nous l'entendrons,
et, comme les célestes gémeaux, astres propices au nautonier,
nous serons près de toi pour te consoler et fortifier ton âme.

ISABELLA. Vis, mon fils! vis pour ta mère! Je ne puis supporter de tout perdre! (Elle l'enlace dans ses bras avec une ardeur passionnée. Il se dégage doucement d'elle, et lui tend la main en détournant le visage.)

DON CESAR. Adieu!

ISABELLA. Oui, maintenant, hélas! j'éprouve et sens avec douleur que ta mère ne peut rien sur toi! N'est-il aucune autre voix qui pénètre dans ton cœur plus puissamment que la mienne? (Elle va vers l'entrée de la scène.) Viens, ma fille! Si son frère mort l'entraîne si violemment dans la tombe, peut-être sa sœur

denn dann sind wir
Götter,
wir hören dich,
und wir wollen sein
dir nahe
mit Treue
und stärken deine Seele
wie Zwillinge des Himmels,
ein Sternbild
leuchtend dem Schiffer.

Isabella.

Lebe, mein Sohn!

Lebe für deine Mutter!

Ich kann es nicht tragen,
alles zu verlieren!

(Sie schlingt ihre Arme um ihn
mit leidenschaftlicher Festigkeit
er macht sich los von ihr laut
und reißt ihr die Hand
mit abgewandtem Gesichte.)

Don César.

Geh wohl!

Isabella.

Ach,

ich erfahre es
wohl nun
fühlend schmerzlich,
daß die Mutter
nichts vermag über dich!
Gibt es keine andre Stimme,
welche dir dringt zum Herzen
mächtiger
als die meine?
(Sie geht nach dem Hinang der Scene.)
Komm, meine Tochter!
Wenn der todt Bruder
ihn nachzieht so gewaltig
in die Gruft,
so vielleicht die Schwester,
die geliebte,

car alors nous sommes (serons)
des dieux,
nous t'entendrons,
et nous voulons être (serons)
près de toi
avec des consolations
et nous rassurerons ton âme
comme les gémeaux du ciel,
une constellation
éclairant au (le) nautonier.

ISABELLA.

Vis, mon fils!

Vis pour ta mère!

Je ne puis le supporter,
de tout perdre!

(Elle passe ses bras autour de lui
avec une ardeur passionnée :
il se dégage d'elle doucement
et lui présente la main
avec le visage détourné.)

DON CÉSAR.

Adieu!

ISABELLA.

Hélas!

je l'éprouve
bien maintenant
le sentant douloureusement,
que la (la) mère
ne peut rien sur toi !
n'y a-t-il point d'autre voix,
qui te pénètre au cœur
plus puissamment
que la mienne?
(Elle va vers l'entrée de la scène.)
Viens, ma fille !
Si le (son) frère mort
l'attire si violemment
dans la tombe,
peut-être la (sa) sœur,
la (sa) sœur bien-aimée,

Mit schöner Lebenshoffnung Zauberschein
Zurück ihn locken in das Licht der Sonne.

Beatrice erscheint am Eingang der Scene. Donna Isabella.
Don Cesar und der Chör.

Don Cesar

(bei ihrem Anblick heftig bewegt sich verhüllend).

O Mutter! Mutter! Was erkennst du?

Isabella (führt sie vorwärts).

Die Mutter hat umsonst zu ihm gefleht,
Beschwöre du, ersieh' ihn, daß er lebe!

Don Cesar.

Arglist'ge Mutter! Also prüfst du mich!
In neuen Kampf willst du zurück mich stürzen?
Das Licht der Sonne mir noch theuer machen
Auf meinem Wege zu der ew'gen Nacht?
— Da steht der holde Lebensengel mächtig
Vor mir, und tausend Blumen schüttet er
Und tausend goldne Früchte lebenduftend
Aus reichem Füllhorn strömend vor mir aus,
Das Herz geht auf im warmen Strahl der Sonne,
Und neu erwacht in der erstorbnen Brust
Die Hoffnung wieder und die Lebenslust.

bien-aimée, le rappellera-t-elle, par le doux prestige des espérances de la vie, à la clarté du soleil.

BEATRICE (paraît à l'entrée de la scène); DONNA ISABELLA, DON CÉSAR
et LE CHŒUR.

DON CÉSAR (vivement ému à l'aspect de Béatrice, se voile le visage).
O ma mère! ma mère! Qu'as-tu imaginé?

ISABELLA (mettant sa fille en avant). Sa mère l'a supplié en vain.
Implore-la; conjure-le de vivre!

DON CÉSAR. Mère astucieuse! C'est ainsi que tu m'éprouves!
Tu veux m'engager dans un nouveau combat, me rendre chère
encore la lumière du soleil, sur le chemin qui mène à l'éternelle
nuit?... Le voilà devant moi, dans toute sa puissance, l'ange
aimable de la vie, et il répand à profusion, de la plus riche corne
d'abondance, mille fleurs, mille fruits dorés, qui exhalent les
parfums de la vie. Mon cœur s'épanouit aux chauds rayons du
soleil, et dans mon sein déjà mort se réveille l'espérance et l'amour
de vivre.

mag ihn zurückföden
in das Licht der Sonne
mit Zauberfchein
fchöner Lebenshoffnung.
Beatrice erfcheint am Eingange der Scene.

Donna Ifabella. Don Cefar
und der Chor.

Don Cefar (heftig bewegt
bei ihrem Anblick
fich verhüllend).
O Mutter! Mutter!
Was erfanneft du?
Ifabella (führt fie vorwärts).
Die Mutter
hat zu ihm gefleht umfonft,
befchwöre du, erfehe ihn,
daß er lebe!
Don Cefar.
Argliftige Mutter!
Also prüfte du mich!
Du willft mich zurückftürzen
in neuen Kampf?
mir noch theuer machen
das Licht der Sonne
auf meinem Wege
zur ewigen Nacht?
— Der holde Lebensengel
fteht da vor mir
mächtig,
und vor mir fchüttet aus strömend
aus reichem Hüßhern
taufend Blumen
und tauſend gelene Früchte
lebenduftend,
das Herz geht auf
im warmen Strahl der Sonne,
und in der erftorbnen Bruft
erwacht wieder neu die Hoffnung
und die Lebensluft.

peut (pourra) le ramener
dans (à) la lumière du soleil
avec la lueur-enchanteresse
d'une belle eſpérance-de-la-vie.
Béatrice paraît à l'entrée de la scène.

DONNA ISABELLA. DON CÉSAR.
et LE CHŒUR.

DON CÉSAR (vivement ému
à son aspect
et se cachant le visage).
O ma mère! ma mère!
Qu'as-tu imaginé?
ISABELLA (la conduit en-avant).
La (sa) mère
l'a supplié en-vain,
conjure-le, implore-le,
pour-qu'il vive!
DON CÉSAR.
Mère artificieuse!
C'est ainsi que tu m'éprouves!
Tu veux me replonger
dans un nouveau combat?
me rendre encore précieuse
la lumière du soleil
sur mon chemin
qui mene à l'éternelle nuit?
... Le gracieux ange-de-la-vie
se-tient là devant moi
puissamment,
et devant moi il répand en-flots
de sa riche corne-d'abondance
mille fleurs
et mille fruits dorés
exhalant-le-parfum-de-la-vie,
le (mon) cœur s'épanouit
au chaud rayon du soleil,
et dans le (mon) cœur éteint
l'espérance se-réveille jeune
ainsi-que l'attachement-à-la-vie.

Isabella.

Neh' ihn, dich oder Niemand wird er hören,
 Daß er den Stab nicht raube dir und mir.

Beatrice.

Ein Opfer fordert der geliebte Töbte;
 Es soll ihm werden, Mutter — Aber mich
 Laß dieses Opfer sein! Dem Tode war ich
 Geweiht, eh' ich das Leben sah. Mich fordert
 Der Fluch, der dieses Haus verfolgt, und Raub
 Am Himmel ist das Leben, das ich lebe.
 Ich bin's, die ihn gemordet, eures Streits
 Entschlafne Furien geweckt — Mir
 Gebührt es, seine Mänen zu versöhnen!

Chor. (Gaetan.)

O jammervolle Mutter! Hin zum Tod
 Drängen sich eifernb alle deine Kinder
 Und lassen dich allein, verlassen stehn
 Im freudlos öden, liebeleeren Leben.

Beatrice.

Du, Bruder, rette dein geliebtes Haupt!
 Für deine Mutter lebe! Sie bedarf
 Des Sohns; erst heute fand sie eine Tochter,
 Und leicht entbehrt sie, was sie nie besaß.

ISABELLA. Conjure-le... il l'écontera, toi, ou personne... de ne pas m'enlever, non plus qu'à toi, notre appui.

BEATRICE. Le mort chéri demande une victime; il doit l'avoir, ma mère!... mais permets que cette victime, ce soit moi! J'étais vouée à la mort, avant de voir la vie. C'est moi que réclame la malédiction qui poursuit cette maison, et la vie qui m'anime est un larcin fait au ciel. C'est moi qui l'ai tué, moi qui ai réveillé les furies assoupies de votre discorde... C'est à moi qu'il appartient d'apaiser ses mânes.

LE CHŒUR. (GAËTAN.) O mère infortunée! Tous tes enfants courent à l'envi à la mort, et ils t'abandonnent là seule, délaissée, dans la vie solitaire, sans joie et sans amour.

BEATRICE. Toi, mon frère, sauve ta tête chérie! vis pour ta mère! Elle a besoin de son fils; ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle a trouvé une fille, et elle se passera facilement de ce qu'elle n'a jamais possédé.

Isabella.

Höre ihn,
er wird hören dich oder Niemand
daß er nicht raube dir und mir
den Stab.

Beatrice.

Der geliebte Tod
fordert ein Opfer;
es soll ihm werden,
Mutter —

Aber laß mich sein
dieses Opfer!

Ich war geweiht dem Tode,
ehe ich sah das Leben.

Nich fordert der Fluch,
der verflucht dieses Haus,
und das Leben, das ich lebe,
ist Raub am Himmel.

Ich bin es, die ihn gemordet,
gewedet entschlafne Jurien
eures Streits —

Mir gebührt es,
zu veröhnen seine Mänen!
(Chor. (Gajetan.)

O jammervolle Mutter!

Alle deine Kinder eifern
drängen sich hin zum Tod
und lassen dich stehen allein,
verlassen im Leben
freudlos äben, liebeleeren.

Beatrice.

Du, Bruder,
rette dein geliebtes Haupt!
Lebe für deine Mutter!
Sie bedarf des Zehns;
erst heute
sah sie eine Tochter,
und sie entbehrt leicht,
was sie nie besah.

ISABELLA.

Implore-le,
il écoutera toi ou personne,
pour-qu'il n'enlève pas à toi et
le bâton (notre appui). — à moi
BÉATRICE.

Le mort bien-aimé
exige une victime ; (accordée),
elle doit lui devenir (lui sera
ma mère...

Mais laisse moi être
cette victime !

J'étais vouée à la mort,
avant-que je visse la vie.
C'est moi qu'exige la malédiction,
qui poursuit cette maison,
et la vie que je vis,
est un larcin fait au ciel.

C'est moi qui l'ai tué, (mies
qui ai réveillé les furies endor-
de votre discorde...

C'est à moi qu'il appartient,
d'apaiser ses mânes !

Le CHŒUR. (Gaétan.)

O mère remplie-de-douleurs !

Tous tes enfants à-l'envi
se pressent vers la mort
et te laissent seule,
abandonnée-au-milieu-de la vie
sans-joie, solitaire et sans-amour.
BÉATRICE.

Toi, mon frère,
sauve ta tête chérie !

Vis pour ta mère !

Elle a-besoin du (de son) fils ;
aujourd'hui seulement
elle a-trouvé une fille,
et elle se-privera aisément
de ce-qu'elle ne posséda jamais.

Don Cesar (mit tiefverwundeter Seele).

Wir mögen leben, Mutter, oder sterben,
Wenn sie nur dem Geliebten sich vereinigt.

Beatrice.

Veneidest du des Bruders todtten Staub?

Don Cesar.

Er lebt in deinem Schmerz ein selig Leben,
Ich werde ewig todt sein bei den Todten.

Beatrice.

O Bruder!

Don Cesar

(mit dem Ausdruck der heftigsten Leidenschaft).

Schwester, weinst du um mich?

Beatrice.

Lebe für unsre Mutter!

Don Cesar (läßt ihre Hand los, zurücktretend).

Für die Mutter?

Beatrice (neigt sich an seine Brust).

Lebe für sie und tröste deine Schwester.

(Chor. (Bohemund.)

Sie hat gestegt! Dem rührenden Flehen
Der Schwester konnt' er nicht widerstehen.
Trostlose Mutter! Gib Raum der Hoffnung,

DON CÉSAR (l'âme profondément blessée). Que nous vivions ou mourions, ma mère, peu lui importe, pourvu qu'elle soit réunie à celui qu'elle aime.

BÉATRICE. Envies-tu la cendre manimée de ton frère?

DON CÉSAR. Il vit dans ta douleur une vie bien heureuse; moi je serai mort à tout jamais parmi les morts.

BÉATRICE. O mon frère!

DON CÉSAR (avec l'accent de la plus vive passion). Ma sœur, est-ce sur moi que tu pleures?

BÉATRICE. Vis pour notre mère!

DON CÉSAR (laisse sa main et recule). Pour ma mère?

BÉATRICE (se penche sur sa poitrine). Vis pour elle, et console ta sœur.

LE CHŒUR. (BOHEMOND.) Elle a vaincu! Il n'a pu résister à la touchante supplication de sa sœur. Mère inconsolable! donne

Don Cesar
(mit tiefverwundeter Seele).
Wir mögen, Mutter,
leben oder sterben,
wenn sie nur sich vereinigt
dem Geliebten.
Beatrice.
Veneidest du
tobten Stark
des Bruders?
Don Cesar.
Er lebt in deinem Schmerz
ein selig Leben,
ich, bei den Todten,
werde sein ewig tobt.
Beatrice.
O Bruder!
Don Cesar (mit dem Ausdruck
der heftigsten Leidenschaft).
Schweßer,
weinst du um mich?
Beatrice.
Lebe für unsre Mutter!
Don Cesar
(läßt los ihre Hand, zurücktretend).
Für die Mutter?
Beatrice
(neigt sich an seine Brust).
Lebe für sie
und tröste deine Schwester.
Chor. (Bohemund.)
Sie hat gesiegt!
Er konnte nicht widerstehen
dem rührenden
Flehen
der Schwester.
Trostlose Mutter!
Gib Raum
der Hoffnung,

DON CÉSAR
(avec une âme profondément blessée).
Nous pouvons, *ma mère*,
vivre ou mourir,
si seulement elle se réunit
au (à son) bien-aimé.
BÉATRICE.
Est-ce-que tu envies
la cendre inanimée
du (de ton) frère?
DON CÉSAR.
Il vit dans ta douleur
une vie bienheureuse,
moi, parmi les morts,
je serai éternellement mort.
BÉATRICE.
O *mon frère*!
DON CÉSAR (avec l'accent
de la plus violente passion).
Ma sœur,
pleures-tu sur moi?
BÉATRICE.
Vis pour notre mère!
DON CÉSAR
(laisse sa main, en reculant).
Pour la (ma) mère?
BÉATRICE
(se penche vers sa poitrine).
Vis pour elle
et console ta sœur.
Le CŒUR. (Bohémond.)
Elle a vaincu !
Il n'a-pu résister
à la (aux) touchantes
supplications
de la (sa) sœur.
Mère désolée !
Donne accès
à l'espérance,

Er erwählt das Leben, dir bleibt dein Sohn!

(In diesem Augenblick läßt sich ein Chorgesang hören, die Flügelthüre wird geöffnet, man sieht in der Kirche den Katafalk aufgerichtet und den Sarg von Candelabern umgeben.)

DON CESAR (gegen den Sarg gewendet).

Nein, Bruder! Nicht dein Opfer will ich dir
Entziehen — deine Stimme aus dem Sarg
Ruft mächt'ger dringend als der Mutter Thränen
Und mächt'ger als der Liebe Flehn — Ich halte
In meinen Armen, was das ird'sche Leben
Zu einem Loos der Götter machen kann —
Doch ich, der Mörder, sollte glücklich sein,
Und deine heil'ge Unschuld ungerächet
Im tiefen Grabe liegen? — Das verbüte
Der allgerechte Völker unser Tage,
Daß solche Theilung sei in seiner Welt —
— Die Thränen sah ich, die auch mir gestossen,
Befriedigt ist mein Herz, ich folge dir.

(Er durchsicht sich mit einem Delsch und gleitet sterbend an seiner Schwester nieder, die sich der Mutter in die Arme wirft).

place à l'espérance, il choisit de vivre : ton fils te reste ! (A ce moment, un chant d'église se fait entendre. La double porte du fond s'ouvre, on voit dans l'église le catafalque dressé, et le cercueil entouré de candélabres.)

DON CESAR (tourné vers le cercueil). Non, mon frère ! je ne veux point te dérober ta victime... Ta voix, du fond de ce cercueil, crie et me presse avec plus de force que les larmes de ma mère, avec plus de force que les prières de l'amour... Je tiens dans mes bras ce qui pourrait rendre la vie terrestre pareille au sort des dieux... Mais que je vive heureux, moi, le meurtrier, tandis que ta sainte innocence reposerait, non vengée, au fond du tombeau?... Nous préserve le dieu de toute justice, l'arbitre de nos jours, qu'il y ait un tel partage dans ce monde, sa création !... J'ai vu les larmes qui, pour moi aussi, ont coulé ; mon cœur est satisfait, je te suis. (Il se perce d'un poignard et, mourant, glisse à terre, en frôlant sa sœur, qui se jette dans les bras de sa mère.)

er erwähnt das Leben,
 dein Sohn bleibt dir!
 (In diesem Augenblick ein Chorgesang
 läßt sich hören,
 die Thür der Kirche wird geöffnet,
 man sieht den Katafalk
 aufgerichtet in der Kirche
 und den Sarg
 umgeben von Candelabern.) (Sarg).

DON CESAR (gewendet gegen den
 Rein, Bruder! Ich will nicht
 dir entziehen dein Opfer —
 aus dem Sarg
 deine Stimme ruft
 dringend mächtiger
 als Thränen der Mutter
 und mächtiger
 als Flehen der Liebe —
 Ich halte in meinen Armen
 was machen kann
 das irdische Leben
 zu einem Leos der Götter —
 Doch ich, der Mörder,
 sollte sein glücklich,
 und deine heilige Unschuld
 liegen ungerächt
 im tiefen Grabe? —
 Das verhüte
 der allgerechte
 Lenker unsrer Tage
 daß sei in seiner Welt
 solche Theilung —
 Ich sah die Thränen,
 die gestossen mir auch,
 mein Herz ist befriedigt,
 ich folge dir.
 (Er durchsticht sich mit einem Dolch
 und gleitet nieder stehend
 an seiner Schwester,
 die sich wirft
 in die Arme der Mutter.)

il choisit la vie,
 ton fils te reste!
 (En ce moment un chant-on-chœur
 se fait entendre
 la porte-à-deux-battants s'ouvre,
 on aperçoit le catafalque
 dressé dans l'église
 et le cercueil
 entouré de candélabres.)
 DON CÉSAR (tourné vers le cercueil).
 Non, mon frère! Je ne veux pas
 te dérocher ta victime...
 du-fond-du (de ce) cercueil
 ta voix crie
 en insistant plus puissamment
 que les larmes de la (ma) mère
 et plus puissamment [mour...
 que la (les) supplications de l'a-
 Je tiens dans mes bras
 ce-qui peut faire (rendre)
 la vie terrestre
 égale à un (au) sort des dieux...
 Mais moi, le meurtrier,
 je devrais être heureux,
 et ta sainte innocence
 rester non-vengée
 dans la tombe profonde?...
 Nous en préserve
 le souverainement-juste
 guide de nos jours
 qu'il y-ait dans son monde
 pareil partage...
 J'ai-vu les larmes,
 qui ont coulé à (pour) moi aussi,
 mon cœur est satisfait,
 je te suis.
 (Il se transperce d'un poignard
 et glisse à-terre mourant
 à-côté-de sa sœur,
 qui se jette
 dans les bras de la (sa) mère.)

G h o r. (Gajetan.)

(Nach einem tiefen Schweigen).

Erschüttert steh' ich, weiß nicht, ob ich ihn
 Bejammern oder preisen soll sein Loos.
 Dies Eine fühl' ich und erkenn' es klar:
 Das Leben ist der Güter höchstes nicht,
 Der Uebel größtes aber ist die Schuld.

LE CŒUR (GAIETAN) (après un profond silence). Je demeure consterné, je ne sais si je dois déplorer ou louer son sort. La seule chose que je sente et reconnaisse clairement, c'est que la vie n'est pas le plus grand des biens, mais que la faute est le plus grand des maux.

Chor. (Gaétan.)

(Nach einem tiefen Schweigen.)

Ich stehe erschüttert,
weiß nicht,
ob ich soll
ihn bejammern
oder preisen sein Loos.
Ich fühle dies Eine
und erkenne es klar:
Das Leben ist nicht
höchstes der Güter,
aber die Schuld
ist größtes
der Übel.

Le CHŒUR. (Gaétan.)

(Après un profond silence).

Je demeure bouleversé,
et ne sais
si je dois
le déplorer-hautement
ou louer son sort.
Je sens cette seule chose
et la reconnais clairement:
La vie n'est pas
le plus grand des biens,
mais le crime
est le plus grand
des maux.

FIN.